

BRUNO DES BAUMETTES : 3 mois et 19 jours en préventive à la prison des Baumettes

Bruno est un ancien du GLH de Marseille qui a passé cent jours en prison en 2012-2013 à attendre un procès qui l'a totalement innocenté.

Pendant son séjour en prison il a beaucoup écrit et magnifiquement décrit son enfermement et celui de ses "camarades" de prison. Son blog a été beaucoup consulté.

La qualité de ses textes mérite que nous vous incitions à les consulter sur le blog suivant :

brunodesbaumettes.verblog.com/

Ci-dessous l'un de ses chapitres :

BRUNO DES BAUMETTES (4-13)

Pages

- [Accueil](#)
- [01 - CHAPITRE PREMIER - La chute](#)
- [02 - CHAPITRE 2 - En apesanteur](#)
- [03 - CHAPITRE 3 - Dans la peau du Léviathan \(1\)](#)
- [03 - CHAPITRE 3 - Dans la peau du Léviathan \(2\)](#)
- [05 - PAROLES DE TAULARDS](#)
- [06 - PAROLES DE MATON](#)
- [07 - POEMES emprisonnés - Lire !](#)
- [07 - RAP au Donjon... Ecoutez](#)
- [09-03 - trois jours après le naufrage - promenade chez les arrivants](#)
- [09-04 - entretiens - il pleut sur les Baumettes](#)
- [09-04 - impressions vespérales - idées noires et carré blanc](#)
- [09-05 - en quarantaine ? - en quarantaine !](#)
- [09-06 - des cris dans la nuit - une adresse faite au chef](#)
- [09-06 - tout se détraque un peu](#)
- [09-07 - vers un nouveau départ - cellule 2XX6](#)
- [09-08 - des soupirs dans la nuit - à la douche là-dedans !](#)
- [09-08 - la cour aux pointeurs](#)
- [09-09 - Adevărat înviat ! presque ressuscité !](#)
- [09-09 - Bébert, le truand au grand cœur](#)
- [09-09 - un dimanche en promenade](#)
- [09-10 - demain sera un autre jour](#)
- [09-11 - comme un Chinois en Chine](#)
- [09-11 - Toto et Yoyo sont aux Baumettes](#)
- [09-12 - vues d'intérieur - la boule à zéro](#)
- [09-13 - petits soucis domestiques - une ambiance pourrie](#)
- [09-13 - un indigent chez les isolés](#)
- [09-14 - Abbou-le-rêveur - Noël-le-Black](#)
- [09-14 - tout seul - sur un fil...](#)
- [09-15 - seul maître après Dieu - des petits riens](#)
- [09-16 - post tenebras lux ? - le maître des échecs](#)
- [09-17 - à Saint Pierre ! - pour un instant mon cœur s'est arrêté de battre](#)
- [09-18 - sept ans de malheur - une après-midi qui n'a jamais de fin](#)
- [09-19 - écrivain public](#)
- [09-21 - m'évanouir un point c'est tout](#)
- [09-22 - encore à lui je pense](#)
- [09-23 - par un dernier dimanche d'été](#)
- [09-24 - Chapitre 2 - le journal](#)
- [10-12 - CHAPITRE 3 - le journal](#)
- [10-26 - Chapitre 3 - la suite](#)
- [Eléments d'histoire des Baumettes](#)
- [Les Baumettes - comme au cinéma](#)
- [Contact](#)
- [09-03 - trois jours après le naufrage - promenade chez les arrivants](#)



- **Lundi 3 septembre – midi peut-être ou alors plus ? - trois jours après le naufrage**
- Je suis en détention depuis vendredi soir. Je vais tenter de relater au jour le jour ce que je vis et ce que je ressens. Je n'ai pas pu écrire avant, on vient de me donner seulement ce matin un stylo et du papier à lettres ainsi que deux enveloppes pré-timbrées et le règlement intérieur destiné aux détenus. Je sais que mon arrestation est justifiée. J'attends de pouvoir être jugé – je ne sais quand – et d'être enfin condamné.
- Samedi matin, j'ai vu un médecin. J'ai demandé une prise en charge psychologique, j'attends un rendez-vous. Voilà trois jours à présent que je suis enfermé ici. Trois jours, ou plutôt trois jours et trois nuits. Les nuits ont été pour moi bien plus éprouvantes que les journées. Durant le jour, les conditions m'ont semblé moins terribles que j'avais imaginé. Certes, la cellule est spartiate, mais ça je m'y attendais. Je suis placé, pour la semaine dans le quartier dit des 'arrivants'.
- Le premier soir, on m'installe dans une cellule sans lumière et sans toilettes. La cellule est remplie des débris laissés par ceux qui m'avaient précédé. Malgré tout, je trouve ces conditions plus correctes que les geôles de l'Evêché [*Nom familier du Commissariat central de Marseille*] où j'ai passé deux jours en garde à vue et la journée au TGI [*le Tribunal de grande instance*]. Ici on veut bien me servir à manger, plus que les quelques bouchées et le sandwich auxquels j'ai eu droit là-bas. Les occupants précédents m'ont même laissé, en restes, deux pommes. Bon, tout ça, ce n'est pas le plus important : depuis je mange à ma faim.
- Dès le lendemain matin je parle au surveillant et ils veulent bien me changer de cellule. Celle-ci est 'parfaite' – elle possède même un double-vitrage qui me protège un peu du vacarme, des appels incessants et des cris des autres détenus. Il y a un WC et une douche qui fonctionnent.
- Depuis ma fenêtre, j'ai vue sur la cour. [*Je me rendrai compte par la suite qu'il y a plusieurs cours, les unes à côté des autres, séparées par des murets barbelés.*] En face il y a un autre bâtiment, et derrière encore d'autres bâtiments. Pareilles à un gros bourg isolé de montagne dont les grands murs gris et les lourdes bâtisses paraissent, immobiles, sous le soleil d'été, égarées dans un paysage magnifique [*ici, au pied du (nouveau) Parc national des Calanques*], les Baumettes s'offrent à moi, à ma vue, à mon ouïe et à mon odorat : grouillantes, bruyantes et malodorantes.
- Dès qu'on entre en prison la première question, la question rémanente qu'on te pose est : 'as-tu une cigarette ? As-tu du tabac ?'. J'avais un paquet sur moi le premier jour, un paquet à peine entamé qu'on m'a rendu après que j'ai passé le sas d'entrée, c'est-à-dire après la séance de déshabillage, de palpation corporelle et les autres formalités d'usage. Des cigarettes j'ai, mais pas de feu. J'ai donc dû dès le début, dealer cigarette contre feu. A présent, il ne m'en reste plus que deux. Vais-je tenir ?
- J'ai une cellule pour moi tout seul. Cela vaut mieux. J'ai pas vraiment envie de "causer" et encore moins des motifs de mon incarcération. Les autres détenus, pour la première fois, je les ai vus, ou plutôt entrevus, lors du transfert en fourgon cellulaire qui nous amenait, telle une cargaison de fruits mûrs, du Tribunal aux Baumettes : une grosse demie-heure de trajet en ville dont on ne voit rien. Seulement les soubresauts et les à-coups des trous et des bosses, les changements de direction du véhicule, ses coups de frein et ses accélérations, ses pinçons éclatants lui donnant priorité, nous offrent des indices du parcours : c'est bien aux Baumettes que l'on va !
- Le camion s'arrête, une série de portes métalliques, de portails s'ouvrent et puis se referment. Voilà. On est arrivé. Une grosse demie-heure, à peine, pour basculer d'un monde à un autre, peut-être pour des années ! J'ai vu souvent passer, quand j'étais en liberté, ce fourgon, sans savoir que moi-même un jour j'en serai le passager.
- Pendant le transport, nous sommes placés par deux dans de petits compartiments, menottés l'un à l'autre. Je voyage avec un gaillard presque de mon âge. Un petit costaud trapu, le crâne rasé, portant des tatouages sur les bras, des petits yeux bleus fuyants au milieu d'un visage rond. On dirait un personnage de Jean Genêt. Je ne sais quoi lui dire d'autre que : « *bonjour*,

je m'appelle Bruno ». Je lui tend la main. Il paraît en être tout surpris, il me tend la sienne machinalement. Nous ne nous disons rien pendant tout le reste du trajet. Depuis mon arrivée, je ne l'ai pas revu. Je pense qu'il était déjà en détention ici et qu'on le ramenait après qu'il soit passé devant ses juges.

- Pour de bon, me voilà en Enfer.

-
-

- **Lundi 3 septembre 13 – bientôt 19 heures ? promenade chez les arrivants**

- Les 'arrivants' : parmi eux, il y a des Etrangers, surtout des Arabes, et d'autres moins identifiables : des gens de l'Est, des Manouches aussi. Mais la plupart de ceux que je vois vient de Marseille et des environs.
- Ce sont essentiellement des jeunes – entre vingt et trente ans - issus des 'quartiers' : des Quartiers nord, ou, plus près, de la Cayolle, une cité située à deux pas des Baumettes. D'autres viennent des communes limitrophes ou d'autres villes du Département ou bien de la Région.
- *[Je me rends compte, après coup, que je ne décris ici que ceux que j'ai vus et côtoyés en promenade. D'autres, sûrement, ne sortent pas de leur cellule et je n'ai rien su d'eux].*
- Beaucoup d'entre eux se connaissent – ou connaissent d'autres détenus déjà incarcérés qu'ils interpellent. Un certain nombre connaît aussi les Baumettes pour y avoir déjà séjourné, c'est certain. Ils retrouvent-là leurs habitudes, comme s'ils regagnaient, en ces premiers jours de septembre, leur internat à la fin des vacances. Ils partagent une cellule à deux, voire à trois et cela les rassure, je pense. Je les 'croise' (plus que je les rencontre) lors des temps de promenades, au cours des tours de cour que j'effectue. Nous sommes une bonne quinzaine à descendre, matin et après-midi.
- Les arrivants bénéficient d'une cour à part, à l'extrême droite du bâtiment. Pour ne pas croiser les détenus déjà incarcérés, nous descendons en premier, après avoir longé un long passage extérieur constamment jonché d'immondices. Des immondices dont on se débarrasse et qu'on jette depuis les étages : restes de repas, bouteilles plastique, boîtes de conserve, vêtements sales et tout le reste...
- Les autres cours sont encore vides de détenus. Ils descendront après nous. Nous remonterons les derniers, sans les avoir croisés. Trois heures et demie dehors, deux fois par jour : trois heures et demie le matin et trois heures et demie l'après-midi, ça fait presque trop. Mais c'est l'été, il fait très chaud, trop chaud en cellule. Ça vaut mieux d'être dehors que de rester enfermé dedans - si j'ose dire, puisque, d'une façon ou d'une autre : nous sommes enfermés.
- *[C'est pas si sûr pourtant qu'il vaille mieux être dehors en plein été : en effet, les cours ne bénéficient d'aucune protection ni toiture : trois heures trente en plein cagnard, ça doit craindre. Mais à mon arrivée, les grosses chaleurs estivales étaient déjà passées.]*
- Durant la promenade, les uns marchent, d'autres parlent et se répondent. Par delà les murs qui séparent les cours, c'est aussi avec ceux restés en cellule, par les fenêtres qu'on communique. Pendant que depuis les bâtiments on s'apostrophe, on crie, on appelle, les plus agiles grimpent le long des clôtures, jusqu'à hauteur des barbelés pour se rapprocher et pouvoir ainsi mieux converser avec ceux d'à-côté. De cours en cours, on s'échange des nouvelles, on se passe du tabac et d'autres choses encore : on se retrouve. L'agilité de ces jeunes monte-en-l'air me fascine...
- L'après-midi, quelques uns en profitent pour prendre leur douche dehors : y-en a qui sont bien équipés, les bougres ! – shampoing, serviette de bain, voire peignoir et surtout linge de rechange, alors qu'ils viennent à peine d'arriver. On se croirait dans un camp de vacances de l'immédiate Après-guerre : une cour de gravier, trois tables en béton, des douches froides et deux robinets pour des garçons en villégiature, quelques uns font même du sport.
- *[Quant à moi, je n'ai rien d'autre sur le corps que les vêtements que je porte depuis ma garde-à-vue et le slip qu'on a bien voulu me donner lors de mon arrivée. Subrepticement, je ramasse un slip qui traîne par terre et qui me semble assez propre – je le laverai dans ma cellule – j'ai besoin de me changer – mes vêtements puent la crasse accumulée depuis les geôles de l'Evéché].*
- J'ai pris la décision de marcher tout le temps que dure la promenade. Jusqu'à en avoir mal aux pieds. Cela me permet de rejoindre ma cellule fatigué. Cela me permet aussi d'éviter de trop discuter avec les autres détenus. J'essaie de ne pas trop me crispier.

- Jusqu'à présent, je n'ai pas eu de problème : ils me 'respectent' à cause de mon âge, de la différence d'âge. Peu sont ceux qui me questionnent sur les raisons de ma présence ici. Lorsqu'ils m'interrogent, je leur dis que je suis là pour "faux et usage de faux". Je suis, pour eux, un 'ancien', l'un d'eux me surnomme même affectueusement 'le papy'. Toujours le mensonge et la duplicité : quand/comment pourrai-je (m')en sortir ? S'il savait, s'ils savaient !
- Parmi tous ceux que je croise, un seul me paraît différent. Plus mature. Un grand jeune homme tout maigre, au visage triste, barbu de trois jours, la trentaine environ. Nous marchons ensemble longtemps. Il me dit qu'il est là parce qu'il a été arrêté alors qu'il conduisait une grosse moto (900 cm³) sous l'emprise de l'alcool et du cannabis.
- Il me dit qu'il a un enfant de trois ans dont il s'occupe lui tout seul. Il me dit enfin qu'il regrette beaucoup. Il y a des larmes dans ses yeux. Il désire par-dessus tout sortir au plus tôt. Il doit être jugé en comparution immédiate cet après-midi même. Je lui dis qu'il pourra sûrement bénéficier d'une peine alternative à la prison. Je le sais, tel ne sera pas le cas pour moi et cela est juste. Je tente d'oublier un moment mon tourment en écoutant cet homme : il me console de mon sort, en quelque sorte.
- A 17 h 30, il fait encore jour. On nous remonte. Je rejoins ma cellule fatigué, je fais quelques pompes pour évacuer encore et encore : je suis fourbu. Je prend une douche. [*Comme je m'en rendrai vite compte, seule quelques cellules, au bâtiment A – là où j'ai séjourné, durant le temps de mon incarcération -, possèdent une douche individuelle*]. L'eau est brûlante. Les 'auxis' [abréviation d'auxiliaires - des détenus affectés au service] nous servent le repas dans des barquettes en plastique. La bouffe est bonne. La fatigue m'aidera-t-elle à mieux dormir ?
- Malgré le bruit, je ferme les yeux. Même les portes fermées, les détenus continuent à s'interpeller par les fenêtres, au travers des coursives, entre les bâtiments. Tiens ! voilà qu'à présent des Roumains se répondent. Dieu, que cette langue résonne et me rappelle d'autres voyages ! Chacun retrouve ici des connaissances, des amis, des complices parfois, des parents aussi. Les Baumettes c'est bien sûrement une fabrique du social.
- Il doit être déjà sept heures, déjà j'ai sommeil, déjà je m'endors. Je sais bien qu'à trois heures du matin, et jusqu'au moment où on viendra m'apporter de l'eau chaude pour le petit déjeuner, je ne dormirai plus. Mais que faire ? Il y a bien un poste de télé dans la cellule, mais dans cette aile-ci du bâtiment ça ne marche pas. Il me reste un bout de journal que je lirai et relirai jusqu'au bout de la nuit. J'ai survécu jusqu'à présent. Pourvu que ça dure.



- [09-04 - entretiens - il pleut sur les Baumettes](#)
- Mardi 4 septembre - 11 heures - entretiens Ce matin, on m'a déménagé, toujours dans le quartier des arrivants, mais cette fois-ci côté Nord-Ouest. On m'accorde à nouveau une
- [02 - CHAPITRE 2 - En apesanteur](#)
- Ephéméride I

Bip-bip font les petits spoutniks
Six heures (du matin)
J'éteins les étoiles

Hip-hop debout les spacionautes
Sept heures déjà
L'auxi actionne des verrous métalliques

Clic et clac font les clés des gardiens
Qui vont et viennent
Filant en rondes périodiques

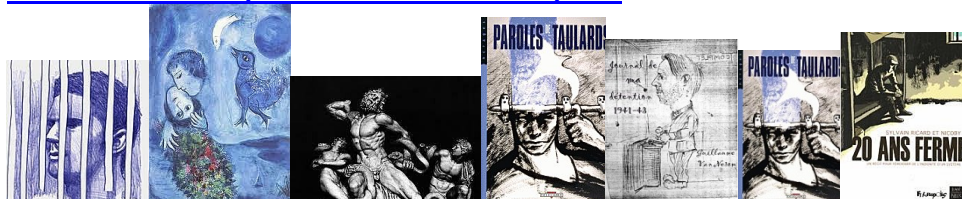
Hip-hop c'est d'la musique d'la tecktonik
Dans la cour des planètes
Tourment en elliptiques

Zinzine sans voir autour
J'entends des sons électroniques
Ta sœur ta mère tous les pointeurs

Hip-hop ici les murs sont fixes
Immobiles (silences)
Couché dans ma capsule
La nuit j'allume les étoiles

Publié par brunodesbaumettes sur 8 Avril 2013

[Nouveau ! Dans la peau du Léviathan - Chap. 3...](#)



[Nouveau ! Dans la peau du Léviathan - Chap. 3](#)

J'ai à présent publié les premières pages du chapitre : "Dans la peau du Léviathan" ! Bonne lecture et n'hésitez pas réagir - Bruno des Baumettes

<http://brunodesbaumettes.overblog.com/nouveau-dans-la-peau-du-l%C3%A9viathan-chap.-3>

Publié par Bruno des Baumettes sur 8 Avril 2013

[03 - CHAPITRE 3 - Dans la peau du Léviathan \(2\)](#)

*** **Les cloches** - [Guillaume Apollinaire](#)

*"Mon beau tzigane mon amant
Écoute les cloches qui sonnent
Nous nous aimions éperdument
Croyant n'être vus de personne
Mais nous étions bien mal cachés
Toutes les cloches à la ronde
Nous ont vus du haut des clochers
Et le disent à tout le monde..."*

Vienne le temps
J'ai tant vécu
Et tant passé mon temps à t'attendre,
Quand viendras-tu ?
25-10 - plus en-vie [Lire](#)
26-10 - fleurs d'automne [Lire](#)
26-10 - une souris et des hommes [Lire](#)
27-10 - les écailles du Léviathan [Lire](#)
28-10 - Ali le poète [Lire](#)
28-10 - La lettre à Marie [Lire](#)
Publié par Bruno des Baumettes sur

[05 - PAROLES DE TAULARDS](#)

Un journal des journaux, une prison des barreaux...

Dans cette page vous trouverez des témoignages et des extraits de journaux de détenus, des bandes dessinées, des liens à lire, à écouter, des lettres d'outre-tombe gravées dans la peau, parfois...

De profundis O. Wilde (1898) : [En anglais](#) ([Listen](#))

Le journal de G. Von Nerom (1942) : [Extraits](#)

Paroles de Taulards - BD (1999) : [BDboum](#)

Jean-Marc Rouillan (2004-2007) : [Chroniques carcérales](#)

La prison... ou (2007) : [Les premiers jours en prison](#)

Jacqueline Day (2008) : [Matricule 836](#)

Matricule 144 303 (2008) : [Quelques traits au crayon...](#)

[Laurent Jacqua](#) : La guillotine carcérale (2003) / J'ai mis le feu à la prison (2010)

Danzig Baldaev (réed. 2010) : [Russian Criminal Tatoo](#)

Jean-Marc Mahi (2011) Théâtre : [Un homme debout](#)
Christophe de la Condamine (2011) : [Journal de taule](#)
Berthet One (2011) BD : [L'évasion](#)
Nicoby et S. Ricard (2012) BD : [20 ans ferme](#)
Ban public : [Témoignages de la vie carcérale](#) / [Philippe](#) / [Christophe](#)
France info (26/02/13) : Aïssa Lacheb : [Scènes de la vie carcérale](#), Ed. [Au diable Vauvert](#)
Quand les détenus revendiquent : [Paroles collectives](#) (Ban public)
Rue89 (08/02/13) : [Le choc techno des ex-taulards](#),
Criminocorpus : [La vie au bagne](#), Lettres de détenus réunies par Hélène Taillemite

Journal de ma détention (1941-1943) de Guillaume Van Nerom

Transcription: Maurice Servranckx ©2002 (www.ceauthors.com/journal.doc)

Extraits...

Guillaume Van Nerom est Belge. Il fut détenu par les Allemands entre 1941 et 1944 dans différents centres de détention : Breendonck, quatre mois et demi, prison de Louvain, dix-sept mois, citadelle de Huy, jusqu'en novembre 1943, Vught (en Hollande), jusqu'en septembre 1944.

Après l'évacuation de ce camp, il est déporté en Allemagne, à Buchenwald et à Flossenbourg, où on le voit pour la dernière fois entre le 16 et le 19 avril 1945. Selon des témoignages, il meurt d'épuisement au cours d'une marche forcée entre deux camps de concentration.

Commentaires de M. Servranckx :

Le «*Journal de ma détention*» est un hymne à l'espoir toujours déçu, sans cesse renaissant, d'un homme ordinaire qui, plongé dans l'univers concentrationnaire, trouve le moyen et la force de décrire le drame tout comme la monotonie du quotidien, avec lucidité, dignité, commisération, humour même. (...)

Le contraste entre la brutalité décrite dans la première partie du journal et la discipline carcérale moins rigoureuse de la seconde faisait espérer l'élargissement à brève échéance du prisonnier et son heureux retour à la vie de famille. L'avant-propos nous prévient que Guillaume ne connaîtra pas ce dénouement heureux mais, tout au contraire, un regain de souffrances physiques et morales, par la déportation vers des camps de redoutable mémoire, et qu'il mourra à bout de force, en 1945, quelque part en Bavière.

"Combien d'innocents ont péri comme lui, combien encore souffrent et meurent anonymement près de soixante ans plus tard. Rares sont ceux qui ont pu laisser un pareil témoignage qui nous crie : «*Soyez vigilants, pour que la grande noirceur ne vous recouvre pas une fois de plus !*»"

3 décembre 1941 - À notre arrivée, nous sommes conduits dans une salle faisant environ 65 m de longueur par 10 m. de largeur et 4 m. de hauteur, garnie de tables et bancs et de lits avec draps, oh ! merveille pour nous qui en sommes privés depuis près de cinq mois. Après avoir avalé un bol de soupe et fumé une bonne heure avec permission «officielle» (d'où vient le tabac, mystère), nous nous couchons à 21h. Le lendemain à 7 h, lever, toilette et repas. À 8 h., causerie et jeux, à 10 h 30, promenade d'une demi-heure à trois quarts d'heure, retour à la chambre, dîner de légumes et de pommes de terre.

18 janvier 1943 - L'après-midi, je consulte un médecin dentiste (identité protégée), détenu comme nous et chargé de nous donner des soins. Je passe vraiment un bien mauvais moment car il doit procéder à l'extraction de deux molaires et d'une dent de sagesse (sagesse qui ainsi, se retrouve amputée du quart !). Les choses se présentent mal et la séance dure un long moment mais enfin, l'opération s'achève. Le dentiste est fourbu et moi, quasi-mort. J'avale deux cachets d'aspirine et plus tard, un de Luminal. Peut-être parviendrai-je à fermer l'oeil.

21 janvier 1943 - J'ai la tête bien malade. Le médecin à qui je fais la remarque me dit que je dois m'estimer heureux d'en être quitte à si bon compte, car, dit-il, «*sur les quelques quinze mille extractions à mon actif, il ne s'en est jamais présenté de pareilles*».

27 janvier 1943 - J'essaie de secouer le cafard du docteur, sombre et rêveur, et il me raconte sa lamentable histoire : «*Je suis marié et j'ai deux enfants, garçon et fille. Ma femme est charmante mais un peu tête folle, ce dont ses frères et sœurs usent et abusent contre moi. J'ai deux bureaux de consultation. Depuis mon arrestation je constate du relâchement chez mon épouse, se manifestant par des plaintes de manque d'argent et autres reproches non fondés. Pour une somme dérisoire elle a cédé mes bureaux, tout le matériel et la clientèle, à une espèce de rasta qui fréquentait trop assidûment la maison à mon gré. C'est du vrai vol. Aussi ai-je engagé un avocat pour faire opposition à cette affaire. En plus, je viens d'avoir la visite de mon frère qui me dit : Mon pauvre, ta femme a une conduite scandaleuse et tes enfants sont en de bien tristes mains. Tu comprends qu'avec de telles*

nouvelles je ne sois pas à la joie ! ». Je passe avec ce malheureux à peu près tout le temps disponible afin de lui remonter le moral.

3 février 1943 – On amène aujourd'hui un garçon de dix-sept ans arrêté pour distribution de journaux et de tracts. N'est-il pas malheureux de voir un enfant de cet âge enfermé dans un borborygme pareil pour s'être laissé entraîner à un acte qui ne correspond à rien. Ce petit est maintenant le cadet de la chambrée. Le doyen est âgé de soixante-huit ans...

3 février 1943 - Puisqu'il est sans cesse question de la chambrée, je vais tenter d'en préciser les aspects. La salle a 65 m de long sur 10 m de large, avec une cinquantaine de fenêtres garnies de barreaux. Il s'y trouve une cinquantaine de lits à deux étages, garnis de matelas bourrés de fibre de bois, douze grandes tables et une cinquantaine de bancs.

Les détenus sont de formations très diverses : maçon, terrassier, serrurier, peintre de façade et peintre d'art, mineur, paysan, coiffeur, marchand ambulant, commerçant, agent des chemins de fer, agent de tramway, officier de l'armée, aviateur, médecin, architecte, ingénieur, dentiste, diamantaire, horloger amateur, et j'en passe.

On peut trouver ici des gestes de camaraderie, mais plus fréquemment un esprit de découragement, de méchanceté, de jalousie et de médisance. Ce sont là les moindres reproches que l'on puisse adresser à ce pauvre troupeau ! À la table de travail, mes voisins immédiats sont deux braconniers qui ne parlent que de vols et rapines. Nous avons des ressortissants russes, polonais, italiens, belges de toutes les provinces, deux commissaires de police (d'Ostende et de La Louvière), des prêtres, députés, sénateurs et même des ministres.

Ce soir encore arrivent cinq jeunes détenus transférés de St-Gilles. Le cadet de seize ans me confie que sa mère et sa sœur sont aussi détenues, et que tous trois en ignorent la raison.

Samedi 13 février 1943 – Depuis deux ou trois jours, la nuit surtout, j'éprouve de vives démangeaisons. Le médecin m'examine. Horreur, je suis infesté de poux. J'en suis quitte pour une friction de tout le corps au pétrole, quel parfum ! J'empeste à tel point que mes voisins de table trouvent que la soupe goûte le pétrole. Nous nettoyons la chambre à l'eau et il faut voir les combines de la plupart des jeunes gaillards, qui ne sont pas fichus d'essorer un torchon, pour échapper à la corvée.

Paroles de taulards

Collectif - Eric Corbeyran, [Association Bd-Boum](#), 1999

Pour la première fois, l'univers carcéral s'ouvre sur le monde à travers la bande dessinée. Six détenus, soutenus par le scénariste Corbeyran, ont conçus des récits où se reflètent leur histoire personnelle, leurs angoisses, leurs aspirations... Pour laisser ensuite les dessinateurs de premier plan en donner leur vision graphique. De ce travail sans équivalent sont nées treize histoires d'une force et d'une vérité exceptionnelle : pour le lecteur, ce sont d'autant d'occasions de franchir bien des barrières...

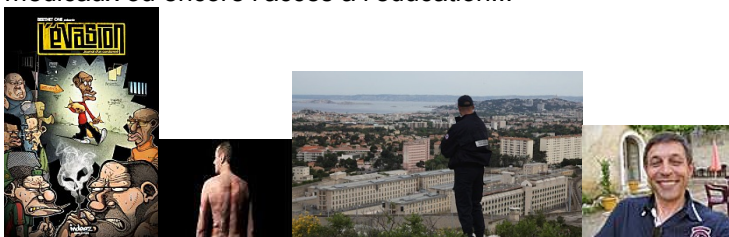
BD Boum a coordonné la trilogie *Parole de taulards*, *Paroles de taule* et *Paroles de parloirs* (Delcourt), une série de témoignages sur l'univers carcéral, qui donne libre expression aux détenus, aux gardiens et aux familles.

20 ans ferme

Nicoby et Sylvain Ricard en collaboration avec Futuropolis et [Ban Public](#) décrivent l'univers carcéral au 20ème siècle en bande dessinée.

"Entre humiliations, bagarres, sévices, séjours répétés au mitard, absence d'intimité, gardiens obtus, fonctionnaires humanistes, visiteuses et aumôniers idéalistes et loi du plus fort, « 20 ans ferme » raconte avec force la vie quotidienne d'un taulard en France dans les années 80 et 90.

"Ce récit est suivi d'un dossier réalisé avec l'association Ban Public, mettant en regard les articles de loi et les principaux événements intervenant dans le livre, tels que les fouilles corporelles, les soins médicaux ou encore l'accès à l'éducation..."



Berthet One : L'évasion

«L'Evasion» est une BD écrite et dessinée en prison par Berthet One. Une plongée dans l'univers carcéral. Une succession de tranches vie vécues et racontées par le dessinateur, [Berthet One](#). L'incarcération, la vie au sein de la prison avec les co-détenus et les matons, les visites au parloir, les cours... Rien n'échappe au petit oeil malin de notre héros qui nous raconte ses aventures avec humour et décalage. «L'Evasion», ou la plongée dans le quotidien du taulard, vue de l'intérieur..

Jean-Marc Mahy - Un homme debout

Jean-Marc Mahy joue au théâtre. Seul en scène, il raconte sa propre histoire dans [Un homme debout](#), Créé en 2011 au Festival d'Avignon - [Lire le synopsis](#)

Ce Belge de 44 ans n'est pas un acteur. Il est libéré en 2003, après dix-neuf ans de prison. Il y a connu l'abandon de ses proches, la tentative de suicide, l'accoutumance à l'héroïne... Et trois années d'isolement total... [Lire la suite](#).

Une rencontre entre Jean-Marc Mahy et des mineurs incarcérés.

Publié par Bruno des Baumettes sur

06 - PAROLES DE MATON

Cette page est dédiée aux matons des Baumettes. C'est vrai que je les égratigne tout le long des pages de mon journal. C'est vrai aussi que souvent ils nous houspillent...

Allons ! on va pas se fâcher pour ça : chacun son métier. Les uns sont des brigands, les autres des porte-clefs...

Cette page a été construite avec Alain H., qui a été maton - puis 'maton chef' - à la Prison des Baumettes de 1984 à ... Nous avons pris le temps d'échanger et de dialoguer.

Alain-le-super-maton a réagi à plusieurs pages de mon journal, en décrivant la scène du point de vue des surveillants. D'autres pages sont directement extraites de son journal.

Retrouvez le blog d'Alain H : [supermaton.overbog.com!](#)

Présentation d'Alain H. - voir sa page complète : [Qui je suis...](#)

"Derrière ces murs tant de détresses et d'oublis. Il ne faut pas pardonner, mais l'humain en cage c'est contre nature."

Le hasard m'a fait rencontrer un homme qui m'a dit « *pourquoi ne pas entrer dans la pénitencière* ». Je l'ai pris pour un fou « *moi gardien de prison !* ». Il m'a répondu « *Deux fois le SMIG sans compter les avantages de la fonction publique* » L'idée a fait son chemin, comment pourrai-je y arriver ? Un type comme moi sans envergure qui a peur d'un pigeon mort, naïf, gentil, se retrouver face à des serial-killers, violeurs, caïds, parrains du milieu, je me ferais manger tout cru...

" Le 31 juillet 1984. J'entre aux baumettes. C'est la première fois que je mets les pieds dans une prison. Quand je repense à ce moment là, c'est un cauchemar, un séisme..."

...



Bruno des Baumettes a écrit : *"Les Baumettes s'offrent à moi, à ma vue, à mon ouïe et à mon odorat : grouillantes, bruyantes et malodorantes..."*

(03-09 - [Trois jours après le naufrage](#))

JEUDI 27 OCTOBRE 2011 - LE CHOC AU DELA DU REEL.

Le 31 juillet 1984. J'entre aux baumettes. C'est la première fois que je mets les pieds dans une prison. Quand je repense à ce moment là, c'est un cauchemar, un séisme. Tout citoyen bien pensant dit : *"Il faut mettre la canaille en prison..il a pris 20 ans tant mieux"*.

Quand s'ouvre puis se referme cette immense porte en fer. Là on est plus dans mélodie en sous-sol de Jean Pierre Melville, ni à la prison d'Alcatraz. C'est la porte qui se referme sur des gens, et sur de lourds secrets. On passe un sas, puis un autre, on entre enfin dans un bâtiment. Au milieu nous distinguons 4 étages de coursives de 150 mètres de chaque cotés. J'ai le vertige, la tête tourne. On arrive à se demander, s'il ne faut pas vite fuir, comme certains collègues. Cette immensité nous fait froid dans le dos. De chaque cote de la coursive de 150 mètres de long un surveillant pour 140 détenus, des phrases sont criées :

"Kamel tu me fais passer des cigarettes, du papier à rouler et un toto"

TOTO : Thermoplongeur artisanal fait à partir de deux couvercles de boîte de conserve. On peut le faire avec d autres objets ferreux séparés par un bout de bois. Chaque partie métallique étant relié à

un fil électrique branché sur une prise. Les trois quart du temps cela fait sauter le courant à l'étage et oblige le surveillant à le remettre au bout d'un certains temps.

"Surveillant, surveillant, tu m'ouvres la 425 il faut que je récupère de la Ricorée chez Rocco"

"Surveillant, surveillant, ouvre moi j'ai entendu mon nom pour le parler".

Et presque sans arrêt la micro grésillant hoquetant qui scande :

"Surveillant 1er étage : détenu Alain pour parler, détenu Bert pour avocat, détenu Carco pour visiteuse "

Une litanie ou chaque surveillant d'étage doit noter le détenu dont il a la responsabilité pour l'envoyer aux endroits demandés. La visite se poursuit par le bâtiment B. En ce dirigeant vers ce bâtiment dans le long couloir, nous croisons une foule de personnes.

Le formateur nous dit : « *Ce sont des détenus qui vont au parler ou voir l'avocat ou la visiteuse, seuls. De toute façon en arrivant au bâtiment A, ils trouveront une porte électrique. Un surveillant pourra vérifier le lieu où ils se rendent...* »

Nous sommes stupéfaits. Avant de franchir ces grilles nous n'aurions jamais pensé que ces personnes, pouvaient être lâchées et se diriger seul dans les couloirs. Un prisonnier normalement c'est enfermé et ça ne sort jamais de sa cellule.

D'un seul coup tout se met à bouger, nous les quidams libres ne comprenons plus rien.

Alors comme ça à l'intérieur ils bénéficient d'une liberté de mouvements. Ils se parlent de cellule en cellule, des détenus balayent les couloirs d'autres réparent les sanitaires ou l'électricités.

Un étage de moins. Toujours ces immenses coursives. Cette litanie d'un micro crachotant hoquetant, auquel il faut à chaque fois saisir le bon nom. On se croirait dans un bateau ivre, le commandant donne des ordres et des ouvriers essaient tant bien que mal de les appliquer. C'est renversant, inimaginable, cela oscille entre réalité et cauchemar et l'on se demande si l'on va se réveiller.

Après ce premier contact, nous allons dans la salle de formation. Enfin je retrouve la vie. Maintenant je sais que deux mondes existent vivent et se croisent, il y a dans et au-delà des murs.

Nous le personnel de surveillance en tenue dans son ensemble, faisons un métier ou peu de personnes peuvent résister, la barrière entre le dehors et le dedans. Avec mon expérience je peux vous dire que nous sommes un peu les héros des temps modernes. Funambulesques, sur le fil du rasoir, le vide de chaque cotés, et si nous mettons un pied de travers la lame ne nous tranche à jamais.

Je défie à quiconque, artisans intellectuels, technocrates de passer une semaine dans les murs. Nous ne sommes pas la poubelle de la France. Nous sommes les garants de la paix civile des honnêtes citoyens, la noblesse de notre tâche est l'équité. Le savoir faire, nous permet de régler bien des problèmes avant d'être commencées.

Je veux faire un pas en avant. J'hésite j'ai l'impression que des barreaux, des murs invisibles m'empêchent d'avancer. Je fais un effort je mets un pied devant l'autre et rien pour m'arrêter. Je comprends à ce moment là toute la dimension que peut prendre le mot liberté pourquoi des hommes se sont battus sont morts pour elle et pour en son nom.

Derrière ces murs tant de détresses et d'oublis. Il ne faut pas pardonner, mais l'humain en cage c'est contre nature.

Le soleil éclate sur mon visage, encore plus synonyme de liberté. Je rejoins ma bonne vieille Renault six, qui a bien voulu m'accompagner dans ce voyage au bout de la nuit comme disait « Céline », sans gloire et en enfer.

Je pense à mon épouse, à mes deux filles qui m'attendent dans ma merveilleuse tour de 12 étages à Avignon avec vue sur l'hypermarché. Que vais-je leur dire ? Que je suis descendu dans les entrailles de la misère humaines, que j'ai rencontré tous les rebus de la société. Je sais ce que je vais leur dire. Peut-être des mots ressemblant à cela :

« Mes enfants, mon épouse lorsque vous sortirez que vous ouvrirez des portes. Vous comprendrez que le bonheur c'est la liberté. Pour que vous l'ayez, que vous puissiez manger à votre faim. Je m'engage dans un métier synonyme de privation de liberté, afin que vos lendemains soient plus doux et pour que vous ne manquiez de rien.

« Toi papa, toi maman, je sais que c'est complètement fou. Le gaucher contrarier. Le gamin terrorisé par un pigeon mort tenu par madame Lousteau qui aujourd'hui ne peut plus toucher des animaux à plumes.

« Oui, ce gamin un peu fragile va être confronté avec les êtres les plus dures, les plus pervers de la société. Vous mes frères ne vous inquiétez pas. Je vais montrer que dans ce métier d'enfermement, je peux m'épanouir. »

« Vous, papa maman, je reviendrai en Avignon. Vous serez fiers de moi. Je pourrai m'occuper de

vous pour vos vieux jours. Voilà pourquoi je reprendrai ma fidèle Renault 6 pour attaquer ma première journée de travail. »

(Publié depuis la page : ["Le choc - au-delà du réel"](#)

LIRE LA SUITE [Dans l'horreur des coursives](#) (27/10/2011)



*** Bruno des Baumettes a écrit : "*J'entends marcher, se presser, s'interpeller dans les coursives. Du monde à tous les étages.*" (04-09 – [Il pleut sur les Baumettes](#))

Premier pas au-delà des murs

Lorsque j'ai mis le premier orteil dans une prison, je ne me doutais pas qu'il y avait autant de monde. Détenus, personnel de surveillance, et intervenant intérieur et extérieur. C'est une véritable ruche. Il y a plein de détenus qui vont dans tout les sens, comme muent pas des puces électroniques, plus ou moins ordonné par le personnel.

Avant de faire ce métier, j'avais une vision simpliste de ce monde. Une prison c'était un bâtiment fermé, ou des gardiens aimables comme des portes de prisons, ouvraient les portes des cellules (d'où l'expression « les surveillants sont des portes clefs ») juste pour donner à manger. Je savais qu'ils avaient droit à une promenade dans une cours, comme nous enfant avec la cour de récréation. Se retrouver plongé dans ce monde et surtout aux Baumettes, c'est franchir *l'enfer du décor*. Nous rentrons dans une troisième dimension.

Les coursives, car oui cela s'appelle des coursives comme dans un bateau ivre, sont envahies toute la journée de monde. Les détenus qui rentrent et sortent pour aller à différentes activités, d'autres qui distribuent les cantines (épicerie intérieur) ou les draps.

Au milieu de tout cela un pauvre type en bleu.

Il regrette déjà, il se demande s'il ne va pas démissionner se soir. Ce pauvre gars essaie de fermer ou d'ouvrir les portes sur 300 mètres, aller et retour, de son demi-étage, cela rythmé par un débit de noms égrené, par un micro grésillant, digne de camps de la mort.

J'ai vécu cela aux Baumettes, plus que dans un autre établissement le choc est horrible. C'est un choc moral, on se pince pour savoir si on ne dort pas. Déjà pour rentrer dans ce blockhaus, il faut passer des tonnes de grilles. Tu passes la première : tu souris, tu passes la dernière tu pleures sans même que le surveillant te dise un mot. C'est comme cela que je l'ai senti.

Bruno des Baumettes a écrit : "*Beaucoup de nos geôliers font ce qu'ils peuvent – c'est-à-dire, pas grand chose. Parfois ils nous houspillent, le plus souvent ils tentent de nous ignorer.*"

(04-09 – [Il pleut sur les Baumettes](#))

C'est vrai que nous les houspillons...

Nous sommes beaucoup de personnel à faire ce que nous pouvons, c'est-à-dire quasiment rien en dépensant une énorme énergie. Aux Baumettes un étage c'est 300 mètres, donc 600 aller-retour. Le demi-étage la moitié moins. Cela vas de 150 a 300 détenus.

Il y a deux surveillant par étage, si l'un part une heure et cela arrive souvent, croyez-moi que le pauvre gars qui reste ne pourras jamais arriver à faire toutes les tâches imparties à son niveau. Entre les promenades, les parloirs familles et avocats, etc., l'agent n'a pas une seconde à lui.

Alors c'est vrai que le détenu peu se sentir, ignoré. Mais de là à penser que nous ne faisons pas grand-chose, c'est bien mal nous connaître. Alors, c'est vrai nous *houspillons* !

Cent cinquante détenus qui remontent de promenade et qui courent dans tous les sens pour avoir ce qui leur manque en cellule : tabac, café, bouquins, j'en passe et des meilleures... ; cent cinquante détenus qui ne sont jamais devant la porte que nous avons ouverte pour faire rentrer le mouvement de promenade, alors oui nous *houspillons*...

Mais cela est normal, au lieu de mettre 5 minutes on met dix a quinze minutes et cela retarde le travail que nous avons à faire.

*** Bruno des Baumettes a écrit : "*Un de mes nouveaux compagnons d'infortune m'a dit l'autre matin, alors qu'on nous pressait : « Le jour où nous, nous sortons, eux : ils restent ». C'est pas mal vrai ça : une vie entière en prison !*" (04-09 – [Il pleut sur les Baumettes](#))

'Le jour ou nous sortons, eux restent...'

Combien de fois, j'ai entendu cette phrase. Regardez *Les temps modernes*, de Charlie Chaplin, vous verrez qui c'est le plus en prison : de l'ouvrier ou du fonctionnaire. Le travail n'est-il pas la prison de l'homme qui lui permet de s'offrir honnêtement de la liberté avec l'argent qu'il a gagné ?

Une vie entière en prison. Tu parles ! vingt cinq ans de service pour trente ans compté pour la retraite et plus de mille cinq cent euros de retraite !

Prenez un ouvrier actuellement, il fera quarante deux ans de cotisation et il n'est même pas sûr de toucher le SMIG, après avoir trimé jusqu'à soixante cinq ans et plus. Prenez un voyou : lui il a de grande malchance de ne pas avoir de retraite.

A moins que ce soit un hors-la-loi intelligent : qui aura mis son magot à l'abri pour ses vieux jours. A ce niveau-là, il aurait mieux valu qu'il soit honnête.

Pour terminer on ne dit pas que les travailleurs sociaux, les intervenants intérieurs ou extérieurs passent aussi leur vie en prison ! Ils passent autant de temps que nous.

Je pense que pour le détenu, c'est l'effet de miroir pour eux que de se dire : *'Les gardiens restent toute leur vie en prison, nous on sort'*. D'accord... Le mois dernier, il y en un qui a pensé cela mais il a été abattu en face de la porte des Baumettes...

A méditer.

07 - POEMES emprisonnés - Lire !

Poètons ensemble, ô poètes de l'ombre...

Parmi les plus grands poètes, quelques-uns ont fait l'expérience d'un séjour à l'ombre... Voici quelques de leurs poèmes. Je pense qu'ils les auraient volontiers dédiés à tous ceux qui ne connaîtront jamais le vertige de la chute. Pour eux : point de salut...

Retrouvez [François Villon](#), [Alfred de Musset](#), [Paul Verlaine](#), [Oscar Wilde](#), [Guillaume Apollinaire](#), [Jean Genêt](#), [Albertine Sarrafin](#)

Poèmes en taule de Résistant et Collaborateur : [Robert Desnos](#), [Robert Brasillach](#) - Des deux qui fut l'Ange et qui fut le Diable ?

Il aurait bien mérité cet Enfer afin que d'y rêver plus d'une saison : [Arthur Rimbaud](#)

Bibliographie : [des poètes derrière les barreaux](#), de F. Balandier (2012) et [Poètes en prison, Poèmes de prisonniers](#), (2004) en 2 volumes

Autres Liens : [Le cercle des poètes détenus](#), [Talents cachés](#),

PUBLIEZ VOUS AUSSI

François VILLON (1431-1463 ?)

*Condamné à être pendu, François Villon fut sûrement le premier poète de l'ombre. Il est admis, même si ce fait n'est pas clairement établi, que Villon composa **La ballade des pendus** lors de sa détention en attente de son exécution. Sa peine fut commuée et il fut banni. Il a 32 ans quand on perd sa trace en 1463. Peut-être hante-t-il encore quelque geôle ...*

La ballade des pendus Ecoutez [Gérard Philippe](#) lire ce poème !

Frères humains qui après nous vivez
N'ayez les coeurs contre nous endurciz,
Car, ce pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plus tost de vous merciz.
Vous nous voyez ci, attachés cinq, six
Quant de la chair, que trop avons nourrie,
Elle est piéca devorée et pourrie,
Et nous les os, devenons cendre et pouldre.
De nostre mal personne ne s'en rie:
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre!
Se frères vous clamons, pas n'en devez
Avoir desdain, quoy que fusmes occiz
Par justice. Toutefois, vous savez
Que tous hommes n'ont pas le sens rassiz;
Excusez nous, puis que sommes transsis,
Envers le filz de la Vierge Marie,
Que sa grâce ne soit pour nous tarie,
Nous préservant de l'infemale fouldre
Nous sommes mors, ame ne nous harie;
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre!
La pluye nous a débuez et lavez,
Et le soleil desséchez et noirciz:
Pies, corbeaulx nous ont les yeulx cavez
Et arraché la barbe et les sourciz.

Jamais nul temps nous ne sommes assis;
Puis ca, puis là, comme le vent varie,
A son plaisir sans cesser nous charie,
Plus becquenez d'oiseaux que dez à couldre.
Ne soyez donc de nostre confrarie;
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre!

[\(RETOUR A LA LISTE\)](#)

Alfred de MUSSET (1810-1857)

Poète romantique, Alfred de Musset, en 1841, se dérobe au service de la Garde nationale. Il passe plusieurs jours en prison. Prison qu'il retrouvera en 1843, puis en 1849...

Le mie prigioni (mes prisons)

(Extraits)

On dit : " Triste comme la porte
D'une prison. "
Et je crois, le diable m'emporte !
Qu'on a raison.
D'abord, pour ce qui me regarde,
Mon sentiment
Est qu'il vaut mieux monter sa garde,
Décidément.
Je suis, depuis une semaine,
Dans un cachot,
Et je m'aperçois avec peine
Qu'il fait très chaud.
Je vais boudier à la fenêtre,
Tout en fumant ;
Le soleil commence à paraître
Tout doucement.
C'est une belle perspective,
De grand matin,
Que des gens qui font la lessive
Dans le lointain.
(...) Et ces cachots n'ont rien de triste,
Il s'en faut bien :
Peintre ou poète, chaque artiste
Y met du sien.
De dessins, de caricatures
Ils sont couverts.
Çà et là quelques écritures
Semblent des vers.
Chacun tire une rêverie
De son bonnet :
(...) Vénus rit sous la couverture,
Au pied du lit.
(...) Toutes ces lettres effacées
Parlent pourtant ;
Elles ont vécu, ces pensées,
Fût-ce un instant.
Que de gens, captifs pour une heure,
Tristes ou non,
Ont à cette pauvre demeure
Laisse leur nom !
Sur ce vieux lit où je rimaille
Ces vers perdus,
Sur ce traversin où je bâille
A bras tendus,
Combien d'autres ont mis leur tête,
Combien ont mis
Un pauvre corps, un coeur honnête
Et sans amis !

Qu'est-ce donc ? en rêvant à vide
Contre un barreau,
Je sens quelque chose d'humide
Sur le carreau.
(...) Sentirais-je quelque ingénue
Velléité
D'aimer cette belle inconnue,
La Liberté ?

Paul VERLAINE (1844 - 1896)

Verlaine et Rimbaud quittent la France pour l'Angleterre et la Belgique. En juillet 1873, Verlaine tire sur son ami deux coups de feu et pour cela il est condamné à deux ans de prison à Mons en Belgique. En détention, il écrira '[Cellulairement](#)', un recueil de poèmes jamais publié... En 2013, une [exposition](#) lui est consacré, par le Musée du Livre et du Manuscrit de Paris. Voir aussi une [courte vidéo de présentation](#)...

Impression fausse

Dame souris trotte,
Noire dans le gris du soir,
Dame souris trotte
Grise dans le noir.
On sonne la cloche,
Dormez, les bons prisonniers !
On sonne la cloche :
Faut que vous dormiez.
Pas de mauvais rêve,
Ne pensez qu'à vos amours.
Pas de mauvais rêve :
Les belles toujours !
Le grand clair de lune !
On ronfle ferme à côté.
Le grand clair de lune
En réalité !
Un nuage passe,
Il fait noir comme en un four.
Un nuage passe.
Tiens, le petit jour !
Dame souris trotte,
Rose dans les rayons bleus.
Dame souris trotte :
Debout, paresseux !

Le ciel est par-dessus le toit

Le ciel est, par-dessus le toit,
Si bleu, si calme !
Un arbre, par-dessus le toit,
Berce sa palme.
La cloche, dans le ciel qu'on voit,
Doucement tinte.
Un oiseau sur l'arbre qu'on voit
Chante sa plainte.
Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là
Simple et tranquille.
Cette paisible rumeur-là
Vient de la ville.
Qu'as-tu fait, ô toi que voilà
Pleurant sans cesse,
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,
De ta jeunesse ?

[\(RETOUR A LA LISTE\)](#)

Oscar Wilde (1854-1900)

En 1895, Oscar Wilde est condamné par la Justice anglaise pour homosexualité. Il purgera sa peine au bagne, sous le matricule C.3.3. Deux ans après, il est libéré et quitte définitivement l'Angleterre. La Ballade de la geôle de Reading (1897) raconte son univers carcéral alors qu'on s'apprête à pendre un condamné. Oscar Wilde n'écrira plus jamais par la suite. Il mourra en exil...

Lire le [texte intégral](#) en français, Lire la version originale : [Ballad of Reading Gaol](#) / [Listen](#)

La Ballade de la geôle de Reading – Traduction J. Guilloineau

(Extraits)(...)

Son pas semblait gai et léger,
Mais dans ses yeux ouverts au jour
Jamais ne vis tant de regret.
Tant de regret jamais ne vis
Dans les yeux d'un homme, levés
Vers la petite tente bleue
Qu'est le ciel pour les prisonniers,
Vers chaque nuage qui passe
Toutes voiles d'argent gonflées.
Parmi d'autres âmes en peine,
Dans l'autre cercle je marchais,
En me demandant si cet homme
Avait commis un grand forfait,
Quand une voix a dit tout bas :
« Ce gars-là va se balancer ».
Mon Dieu ! Les murs de la prison
Soudain se mirent à tourner ;
Le ciel au-dessus de ma tête
Brûla comme un casque d'acier.
Et bien qu'étant une âme en peine
Ma peine cessai d'éprouver.
Et je savais quelle hantise
Animait son pas et levait
Son regard vers le jour brutal
Chacun tue ce qu'il aime...
A en mourir de mort honteuse
Par un sombre jour de disgrâce.
Sous lui ses pieds ne tombent pas
Dans le grand vide de l'espace.
Il ne s'assied pas avec ceux
Qui restent pour le surveiller,
Au cas où il voudrait soustraire
A la prison son prisonnier,
Quand il laisse couler ses larmes
Ou quand il essaie de prier.
Il ne s'éveille pas pour voir
L'effroi dans le petit matin,
Il ne se lève pas en hâte
Pour se vêtir en condamné,
Sous le rire gras du docteur
Qui note ses tics affolés,
Lui dont la montre fait le bruit
De coups de marteau assénés.
Quand son âme angoissée lui dit
Qu'il n'est pas mort, et qu'il pénètre
Au cœur de cet horrible abri,
Il ne regarde pas le ciel
Au-delà de ce toit de verre,
Pour que meure son angoisse,
Lèvre d'argile sans prière.
Mais dans ses yeux ouverts au jour
Jamais ne vis tant de regret.

Tant de regret jamais ne vis
Dans les yeux d'un homme, levés
Vers la petite tente bleue
Qu'est le ciel pour les prisonniers,
Vers chaque nuage qui traîne
Sa toison blanche échevelée.
Sans mains tordues, comme ces hommes,
Ces pauvres hommes sans espoir,
Qui osent nourrir l'espérance
Dans le caveau du désespoir :
Il regardait vers le soleil
Et buvait l'air frais jusqu'au soir.
Sans mains tordues, sans une larme,
Sans un regard ni un soupir,
Il buvait l'air comme l'on boit,
Pour oublier, un élixir ;
La bouche pleine de soleil
Comme de vin ou de désir.
Et les âmes en peine et moi,
Dans l'autre cercle nous marchions.
Etions-nous maudits et coupables
D'un crime, d'un forfait ou non ?
Et nous regardions d'un oeil las
Le promis à la pendaison.
Etrange de l'apercevoir,
Passer d'un pas gai et léger.
Etrange ce regret surpris
Dans ses yeux vers le jour levés.
Etrange de penser enfin
Qu'il aurait sa dette à payer.
Lugubre est l'arbre du gibet,
Racine mordue des vipères.
Mais sec ou vert, l'homme y mourra
Avant les fruits que l'on espère.
La Vie et l'Amour sont précieux...
Nous l'observions, jour après jour,
Lourds de questions, l'oeil indiscret,
En craignant que chacun de nous
Ne finisse sur le gibet,
Car qui sait vers quel rouge Enfer
L'âme aveugle peut s'égarer.
Bientôt le mort ne marcha plus
Parmi les Hommes en Procès,
Et je sus qu'il était debout
Dans le banc noir des accusés,
Et que, par bonheur ou malheur,
Jamais je ne le reverrais.
Tels des vaisseaux dans la tempête,
Nos deux chemins s'étaient croisés,
Sans même un signe et sans un mot,
Nous n'avions mot à déclarer ;
Nous n'étions pas dans la nuit sainte
Mais dans le jour déshonoré.

Entourés d'un mur de prison,
Nous n'étions que deux réprouvés
Chassés tous deux du coeur du monde,
Et de Dieu même abandonnés :
Nous étions pris aux dents de fer
Du piège tendu au péché.

Dans la cour les pavés sont durs,
Le mur suintant est élevé.
C'était ici qu'il prenait l'air
Sous le ciel de plomb, escorté
(Car on craignait que l'homme meure),
Par deux gardiens à ses côtés.
Ou il s'asseyait avec ceux
Qui jour et nuit le surveillaient,
Au cas où il voudrait soustraire
A l'échafaud son condamné,
Quand il se levait pour pleurer,
Quand il se baissait pour prier.
Le gouverneur se montrait ferme
Sur le règlement, la pratique.
Le docteur expliquait la mort
Comme un simple fait scientifique.

Et dans son âme résolue
La peur ne pouvait se cacher.
Souvent il se disait heureux
Que le jour du bourreau soit près.
Pourquoi cette parole étrange
Qu'aucun gardien ne demandait ?
Car celui qui a pour destin
D'être gardien, de surveiller,
Doit avoir pour visage un masque
Et garder les lèvres scellées.
Sinon il pourrait s'émouvoir,
Essayer de reconforter.
Que ferait la Pitié Humaine
Dans le Trou clos des Meurtriers ?
Quel mot de grâce en un tel lieu
Dire à son frère pour l'aider ?
Nous nous traînions dans notre cercle
Comme des Fous à la Parade !
Peu importait, car nous étions
Du Diable la triste Brigade :
Tête rasée et pieds de plomb,
Quelle joyeuse mascarade !
Comme une mer alourdie d'algues
Les jours se traînaient lentement.
Mais un soir, rentrant de corvée
On passa près d'un trou béant.
La gueule jaune de la tombe
Une proie vivante attendait,
Et la boue réclamait du sang
Au cercle d'asphalte assoiffé.
Nous sûmes qu'avant l'aube claire
Un homme se balancerait.
La Mort, la Peur et le Destin,
Nous laissèrent l'âme occupée.
Le bourreau et son petit sac
Traversèrent l'obscurité :
Chacun trembla en se glissant
Dans sa tombe numérotée.

Ce soir-là, des formes de peur
Remplirent les couloirs déserts ;
Des pas glissèrent en silence
Dans toute la cité de fer ;

Près des barreaux, nuit sans étoiles,
Des visages blêmes guettèrent.
Il reposait comme on repose
Et rêve, en un plaisant jardin.
Les gardiens l'observaient dormir
Et se demandaient incertains :
Comment peut-on rester si calme
Quand le bourreau vient au matin ?
Point de sommeil quand vont pleurer
Ceux-là qui n'ont jamais pleuré :
Car nous - escrocs, dupes, fripons -
Toute la nuit avons veillé.
Nos esprits et nos mains de peine
Vivaient la peur du condamné.
Eprouver le remords d'un autre !
Comment supporter cette horreur ?
Percés de l'épée du Péché
Jusqu'à sa garde de malheur.
Le sang que nous n'avions versé
Coulait dans le plomb de nos pleurs.
Et les gardiens chaussés de feutre
Venaient aux portes verrouillées
Pour observer, l'oeil plein d'effroi,
Des hommes gris agenouillés,
Etonnés de voir en prière
Ceux qui n'avaient jamais prié.
Nuit de prières à genoux,
Comme les veilleurs fous d'un mort !.
Chant du coq gris, puis du coq rouge,
Mais le jour ne s'est pas levé.
Les formes tordues de la peur
Rampaient où nous étions couchés.
Les esprits malins de la nuit
Par devant nous semblaient jouer.
Ils passaient et repassaient vite,
Tels des voyageurs dans la brume,
En délicats tours et détours
D'un rigodon devant la lune.
Au rendez-vous vinrent les spectres,
Grâce formelle, inopportune.
On les vit s'enfuir grimaçants,
Ombres frêles, main dans la main ;
Ici et là, troupe fantôme
Qui menait le bal du Malin.
Arabesques, damnés grotesques,
Le vent sur le sable au matin !
Pirouettes de marionnettes,
Danse des pieds, danse des corps,
Et leurs flûtes soufflaient la peur.
Un chant si long, un chant si fort,
Pour une affreuse mascarade,
Un chant à réveiller le mort.
Ho ! criaient-ils. Le monde est vaste !
Jeter les dés une ou deux fois :
Perd qui joue avec le Péché.
Ces bouffons étaient bien réels
Qui folâtraient avec gaieté.
Pour ceux qui étaient dans les fers,
Dont les vies souffraient enchaînées,
Plaies du Christ ! ils étaient vivants

Et terribles à regarder.
Ici, là, ils valsaient, tournaient ;
Ceux-là, en couple, minaudant ;
Ricanement, oeilade en coin,
Dans nos prières nous aidant.
Le vent du matin a gémi
Mais la nuit poursuivait sa veille,
Car sur son métier géant, l'ombre
Tissait sa trame de merveille.
Et en priant, nous prenions peur
De la justice du Soleil.
Le vent du chagrin vint rôder
Aux murs de la prison des pleurs,
Et une roue d'acier grava
Chaque minute en notre coeur.
Vent du chagrin ! Qu'avions-nous fait
Pour mériter tel commandeur ?
Puis je vis l'ombre des barreaux
Comme un treillis de plomb fondu,
Devant mon lit fait de trois planches,
Trembler sur le mur blanc et nu.
Et, sur le monde, la terrible
Aurore de Dieu répandue.
A six heures, grand nettoyage,
A sept heures, tout se calmait.
Mais l'envol d'une aile puissante
Dans la prison sembla vibrer.
Souffle glacé, le Dieu de Mort,
Venait d'y entrer pour tuer.
Il n'avait pas l'éclat du pourpre,
Ne montait pas de blanc coursier.
Rien qu'une corde et une trappe
Que la potence réclamait ;
Le Héraut du lacet de honte
Accomplissait l'acte secret.

Comme des hommes qui tâtonnent
Dans l'ordure d'un marais noir,
Nous n'osions dire une prière
Ni montrer notre désespoir.
Une chose était morte en nous
Et cette chose était l'Espoir.

La sinistre Justice humaine
Suit droit sa route rigoureuse.
Fauche le fort, fauche le faible,
D'une démarche malheureuse.

Et nous attendions les huit heures,
La langue de soif épaissie ;
Les huit coups sont ceux du Destin
Par lequel un homme est maudit.
Le Destin prend un noeud coulant
Pour le meilleur et le bandit.

Car nous n'avions rien d'autre à faire
Qu'attendre que l'heure ait sonné.
Comme des rochers solitaires
Nous restions sans bouger, muets,
Mais chaque coeur battait très fort

Comme un tambour de forcené !

Puis l'horloge de la prison
A fait vibrer l'air brusquement,
Et la geôle émit une plainte
Dans son désespoir impuissant,
Cri de lépreux dans son repaire
Au fond de marais effrayants.

Comme on voit des choses horribles
Dans le cristal d'un rêve enfui,
Nous vîmes la corde de chanvre
Fixée à la poutre noicie,
Et le bourreau qui étranglait
Une prière dans un cri.

Cette douleur qui l'étreignit,
Jusqu'à pousser ce cri hanté,
Regrets violents, sueur de sang,
Nul mieux que moi ne les connaît :
Qui a vécu plus d'une vie,
Plus d'une mort doit éprouver.

Pas d'office dans la chapelle
Le jour où un homme est pendu.
L'aumônier a le coeur trop faible
Ou le visage trop tendu,
Ou ce qui s'écrit dans ses yeux
Par aucun ne doit être lu.

On nous boucle jusqu'à midi,
Puis on sonne la cloche vive.
Des gardiens la clef sonore ouvre
Les cellules trop attentives.
Pour prendre l'escalier de fer
De son Enfer chacun s'esquive.

Dans l'air pur de Dieu nous sortons,
Mais pas comme à l'accoutumée,
Car un visage est blanc de peur,
Gris l'autre visage levé,
Mais dans des yeux ouverts au jour
Jamais ne vis tant de regret.

Tant de regret jamais ne vis
Dans les yeux des hommes, levés
Vers la petite tente bleue
Qu'est le ciel pour les prisonniers,
Vers chaque nuage qui passe
Dans une heureuse liberté.

Parmi nous, il y avait ceux
Qui avançaient tête baissée.
Ils savaient qu'une vraie justice
Aurait dû les exécuter.
Il n'avait tué qu'un vivant.
Eux, c'est le mort qu'ils avaient tué.

Singes, clowns, habits monstrueux
Marqués de flèches étoilées,

Nous tournions, sans fin, en silence,
Glissant dans le cercle asphalté,
Nous tournions, sans fin, en silence,
Sans qu'un seul mot soit prononcé.

Nous tournions, sans fin, en silence,
Et soufflait le terrible vent,
Dans l'esprit vide de chaque homme,
De ses souvenirs effrayants.
Car si l'Horreur rampait derrière,
La Terreur paradait devant.

Surveillant leur troupeau de brutes,
Tous les gardiens se rengorgeaient,
Avec leur tenue du dimanche,
L'uniforme qui reluisait ;
Mais la chaux vive de leur bottes
Nous disait ce qu'ils avaient fait.

Il n'y avait que sable et boue
Où s'était ouverte la tombe.
Le long des murs de la prison
On ne voyait aucune tombe.
Un petit tas de chaux ardente
Servait de linceul à cette ombre.

Ce misérable a un linceul
Que peu pourraient revendiquer :
Au fond d'une cour de prison,
Et pour sa honte dénudé,
C'est là qu'il gît, les fers aux pieds,
D'un drap de flamme enveloppé.

Très lentement, la chaux ardente
Ronge chair et os tour à tour ;
Pendant la nuit, les os cassants,
La chair tendre pendant le jour ;
Ronge chair et os lentement,
Mais ronge les cœurs pour toujours.

Pendant trois ans, on ne pourra
Ici, ni planter ni semer.
Pendant trois ans, l'endroit maudit
Sera stérile et désolé,
Et, sans reproche, il fixera
Le ciel d'un regard étonné.

Un cœur d'assassin souillerait,
Croient-ils, le grain semé ici.
Faux ! La tendre terre de Dieu
Est plus tendre qu'on ne le dit.
La rose rouge y est plus rouge,
Et la rose blanche y fleurit.

Pour sa bouche une rose rouge
Et une blanche pour son cœur.
Les roses blanc de lait ou rouges,
Ici, jamais ne fleuriront.
Car on ne veut nous accorder
Que cailloux, silix et tessons.

Ils savent que les fleurs apaisent
Le désespoir de la prison.
Et des roses rouges ou blanches,
Jamais pétales ne tomberont
Sur ce sable et sur cette boue,
Près de l'affreux mur de prison.

Aussi, bien que le mur affreux
L'entoure de tous les côtés,
Bien qu'un esprit ne puisse errer
La nuit avec les fers aux pieds,
Bien qu'il ne puisse que pleurer
Qui repose en terre damnée,
Il est en paix - ce misérable -
Ou la paix sera vite en lui :
Plus rien ne peut le rendre fou,
Pas de Terreur en plein midi,
Car il n'est ni Soleil ni Lune
Dans la Terre obscure où il gît.

Ils l'ont pendu comme une bête :
Le glas n'a même pas sonné,
Un requiem qui eût offert
La paix à son âme angoissée.
Puis ils l'ont emporté très vite
Et dans un trou ils l'ont caché.

Ils lui ont ôté ses habits,
Aux mouches l'ont abandonné :
Ils ont raillé son regard fixe
Et sa gorge rouge et enflée,
Puis ont jeté avec un rire
Leur linceul sur leur condamné.

Mais tout est bien ; il a franchi
La borne à la Vie assignée :
Les larmes d'autrui empliront
L'urne brisée de la Pitié ;
Des réprouvés le pleureront ;
Toujours pleurent les réprouvés.

Je ne sais si la Loi a tort
Ou si la Loi est équitable ;
En prison on sait seulement
Que le mur est infranchissable ;
Que chaque jour est une année
Dont les jours sont interminables.

Mais je sais que la Loi conçue
Par l'homme pour l'homme, depuis
Qu'un homme osa tuer son frère
Et que ce triste monde vit,
Jette le grain, garde l'ivraie
Dans le fond de son van maudit.

Je sais aussi - il serait sage
Que chacun en soit informé -
Que les prisons bâties par l'homme
Sont de briques d'iniquité,

L'homme par l'homme mutilé.

Des barreaux la lune est confuse
Et le bon soleil aveuglé ;
Ils ont bien raison de cacher
Leur Enfer, car nul ne doit le contempler !

Les viles actions, comme l'herbe
Empoisonnée s'y épanouissent ;
Seules les qualités de l'homme
S'y épuisent et s'y flétrissent ;
Au lourd portail l'Angoisse veille
Et le Désespoir aux supplices.

Certains deviennent fous ou pire
Et cela sans qu'un mot soit dit.
La cellule étroite où l'on vit
Est latrine obscure et souillée ;
Le souffle puant de la mort
Obstrue la lucarne grillée ;
Et tout est réduit en poussière
Dans la machine Humanité.

Ils nous donnent une eau saumâtre
Troublée de limon répugnant ;
Un pain dur, lourd de craie, de chaux,
Que l'on pèse soigneusement ;
Le Sommeil, hagard, ne dort pas,
Il marche en implorant le temps.

La faim maigre et la verte soif
Luttent tels vipère et aspic ;
Mais peu importe la pitance,
Ce qui nous glace et nous détruit,
C'est la pierre levée le jour
Qui devient notre coeur la nuit.

Minuit au coeur dans la cellule
Sombre, nous tournons le foret,
Nous rompons la corde en étoupe,
Chacun dans son Enfer privé,
Et le silence est plus affreux
Que la cloche d'airain sonnée.
Et jamais une voix humaine
Ne nous dit un mot d'amitié ;
Car l'oeil derrière le judas
Reste sévère et sans pitié.

Là nous pourrissons dans l'oubli,
Le corps et l'âme saccagés.
Et ainsi, nous rouillons la chaîne
De la vie, seuls et dégradés.
Certains jurent et d'autres pleurent,
Lui ne s'est jamais lamenté.

Dans la cellule ou dans la cour,
De chacun se brise le coeur,
Ah ! Heureux l'homme au coeur brisé
Qui gagne du pardon la paix !

L'homme en rouge qui lit la Loi
Lui laissa trois semaines de calme.
C'est un temps bien court pour soigner
Son âme en lutte avec son âme,
Et laver les gouttes de sang
Sur la main qui tenait la lame.

Et ses larmes de sang lavèrent
La lame et la main qui la tint ;
Seul le sang peut laver le sang,
Et les larmes donner les soins.

Dedans la geôle de Reading
Est une tombe d'infamie.
Dévoré pas des dents de flamme,
C'est là qu'un misérable gît,
Il gît dans un linceul ardent
Aucun nom sur sa tombe écrit.

Laissons cet homme reposer.
Nul besoin de gâcher vos larmes
Ni d'exhaler de vains remords.
Il avait tué son amour
Aussi pour cela il est mort.

Pourtant chacun tue ce qu'il aime,
Salut à tout bon entendeur.

Guillaume APPOLINAIRE (1880-1918)

En 1911, Apollinaire, mis en cause dans une affaire de vol de statuettes au musée du Louvre, est incarcéré peu de temps à la prison de la Santé, à Paris. Il meurt 'pour la France' en 1918. Il est alors âgé de 38 ans.

Voir '[Les prisons d'Apollinaire](#)' de Franck Balandier : sur le blog Criminocorpus

A la santé ([écoutez !](#) JP. Marielle)

I
Avant d'entrer dans ma cellule
Il a fallu me mettre nu
Et quelle voix sinistre ulule
Guillaume qu'es-tu devenu

Le Lazare entrant dans la tombe
Au lieu d'en sortir comme il fit
Adieu adieu chantante ronde
Ô mes années ô jeunes filles

II
Non je ne me sens plus là
Moi-même
Je suis le quinze de la
Onzième
Le soleil filtre à travers
Les vitres
Ses rayons font sur mes vers
Les pitres
Et dansent sur le papier
J'écoute
Quelqu'un qui frappe du pied
La voûte

III
Dans une fosse comme un ours

Chaque matin je me promène
Tournons tournons tournons toujours

Le ciel est bleu comme une chaîne
Dans une fosse comme un ours
Chaque matin je me promène

Dans la cellule d'à côté
On y fait couler la fontaine
Avec les clefs qu'il fait tinter

Que le geôlier aille et revienne
Dans la cellule d'à côté
On y fait couler la fontaine

IV
Que je m'ennuie entre ces murs tout nus
Et peints de couleurs pâles
Une mouche sur le papier à pas menus
Parcourt mes lignes inégales

Que deviendrai-je ô Dieu qui connais ma douleur
Toi qui me l'as donnée
Prends en pitié mes yeux sans larmes ma pâleur
Le bruit de ma chaise enchaînée

Et tous ces pauvres cœurs battant dans la prison
L'Amour qui m'accompagne
Prends en pitié surtout ma débile raison
Et ce désespoir qui la gagne
V

Que lentement passent les heures
Comme passe un enterrement
Tu pleureras l'heure où tu pleures
Qui passera trop vite
Comme passent toutes les heures
VI

J'écoute les bruits de la ville
Et prisonnier sans horizon
Je ne vois rien qu'un ciel hostile
Et les murs nus de ma prison

Le jour s'en va voici que brûle
Une lampe dans la prison
Nous sommes seuls dans ma cellule
Belle clarté Chère raison

Robert Desnos (1900 – 1945)

Robert Desnos est arrêté en 1944. Il est mené à la prison de Compiègne d'où il sera déporté à Buchenwald puis jusqu'à Theresienstadt, en Tchécoslovaquie. Épuisé et malade, il meurt l'année suivante, en juin 45, un mois après la libération du camp par les Russes.

'Je pense à toi Desnos qui partit de Compiègne', comme l'écrivit Aragon...

Le Zèbre

Le zèbre, cheval des ténèbres,
Lève le pied, ferme les yeux
Et fait résonner ses vertèbres
En hennissant d'un air joyeux.

Au clair soleil de Barbarie,
Il sort alors de l'écurie
Et va brouter dans la prairie
Les herbes de sorcellerie.

Mais la prison sur son pelage,
A laissé l'ombre du grillage.

Robert Brasillach (1909 - 1945)

Condamné à mort à la Libération pour son engagement dans la Collaboration sous l'Occupation, il fut emprisonné à Fresnes, et fusillé au Fort de Mont-Rouge le 9 février 1945.

Bijoux

Je n'ai jamais eu de bijoux,
Ni bagues, ni chaîne aux poignets
Ce sont choses mal vues chez nous:
Mais on m'a mis la chaîne aux pieds.

On dit que ce n'est pas viril,
Les bijoux sont faits pour les filles:
Aujourd'hui comment se fait-il
Qu'on m'ait mis la chaîne aux chevilles ?

Il faut connaître toutes choses,
Être curieux du nouveau:
Étrange est l'habit qu'on m'impose
Et bizarre ce double anneau.

Le mur est froid, la soupe est maigre
Mais je marche, ma foi, très fier,
Tout résonnant comme un roi nègre
Paré de ses bijoux de fer.

Jean Genêt (1910 - 1986)

Enfin ! un poète qui est mort vieux ! Cela rassurera peut-être certains d'entre nous... 'Le condamné à mort' est un poème écrit en 1942 par Jean Genêt qui est alors incarcéré à la Prison de Fresnes pour vol. Il y développe les thèmes de l'homosexualité entre prisonniers. Attention ! vos oreilles (et vos sens) peuvent être heurtés au récit d'amours inverties. Genêt aurait bien mérité pour cela d'être chez les Isolés des Baumettes...

Ecoutez le poème dit par [Mouloudji](#) !

Lire aussi la présentation de sa pièce théâtre : [Haute surveillance](#)

Le condamné à mort

A la mémoire
de Maurice PILORGE
assassin de vingt ans

Le vent qui roule un cœur sur le pavé des cours,
Un ange qui sanglotte accroché dans un arbre,
La colonne d'azur qu'entortille le marbre
Font ouvrir dans ma nuit des portes de secours.

Un pauvre oiseau qui tombe et le goût de la cendre,
Le souvenir d'un œil endormi sur le mur,
Et ce poing douloureux qui menace l'azur
Font au creux de ma main ton visage descendre.

Ce visage plus dur et plus léger qu'un masque,
Et plus lourd à ma main qu'aux doigts du réceleur

Le joyau qu'il convoite ; il est noyé de pleurs.
Il est sombre et féroce, un bouquet vert le casque.

Ton visage est sévère : il est d'un pâtre grec.
Il reste frémissant aux creux de mes mains closes.
Ta bouche est d'une morte et tes yeux sont des roses,
Et ton nez d'un archange est peut-être le bec.

Le gel étincelant de ta pudeur méchante
Qui pourrait tes cheveux de clairs astres d'acier,
Qui couronnait ton front des pines du rosier
Quel haut-mal l'a fondu si ton visage chante ?

Dis-moi quel malheur fou fait éclater ton œil
D'un désespoir si haut que la douleur farouche,
Affolée, en personne, orne ta ronde bouche
Malgré tes pleurs glacés, d'un sourire de deuil ?

Ne chante pas ce soir les <<Costauds de la Lune>> !
Gamin d'or sois plutôt princesse d'une tour
Rêvant mélancolique à notre pauvre amour ;
Ou sois le mousse blond qui veille à la grand'hune.

Et descend vers le soir pour chanter sur le pont
Parmi les matelots à genoux et nus tête
L'ave maris stella. Chaque marin tient prête
Sa verge qui bondit dans sa main de fripon.

Et c'est pour t'emmancher, beau mousse d'aventure
Qu'ils bandent sous leur froc les matelots musclés.
Mon Amour, mon Amour, voleras-tu les clés
Qui m'ouvriront ce ciel où tremble la mature

D'où tu sèmes, royal, les blancs enchantements
Qui neigent sur mon page, en ma prison muette :
L'épouvante, les morts dans les fleurs de violette....
La mort avec ses coqs ; Ses fantômes d'amants...

Sur ses pieds de velours passe un garde qui rôde.
Repose en mes yeux creux le souvenir de toi.
Il se peut qu'on s'évade en passant par le toit.
On dit que la Guyane est une terre chaude.

O la douceur du baigne impossible et lointain !
O le ciel de la Belle, ô la mer et les palmes,
Les matins transparents, les soirs fous, les nuits calmes,
O les cheveux tondus et les Peaux-de-Satin !

Rêvons ensemble, Amour, à quelque dur amant
Grand comme l'Univers mais le corps taché d'ombres
Qui nous bouclera nus dans ces auberges sombres,
Entre ses cuisses d'or, sur son ventre fumant,

Un mac éblouissant taillé dans un archange
Bandant sur les bouquets d'œillet et de jasmins
Que porteront tremblants tes lumineuses mains
Sur son auguste flanc que ton baiser déränge.

Tristesse dans ma bouche ! Amertume gonflant
Gonflant mon pauvre cœur ! Mes amours parfumées

Adieu vont s'en aller ! Adieu couilles aimées !
O sur ma voix coupée adieu chibre insolent !

Gamin ne chantez pas, posez votre air d'apache !
Soyez la jeune fille au pur cou radieux,
Ou si tu n'as de peur l'enfant mystérieux
Mort en moi bien avant que me tranche la hache.

Enfant d'honneur si beau couronné de lilas !
Penche-toi sur mon lit, laisse ma queue qui monte
Fraper ta joue dorée. Écoute il te raconte,
Ton amant l'assassin sa geste en mille éclats.

Il chante qu'il avait ton corps et ton visage,
Ton cœur que n'ouvriront jamais les éperons
D'un cavalier massif. Avoir tes genoux ronds !
Ton cou frais, ta main douce, ô même avoir ton âge !

Voler voler ton ciel éclaboussé de sang
Et faire un seul chef d'œuvre avec les morts cueillies
Ça et là dans les prés, les haies, morts éblouies
De préparer sa mort, son ciel adolescent...

Les matins solennels, le rhum, la cigarette...
Les ombres du tabac, du bain et des marins
Visitent ma cellule où me roule et m'étreint
Le spectre d'un tueur à la lourde braguette.

La chanson qui traverse un monde ténébreux
C'est le cri d'un marlou porté par la musique.
C'est le chant d'un pendu raidi comme une trique.
C'est l'appel enchanté d'un voleur amoureux.

Un dormeur de seize ans appelle de bouées
Que nul marin ne lance au dormeur affolé.
Un enfant reste droit contre le mur collé.
Un autre dort bouclé dans ses jambes noués.

J'ai tué pour les yeux bleus d'un bel indifférent
Qui jamais ne comprit mon amour contenue,
Dans sa gondole noire une amante inconnue,
Belle comme un navire et morte en m'adorant.

Toi quand tu seras prêt, en arme pour le crime,
Masqué de cruauté, casqué de cheveux blonds,
Sur la cadence folle et brève des violons
Égorge une rentière en amour pour ta frime.

Apparaîtra sur terre un chevalier de fer,
Impassible et cruel, visible malgré l'heure
Dans le geste imprécis d'une vieille qui pleure.
Ne tremble pas surtout, devant son regard clair.

Cette apparition vient du ciel redoutable
Des crimes de l'amour. Enfant des profondeurs
Il naîtra de son corps d'étonnantes splendeurs,
Du foutre parfumé de sa queue adorable.

Rocher de granit noir sur le tapis de laine
Une main sur sa hanche, écoute-le marcher.

Marche vers le soleil de son corps sans péché,
Et t'allonge tranquille au bord de sa fontaine.

Chaque fête du sang délègue un beau garçon
Pour soutenir l'enfant dans sa première épreuve.
Apaise ta frayeur et ton angoisse neuve,
Suce mon membre dur comme on suce un glaçon.

Mordille tendrement le paf qui bat ta joue,
Baise sa tête enflée, enfonce dans ton cou
Le paquet de ma bite avalé d'un seul coup.
Étrangle-toi d'amour, dégorge, et fais ta moue !

Adore à deux genoux, comme un poteau sacré
Mon torse tatoué, adore jusqu'aux larmes
Mon sexe qui te rompt, te frappe mieux qu'une arme,
Adore mon bâton qui va te pénétrer.

Il bondit sur tes yeux ; il enfile ton âme
Penche un peu la tête et vois-le se dresser.
L'apercevant si noble et si propre à baiser
Tu t'inclines très bas en lui disant : "Madame" !

Madame écoutez-moi! Madame on meurt ici !
Le manoir est hanté ! La prison vole et tremble !
Au secours, nous bougeons ! Emportez-nous ensemble,
Dans votre chambre au Ciel, Dame de la merci !

Appelez le soleil, qu'il vienne et me console.
Étranglez tous ces coqs ! Endormez le bourreau !
Le jour sourit mauvais derrière mon carreau.
La prison pour mourir est une fade école.

Sur mon cou sans armure et sans haine, mon cou
Que ma main plus légère et grave qu'une veuve
Effleure sous mon col, sans que ton cœur s'émeuve
Laisse tes dents poser leur sourire de loup.

O viens mon beau soleil, ô viens ma nuit d'Espagne
Arrive dans mes yeux qui seront morts demain.
Arrive, ouvre ma porte, apporte-moi ta main,
Mène-moi loin d'ici battre notre campagne.

Le ciel peut s'éveiller, les étoiles fleurir,
Et les fleurs soupirer, et des prés l'herbe noire
Accueillir la rosée où le matin va boire,
Le clocher peut sonner : moi seul je vais mourir.

O viens mon ciel de rose, O ma corbeille blonde !
Visite dans sa nuit ton condamné à mort.
Arrache-toi la chair, tue, escalade, mords,
Mais viens ! Pose ta joue contre ma tête ronde.

Nous n'avions pas fini de nous parler d'amour.
Nous n'avions pas fini de fumer nos gitanes.
On peut se demander pourquoi les Cours condamnent
Un assassin si beau qu'il fait pâlir le jour.

Amour viens sur ma bouche ! Amour ouvre les portes !
Traverse les couloirs, descends, marche léger,

Vole dans l'escalier, plus souple qu'un berger,
Plus soutenu par l'air qu'un vol de feuilles mortes.

O traverse les murs ; s'il le faut marche au bord
Des toits, des océans ; couvre-toi de lumière,
Use de la menace, use de la prière,
Mais viens, ô ma frégate une heure avant ma mort.

Les assassins du mur s'enveloppent d'aurore
Dans ma cellule ouverte au chant des hauts sapins,
Qui la berce, accrochée à des cordages fins
Noués par des marins que le clair matin dore.

Qui grava dans le plâtre une Rose des Vents ?
Qui songe à ma maison, du fond de sa Hongrie ?
Quel enfant s'est roulé sur ma paille pourrie
A l'instant du réveil d'amis se souvenant ?

Divague ma Folie, enfante pour ma joie
Un consolant enfer peuplé de beaux soldats,
Nus jusqu'à la ceinture, et des frocs résédas
Tire d'étranges fleurs dont l'odeur me foudroie.

Arrache on ne sait d'où les gestes les plus fous.
Dérobe des enfants, invente des tortures,
Mutila la beauté, travaille les figures,
Et donne la Guyane aux gars, pour rendez-vous.

O mon vieux Maroni, ô Cayenne la douce !
Je vois les corps penchés de quinze à vingt fagots
Autour du mino blond qui fume les mégots
Crachés par les gardiens dans les fleurs et la mousse.

Un clop mouillé suffit à nous désoler tous.
Dressé seul au dessus des rigides fougères
Le plus jeune est posé sur ses hanches légères
Immobile, attendant d'être sacré l'époux.

Et les vieux assassins se pressant pour le rite
Accroupis dans le soir tirent d'un bâton sec
Un peu de feu que vole, actif, le petit mec
Plus élégant et pur qu'une émouvante bite.

Le bandit le plus dur, dans ses muscles polis
Se courbe de respect devant ce gamin frêle.
Monte la lune au ciel. S'apaise une querelle.
Bougent du drapeau noir les mystérieux plis.

T'enveloppant si fin, tes gestes de dentelle !
Une épaule appuyée au palmier rougissant
Tu fumes. La fumée en ta gorge descend
Tandis que les bagnards, en danse solennelle,

Graves, silencieux, à tour de rôle, enfant,
Vont prendre sur ta bouche une goutte embaumée,
Une goutte, pas deux, de la ronde fumée
Que leur coule ta langue. O frangin triomphant,

Divinité terrible, invisible et méchante,
Tu restes impassible, aigu, de clair métal,

Attentif à toi seul, distributeur fatal
Enlevé sur le fil de ton hamac qui chante.

Ton âme délicate est par delà les monts
Accompagnant encor la fuite ensorcelée
D'un évadé du bagne, au fond d'une vallée
Mort, sans penser à toi, d'une balle aux poumons.

Élève-toi dans l'air de la lune ô ma gosse.
Viens couler dans ma bouche un peu du sperme lourd
Qui roule de ta gorge à tes dents, mon Amour,
Pour féconder enfin nos adorables noces.

Colle ton corps ravi contre le mien qui meurt
D'enculer la plus tendre et douce des fripouilles.
En soupesant charmé tes rondes, blondes couilles,
Mon vit de marbre noir t'enfile jusqu'au cœur.

Oh vise-le dressé dans son couchant qui brûle
Et va me consumer ! J'en ai pour peu de temps,
Si vous l'osez, venez, sortez de vos étangs,
Vos marais, votre boue où vous faites des bulles

Ames de mes tués ! Tuez-moi ! Brûlez-moi !
Michel-Ange exténué, j'ai taillé dans la vie
Mais la beauté Seigneur, toujours je l'ai servie,
Mon ventre, mes genoux, mes mains roses d'émoi.

Les coqs du poulailler, l'alouette gauloise,
Les boîtes du laitier, une cloche dans l'air,
Un pas sur le gravier, mon carreau blanc et clair,
C'est le luisant joyeux sur la prison d'ardoise.

Messieurs je n'ai pas peur ! Si ma tête roulait
Dans le son du panier avec ta tête blanche,
La mienne par bonheur sur ta gracile hanche
Ou pour plus de beauté, sur ton cou mon poulet...

Attention ! Roi tragique à la bouche entr'ouverte
J'accède à tes jardins de sable, désolés,
Où tu bandes, figé, seul, et deux doigts levés,
D'un voile de lin bleu ta tête recouverte.

Par mon délire idiot je vois ton double pur !
Amour ! Chanson ! Ma reine ! Est-ce ton spectre mâle
Entrevu lors des jeux dans ta prunelle pâle
Qui m'examine ainsi sur le plâtre du mur ?

Ne sois pas rigoureux, laisse chanter matine
A ton cœur bohémien ; m'accorde un seul baiser...
Mon Dieu je vais claquer sans te pouvoir presser
Dans ma vie une fois sur mon cœur et ma pine !

Pardonnez-moi mon Dieu parce que j'ai péché !
Les larmes de ma voix, ma fièvre, ma souffrance,
Le mal de m'envoler du beau pays de France,
N'est-ce pas assez monseigneur pour aller me coucher
Trébuchant d'espérance.

Dans vos bras embaumés, dans vos châteaux de neige !

Seigneur des lieux obscurs, je sais encore prier.
C'est moi mon père, un jour, qui me suis écrié :
Gloire au plus haut du ciel, au dieu qui me protège
Hermès au tendre pied !

Je demande à la mort la paix, les longs sommeils,
Les chants des Séraphins, leurs parfums, leurs guirlandes,
Les angelots de laine en chaudes houppelandes,
Et j'espère des nuits sans lunes ni soleils
Sur d'immobiles landes.

Ce n'est pas ce matin que l'on me guillotine.
Je peux dormir tranquille. A l'étage au-dessus
Mon mignon paresseux, ma perle, mon jésus,
S'éveille. Il va cogner de sa dure bottine
A mon crâne tondu.

Il paraît qu'à côté vit un épiléctique.
La prison dort debout au noir d'un chant des morts.
Si des marins sur l'eau voient s'avancer les ports
Mes dormeurs vont s'enfuir vers une autre Amérique.

Abertine SARRASIN (1937 - 1967)

Arrêtée à seize ans, après un hold-up, Albertine Sarrazin fut emprisonnée à Fresnes. Elle est morte à 29 ans, dont plus de huit passés en prison. Putain et poétesse, son espérance de vie fut pour elle bien plus brève encore que celle de ses frères maudits...

Voir le [site](#) qui lui est dédié et ses principales oeuvres

Il y a des mois que j'écoute
Les nuits et les minuits tomber
Et les camions dérober
La grande vitesse à la route
Et grogner l'heureuse dormeuse
Et manger la prison les vers
Printemps étés automnes hivers
Pour moi n'ont aucune berceuse
Car je suis inutile et belle
En ce lit où l'on n'est plus qu'un
Lasse de ma peau sans parfum
Que pâlit cette ombre cruelle
La nuit crisse et froisse des choses
Par le carreau que j'ai cassé
Où s'engouffre l'air du passé
Tourbillonnant en mille poses
C'est le drap frais le dessin mièvre
Léchant aux murs le reposoir
C'est la voix maternelle un soir
Où l'on criait parmi la fièvre
Le grand jeu d'amant et maîtresse
Fut bien pire que celui-là
C'est lui pourtant qui reste là
Car je suis nue et sans caresse
Mais veux dormir ceci annule
Les précédents Ah m'évader
Dans les pavots ne plus compter
Les pas de cellule en cellule

Arthur Rimbaud (1854 – 1891)

Allez ! Pour finir, je ne résiste pas à mettre Rimbaud au donjon. Il aurait bien mérité qu'on l'y foute, le bougre ! Seulement, il s'évada avant, il s'évada toujours, et aucun surveillant ne sut le retenir. Seule la

Mort peut-être a pu le suspendre à la plus haute branche, la tête dans les étoiles et les pieds à l'envers...

Le Bal des pendus

Au gibet noir, manchot aimable,
Dansent, dansent les paladins,
Les maigres paladins du diable,
Les squelettes de Saladins.

Messire Belzébuth tire par la cravate
Ses petits pantins noirs grimaçant sur le ciel,
Et, leur claquant au front un revers de savate,
Les fait danser, danser aux sons d'un vieux Noël !

Et les pantins choqués enlacent leurs bras grêles :
Comme des orgues noirs, les poitrines à jour
Que serraient autrefois les gentes damoiselles,
Se heurtent longuement dans un hideux amour.

Hurrah ! les gais danseurs qui n'avez plus de panse !
On peut cabrioler, les tréteaux sont si longs !
Hop ! qu'on ne cache plus si c'est bataille ou danse !
Belzébuth enragé racle ses violons !

O durs talons, jamais on n'use sa sandale !
Presque tous ont quitté la chemise de peau ;
Le reste est peu gênant et se voit sans scandale.
Sur les crânes, la neige applique un blanc chapeau :

Le corbeau fait panache à ces têtes fêlées,
Un morceau de chair tremble à leur maigre menton :
On dirait, tournoyant dans les sombres mêlées,
Des preux, raides, heurtant armures de carton.

Hurrah ! la bise siffle au grand bal des squelettes !
Le gibet noir mugit comme un orgue de fer !
Les loups vont répondant des forêts violettes :
À l'horizon, le ciel est d'un rouge d'enfer...

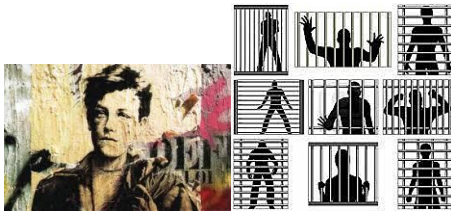
Holà, secouez-moi ces capitans funèbres
Qui défilent, sournois, de leurs gros doigts cassés
Un chapelet d'amour sur leurs pâles vertèbres :
Ce n'est pas un moustier ici, les trépassés !

Oh ! voilà qu'au milieu de la danse macabre
Bondit dans le ciel rouge un grand squelette fou
Emporté par l'élan, comme un cheval se cabre :
Et, se sentant encor la corde raide au cou,

Crispe ses petits doigts sur son fémur qui craque
Avec des cris pareils à des ricanements,
Et, comme un baladin rentre dans la baraque,
Rebondit dans le bal au chant des ossements.

Au gibet noir, manchot aimable,
Dansent, dansent les paladins,
Les maigres paladins du diable,
Les squelettes de Saladins.

[\(RETOUR A LA LISTE\)](#)



Publié par Bruno des Baumettes sur

07 - RAP au Donjon... Ecoutez

A tous les hommes de l'ombre...

Avez-vous jamais kiffé le Rap au violon ? *Au violon* ? Quelle drôle d'idée ! Les violons c'est bon pour *les anciens* (comme moi) : *Bitte-au-vent*, *WAM* (Wolfgang Amadeus Mozart) ou *J'S Bee* (Johannes Sebastian Bach)... Pas pour les rappeurs - les vrais, mon frère...

Le violon c'est trop symphonique ! (Ta soeur...)

violon, zonzon, donjon ça rime avec... prison ! (avec pigeons aussi)

Moi, le rap, j'y connaissais pas grand chose : pour tout te dire, j'y pigeais que dalle ! (Chuis plutôt de la génération Higelin-Jack.) C'est Max, un de mes ex-potes (Max de Châlon-en-Campagne, *Salut, Max !...*), quand il était en semi-liberté aux Baumettes, Max-le-Boucher, qui m'a fait découvrir cette zinzine. Ça manquait pas, à chaque fin d'après-midi, quand je le raccompagnais en voiture jusqu'à la porte des Enfers (enfin : celles des petites Baumettes), fallait qu'on écoute *Hommes de l'ombre*, de *Lunatic*... J'garais l'engin pour mieux qu'on entende. C'est religieusement, si j'ose dire, qu'il allumait un dernier calumet, pour la paix.

'Derrière la cage, les barreaux, la nuit dure, dure est la nuit : faut être fort. Tenir, tenir, tenir encore...' Il écoutait cette musique sans arrêt. Tellement, que ça en devenait prise de tête, obsédant. <<*Tu te bousilles le moral, Max, je lui disais. Pense à aut'chose...>>*

Petit frère, c'est par lui que j'ai découvert le rap des prisons : *Hommes de l'ombre*... Si j'avais su que j'y tomberais moi aussi, j'aurais fait plus gaffe aux lyrics...

Le Rap, comme dit mon pote Ali-le-Comorien, c'est des rimes sur lesquelles on a mis d'la musique dessus. *Hip-hop*, juste pour planquer les mots, des fois que les keufs seraient sur écoute ! Le rap, c'est comme Villon François ou Hugo V. : on comprend pas tout, mais ç'a du style quand même, ç'a d'la classe.

(Villon François, c'est pas un ministre sinistre - mais l'escolier de Mont-Faucon - l'autre c'est un vrai...)

"Le rap c'est de la poésie urbaine..."

Des lyrics pour les mauvais garçons, juste des vers de voyoux : du bon-laid pour les ptits mecs des cités, les kakous des quartiers marseillais et les keums des banlieues-ghettos. Le rap, c'est de la poétik grav', cousin : celle que les mômes réciteront dans un siècle à l'école...

Quand tous, d'ici là, nous seront morts, inch Allah !

07 Sites et références :

A écouter : Le mouv : [Rap, prison et rue / Rapgenius.com](#) : ya tout (ou presque)

Rue89 : [Quand les rappeurs sont en prison, les medias dansent](#)

Rap2france : [La taule ça laisse des cicatrices](#)

L'Association [Fu-jo](#) organise régulièrement des concerts de soutien aux détenus.

PLAY-LISTE

A lire... mais aussi (surtout) à écouter : prépare les basses, cousin !

[Bruno \(l'ancien\) des Baumettes](#) : Ephéméride I (ça c'est du moi. J'assume.)

[Lunatic](#) : La lettre / Le silence n'est pas un oubli / Hommes de l'ombre

[Mystik](#) : Radio Baumettes / Cellule de crise

[Mister You](#) : La rue puis la prison

[Passi](#) : Quand le maton me guette

[Alibi Montana](#) : Le courrier du prisonnier

[Mac Jean Gab'1](#) : Donjon

[Tandem](#) : Un jour comme un autre

[Mac Tyer aka Socrate](#) : Suicide carceral

[La Fouine](#) : M'évader

[IAM](#) : Demain sera plus loin

Des plus ! Grâce à vous...

[Kery James](#) : Au pays des droits de l'Homme

Peut-être cette liste vous paraît-elle incomplète alors [COMPLETEZ](#)



Ephéméride I

Bip-bip font les petits spoutniks
Six heures (du matin)
J'éteins les étoiles

Hip-hop debout les spacionautes
Sept heures déjà
L'auxi actionne des verrous métalliques

Clic et clac font les clés des gardiens
Qui vont et viennent
Filant en rondes périodiques

Hip-hop c'est d'la musique d'la tecktonik
Dans la cour des planètes
Tournent en elliptiques

Zinzine sans voir autour
J'entends des sons électroniques
Ta sœur ta mère tous les pointeurs

Hip-hop ici les murs sont fixes
Immobiles (silences)
Couché dans ma capsule
La nuit j'allume les étoiles



Lunatic

Booba et Ali et plein de potes invités sur leurs singles... Fortes influences des States dans un style qui se rap-proche du Rn'B... à écouter absolute ! Retrouvez sur [Rapgenius](#) (paroles et musiques) tout un fourgeon (cellulaire) de leurs meilleurs beats ! Certains morceaux puent la taule (Booba sait de koi y cause) : [Hommes de l'ombre](#), [La Lettre](#), [Le silence n'est pas un oubli](#). Enfin, pour la poésie : [Entre dans la danse](#) : ce morceau, y kiffe grav' : de la zik hip-notik ! Zon sniffé ou quoi les keums ?

[COMMENTEZ](#) ***** [RETOUR A LA PLAY-LISTE](#)

Lunatic - Hommes de l'ombre ([Ecoutez](#))

Ca commence par
Vouloir ressembler aux ainés
La graine de café au cou
Jusqu'à la peau
De lézard aux pieds
On finit engrainer
Aussi vite qu'on fout le nez dehors

Les années passent
On s' trouve coincé dans la même galère
Le jour on parle en francs

La nuit on rêve de dollars
A force d'y penser trop fort nombreux finissent taulards

La vie est précieuse, nos pas un film
Chaque frère de perdu nous laisse infirmes
Mon entourage formé comme un seul corps
Des hommes de tête aux bras droits
Pas de pieds tendres
Paix à nos membres

Pénétrés par la lumière
Nos cœurs ne demandent qu'à aimer
Mais dans la vie y'a d' la guerre
Cette malédiction domine
Beaucoup d'ennemis
Mais parmi eux trop de tho-my
On stocke la rage dans nos abdomens

Refrain

Hommes de l'ombre
Hommes de l'ombre cachés dans les coins sombres
Coincés hors des lieux sobres

Hommes de l'ombre
Je suis un d'ses hommes de l'ombre
Aux pensées sombres
92 artisanale bombe

Ils nous laissent même pas le temps de boire un Fanta ssis-a
On veut des chiffres en nombre pour être dans notre Fantasia
Les uns taffent, les autres au soleil s'place
Certains forment des staffs de bandits et vivent de crasses ou d'chasses

Dandys, on a brandit les *krkr*
Pour affronter les tchitchis qui s'la racontait
Chichis de salopes, des bitches en mal clean
On représente aujourd'hui les vrais sentent le pur produit, v'la les auteurs dignes
D'interdits qui claquent sur Internet par intérêt comme dirait Sacha
Un de mes frères à Zed, Mazalaza, c'est pour les khos
Les minces, les gros, les victimes et les pros
Hommes de l'ombre, man

Refrain

Si ça marche pas j'arrête
Écris sur mes pages à la barrette
J'viens d'dehors tout ce que touche devient d'll'or
Et puis c'est
Re-lou d' s'épuiser pour rien

Vous comprenez pas ou quoi?
J'ai pas que ça à faire renoi
Des vols et tout ça j'ai lâché
Préfère des tournées
Mais si t'achète pas mes skeuds frère
J'devrais y retourner

J'ai pas envie et puis ça me prend la tête, ça m'gonfle
J'veux des lingots et puis une pute à coté de moi quand je ronfle

Bouger à New York City
Quitter les Hauts-de-Seine
Dispositif bifon dans l'objectif fils
Six millions de dollars ou de francs
Je m'en fous pour être franc
Tu sais
Du moment où j'ai du cash monnaie

Et à l'école ils m'disaient d'lire
Voulaient m'enseigner qu'j'étais libre
Va t'faire niquer toi et tes livres
On s'débrouille des
Négros des crouilles
Des couilles, des embrouilles
Et trop de numéros d'écrous

Écoute
On m'a détruit
Déporté de Gorée
Pendant que les truies font des portées de porcs
D'or et d'argent

Mon crew, mon clan, mes agents
Le froid du chrome sur la jambe
Chouf le monde est flingué
J'm'en bats la race car
Je sais ça va sauter jusqu'en Alaska

Je suis un d'ses hommes de l'ombre
Aux pensées sombres
92 artisanale bombe
Refrain



Mister you - La rue puis la prison (puis la rue, puis encore la prison...)

Plus qu'à une discographie, la biographie de Younes Latifi (Mister you) sur [Wikipédia](#) (?) ressemble à un casier judiciaire pas vierge du tout...

Enfant de Belleville. Il a presque passé sa vie en prison !

Je passe les détails : prison de Metz – où il a dû se les cailler ferme -, fuite et condamnation à 6 ans de taule par contumace (par qui ? Par contumace...). Il trouve quand même le moyen d'enregistrer l'album au titre très révélateur : *Arrête You si tu peux* (2009). Cette même année, il est interpellé à Barbès et retourne au donjon.

De nombreux rappeurs lui rendent alors hommage : il devient le portrait-type du rappeur-taulard : La Fouine dans *Veni vidi vici* : « *Si on m'pète, j'finis à l'ombre comme Yougataga, Libérez You !* » ; Nessbeal dans *After* : « *Ils font la fête les voyous, demande à Yougataga !* », etc.

En 2011, mis en libération conditionnelle, il publie son album '*Dans ma grotte*' où il parle de son emprisonnement et de sa cavale...

Lire et écouter : [La rue puis la prison](#) et d'autres tunes sur [Rapgenius](#)

Y-en a, j'vous jure, on dirait qu'ils le font exprès !

[COMMENTEZ](#)

[RETOUR A LA PLAY-LISTE](#)



Passi : où est passé le maton ?

Passi est né au Congo, chez les Blacks. Et non : il vient ni d'Auteuil ni de Neuilly, Passi, (tel est notre ghetto...) : il a grandi à Sarcelles-la-Lointaine et devient, au fil des années une figure respectable du Rap français. Il est même au jury de la Star Académy sur TF1... La Mecque-plus-ultra, mec !

Dans sa [bibliographie](#), je n'ai pas trouvé trace d'un pet qu'il aurait tiré au donjon. Pourtant, son morceau : *Le maton me guette* est un journal digne d'un vrai taulard – j'ai l'impression de l'avoir déjà croisé aux Baumettes... (C'est vrai qu'on y voit tant de Blacks !)

A lire et à écouter : [Le maton me guette](#) - et d'autres tunes sur [Rapgenius](#)

[COMMENTEZ](#)

[RETOUR A LA PLAY-LISTE](#)

Alibi Montana – 1260 jours : c'est d'la rythme éthik...

Originaire du 9-3, Alibi Montana va ensuite habiter la Cité des 4 000 à la Courneuve. Pour finir, il est incarcéré 1260 jours.

Exercice : Divisez 9 par 3, puis additionnez à 4000 et multipliez le tout par 1260. Vous obtenez des kilos de galères. Vous convertirez le total en tonnes...

1260 jours est donc le temps passé par Alibi sous les verrous mais également le titre de l'album qui va le révéler au grand public. L'album sort en mai 2004. Un an après, Alibi remet ça avec *Numéro d'écrou*.

Source : [Wikipédia](#) (?) - Son [blog](#)

Le courrier du prisonnier : à [lire](#), à [écouter](#)

Réponse : 5043 tonnes et quelques merdes après la virgule

[COMMENTEZ](#)

[RETOUR A LA PLAY-LISTE](#)

Mc Jean Gab'1 – Dojon

"L'homme a toujours voulu croire en quoi que ce soit, car il est difficile de croire en soi."

Un peu d'exotisme et de voyage ? Pourquoi pas un séjour dans une Gefängnis teutonique (deine Schwester...) ? 'avant que les Hallemands harrivent'...

Après 10 années placé à la DASS, quelques braquages, dérapages et écrouages, il passe (clandestinement ?) en l'Allemagne... où il finit en taule.

Là, franchement, sam fait froid dans le dos – et ailleurs aussi... Mieux vaut être à l'ombre au soleil.

T'as fait fausse route, Brüder, le nord c'est pas pour toi – surtout quand on vient du Cameroun.

T'aurais dû prendre direction Süden-les-Baumettes !

Dans son album autobiographique, *Ma Vie*, il parle de son incarcération en Allemagne. Depuis, il est apparu dans le film *Banlieue 13 - Ultimatum*, produit par Luc Besson. Puis il a joué le rôle principal du film *Black*. En 2013, il sort un livre d'autofiction, '*Sur la tombe de ma mère*', aux Editions Don Quichotte. (Source : [Wikipédia](#) - ?)

Lire, écouter et voir : [Donjon](#)

[COMMENTEZ](#)



Tandem - Un jour comme un autre

Y-en a, j'vous jure, hisses font des films ! C'est le cas du groupe Tandem de Seine-Saint-Denis...

Dans *Trilogie*, le groupe offre trois tableaux de la vie d'une petite frappe... Leur clip, c'est du cinémascope ! Manque plus que Vador-Dark, pour le réalisme...

Sûrement là, c'est le saut-même d'un Rap barbare qui s'identifie aux mauvais garçons...

On aime ou on n'aime pas... En tout cas : zont mis les moyens (décors, habits, figurants...). La juge, perso, j'ai du mal à y croire (l'accent peut-être...)

Paroles de Trilogie I : [Un autre jour comme un autre](#) Le clip intégral de [Trilogie](#)

Fouine : m'évader

'Ce soir, La Fouine, il est venu vous donner que de l'amour !'

C'est ce que déclarait Laouini Mouhid - alias La Fouine - lors d'un concert en Belgique en 2011. Pendant ce temps, l'entourage du rappeur frappait deux adolescents à coups de pieds et coups de poings dans les coulisses. Un policier fut blessé dans la foulée. (Mais que faisait-il là, l'honnête homme ?)

La Fouine : ange ou démon ?

C'est vrai qu'il a connu les foyers et la prison. « *Je n'avais que quinze ans quand j'ai été expulsé de l'école et placé en foyer. Je fuguais tout le temps. Mais il ne fallait pas que je dorme chez moi, sinon les flics venaient me rechercher direct. Je dormais chez des gens, dans des voitures, dans des locaux, etc. C'était la misère...* » déclarait-il au magazine Planète Rap Mag en 2009.

Voilà qui contraste avec sa musique, souvent douce et très influencée par le Rn'B... Parfois, il en devient même sentimental, le bougre !

(Source : [Wikipédia](#) - ?)

Entre parenthèses :

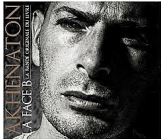
Zavez-vu ? J'ai placé la Fouine le plus loin possible de Booba ! S'entendent pas très bien ces deux-là. Fraudrait voir à pas les mettre dans le même box. Entre mauvais garçons, l'amour à ses limites. Là, ils s'aiment plus...

(Voir à ce sujet, l'interview de La Fouine dans dans [Closemag](#) du 07/02/13. Après qu'on ait tiré sur sa voiture, il déclare : "*Je hais booba et booba me deteste mais cela reste des mots...*")

C'est un peu comme si Salieri avait tenté d'assassiner Mozart. Allez ! Comment leur en vouloir ? Zont du talent ces deux-là...

A lire : [M'évader](#) - à entendre : [le clip vidéo](#)

Retrouvez ses principaux titres sur [rapgenius](#)



IAM : demain sera plus loin

Comment ne pas terminer sur la planète Mars-Eye (aïoli !) et son groupe rap le plus emblématique : IAM ?

IAM et Akhenaton, son leader... on les a pas forcés, mené menottés au donjon (enfin, je ne crois pas). Isis sont allés volontairement : *les fadas* !

Le rap français en prison :

Participant au projet de l'association [Fu jo - Hip hop convict support](#), les plus grands artistes de la scène rap français se produisent régulièrement dans les prisons de notre beau pays. C'est entre autres le cas d'IAM, Diam's, Grand Corps Malade, Youssoupha, Kool Shen, La Fouine (tiens ! encore lui)... voir : '[Le rap français en prison](#)'

Ainsi, IAM a (f)rapper à la [Prison de Luynes](#)(13) et aux dernières nouvelles ils ont pu en ressortir. (Fraudrait ki fassent gaffe quand même à ne pas trop dé-rapper !)

Demain c'est plus loin : [Lyrics](#) - [clip vidéo](#)



Kery James : Au pays des droits de l'Homme

Benoit 03/03/13 'Faisant suite a votre article sur le rap des prisons ... je me permets de partager avec vous le morceau de Kery James : Au pays des droits de l'Homme... Magnifique.'

Pour découvrir Kery James – voir l'entretien qu'il a accordé en 2012 à Politis : '[Kery James : à force de sincérité](#)'

Au pays des droits de l'Homme : [Paroles](#) - [Clip](#)

Mac Tyer aka Socrate - suicide carceral

Mac Tyer, de Seine-Saint-Denis (décidément, c'est cafi de rappeurs dans le coin), est issu du groupe Tandem (voir ci-dessus).

Suicide carcéral (feature Kery James) poursuit sur le genre Tandem : celui d'un Rap sombre (noir c'est noir), où l'on entend, comme dans une vieille chanson de Johnny, les portes du pénitencier... Si t'as pas le moral, n'écoute pas cette zinzine et va sur Canal + : ce soir ya le film.

Paroles et clip : [Suicide carcéral](#) - featuring Kery James

(Et faites pas gaffe à l'orthographe, c'est sûrement une nouvelle réforme de la Kadémy)

Voir [son site officiel](#) – où vous retrouverez tunes et vidéo-clips à gogo de son dernier album : *untouchable* (2012)



Mistik des Baumettes

"Aux Baumettes, j'ai vu des cellules qui prennent feu, il faut rester vivant".

Bien sûr, c'est un clin d'œil. Mistik n'est pas aux Baumettes. Enfin, il n'y est plus... du moins, je crois... Une condamnation à deux ans ferme, le bougre !

Mistik nous offre un témoignage qui relie la 'misère' (c'est comme ça qu'on dit à Marseille) et le verbe...

Pour en savoir voir plus sur son parcours : lire son interview sur [Marsactu du 09/01/13](#)

Mistik a animé une émission sur Radio Baumettes durant son incarcération, écoutez :

COMMENTEZ

Et surtout, surtout lisez, écoutez, visionnez '**Cellule de crise**'. Comme quoi, même avec sa propre merde, on peut en sortir quelque chose. C'est ça être un artiste. Chapeau, mon pote ! Superbe [vidéo](#) !

----- Autres lyrics sur [Rapgenius](#) :

CELLULE DE CRISE

Ecriture incarcérée le boucan l'ucas n'y peut rien
Je ne compte plus les 100 pas les séries de pompe ne me font plus rien
J'écris ce que je vis ce que je vois derrière la fenêtre
Les africains n'ont pas vu la couleur de l'argent de la dette
N'essayes pas ne rappe pas si ta plume n'est pas contestée
Des barreaux un grillage de la cage comment se projeter ?
Derrière les apparences se cachent des cœurs d'or
Entre la taule le pactole assombri comme le décor
La vie ce n'est pas une piste de danse tu passes devant le physio tu as glissé
Demain je passe en visio vont ils me lâcher
C'est la hass pour tout le monde ça chasse dans les cursives
Peu de perspectives la zermi postée au bloc à faire du biff
Ca rentre ça sort ça attend des transferts
La routine à la rate ça rate des anniversaires
Des jeunes pères à la gratte ou au heps cousin
Au parloir ça fait plaisir ton gosse t'a fait un dessin
On Tourne on tourne chacun sa gamberge et sa peine chacun attend son tour
On tourne on tourne privation de liberté ne veut pas dire privé de dignité
Comme porte de sortie beaucoup trouve la corde
L'avocat a dit je vais sortir mais la juge n'est pas d'accord
Je voulais négocier un P.S.E
Ici c'est pas l'hôtel tu veux la télé on te prélève 40e
Tu croyais que c'était cool
Dis à la France que la jeunesse cramée s'en fout du soleil elle veut des bellins
On est des hommes on endure demandes à Ano
Du vécu sur la gueule on est pas des minots
Cellule en feu la rage et le désespoir s'intoxiquent
J'ai côtoyé j'ai vu la misère de prêt comme l'auxi
Nique le rap commercial on baisse pas le slip
En promenade tu connais pompes barres dips

En attendant de respirer ma liberté à plein poumon
Je sais qui sont les vrais j'emmerde tout le monde
Pas de mytho dans mes couplets
Marre de crier surveillant le courant s'il vous plaît
Zarma des potos c'est des putes
Pas de mandat pas de tabac c'est la lutte
Heureusement que la famille la vrzie est là
Demain inch allah j'ai un parloir le moral
refrain
Les rappers disent qu'ils viennent de la rue ils jouent un rôle
Moi je viens du ventre de ma mère et j'ai fini en taule
2.1.3 chemin de Morgiou les baumettes Mon écrou 154947
Bâtiment A B D la routine la cellule les promenades les parloirs
Si tu as la chance d'en avoir
Pendant que je perds mon temps dehors il y en a qui se gave
Pas de plaque pas à manger je sais ce que c'est que qu'être à la cave
Du mal à dormir le boucan des coupures de courant
Toc toc saabi baahtli chouya tabac
refrain

[La sexualité en prison sur rue89](#)



Sexualité en prison : « On les réduit à des bêtes, puis on les lâche »
Lire le [07/0/13 sur rue89](#) l'entretien de Nina Califano auteure de « [Sexualité incarcérée](#) » (2012)
Lire aussi [plus-en-vie](#), une page de mon journal qui 'évoque' un aspect de la vie carcérale : la masturbation...

[Partager cet article](#)

[Repost 0](#)

Publié par Bruno Znanref sur 27 Mars 2013

[A quoi sert \(vraiment\) la prison ?](#)

[A quoi sert \(vraiment\) la prison ?](#)

www.liberation.fr

La prison est considérée dans notre système judiciaire comme la réponse pénale par excellence, mais, à l'évidence, elle ne met pas fin aux parcours de délinquance. Doit-elle, alors, rester l'alpha et l'oméga de la peine ?

http://libe.fr/s/2013/03/27/-_891700

[Partager cet article](#)

[Repost 0](#)

Publié par brunodesbaumettes sur 24 Février 2013

[sur France3 provence - l'insalubrité des Baumettes](#)

[Un ancien détenu des Baumettes témoigne sur son blog - France 3 Provence-Alpes](#)

Un ancien détenu de la prison marseillaise raconte sur son blog "brunodesbaumettes" son quotidien au quartier des isolés. Insalubrité, invasion de cafards, violence, surpopulation... en octobre 2012, le rapport du Contrôleur général des Prisons suscitait l'indignation générale.

<http://provence-alpes.france3.fr/2013/02/24/un-ancien-detenu-des-baumettes-temoigne-205809.html>

[Partager cet article](#)

[Repost 0](#)

Publié par Bruno des Baumettes sur 31 Janvier 2013

Publié dans : [#prison](#), [#baumettes](#), [#détenu](#), [#marseille](#), [#taulard](#), [#journal](#)

["Il ne faut pas nous juger, d'autres le feront pour vous..."](#)

Ce journal est dédié à tous mes compagnons grâce auxquels j'ai survécu dans le Quartier des "Isolés" des Baumettes. Ceux qu'on traite de "pointeurs" - ces parias des prisons. Votre humanité m'a permis de tenir et d'exister. Merci à vous...

Partager cet article

Repost 0

Publié par Bruno des Baumettes sur 31 Janvier 2013

Journal d'un détenu des Baumettes dans le quartier des "Isolés"

Je transcris ici le journal que j'ai tenu pendant les 3 mois et 19 jours pendant lesquels j'ai été incarcéré – en détention provisoire – à la prison des Baumettes. Je ne développerai pas ici les raisons de ma détention. Il me suffit de dire que j'étais détenu au Deuxième nord du Bâtiment A : une aile réservée aux détenus isolés : *les pointeurs, les violeurs, les détraqués et autres* qui sont mis là parce qu'ils ne peuvent pas, pour des raisons de sécurité, voire de vie ou de mort, être mélangés avec les autres détenus de droit commun.

(J'ai mis [] les ajouts plus tardifs. Tous les noms et prénoms employés sont fictifs. Seuls ce qui y vécut peut-être s'y reconnaîtront...)

N'hésitez pas à réagir ! [CONTACT](#) Voir les commentaires : [REACTIONS](#)

Lisez et écoutez le journal de Bruno des Baumettes : [CHAPITRE 1](#), [CHAPITRE 2](#), CHAPITRE 3 ([1ère partie](#)), ([suite](#))

France 3 : 'Aux Baumettes, après la saleté, c'est la violence qui est pointée du doigt'

Partager cet article

Repost 0

Publié par Bruno des Baumettes sur 18 Janvier 2013

Publié dans : [#prison](#), [#baumettes](#), [#détenu](#), [#taulard](#), [#justice](#), [#droits de l'homme](#), [#poésie](#), [#rap](#)

Quelques liens pour aller voir ici et ailleurs...



Voici quelques liens utiles, informatifs et buissonniers pour vous permettre de vous évader : allez faire une balade, tant que la e-cage est encore ouverte...

Autres pages perso : [Poèmes prisonniers](#) / [Rap au Donjon](#) / [Paroles de taulards](#)

Le [site officiel](#) du **Contrôleur Général des prisons** et le rapport d'urgence paru au [J.O du 6/12/2012](#) -

Photos de [G. Korganow](#) (que vous trouverez dans mon blog).

La toile en parle... des sites ont bien voulu relayer mon témoignage et je les en remercie, en particulier : [Rue 89](#), [Marsactu](#), [francetvinfo](#), [France3](#), [Mlactu](#), [Mille-babords](#), [Forum Euros citoyens](#), [Alterinfo](#), [Global-et-Local](#), [Choix-et-réalité](#), [CLAP33](#), [Le Kiosque](#), [Prisoner's](#),

Les Baumettes - quelques sites et blogs d'actualité :

Les InRocks (27/03/13) : [Opération rénovation à la prison des Baumettes](#)

Agence France Presse (22/03/13) : [Les rats ont encore de beaux jours devant eux](#)

AFP (08/03/12) : [Vaste chantier à la prison des Baumettes](#), voir [Vidéo](#)

Hellocoton (26/02/13) : [Après la saleté, c'est la violence qui est pointée du doigt](#)

Mlactu (25/02/13) : 'Prison des Baumettes : [Deux mois après, tout reste à faire](#)

La Provence (8/01/13) : [Dans le chaudron du Bâtiment A](#)

Combats pour les droits de l'homme (27/12/12) : [Insalubrité des Baumettes](#)

Z revue de presse française sur les Baumettes : ([du 06/12 au 22/12/12](#))

La Provence (11/12/12) : [Marseille : mobilisation générale pour la prison des Baumettes](#)

L'Observatoire International des Prisons (07/12/12) : [Demande de fermeture immédiate](#)

Ligue des Droits de l'homme (06/12/12) : [Les Baumettes, "cet endroit répugnant"](#)

Ligue des Droits de l'homme (Déc. 2012) : [Des Baumettes à la République](#)

Histoires des Baumettes :

Pages perso : [La mutinerie de 1987 aux Baumettes](#), [Les Baumettes - comme au cinéma](#)

Blog d'un maton (27/10/11) : [Les Baumettes ou l'horreur des coursives](#)

Télérama (9/11/12), ["La première fois, les bruits m'ont complètement submergé"](#)

Les prisons au présent :

[Arpenter le champ pénal](#) // [Ban Public](#) // [Les prisons du cœur](#) // [Genepi](#)

Lyon Capitale (01/04/13) : ["La dehumanité" des nouvelles "prisons modèles"](#)

M6 (13/09/09) : Premier pas en prison - [Choc carcéral](#)

France 2 - Envoyé spécial (04/04/09) : Prison de Fleury - [Les images interdites](#)

G. Ricordeau (2008) : [Les détenus et leurs proches](#) / voir aussi sa [Thèse](#)

Canal + (2006) : [La honte de la République](#)

"Histoire pénitentiaire" : <http://prisons-cherche-midi-mauzac.com/>

[Bibliographie](#)

Écritures et culture en prison :

Pages perso : [Paroles de taulards](#) / [Poèmes prisonniers](#) / [Rap au Donjon](#)
France-culture (12/02/13) : [24 heures en prison](#) / (15/02/13) : [Du son en prison](#)
Babel (Mai 2012) : [La culture en prison ?](#) / (Sep 2012) : [Les arts confinés - in et out](#)
Radio Grenouille (Janv 2012) : [Culture et prison](#)
A-J. Auvert (2006) : [Ecrire pour survivre](#) in [L'écriture emprisonnée](#)

Un peu d'humour (quand même) :

Elie Sémoun, [La prison Bruno](#) (ça ne s'invente pas...),

Bien entendu, cette liste n'est pas close : n'hésitez pas à m'indiquer d'autres liens. Pourquoi pas, votre propre site ou blog ! merci à vous . [AJOUTER UN LIEN](#)

Publié par Bruno des Baumettes sur 17 Janvier 2013

[Quelques commentaires et plus...](#)



Je remercie toutes celles et ceux qui m'ont contacté et, souvent, m'ont témoigné de leur compréhension - Je tente de répondre à chacun/e d'entre eux...

N'hésitez pas, vous aussi à réagir : [CONTACT](#)

Kath 06/03/13 (publié dans 'cris éthiques')*Bonjour Bruno, je viens de passer sur vos pages, je connais puisque née à Marseille, la réputation de cette prison et les modes opératoires entre détenus selon le délit. En ce moment on parle de rénovation et nombres de photos circulent sur les conditions déplorables de détention liées à la crasse ambiante. Votre journal, nous entraîne dans ses entrailles, dans son système déshumanisant, merci pour ce témoignage et ce voyage particulier. Avez vous lu les Chroniques carcérales de jean Marc Rouillan ?'*

Nicolas E 03/03/13 'Bonjour, il est vrai que l'on peut entrer demain en prison pour x raison... Je connais ce milieu, mais pas celui des baumettes. Moi, j'avais pas de cafard quand même... j'y ai passé trois mois dans la région bretonne. Et trois mois , jours après jour à faire des pompes, tractions, dips... et j'ose dire, bronzage l'après-midi pour repos. C'était durant l'été 2009. Quand je suis sorti pour voir mon employeur, j'étais tout d'un bloc : en muscle... idem à ma libération. C'était-là la seule activité qui me permettait de m'évader ... Voilà, bon blog, mais il faut le faire publier, le faire montrer a plein de monde, décrire haut et fort cette vérité. Dire la vérité sur la prison, y'a que comme ça qui fera changer les choses sur l'insalubrité et sur ce que pensent les Français a propos de celle-ci. Je ne l'ai pas lu votre blog en entier et je reste sur ce que je n'ai pas trouvé encore : êtes-vous libre ou en attente de jugement ? Profiter de chaque jour car on ne sais pas de quoi sera fait demain, voila ma vie aujourd'hui'

Jean-F. 03/03/13 'Bonjour, Je suis tombé sur votre blog en consultant "[Rue89](#)" et j'en suis encore retourné. Je vous dirai combien votre écriture est agréable et votre récit remarquable... ça c'est pour l'aspect littéraire. Et puis votre présentation sur fond noir est top! Mais je vous écris encore troublé par tout ce que je viens de lire et par les photos que vous montrez. Je me doutais bien que la prison n'était pas exactement un club de vacances... mais vous nous montrez et vous me faites prendre conscience d'une misère qui va tellement au-delà de la crasse et de la violence que vous décrivez si parfaitement ! Sans prétendre me mettre à votre place, je comprends bien que vous êtes une personne éduquée et très sensible, votre écriture et vos réflexions sur le genre humain en sont la lumière, qu'un système a condamné à une punition doublement douloureuse. L'enfermement et devenir l'acteur, malgré soi, d'un univers effroyable. Vous en faites, cependant, ressortir de belles amitiés et une certaine tendresse très touchante. J'ai presque votre âge (45 ans) et en vous lisant d'un trait, j'ai l'impression d'être devenu votre camarade de cellule... pardon de cette familiarité, vous n'avez sûrement plus très envie de ce genre de camaraderie !!! Mais peut-être que le souvenir de tel ou tel auprès desquels vous avez trouvé amitié, chaleur et protection effacera un jour la mémoire du poisseux, du crade et du délabré que vous transformez en ce moment, par l'écriture, en oeuvre littéraire. Vous me donnez une grande claque ! car je passe souvent devant la prison de Bordeaux (Gradignan) et je me dis qu'il y a là plein de gens qui n'ont rien à y faire, soit parce qu'il ne sont pas jugés, soit parce qu'ils ont changé et pris conscience de ce qu'ils avaient fait, mais que le système tient quand même enfermés au nom d'une procédure complètement abstraite ! Un chiffre prononcé un jour... dont on devient le prisonnier ! Mais en passant devant cette prison, je prends conscience que je n'ai jamais imaginé le quotidien de ces hommes qui doit être semblable à ce que vous décrivez. Il y a des choses qui me font trembler à chaque fois que je passe par là : c'est la psychologie du surveillant-matton qui choisit de s'enfermer et de faire chier des mecs qui ne lui ont rien fait! ça me dépasse et ça me fait aussi peur que les criminels "fauves" et vraiment dangereux !!! Et il y a un autre truc, c'est cette sexualité contenue dans cet univers de promiscuité, le porno qu'on ne regarde même plus, la masturbation planquée, l'impossibilité de créer une relation "amoureuse de substitution" du fait,

j'imagine, d'une violente homophobie, ni même une amitié virile certainement considérée comme suspecte! Bref, toutes ces relations contenues qui ne peuvent pas s'exprimer et qui doivent attiser la violence que vous faites si bien ressortir. Vous devez me trouver bien bavard, mais je continuerai à vous lire avec un vif plaisir même si votre sujet est loin des ruisseaux limpides, de la campagne riante et du chants des oiseaux!!! Quoique... Bien à vous... et je me lancerai même dans un Bien à toi ! J.F'
Coutoentrelesdents 03/03/13 'Je fais tourner ton blog et je met en lien sur [coutoentrelesdents](#). Merci de faire tourner. J'ai pas l'oeil partout et ton travail me semble tout ce qu'il y a de plus nécessaire, merci de continuer à le propager!'

Isabelle 01/03/13 'bonjour Bruno, je viens de finir la lecture de votre blog qui m'a pas mal touchée par ce que l'on devine derrière les mots et les observations très fines de ce monde "d'à côté". Je suis visiteuse de prison et,... en fait, je ne sais pas quoi dire, ce n'est pas un argument que de dire ça, ni une justification. Enfin bref, ça m'a fait drôle de vous lire car c'est entré en résonnance avec ce que j'ai pu entendre deci-delà, au hasard des visites, au détour d'une conversation à batons-rompus, conversation somme toute banale de prime abord. Dans mon département il y a une M.A (130 détenus) et un CD (600 détenus) et pour les 2 établissements, 2 visiteurs. Ce qui fait qu'en fait, même les surveillants ne savent plus ce que c'est un visiteur de prison, un extra-terrestre leur serait plus familier, je parle même pas des détenus qui ne savent pas qu'il y en a ou que c'est possible d'en demander un... Alors merci tout simplement d'avoir écrit une partie de votre vécu, c'est vrai qu'on aimerait bien savoir la suite, mais ce n'est pas un roman qui se déroule là. Isabelle'

Le Kiosque aux canards 25/02/13 'Votre blog nous a touché, nous vous avons cité sur notre [webzine](#). Je souhaite que celui-ci ouvre les yeux à nos concitoyens sur les conditions d'internement qui sont malheureusement peu respectueuses de la dignité humaine. Merci à vous de votre témoignage. Cordialement Bruno rédacteur du Kiosque"

Slimane 25/02/13 'Bonjour bruno, votre blog m'a choqué. J'espère que vous allez bien à présent et que surtout vous n'êtes pas traumatisé par votre séjour en ce lieu maudit. J'aimerais savoir si vous avez rencontré un détenu qui s appelle (...). C'est mon frère il est lui aussi aux Baumettes à l'heure actuelle. Mon frère me dit ne plus supporter les (...), il parait que c'est vraiment des fouteurs de merde. Toujours en train de crier 24/24.'

Mamie 25/02/13 'Je viens de prendre connaissance de votre blog, suite à un reportage sur France 3. Je suis scandalisée par la vétusté de cette prison, surtout que la ville de Marseille fait la chasse aux logements insalubres.... mais il semblerait que les bâtiments des baumettes n'entrent pas dans la catégorie des logements insalubres... Comment-on peut se reconstruire après avoir vécu dans de telles conditions ? Bon courage à vous pour la suite . Et merci d'avoir pointé du doigt ces dysfonctionnements.' / **02/03/13** 'Merci d'avoir pu ouvrir une lucarne sur le milieu carcéral et d'essayer de montrer la réalité de la vie en prison, alors que nos politiques essaient de refermer la lucarne. Je viens d'être informée de la suite de votre blog mais comme je n'avais pas encore tout lu, j'ai de la lecture pour quelques jours. Nous qui sommes dehors, comment imaginez la vie que certains vivent incarcérés.'

Dom E. 25/02/13 'Bravo Monsieur. Je ne sais pas pourquoi vous vous retrouvez dans cette galère, mais merci de nous le faire partager. je ne sais pas si vous êtes dehors, mais si ce n'est pas le cas, nous suivrons votre parcours.'

Eddi 24/02/13 'On vous a pas obliger à la prison des baumettes. Je ne vous plaint pas. Les prisons en France ne sont pas assez dure. EDDY'

Maurice 24/02/13 'Tu as était au 2iem nord - se qui vont la bas meme qu'ils sont pas des pointeurs comme toi que tu dis ??? MET SE QUE TU DIT PAS COMME TOI SI TU AS ETAIT AU 2 EM NORD CE SONT DES BALANCE.C'EST POUR CELA QUE VOUS ETES ISOLER'

Stéphy D. 18/02/13 'Bruno, Je lis votre blog avec intérêt... je sais bien qu'il n'y a pas de réponse à apporter au commentaire que je vais vous faire. Mais je tiens à le partager... Je trouve en effet vos conditions d'incarcération difficiles. Mais je me trouve démunie d'empathie totale, car entre vos lignes, nous comprenons très bien les raisons de votre présence aux baumettes. Comment compatir au manque d'espace, d'intimité, de reconnaissance ? c'est bien là le prix à payer non ? Si tant est que ce prix vous dédouane de ce qui a été fait. Je reste perplexe... Combien de temps la personne en cause dans votre affaire en portera les stigmates elle ? Je ne juge pas mais essaie de hiérarchiser les conséquences. Si la détention et donc son corollaire, les conditions de détention, ne sont pas le prix à payer pour ce qui a été infligé, qu'est ce qui peut l'être ? L'un ne va pas sans l'autre... Quel autre moyen pour punir les agresseurs ? Je ne sais pas pourquoi, mais j'imagine que dans votre cas, vivre avec ce qui a été fait est encore plus difficile que la peine de prison. peut être que le vrai châtiment se trouve là. Mais qu'en est-il des gens de peu de conscience ? Oui je l'avoue... Je me demande si le châtiment ne doit pas être à la hauteur de ce qui a été commis. Est ce mal ? Je vous souhaite, en tous cas, d'aller le mieux possible. Je vous souhaite, une peine juste. Ou tout du moins qu'elle vous le

paraisse. Avec tout l'athéisme qui me définit, je vous souhaite le salut ! Et de tenir le coup ensuite... Je crois tout de même qu'une vie ne se juge pas sur un acte, en espérant qu'il ait été isolé ;) Il faut trouver un sens à tout ça, il me semble que transmettre, faire savoir est un exercice vers lequel vous devriez vous tourner. Que tout ça ne soit pas vain... Bonne continuation Bruno. Stephy'

Guy V. 17/02/13 'Bonjour, Merci Bruno pour ce MP que je vais publier en premier page du Portail du forum "[EUROS CITOYENS](#)" afin d'en informer tous les visiteurs et membres. Personnellement ce journal m'intéressera car je suis visiteur des prisons... Bien cordialement'

Sybille B. 16/02/13 'Bonjour Bruno, Je lis votre blog avec beaucoup d'intérêt et beaucoup d'émotions. C'est un bien étrange voyage que vous avez vécu là. Je viens de m'installer en Roumanie et je suis heureuse de pouvoir continuer à vous lire depuis ce nouvel univers. Je me suis permis de vous citer et de laisser un lien vers votre blog sur mon [blog](#). J'espère que cela ne vous dérange pas. J'enseigne le français et j'espère un jour faire comme Virgine-la-Maitresse : donner cours dans une prison. Votre récit me rappelle les Chroniques de la citadelle d'exil d'Abdellatif Laâbi (un recueil de lettres rédigées pendant les années d'emprisonnement de l'auteur). Je continuerai à vous lire jusqu'au dernier mot, Sibylle'

Dominique L. 16/02/13 'Dès les premières lignes parcourues, je ressens un grand intérêt pour ce que vous me livrez de votre vie derrière les barreaux. Pour nous ici, de l'autre côté, c'est un univers angoissant, stressant, très dur. Nous n'oublions pas que vous n'êtes pas des enfants de coeur pour vous retrouver là, mais quand même, il y a cette part d'humanité en laquelle nous croyons encore un peu. Il est indéniable pour moi que vos conditions de détention doivent absolument être améliorées et répondre à des critères d'hygiène et de confort. Je vais devenir une lectrice assidue de votre journal. Je vous remercie de prendre la peine d'écrire pour nous informer de ce qui se passe dans les prisons de France.'

Michel M. 15/02/13 'Ayant fait un séjour de 4 ans aux isolés, ce récit est vraiment émouvant dans sa vérité. Michel dit le père Noël.'

In LN. 07/02/13 'Bonjour Bruno, j'enseigne l'éducation civique en classe de 4ème. Mes élèves ont une vision erronée de la prison, j'ai même parfois l'impression, que pour certains, elle les attire...je voudrais les faire réagir... j'envisage de leur faire lire quelques passages de votre blog...Auriez-vous des conseils à me donner? LN'

Didier M. 07/02/13 'Bruno, je viens de lire ton journal, et j'en suis tout touché, même s'il n'y a d'ailleurs pas de "fin"... Tu sembles avoir vécu une expérience très douloureuse aux Baumettes. Si tu as envie de partager, d'échanger, ce sera avec plaisir, cordialement, Didier' / **08/02/13** 'Bruno, c'est avec plaisir que j'ai diffusé le lien de ton, ou votre blog, j'ai le tutoiement facile, à moins que ça ne te dérange... En fait j'ai eu du mal à saisir où tu en es maintenant, tant tu semblais dire que tu allais resté en prison un bon moment, même si j'ose imaginer qu'incarcéré tu n'aurais pas internet. D'avoir partagé ton quotidien pendant 3 semaines est venu confirmer, s'il en était besoin, l'indécence dans laquelle sont traités les gens en prison... La France, le pays des droits de l'homme, où finalement on t'inflige une double peine ! Je me demandais aussi si tu avais une page facebook, sinon, il me tarde de te lire à nouveau, que ce soit par le biais de ton blog, ou par mail. Bonne continuation Bruno, cordialement, Didier'

Philippe 07/02/13 'Professeur bénévole dans une prison belge, je lis votre blog avec beaucoup d'intérêt. J'attends la suite avec impatience.'

Anne-Marie B. 05/02/13 'Bonsoir. Je n'ai pas encore tout lu. Il me faut prendre le temps. A chaque page, c'est de l'émotion, de l'empathie, de la colère. J'anime des ateliers d'écriture dans une prison près de Charleroi, en Belgique, la prison de Jamioulx. J'avais beaucoup entendu parler des Baumettes. Et en fait, tant de choses que vous racontez me fait penser à notre prison. Votre écriture est magnifique, allez-vous publier ? Je vais continuer à lire. Me répondrez-vous ? Plus tard, je voudrais travailler sur vos textes en atelier. Merci en tous cas. Bonne route à vous.' / **06/02/13**

'Bonjour Bruno. Merci d'avoir répondu si vite. C'est donc bien utile un atelier d'écriture en prison, et ça me fait plaisir, ça m'encourage encore plus pour avancer. Je me demandais: les autres détenus ont-ils lu vos textes? Je suppose que vous êtes en liberté conditionnelle. Je vous souhaite bonne chance. En tous cas, vous avez une bien belle écriture. Je vois sur le blog que vous êtes bien encouragé par vos lecteurs, j'espère qu'un jour vous publierez. J'ai lu la partie que vous m'avez envoyée, "l'âme d'un poète", j'aime beaucoup, et je vois que vous êtes quelqu'un qui a besoin de temps pour peaufiner son écriture, pour la ciseler. Il y a des perles simples déjà, je trouve, juste enfilées là où il faut, comme ce "Juste un peu moins d'ombre... à peine un peu moins d'ombre". Est-ce que Virginie vous a aidé à retravailler vos textes? J'espère que vous êtes toujours en contact avec elle. Je n'ai pas pu aller à "ma" prison aujourd'hui, les canalisations avaient éclaté. J'y retourne le 21 février pour reprendre un nouvel atelier. Je leur montrerai votre travail. Salutations'

Thierry 04/02/13 'Bonjour. Récit poignant. Lecture captivante. Le journal s'arrête le 27/09 ? Que s'est-il passé ? Bon courage' / **19/02/13** 'J'étais impatient de poursuivre la lecture de votre journal. Vous avez le talent de faire découvrir au lecteur l'univers sombre et terrible de la prison, sans haine, avec un réalisme poignant et beaucoup d'humanité. Thierry'

S. Ha 02/02/13 'Bonjour, Tout a été dit il y a quelques jours en [commentaire dans l'article de Rue89](#) : "Je viens de lire tout son blog d'une traite sans le lâcher d'une seconde, même pour aller au petit coin : lecture très prenante et enrichissante ! Et, au final, je me fiche bien de ce dont il est accusé, c'est le développement de sa réflexion sur comment ces murs l'absorbent qui est intéressante... Je réalise que ce témoignage me permet d'un peu plus « comprendre » ce qu'a vécu un proche ayant passé quelques années à l'ombre pour des faits qu'il ne m'a encore jamais révélés - et peu m'importe - mais pour lesquels il estime avoir mérité ce « passage ». Vivement la suite !" Encore merci à vous - j'aurais encore tant de choses à dire mais vous avez déjà tant à lire - et, surtout, une bonne continuation ! :-)'

Maeva A. 01/02/13 'Je suis membre du forum prison et j'ai été témoin de l'accueil qui vous a été fait, j'ai eu le même et ce qui me décide à vous écrire c'est que j'ai été la victime d'un pointeur comme vous dites et des années après je n'ai pas de vie tout me rappelle à ça. Je voudrais comprendre et savoir pourquoi ? Maeva'

Jean-Pierre B. 01/02/13 'Bonjour Bruno, Le milieu carcéral fascine le commun des mortels. Je pense que je ne suis pas le seul à le ressentir. On se délecte à lire les pages de votre blog, non seulement parce que vous avez quelque talent d'écriture mais aussi parce que vous pointez quelques réalités de ce milieu. Puisque votre blog est publié sur le web, je suppose que vous êtes dehors, quoique, les temps changent et pourquoi pas internet dans les prisons, réservé aux gens de bonne volonté. J'y serais favorable. Finalement, vous avez élargi dans ma tête l'univers de la prison. Ne suis je pas en prison moi-même ? Ma sortie hebdomadaire sur le marché 'plein vent' de la ville voisine ressemble un peu à votre sortie quotidienne dans votre cour. Cela fait partie des rares distractions existantes. Il y a les vendeurs que j'ignore, ceux avec qui j'échange un sourire, ceux que je salue des yeux ou de la voix, ceux avec qui j'ai plaisir à discuter, ceux dont j'essaie de découvrir leur for intérieur. Bon je ne vais pas parler de moi mais avant de se quitter, il y a une question qui me turlupine et que j'aimerais poser à tous. Pourquoi n'oblige-t-on pas les détenus à participer à la salubrité de leur environnement ? Pourquoi n'a-t-on pas trouvé le moyen de les motiver à participer à l'entretien de la cour ? Quitte à les rémunérer? Récemment nous avons eu pas mal de reportages TV à propos des Baumettes et c'est la première chose qui m'a interpellé: ce manque de prise de conscience des conditions hygiéniques. Ok, j'ai bien compris que vous n'avez pas d'autre choix que de balancer par la fenêtre tous les détrit. Mais si un service d'éboueur était organisé, cela changerait la vie des détenus, n'est ce pas ? Bon, j'espère, Bruno, le meilleur pour vous. C'est toujours difficile de concevoir que quelqu'un qui paraît sain d'esprit et de surcroît ayant atteint une certaine maturité, se retrouve à faire face à la détention. Je sais, il en faut peu pour représenter un danger dans notre société et personne n'est à l'abri.'

09/02/13 'A part ça, et réflexion faite, je pense que ce qui m'a un peu traumatisé dans vos récits, ce sont les conditions d'insalubrité dans lesquelles les prisonniers des Baumettes sont détenus. Votre blog, c'est un peu comme un Facebook en écrit, un endroit où les gens un peu sensée montrent les plus belles images de leur vie, sans pour autant cacher la réalité. Aux dires du lien que je vous envoie, internet n'est toujours pas autorisé en prison, donc, vous êtes sortis de ces murs, n'est ce pas ?

Continuez votre combat pour humaniser les prisons. @+ / 05/03/13 'Salut Bruno . Cette chanson de [Charles Aznavour](#) devrait vous plaire'

Arthur L. 01/02/13 'Bonjour, J'ai eu connaissance de votre journal via le site d'info Rue89. Je tenais simplement à vous remercier pour ce témoignage poignant de votre séjour aux Baumettes, témoignage que j'ai d'ailleurs recommandé à plusieurs amis. La lecture de votre blog m'aura pris quelques heures mais je n'ai pu m'en détacher. D'ailleurs j'aurais aimé pouvoir en lire plus :) J'avais pris connaissance du rapport du contrôleur des prisons il y a quelques semaines, et même si l'on retrouve bien dans votre récit l'inhumanité de ce lieu, on y découvre également les liens si particuliers qui s'y créent entre détenus, et c'est cet aspect de votre récit qui m'a passionné. D'ailleurs je me demandais où vous avez appris à écrire si bien ? Le décalage entre votre écriture fluide et distinguée et la précarité des Baumettes est frappant ! Si vous en avez le temps, peut être pourriez vous continuer votre récit ? En tout cas merci'

Ricou 24. 31/01/13 (paru dans Marsactu) 'Pour y être passer, je confirme ce que Bruno décrit. Il a oublié les parloirs, les conditions de défense pour des dossiers techniques ou financiers ou vous n'avez pas accès aux documents, à une calculette, à du papier de manière suffisante. Et dire que l'on peut y envoyer un jeune de 20 ans, un jour à minuit, ...comme dieu vous fait écrasé par une voiture.'

Sylvie B. 31/01/13 'Qu'est devenu Bruno? Est il resté au baumettes après son jugement? Une suite a sa détention sur ce blog aura t il une suite? ce qui m'intéresse c'est de voir la vie en prison ! je ne juge

pas, ce n'est pas mon rôle. Bruno est il toujours incarcéré ? J'attends donc la suite. bon courage. Salutations'

Cyril R. 30/01/13 'Salut ton blog m a interpellé et je me propose de converser avec toi de tout et de rien si cela est possible histoire de casser si cela est possible la monotonie ambiante.slts bon courage' / **31/01/13** 'Merci de votre réponse je vais bien entendu le diffuser et le faire passer autour de moi Vous êtes toujours emprisonné je présume à la prison des Baumettes et l'on imagine très facilement à la lecture de votre témoignage comme cela doit être difficile au jour le jour de survivre à l'enfermement carcéral et mental que cela implique. Une question cependant m'habite vous vous refusez à évoquer les raisons de votre incarcération ,du fait de votre placement en isolement on se doute sans trop savoir de quoi il peut s'agir, et je voulais simplement savoir pourquoi ? Je voulais aussi vous demander si vous aviez reçu depuis le publication de votre journal des messages de soutien et si comme le laisse entendre les médias les choses sont en train de changer au sein de cet établissement ou pas ? Voilà j'espère ne pas trop vous importuner avec mes questions si je peux vous être utile à quelque chose n'hésitez pas. Je vous souhaite bon courage. Amitiés. Cyril' / **31/01/13** 'Re bonjour Bruno. A la lecture de mon message je me suis rendu compte que j'avais été un peu léger car votre récit commence par énoncer le fait que vous avez passé 3 mois et 19 jours aux Baumettes ce qui induit forcément que vous en êtes sorti à ce jour... Je comprends mieux à présent votre droit de réserve sur les causes de votre incarcération. Je vous encourage donc à poursuivre l'écriture de votre récit carcéral vous avez à mon sens un vrai talent d'écriture on voyage en même temps que vos lignes défilent et l'on ressent vraiment toute la détresse légitime qui a pu être la vôtre durant ce long et pénible passage. Merci et bonne continuation.Cyril'

Simon G. 30/01/13 'Bonjour, je viens de lire avec beaucoup d'intérêts les quelques billets postés sur votre site. Vous y décrivez un univers carcéral criant de vérité, avec ses côtés hideux, et également son côté humain. Votre blog propose-t-il l'ensemble des billets? Si ce n'est pas le cas, est-ce possible de se les procurer? Merci'

Thibaud. 30/01/13 'Bonjour, merci pour ce très beau journal. Je voulais juste vous signaler que dans la page du "jeudi 13 septembre 13h" vous avez omis involontairement à une reprise (je pense) de substituer le prénom E... par celui de Patrick. J'imagine qu'il serait préférable de corriger cet oubli: ceci dit, sachez que pour le lecteur, cette fugace «révélation» représente un beau et puissant moment où l'on est involontairement plongé avec encore plus de force et de profondeur dans la réalité tangible que vous décrivez.Bien à vous' [Merci l'erreur a été corrigée]

Samuel G. 30/01/13 'Bonjour Bruno, Toutes mes félicitations pour votre blog (et sa reprise sur Rue89 !). Votre témoignage écrit et sa large diffusion participe en effet à une meilleure connaissance de la réalité quotidienne de la prison par les citoyens et nous trouvons votre démarche très intéressante.'

Lola D. 30/01/13 'Bonjour, j'ai lu ce blog d'une traite et j'en ai adoré le contenu. Les articles postés ne concernent que le mois de Septembre. J'ai cru comprendre que "Bruno" avait passé 3 mois et 19 jours en prison. Y a-t-il une suite ? Pouvons nous connaître les raisons de sa détention ? Merci et encore bravo pour cette si jolie plume...'

Aziadée I. 29/01/13 'Bonjour J'ai découvert aujourd'hui votre blog, grâce à l'extrait paru dans rue89. Dès les premières lignes, j'ai su que je ne pourrai décrocher, atteinte d'une boulimie avide d'en connaître plus sur ce qui a pu être votre quotidien pendant ces trois mois aux Baumettes. Alors, je voulais vous remercier. A mon grand regret, vos écrits ne m'ont pas tenus la journée. J'attendrai avec impatience votre prochaine page.(...) Puis-je me permettre de vous dire que je vous trouve courageux ? Malgré les noms fictifs, et l'anonymat relatif que confère internet, vous vous mettez à nu, là où tout le monde peut vous découvrir.'

Anne-Marie R. 29/01/13 '(...) je t'envoie toute mon amitié et de gros rayons de soleil pour illuminer tes journées. Je sais que tu as beaucoup de ressources, et je pense que tu vas utiliser ce temps pour aider les autres en te servant de tes compétences.(...)'

Seb A. 29/01/13 'Votre témoignage sur la prison est très intéressant. Cela fait une petite heure, j'ai tout lu d'une traite. Je vous souhaite d'aller bien.'

Armelle et Aïda. 29/01/13 'On pense reconnaître dans ces lignes un ami très cher "G.." dont nous n'avons plus de nouvelles.Si cet ami se reconnaît et voulait bien nous contacter...'

Florent M. 29/01/13 'Bonjour, je ne sais pas si ce mail arrivera à l'auteur de ce blog (bruno?); ce récit est passionnant, instructif, presque hypnotisant. J'ai dévoré cela comme on engloutit un bon bouquin...si vous avez ce message, bon courage à vous. Je ne sais rien ni de votre crime, ni de votre châtement...mais je vais rester à suivre vos "aventures" même si le terme n'est pas adéquat! Pour moi qui suis "dehors", j'ai le sentiment de découvrir une autre galaxie...'

Simone M. 29/01/13 'Une publication sur ma page FB et me voilà littéralement happée par la lecture de ce journal aucun apitoiement, beaucoup d'humanité, un regard acéré, des références littéraires, musicales étonnantes qui donnent envie d'en savoir plus.. qui êtes-vous Bruno des Baumettes et que

devenez-vous ? bien cordialement / **27/02/13** 'J'attendais la suite à la première partie avec impatience. Je l'ai engloutie comme les chapitres précédents. J'avais besoin de temps pour répondre. Dans votre mail précédent vous me citez un proverbe néerlandais sur la misère ["*gelukkig dat de wereld rond is, anders zou men alle ellende in een oek zetten*"]. Je me rends compte qu'elle a trouvé là un bon coin pour se nicher, à l'abri des regards et je me sens comme ces gens que je suis prête à critiquer et qui détournent les yeux. Maintenant je ne le peux plus. Votre écriture est étonnante, on ne sort pas indemne de ce récit au quotidien. J'espère que vous aurez l'envie, le courage de continuer.'

cordialement à vous'
Jackie T. 27/01/13 'Bonjour Bruno. Je me suis rendu sur votre blog et j'y ai lu avec intérêt quelques-uns des articles de votre journal. Au-delà du témoignage, la qualité littéraire de vos textes est indéniable. Avez-vous songé à les publier ? (...)'

Publié par Bruno des Baumettes sur

[09-03 - trois jours après le naufrage - promenade chez les arrivants](#)



Lundi 3 septembre – midi peut-être ou alors plus ? - trois jours après le naufrage

Je suis en détention depuis vendredi soir. Je vais tenter de relater au jour le jour ce que je vis et ce que je ressens. Je n'ai pas pu écrire avant, on vient de me donner seulement ce matin un stylo et du papier à lettres ainsi que deux enveloppes pré-timbrées et le règlement intérieur destiné aux détenus. Je sais que mon arrestation est justifiée. J'attends de pouvoir être jugé – je ne sais quand – et d'être enfin condamné.

Samedi matin, j'ai vu un médecin. J'ai demandé une prise en charge psychologique, j'attends un rendez-vous. Voilà trois jours à présent que je suis enfermé ici. Trois jours, ou plutôt trois jours et trois nuits. Les nuits ont été pour moi bien plus éprouvantes que les journées. Durant le jour, les conditions m'ont semblé moins terribles que j'avais imaginé. Certes, la cellule est spartiate, mais ça je m'y attendais. Je suis placé, pour la semaine dans le quartier dit des 'arrivants'.

Le premier soir, on m'installe dans une cellule sans lumière et sans toilettes. La cellule est remplie des débris laissés par ceux qui m'avaient précédé. Malgré tout, je trouve ces conditions plus correctes que les geôles de l'Evêché [*Nom familier du Commissariat central de Marseille*] où j'ai passé deux jours en garde à vue et la journée au TGI [*le Tribunal de grande instance*]. Ici on veut bien me servir à manger, plus que les quelques bouchées et le sandwich auxquels j'ai eu droit là-bas. Les occupants précédents m'ont même laissé, en restes, deux pommes. Bon, tout ça, ce n'est pas le plus important : depuis je mange à ma faim.

Dès le lendemain matin je parle au surveillant et ils veulent bien me changer de cellule. Celle-ci est 'parfaite' – elle possède même un double-vitrage qui me protège un peu du vacarme, des appels incessants et des cris des autres détenus. Il y a un WC et une douche qui fonctionnent.

Depuis ma fenêtre, j'ai vue sur la cour. [*Je me rendrai compte par la suite qu'il y a plusieurs cours, les unes à côté des autres, séparées par des murets barbelés.*] En face il y a un autre bâtiment, et derrière encore d'autres bâtiments. Pareilles à un gros bourg isolé de montagne dont les grands murs gris et les lourdes bâtisses paraissent, immobiles, sous le soleil d'été, égarées dans un paysage magnifique [*ici, au pied du (nouveau) Parc national des Calanques*], les Baumettes s'offrent à moi, à ma vue, à mon ouïe et à mon odorat : grouillantes, bruyantes et malodorantes.

Dès qu'on entre en prison la première question, la question rémanente qu'on te pose est : '*as-tu une cigarette ? As-tu du tabac ?*'. J'avais un paquet sur moi le premier jour, un paquet à peine entamé qu'on m'a rendu après que j'ai passé le sas d'entrée, c'est-à-dire après la séance de déshabillage, de palpation corporelle et les autres formalités d'usage. Des cigarettes j'ai, mais pas de feu. J'ai donc dû dès le début, dealer cigarette contre feu. A présent, il ne m'en reste plus que deux. Vais-je tenir ?

J'ai une cellule pour moi tout seul. Cela vaut mieux. J'ai pas vraiment envie de "causer" et encore moins des motifs de mon incarcération. Les autres détenus, pour la première fois, je les ai vus, ou plutôt entrevus, lors du transfert en fourgon cellulaire qui nous amenait, telle une cargaison de fruits mûrs, du Tribunal aux Baumettes : une grosse demie-heure de trajet en ville dont on ne voit rien. Seulement les soubresauts et les à-coups des trous et des bosses, les changements de direction du véhicule, ses coups de frein et ses accélérations, ses pinçons éclatants lui donnant priorité, nous offrent des indices du parcours : c'est bien aux Baumettes que l'on va !

Le camion s'arrête, une série de portes métalliques, de portails s'ouvrent et puis se referment. Voilà. On est arrivé. Une grosse demie-heure, à peine, pour basculer d'un monde à un autre, peut-être pour

des années ! J'ai vu souvent passer, quand j'étais en liberté, ce fourgon, sans savoir que moi-même un jour j'en serai le passager.

Pendant le transport, nous sommes placés par deux dans de petits compartiments, menottés l'un à l'autre. Je voyage avec un gaillard presque de mon âge. Un petit costaud trapu, le crâne rasé, portant des tatouages sur les bras, des petits yeux bleus fuyants au milieu d'un visage rond. On dirait un personnage de Jean Genêt. Je ne sais quoi lui dire d'autre que : « *bonjour, je m'appelle Bruno* ». Je lui tend la main. Il paraît en être tout surpris, il me tend la sienne machinalement. Nous ne nous disons rien pendant tout le reste du trajet. Depuis mon arrivée, je ne l'ai pas revu. Je pense qu'il était déjà en détention ici et qu'on le ramenait après qu'il soit passé devant ses juges.

Pour de bon, me voilà en Enfer.

Lundi 3 septembre – bientôt 19 heures ? promenade chez les arrivants

Les 'arrivants' : parmi eux, il y a des Etrangers, surtout des Arabes, et d'autres moins identifiables : des gens de l'Est, des Manouches aussi. Mais la plupart de ceux que je vois vient de Marseille et des environs. Ce sont essentiellement des jeunes – entre vingt et trente ans - issus des 'quartiers' : des Quartiers nord, ou, plus près, de la Cayolle, une cité située à deux pas des Baumettes. D'autres viennent des communes limitrophes ou d'autres villes du Département ou bien de la Région.

[Je me rends compte, après coup, que je ne décris ici que ceux que j'ai vus et côtoyés en promenade. D'autres, sûrement, ne sortent pas de leur cellule et je n'ai rien su d'eux].

Beaucoup d'entre eux se connaissent – ou connaissent d'autres détenus déjà incarcérés qu'ils interpellent. Un certain nombre connaît aussi les Baumettes pour y avoir déjà séjourné, c'est certain. Ils retrouvent-là leurs habitudes, comme s'ils regagnaient, en ces premiers jours de septembre, leur internat à la fin des vacances. Ils partagent une cellule à deux, voire à trois et cela les rassure, je pense. Je les 'croise' (plus que je les rencontre) lors des temps de promenades, au cours des tours de cour que j'effectue. Nous sommes une bonne quinzaine à descendre, matin et après-midi.

Les arrivants bénéficient d'une cour à part, à l'extrême droite du bâtiment. Pour ne pas croiser les détenus déjà incarcérés, nous descendons en premier, après avoir longé un long passage extérieur constamment jonché d'immondices. Des immondices dont on se débarrasse et qu'on jette depuis les étages : restes de repas, bouteilles plastique, boîtes de conserve, vêtements sales et tout le reste... Les autres cours sont encore vides de détenus. Ils descendront après nous. Nous remonterons les derniers, sans les avoir croisés. Trois heures et demie dehors, deux fois par jour : trois heures et demie le matin et trois heures et demie l'après-midi, ça fait presque trop. Mais c'est l'été, il fait très chaud, trop chaud en cellule. Ça vaut mieux d'être dehors que de rester enfermé dedans - si j'ose dire, puisque, d'une façon ou d'une autre : nous sommes enfermés.

[C'est pas si sûr pourtant qu'il vaille mieux être dehors en plein été : en effet, les cours ne bénéficient d'aucune protection ni toiture : trois heures trente en plein cagnard, ça doit craindre. Mais à mon arrivée, les grosses chaleurs estivales étaient déjà passées.]

Durant la promenade, les uns marchent, d'autres parlent et se répondent. Par delà les murs qui séparent les cours, c'est aussi avec ceux restés en cellule, par les fenêtres qu'on communique. Pendant que depuis les bâtiments on s'apostrophe, on crie, on appelle, les plus agiles grimpent le long des clôtures, jusqu'à hauteur des barbelés pour se rapprocher et pouvoir ainsi mieux converser avec ceux d'à-côté. De cours en cours, on s'échange des nouvelles, on se passe du tabac et d'autres choses encore : on se retrouve. L'agilité de ces jeunes monte-en-l'air me fascine...

L'après-midi, quelques uns en profitent pour prendre leur douche dehors : y-en a qui sont bien équipés, les bougres ! – shampoing, serviette de bain, voire peignoir et surtout linge de rechange, alors qu'ils viennent à peine d'arriver. On se croirait dans un camp de vacances de l'immédiate Après-guerre : une cour de gravier, trois tables en béton, des douches froides et deux robinets pour des garçons en villégiature, quelques uns font même du sport.

[Quant à moi, je n'ai rien d'autre sur le corps que les vêtements que je porte depuis ma garde-à-vue et le slip qu'on a bien voulu me donner lors de mon arrivée. Subrepticement, je ramasse un slip qui traîne par terre et qui me semble assez propre – je le laverai dans ma cellule – j'ai besoin de me changer – mes vêtements puent la crasse accumulée depuis les geôles de l'Evéché].

J'ai pris la décision de marcher tout le temps que dure la promenade. Jusqu'à en avoir mal aux pieds. Cela me permet de rejoindre ma cellule fatigué. Cela me permet aussi d'éviter de trop discuter avec les autres détenus. J'essaie de ne pas trop me crispier.

Jusqu'à présent, je n'ai pas eu de problème : ils me 'respectent' à cause de mon âge, de la différence d'âge. Peu sont ceux qui me questionnent sur les raisons de ma présence ici. Lorsqu'ils m'interrogent, je leur dis que je suis là pour "faux et usage de faux". Je suis, pour eux, un 'ancien', l'un d'eux me surnomme même affectueusement 'le papy'. Toujours le mensonge et la duplicité : quand/comment pourrai-je (m')en sortir ? S'il savait, s'ils savaient !

Parmi tous ceux que je croise, un seul me paraît différent. Plus mature. Un grand jeune homme tout maigre, au visage triste, barbu de trois jours, la trentaine environ. Nous marchons ensemble longtemps. Il me dit qu'il est là parce qu'il a été arrêté alors qu'il conduisait une grosse moto (900 cm³) sous l'emprise de l'alcool et du cannabis.

Il me dit qu'il a un enfant de trois ans dont il s'occupe lui tout seul. Il me dit enfin qu'il regrette beaucoup. Il y a des larmes dans ses yeux. Il désire par-dessus tout sortir au plus tôt. Il doit être jugé en comparution immédiate cet après-midi même. Je lui dis qu'il pourra sûrement bénéficier d'une peine alternative à la prison. Je le sais, tel ne sera pas le cas pour moi et cela est juste. Je tente d'oublier un moment mon tourment en écoutant cet homme : il me console de mon sort, en quelque sorte.

A 17 h 30, il fait encore jour. On nous remonte. Je rejoins ma cellule fatigué, je fais quelques pompes pour évacuer encore et encore : je suis fourbu. Je prend une douche. [*Comme je m'en rendrai vite compte, seule quelques cellules, au bâtiment A – là où j'ai séjourné, durant le temps de mon incarcération -, possèdent une douche individuelle*]. L'eau est brûlante. Les 'auxis' [abréviation d'*auxiliaires - des détenus affectés au service*] nous servent le repas dans des barquettes en plastique. La bouffe est bonne. La fatigue m'aidera-t-elle à mieux dormir ?

Malgré le bruit, je ferme les yeux. Même les portes fermées, les détenus continuent à s'interpeller par les fenêtres, au travers des coursives, entre les bâtiments. Tiens ! voilà qu'à présent des Roumains se répondent. Dieu, que cette langue résonne et me rappelle d'autres voyages ! Chacun retrouve ici des connaissances, des amis, des complices parfois, des parents aussi. Les Baumettes c'est bien sûrement une fabrique du social.

Il doit être déjà sept heures, déjà j'ai sommeil, déjà je m'endors. Je sais bien qu'à trois heures du matin, et jusqu'au moment où on viendra m'apporter de l'eau chaude pour le petit déjeuner, je ne dormirai plus. Mais que faire ? Il y a bien un poste de télé dans la cellule, mais dans cette aile-ci du bâtiment ça ne marche pas. Il me reste un bout de journal que je lirai et relirai jusqu'au bout de la nuit. J'ai survécu jusqu'à présent. Pourvu que ça dure. Publié par Bruno des Baumettes sur

[09-04 - entretiens - il pleut sur les Baumettes](#)



Mardi 4 septembre - 11 heures – entretiens

Ce matin, on m'a déménagé, toujours dans le quartier des arrivants, mais cette fois-ci côté Nord-Ouest. On m'accorde à nouveau une 'chambre' individuelle, une cellule totalement rénovée et hyperclean. Ici la télé fonctionne. Il y a même une veilleuse qui éclaire la nuit et un bouton d'appel d'urgence ; mais il n'y a pas de douche, comme dans mes cellules précédentes.

Un miroir métallique est scellé au-dessus de l'évier. Mon reflet est cadavérique, c'est normal : je suis ici comme Dante aux Enfers, s'il s'était regardé dans un miroir : « *Lasciate ogni speranza o voi che entrate* ». Bon, l'Enfer des Baumettes ne me paraît pas, jusqu'à présent, si terrifiant.

Je n'ai plus vue sur cour mais sur le mur extérieur et, par-delà, vers les paysages et les immeubles qui bordent Marseille, vers l'ouest, vers la mer. A Marseille, la mer n'est pas au sud, mais bien à l'ouest. La mer, je ne la vois pas. Mais je sais, je sens, je capte sa proximité.

D'où je suis logé, à présent, je ne profite plus de la vie du 'quartier', des mouvements des autres détenus dans la cour ni de la perspective qu'on m'offrirait sur les fenêtres du bâtiment d'en face. Seule, perchée à quelques mètres de moi, sur la toiture d'un édicule, couvert lui-aussi des restes de nourriture jetés par les détenus des étages supérieurs, une mouette me dévisage un moment, puis elle s'envole au-dessus des dentelles de fils barbelés qui m'encagent, qui *nous* encagent.

Avant d'être déménagé, j'ai rencontré ce matin deux personnes : le 'chef' (je suppose que c'est le chef, puisque c'est un gradé en uniforme) et une dame (je ne sais pas qui c'est, elle a dû me dire sa fonction, mais j'ai oublié). Sûrement, elle aussi : une 'chef'. (Ici, à mon avis, c'est cafi de chefs.)

Je leur dis pourquoi je suis en détention. Je pense qu'ils le savent déjà. Le 'Chef' m'écoute avec patience, il évoque même un moment l'idée du pardon, un pardon qui viendrait du '*haut*' me dit-il. Parle-t-il du '*Très-haut*' ?

Je n'ai pas eu le temps d'approfondir la question avec lui. Ce n'est ni le lieu, ni le moment. Les deux tentent de me rassurer : ils me disent que je serai bientôt placé dans un quartier particulier, avec des personnes 'dans la même situation que moi'. Dans la même situation que moi ? c'est-à-dire ? On va bien voir ce qui m'attend.

La dame me prévient pourtant que je ne serai pas à l'abri de disputes ou de conflits. Elle rajoute que si c'est nécessaire je pourrai demander à être placé en service sanitaire, à l'infirmerie. [*Plus tard, j'apprendrai qu'il s'agit plutôt du quartier où l'on place les fous. J'y aurai échappé!*].

Après, on me dirige vers un autre bureau où je rencontre une Assistante sociale. La cloison qui nous sépare d'à côté est si fine que je dois murmurer. Je lui dis combien j'ai peur et je me sens perdu. Je ressens sa compassion. Elle va voir de téléphoner pour moi à l'extérieur.

J'ai droit aussi à une visite médicale complète et même à une radiographie des poumons. Je trouve qu'ils font ça bien. Je leur dis que je suis en bonne santé, pour l'instant, au moins. Je renouvelle ma demande de voir un psy. Je rencontre une femme qui s'occupe, je crois, de prévention Sida – et de je ne sais plus quoi encore. A la fin, je ne sais même plus qui je vois et ce que j'ai pu leur raconter. Mais tous prennent bien le temps de m'écouter.

Je me suis baladé dans un grand labyrinthe, un parcours initiatique dans le monde de ténèbres, au sens le plus concret du terme. Les Baumettes sont sombres et seulement éclairées par quelques néons blafards. Tout ça doit bien conduire quelque part : y trouverai-je l'Idole sacrée ou bien l'homme à tête de chacal qui met en balance les âmes des morts ?

Après ces quelques jours en parenthèses qui furent pour moi comme un dernier long week-end de vacances - et à présent que j'ai passé tous les tests d'entrée -, me voilà de plain-pied en détention : officiellement accueilli, cette fois-ci. Jusqu'alors, dans ce bagne débonnaire et crasseux, j'ai eu le curieux sentiment d'avoir échouer-là tel un touriste égaré dans *Babel*, par inadvertance.

Je me sens maintenant plus proche des autres détenus, pas encore pareil à eux, mais plus proche. Et parmi tous ceux qui sont là, parmi ces centaines d'hommes qui vivent et survivent ici, je sais bien qu'il y a Adrian, lui aussi est ici, incarcéré depuis cinq mois. Le Chef, celui en uniforme, a bien voulu tout à l'heure me donner son numéro d'écrou et de cellule. Il faut que je lui écrive...



Mardi 4 septembre - de 14 à 16 heures - piove en San Telmo - Il pleut sur les Baumettes *'Entonces comprendimos que la lluvia también era hermosa'*

[Raúl González Tuñón](#)

Décidément, la vue de ce côté-ci du bâtiment est plus paisible mais aussi plus triste que du côté cour. Mais n'est-ce pas de ce calme et de cette tristesse dont j'ai le plus besoin ? Le ciel est gris comme la peau d'un reptile, les Baumettes sont sa bouche et ses dents.

Je sens qu'à présent la prison m'avale et que j'entre dans ses entrailles. Lentement elle va me digérer, elle va prendre le temps. Pendant les jours précédents, comme il faisait beau, je suis descendu dans la cour. Maintenant, il s'est mis à pleuvoir, quelques gouttes d'abord...

Bientôt il pleut à verse et je chante une complainte de pluie argentine. L'immeuble entier résonne à présent des rafales qui s'abattent sur sa toiture. Je suis seul et je ne descendrai pas en promenade cet après-midi. Il pleut à n'en plus pouvoir : à mon avis, personne ne descendra en promenade cet après-midi...

Pourtant, j'entends marcher, se presser, s'interpeller dans les coursives. Du monde à tous les étages. Je guette les pas des allers et venues, debout devant la porte. Ils vont et viennent, je les entends. Peut-être va-t-on m'ouvrir ? J'attends un moment. Personne ne vient. Peut-être ont-ils prévu que je voie le psy dès cet après-midi, et qu'ils viendront me chercher tout à l'heure ?

*** Mon quotidien, jusqu'à présent a oscillé entre des moments de solitude, confiné dans ma cellule, comme à présent, et d'autres où j'ai croisé plein de monde – trop de monde -, dans les couloirs et dans la cour : des détenus par dizaines, des surveillants par poignées entières.

Je ne me doutais pas qu'il y avait autant de gens en prison, et plus de personnel encore que dans un grand hôtel : tous ces surveillants – ou dois-je les appeler les *matons* ? - en livrée, comme à la parade, avec leur uniforme bleu, sombre et triste !

Je les vois qui se relaient, se retrouvent, s'interpellent, s'apprécient ou s'évitent comme le font, de leur côté, les détenus. Chacun ici prend ses habitudes : tous nous menons une vie à l'ombre, des existences en parallèle. Beaucoup de nos geôliers font ce qu'ils peuvent – c'est-à-dire, pas grand chose. Parfois ils nous houspillent, le plus souvent ils tentent de nous ignorer.

Un de mes nouveaux compagnons d'infortune m'a dit l'autre matin, alors qu'on nous pressait : « *Le jour où nous, nous sortons, eux : ils restent* ». C'est pas mal vrai ça : une vie entière en prison ! A moins que la vie entière ne soit, en définitive, qu'une prison, pour eux comme pour nous, comme pour chacun d'entre nous. Amen ! J'espère au moins qu'ils (et qu'elles – car il y a aussi des geôlières) tentent, parfois, à leur façon, de s'évader.

Je resterai seul en cellule cet après-midi. J'en profite pour faire du 'sport en chambre', je m'organise un circuit – un gymkhana où j'effectue des pompes, des abdos, des mouvements pour les jambes et les cuisses. Je m'accroche aux barreaux des fenêtres pour travailler les muscles du dos. En prison, on s'occupe comme on peut et la santé c'est important : il faut savoir se conserver. La pluie a maintenant cessé. Ma cellule est silencieuse et calme. Malgré tout, elle a tenu le coup dans le déluge. Tel un îlot,

elle émerge, perdue parmi les cris, les appels, les coups de pied dans les portes. Le bruit autour de moi, lui, ne s'apaise pas, il reprend de plus belle, il devient infernal. Il m'envahit sans que je puisse y échapper, sauf à mettre du papier hygiénique dans les oreilles pour tenter de me protéger à peine. Je voudrais ne plus rien entendre. Que vais-je devenir échoué sur ces récifs assourdissants ? Il ne me reste à présent qu'une cigarette et toujours pas de feu. Quand viendra-t-on m'ouvrir ? Publié par Bruno des Baumettes sur

[09-04 - impressions vespérales - idées noires et carré blanc](#)



Mardi 4 septembre – 19 h 30 – Impressions vespérales

Je voudrais ne plus rien entendre, ne plus rien comprendre. Juste rester allongé, face contre terre, dans l'herbe humide. Mon cerveau pourtant, malgré moi, essaie de saisir chaque bruit venant de l'extérieur, chaque phrase, chaque éclat de mots qui rebondissent jusqu'entre les murs de ma cellule. Et toujours, régulièrement, le cliquetis du trousseau de clés des gardiens comme les clochettes des vaches que l'on a emmené paître au matin et qui rentrent le soir à l'étable, seules ou à la queue leu-leu.

Parfois, les bruits s'estompent, comme si une troupe d'ivrognes ou de noceurs s'éloignaient jusqu'à se perdre dans les derniers reflets du soleil couchant, juste une touche sombre, à peine esquissée, sur une toile de Watteau ou du Lorrain. Bientôt, ce sont les dernières lueurs du jour : sa langue vient lécher les murs gris et toxiques des Baumettes. Vais-je pouvoir dormir ? vais-je pouvoir mourir ? Je ressens enfin la solitude. En début de soirée, elle vient s'allonger près de moi, sur ma couchette. Je ferme les yeux et sa présence me va bien. J'ai grandi seul, vécu seul, rêvé seul. Elle et moi, nous nous entendons bien. A présent, je meurs tout seul. Tout seul, déjà, je suis mort. C'est ça. C'est ce qu'il faut que je me dise et me répète : je suis mort, je suis mort, je suis triplement mort. Je suis mort qui dit mieux ? comme dit la chanson de Jacques Higelin. Je suis mort. Je m'invente ça maintenant depuis trois jours : je suis mort. Je crois que c'est ça qui me permet d'échapper au suicide. Je suis mort, à quoi ça sert de tenter de mourir quand on est déjà mort ? C'est comme si on voulait encore faire cuire un œuf dur...

Mardi 4 septembre – 23 heures passées – idées noires et carré blanc

"Au matin j'avais le regard si perdu et la contenance si morte, que ceux que j'ai rencontrés ne m'ont peut-être pas vu..." [A.Rimbaud](#).

Il m'est nécessaire, pour survivre, dans cet état de mort sociale dans laquelle je plonge, de ne pas penser, ou de tenter de penser le moins possible au monde qui fut le mien jusqu'à ma chute. Hier matin, lundi, mon avocat a dû téléphoner à mon travail. Il a dû leur annoncer que je ne reprendrai pas le service. Que j'étais incarcéré. Et mon boulot, mes obligations de tous les jours, et tout le reste, à présent, je le sais, sont restés dans ce monde-d'au-delà, un monde dont je suis à présent définitivement déchu. Tout est perdu : que suis-je devenu ?

'Carré blanc !' Me voilà mort, certes, et pourtant, à chaque instant, je tente de relier encore et encore, malgré tout, le monde-d'ici au monde-d'avant, de me connecter à ce qui fut, à ce que j'étais il y a quelques jours, il y a quelques heures à peine. Et chaque mise en relation mentale, chaque correspondance entre le monde des vivants, que j'ai quitté, et celui des morts, qui m'accueille à présent, me sont insupportables et particulièrement douloureuses. A chaque fois que j'y pense, c'est comme une lame, une pointe que je m'enfonce dans l'œil, jusqu'au cerveau et qui me brise les os à l'intérieur. Je les entends qui souffrent, je les sens craquer.

Alors, cette nuit, pour moins pleurer, j'invente le carré blanc. Du bricolage, là encore, j'en conviens. J'ai trouvé ce carré blanc dans mes bagages, mes souvenirs : dans les programmes télé de mon enfance. Je me rappelle qu'il y avait, à cette époque, le 'rectangle blanc' sur le côté de l'écran pour indiquer qu'il s'agissait-là d'un programme interdit aux enfants.

Je me rappelle – je devais avoir dix ans - un film en noir et blanc, particulièrement provoquant. Le carré blanc, pour masquer l'image entière d'un homme et une femme en collant figurant la nudité des amants, avait été agrandi jusqu'à occuper tout l'écran. Seule, sur les marges, apparaissait encore l'évocation de la scène délictueuse. Cette image de l'interdit est toujours là, bien gravée, puisque je peux la faire renaître de ma vieille mémoire !

Voilà comment, à présent, je m'invente un grand carré, un rectangle blanc qui me sert à cacher, à chaque fois que cela me revient, le monde que j'ai perdu. Ce grand carré blanc, je me le colle au milieu du front surtout la nuit, à l'endroit du cerveau où viennent s'agglutiner les images que forme l'esprit avec tout leur cortège de fantômes. Il faut bien ça pour m'empêcher de retourner d'où je viens.

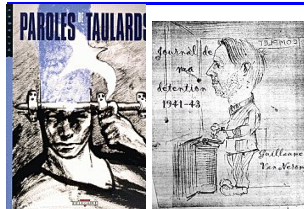
Ou plutôt c'est l'inverse : ce n'est plus moi qu'il faut retenir : d'ici je ne risque pas de m'échapper ! Non : ce sont toutes ces images, tous ces reflets provocants du vivant, à qui je dois interdire absolument tout contact avec moi. Il faut leur empêcher de venir voir de ce côté-ci des choses, de transgresser les murs de ma prison. Je dois leur barrer l'accès de ma cellule mentale : ils me sont toxiques, leur place n'est pas ici. Qu'ils restent dehors !

Bien entendu, ce qui est dur c'est qu'à tout instant, *ils ou elles*, ces reflets et ces images, essaient de passer par les bords. Parfois ils ou elles se tapissent comme des ombres qui attendent le moment propice pour surgir et resurgir, jusqu'à m'envahir, lorsque ma vigilance se relâche. A d'autres moments, c'est le carré blanc lui-même, que j'ai péniblement tendu, qui se délite et s'estompe et qui finalement devient translucide. Je vois à travers. Je les vois à travers, alors que je ne devrais plus les voir, et leur présence me fait douloureusement mal. Je tente de les chasser, je retends la toile défectueuse, j'épaissis sa texture...

Je me battrais encore ainsi toute une partie de la nuit comme je l'ai fait les nuits précédentes, en tentant de maintenir cette grande voile blanche, autant que faire se peut, dressée devant moi. A la fin, épuisé, peut-être finirai-je par m'assoupir. Plus ou moins, jusqu'à présent, ce grand carré blanc me permet de tenir et de ne pas devenir fou. Mais je dois rester constamment mes gardes.

Peut-être pensent-ils - pensent-elles - bien faire en m'apparaissant ainsi, sans prévenir, en me rendant visite, en s'invitant ainsi jusque dans ma conscience sans que je les y autorise ? Je ne leur en veux pas : les fantômes, je le sais, ont la vie dure. Publié par Bruno des Baumettes sur

05 - PAROLES DE TAULARDS



Un journal des journaux, une prison des barreaux...

Dans cette page vous trouverez des témoignages et des extraits de journaux de détenus, des bandes dessinées, des liens à lire, à écouter, des lettres d'outre-tombe gravées dans la peau, parfois...

De profundis O. Wilde (1898) : [En anglais \(Listen\)](#)

Le journal de G. Von Nerom (1942) : [Extraits](#)

Paroles de Taulards - BD (1999) : [BDboum](#)

Jean-Marc Rouillon (2004-2007) : [Chroniques carcérales](#)

La prison... ou (2007) : [Les premiers jours en prison](#)

Jacqueline Day (2008) : [Matricule 836](#)

Matricule 144 303 (2008) : [Quelques traits au crayon...](#)

[Laurent Jacqua](#) : La guillotine carcérale (2003) / J'ai mis le feu à la prison (2010)

Danzig Baldaev (réed. 2010) : [Russian Criminal Tattoo](#)

Brigitte Brami (2011) : [La prison ruinée](#)

Jean-Marc Mahi (2011) Théâtre : [Un homme debout](#)

Christophe de la Condamine (2011) : [Journal de taule](#)

Berthet One (2011) BD : [L'évasion](#)

Nicoby et S. Ricard (2012) BD : [20 ans ferme](#)

Ban public : [Témoignages de la vie carcérale](#) / [Philippe](#) / [Christophe](#)

France info (26/02/13) : Aïssa Lacheb : [Scènes de la vie carcérale](#), Ed. [Au diable Vauvert](#)

Quand les détenus revendiquent : [Paroles collectives](#) (Ban public)

Rue89 (08/02/13) : [Le choc techno des ex-taulards](#),

Criminocorpus : [La vie au bagne](#), Lettres de détenus réunies par Hélène Taillemite

Journal de ma détention (1941-1943) de Guillaume Van Nerom

Transcription: Maurice Servranckx ©2002 (www.ceauthors.com/journal.doc)

Extraits... *Guillaume Van Nerom est Belge. Il fut détenu par les Allemands entre 1941 et 1944 dans différents centres de détention : Breendonck, quatre mois et demi, prison de Louvain, dix-sept mois, citadelle de Huy, jusqu'en novembre 1943, Vught (en Hollande), jusqu'en septembre 1944.*

Après l'évacuation de ce camp, il est déporté en Allemagne, à Buchenwald et à Flossenbürg, où on le voit pour la dernière fois entre le 16 et le 19 avril 1945. Selon des témoignages, il meurt d'épuisement au cours d'une marche forcée entre deux camps de concentration.

Commentaires de M. Servranckx :

Le «*Journal de ma détention*» est un hymne à l'espoir toujours déçu, sans cesse renaissant, d'un homme ordinaire qui, plongé dans l'univers concentrationnaire, trouve le moyen et la force de décrire le drame tout comme la monotonie du quotidien, avec lucidité, dignité, commisération, humour même.

Le contraste entre la brutalité décrite dans la première partie du journal et la discipline carcérale moins rigoureuse de la seconde faisait espérer l'élargissement à brève échéance du prisonnier et son heureux retour à la vie de famille. L'avant-propos nous prévient que Guillaume ne connaîtra pas ce dénouement heureux mais, tout au contraire, un regain de souffrances physiques et morales, par la déportation vers des camps de redoutable mémoire, et qu'il mourra à bout de force, en 1945, quelque part en Bavière.

"Combien d'innocents ont péri comme lui, combien encore souffrent et meurent anonymement près de soixante ans plus tard. Rares sont ceux qui ont pu laisser un pareil témoignage qui nous crie : « *Soyez vigilants, pour que la grande noirceur ne vous recouvre pas une fois de plus !* »"

*** **3 décembre 1941** - À notre arrivée, nous sommes conduits dans une salle faisant environ 65 m de longueur par 10 m. de largeur et 4 m. de hauteur, garnie de tables et bancs et de lits avec draps, oh ! merveille pour nous qui en sommes privés depuis près de cinq mois. Après avoir avalé un bol de soupe et fumé une bonne heure avec permission « officielle » (d'où vient le tabac, mystère), nous nous couchons à 21h. Le lendemain à 7 h, lever, toilette et repas. À 8 h., causerie et jeux, à 10 h 30, promenade d'une demi-heure à trois quarts d'heure, retour à la chambre, dîner de légumes et de pommes de terre.

18 janvier 1943 - L'après-midi, je consulte un médecin dentiste (identité protégée), détenu comme nous et chargé de nous donner des soins. Je passe vraiment un bien mauvais moment car il doit procéder à l'extraction de deux molaires et d'une dent de sagesse (sagesse qui ainsi, se retrouve amputée du quart !). Les choses se présentent mal et la séance dure un long moment mais enfin, l'opération s'achève. Le dentiste est fourbu et moi, quasi-mort. J'avale deux cachets d'aspirine et plus tard, un de Luminal. Peut-être parviendrai-je à fermer l'oeil.

21 janvier 1943 – J'ai la tête bien malade. Le médecin à qui je fais la remarque me dit que je dois m'estimer heureux d'en être quitte à si bon compte, car, dit-il, « *sur les quelques quinze mille extractions à mon actif, il ne s'en est jamais présenté de pareilles.* »

27 janvier 1943 - J'essaie de secouer le cafard du docteur, sombre et rêveur, et il me raconte sa lamentable histoire : « *Je suis marié et j'ai deux enfants, garçon et fille. Ma femme est charmante mais un peu tête folle, ce dont ses frères et sœurs usent et abusent contre moi. J'ai deux bureaux de consultation. Depuis mon arrestation je constate du relâchement chez mon épouse, se manifestant par des plaintes de manque d'argent et autres reproches non fondés. Pour une somme dérisoire elle a cédé mes bureaux, tout le matériel et la clientèle, à une espèce de rasta qui fréquentait trop assidûment la maison à mon gré. C'est du vrai vol. Aussi ai-je engagé un avocat pour faire opposition à cette affaire. En plus, je viens d'avoir la visite de mon frère qui me dit : Mon pauvre, ta femme a une conduite scandaleuse et tes enfants sont en de bien tristes mains. Tu comprends qu'avec de telles nouvelles je ne sois pas à la joie !* ». Je passe avec ce malheureux à peu près tout le temps disponible afin de lui remonter le moral.

3 février 1943 – On amène aujourd'hui un garçon de dix-sept ans arrêté pour distribution de journaux et de tracts. N'est-il pas malheureux de voir un enfant de cet âge enfermé dans un borborygme pareil pour s'être laissé entraîner à un acte qui ne correspond à rien. Ce petit est maintenant le cadet de la chambrée. Le doyen est âgé de soixante-huit ans...

3 février 1943 - Puisqu'il est sans cesse question de la chambrée, je vais tenter d'en préciser les aspects. La salle a 65 m de long sur 10 m de large, avec une cinquantaine de fenêtres garnies de barreaux. Il s'y trouve une cinquantaine de lits à deux étages, garnis de matelas bourrés de fibre de bois, douze grandes tables et une cinquantaine de bancs.

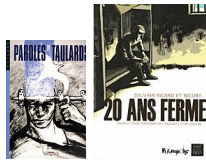
Les détenus sont de formations très diverses : maçon, terrassier, serrurier, peintre de façade et peintre d'art, mineur, paysan, coiffeur, marchand ambulant, commerçant, agent des chemins de fer, agent de tramway, officier de l'armée, aviateur, médecin, architecte, ingénieur, dentiste, diamantaire, horloger amateur, et j'en passe.

On peut trouver ici des gestes de camaraderie, mais plus fréquemment un esprit de découragement, de méchanceté, de jalousie et de médisance. Ce sont là les moindres reproches que l'on puisse adresser à ce pauvre troupeau ! À la table de travail, mes voisins immédiats sont deux braconniers qui ne parlent que de vols et rapines. Nous avons des ressortissants russes, polonais, italiens, belges de toutes les provinces, deux commissaires de police (d'Ostende et de La Louvière), des prêtres, députés, sénateurs et même des ministres.

Ce soir encore arrivent cinq jeunes détenus transférés de St-Gilles. Le cadet de seize ans me confie que sa mère et sa sœur sont aussi détenues, et que tous trois en ignorent la raison.

Samedi 13 février 1943 – Depuis deux ou trois jours, la nuit surtout, j'éprouve de vives démangeaisons. Le médecin m'examine. Horreur, je suis infesté de poux. J'en suis quitte pour une friction de tout le corps au pétrole, quel parfum ! J'empeste à tel point que mes voisins de table trouvent que la soupe goûte le pétrole. Nous nettoyons la chambre à l'eau et il faut voir les combines

de la plupart des jeunes gaillards, qui ne sont pas fichus d'essorer un torchon, pour échapper à la corvée.



Paroles de taulards Collectif - Eric Corbeyran, [Association Bd-Boum](#), 1999
Pour la première fois, l'univers carcéral s'ouvre sur le monde à travers la bande dessinée. Six détenus, soutenus par le scénariste Corbeyran, ont conçus des récits où se reflètent leur histoire personnelle, leurs angoisses, leurs aspirations... Pour laisser ensuite les dessinateurs de premier plan en donner leur vision graphique. De ce travail sans équivalent sont nées treize histoires d'une force et d'une vérité exceptionnelle : pour le lecteur, ce sont d'autant d'occasions de franchir bien des barrières...

BD Boum a coordonné la trilogie *Parole de taulards*, *Paroles de taule* et *Paroles de parloirs* (Delcourt), une série de témoignages sur l'univers carcéral, qui donne libre expression aux détenus, aux gardiens et aux familles.

20 ans ferme

Nicoby et Sylvain Ricard en collaboration avec Futuropolis et [Ban Public](#) décrivent l'univers carcéral au 20ème siècle en bande dessinée.

"Entre humiliations, bagarres, sévices, séjours répétés au mitard, absence d'intimité, gardiens obtus, fonctionnaires humanistes, visiteuses et aumôniers idéalistes et loi du plus fort, « 20 ans ferme » raconte avec force la vie quotidienne d'un taulard en France dans les années 80 et 90.

"Ce récit est suivi d'un dossier réalisé avec l'association Ban Public, mettant en regard les articles de loi et les principaux événements intervenant dans le livre, tels que les fouilles corporelles, les soins médicaux ou encore l'accès à l'éducation..."



Berthet One : L'évasion «L'Evasion» est une BD écrite et dessinée en prison par Berthet One. Une plongée dans l'univers carcéral. Une succession de tranches vie vécues et racontées par le dessinateur, [Berthet One](#). L'incarcération, la vie au sein de la prison avec les co-détenus et les matons, les visites au parloir, les cours... Rien n'échappe au petit oeil malin de notre héros qui nous raconte ses aventures avec humour et décalage. «L'Evasion», ou la plongée dans le quotidien du taulard, vue de l'intérieur..

Jean-Marc Mahy - Un homme debout

Jean-Marc Mahy joue au théâtre. Seul en scène, il raconte sa propre histoire dans [Un homme debout](#). Créé en 2011 au Festival d'Avignon - [Lire le synopsis](#)

Ce Belge de 44 ans n'est pas un acteur. Il est libéré en 2003, après dix-neuf ans de prison. Il y a connu l'abandon de ses proches, la tentative de suicide, l'accoutumance à l'héroïne... Et trois années d'isolement total... [Lire la suite](#).

Une rencontre entre Jean-Marc Mahy et des mineurs incarcérés.

Christophe de la Condamine : Journal de taule (2011)

<< 'Journal de taule' est le récit d'une véritable personne qui est plongée de façon inattendue dans le milieu carcéral. Christophe de la Condamine a ressenti dès le début de son incarcération un besoin d'écrire, non pas pour le plaisir de raconter, mais d'abord pour se protéger. Pour lui, il était important de distancier le corps et l'esprit...>>[Lire la suite](#)

Jean-Marc Rouillan - Chroniques carcérales (2003-2007) Avril 2004.

"Hôpital Lyon Sud, début avril. Au bout d'un long couloir sombre, l'escorte m'accompagne jusqu'à la cellule 19, la plus éloignée des sas blindés de la porte d'entrée, sans doute pour que je ne sois pas tenté de prendre la poudre d'escampette. C'est un aquarium sans fenêtre sur l'extérieur, juste un vasistas condamné près du plafond..."

"Impression d'étouffement.

"Une soufflerie incessante et bruyante diffuse une chaleur tropicale. « Nous avons trop d'immuno-dépendants dans le service... »

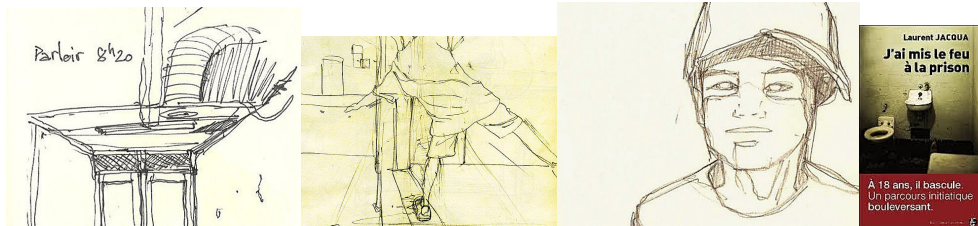
Derrière la vitre du couloir, les flics m'observent. La nuit, lors des trois rondes horaires, ils utilisent leur lampe électrique. Selon l'équipe, c'est dans la gueule, question qu'on sache bien qu'ils sont là. Qu'ils veillent !

"Dans la pièce à côté, une voix implore une cigarette. Les gardes refusent. Les infirmières le font patienter. Une demi-heure plus tard, il quémante encore. Et ainsi des heures durant.

"Plus loin, je n'aperçois que des formes dans des lits, plus de bruit, seules des veilleuses pâles. « J'ai téléphoné à votre femme, elle viendra samedi. » Je me dis : « J'y suis », comme soupire un marin débarquant au port après un long voyage. Si souvent les longues peines s'achèvent dans des mouvoirs comme celui-ci..." ([Lire la suite](#))

Et [d'autres chroniques](#) encore...

Jann-Marc Rouillan a été incarcéré de 1987 à 2011 pour ses activités au sein du groupe Action directe. Placé en liberté surveillée depuis mai 2011, il décrit dans ses [Chroniques carcérales](#) quatre années de réflexions menées sur son quotidien carcéral, depuis lequel il regarde également le monde du dehors, dit « libre ». Ces chroniques sont initialement parues dans le mensuel de critique sociale CQFD. Entretien avec J.M. Rouillan sur les prison (Nov. 2012 - Radio Campus CF) : [écoutez](#)
source : Matricule 144 303



Source : [Matricule 144 303](#)

Laurent Jacqua : La guillotine carcérale (2003) / J'ai mis le feu à la prison (2010)

Laurent JACQUA a été condamné en 1984 à 10 ans de prison. Il avait alors 18 ans. Cette date marquera le début d'un engrenage carcéral, auquel s'ajoutera la découverte de sa séropositivité. Il ne sortira finalement qu'en décembre 2009.

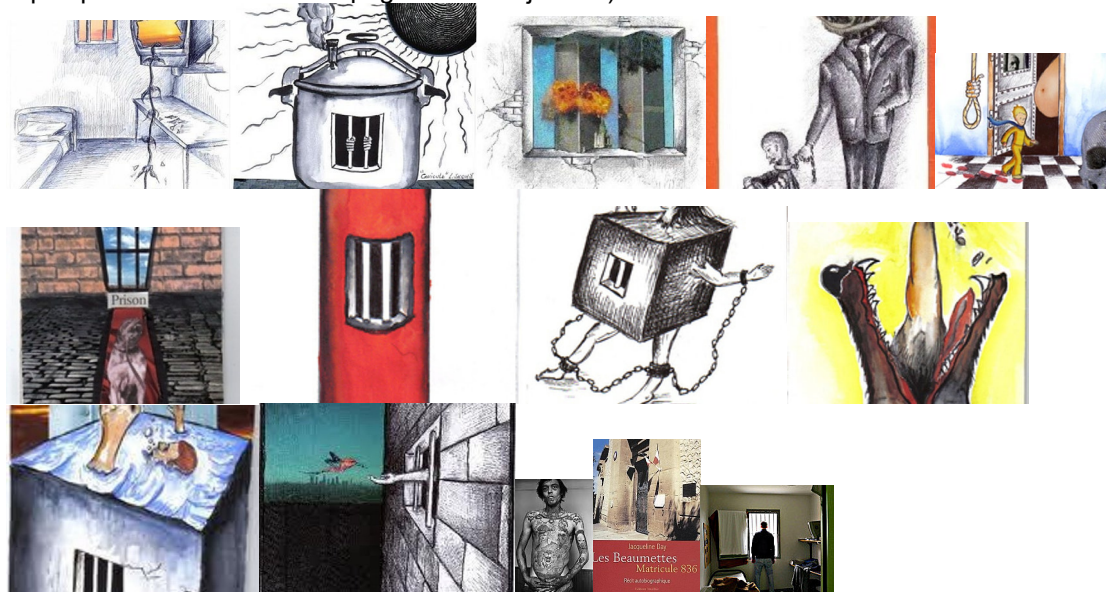
(Voir son [interview](#))

Durant cette période d'enfermement quasiment ininterrompu, Laurent JACQUA ne cessa d'exprimer son point de vue.

Il publie «*La guillotine carcérale. Silence, on meurt*», en 2003 (éd. Nautilus) et «*J'ai mis le feu à la prison*», en 2010, (éd. Jean-Claude Gawasewitch Éditeur).

Pendant son incarcération il met en place le premier blog écrit depuis une cellule, qu'il tient toujours, «[Vue sur la prison](#)».

Non content d'écrire, Laurent dessine aussi. Voici quelques uns de ses dessins (et d'autres que j'ai repris pour illustrer certaines pages de mon journal).



Danzig Baldaev : Russian Criminal Tattoo (rééd. 2010)

L'encyclopédie *Russian Criminal Tattoo* en 3 volumes ([Réédition 2010](#)) est un témoignage authentique rassemblé par Danzig Baldaev, ancien gardien de prison.

Plus de [3000 tatouages](#) en croquis ou photos, recueillis dans les prisons et les bagnes de l'ex-Union Soviétique. Classés et documentés, ces dessins réalisés sur plus 30 ans témoignent des fantasmes, de critiques des régimes politiques, de revendications, d'amours, de preuves, souvenirs ou souvent au contraire pour ne pas oublier.

De très profondes photos de Sergei Vasiliev viennent compléter les récits et les dessins entre humour troublant, dureté des hommes et de la vie et amour du pays.

Jacqueline Day : Matricule 836 (2008)

Condamnée à vivre de longues années en prison, l'héroïne va devoir affronter les affres de cet univers fermé, ignoré du monde. Avec ses humiliations, ses peurs, ses fréquentations parfois hasardeuses, ses peines, ses expériences plus ou moins bénéfiques...

Mais au bout du chemin, la liberté retrouvée, un espoir qui vous fait vivre et supporter le moment présent, comme le soleil qui réapparaît au bout de la nuit, annonçant un jour nouveau.

Et pourtant, dans cet univers sombre, tout n'est pas que désolation ; les relations humaines peuvent y prendre, sous forme d'amitié, une autre dimension. '[Matricule 836](#)' est un témoignage vivant et poignant sur ce milieu carcéral, ce monde si redouté et si méconnu...

Voilà une femme de caractère et d'écriture ! [Ecoutez](#) cette ex-taularde des Baumettes qui raconte l'histoire de sa vie ! Publié par Bruno des Baumettes sur

[09-05 - en quarantaine ? - en quarantaine !](#)

Mercredi 5 septembre – 13 heures – en quarantaine ?

Suis-je en quarantaine ?

Rien n'arrive. Rien ne se passe. J'ai le sentiment, depuis hier d'être mis à l'isolement. C'est pas qu'un sentiment : depuis qu'on m'a déménagé dans cette cellule, - une cellule 'tout confort', j'en conviens -, je ne vois que la tête du surveillant et celle de l'auxi qui distribue la *gamelle*. [*C'est ainsi qu'on appelle le repas qu'on nous sert. L'auxi qui s'en charge est, quant à lui, dénommé : 'gameleur'.*] Bonjour !

Bonjour... Rien d'autre à nous dire. Ce matin je me suis réveillé à sept heures. J'ai laissé la télé allumée toute la nuit, pour bien m'abrutir. J'ai fait, dès mon réveil quelques exercices physiques (abdos, fessiers, pectoraux). Dame ! il faut bien s'entretenir. A huit heures on nous apporte de l'eau chaude pour le petit-déj. [*L'eau chaude du matin, c'est un privilège dont ne bénéficie que les détenus arrivant – ensuite, soit tu as de quoi te faire chauffer de l'eau dans ta cellule, soit tu déjeunes à l'eau froide.*] On nous distribue aussi du café-chicorée soluble et du lait en poudre. Prévoyant comme un rat, j'ai gardé de la veille de quoi manger. Le petit déjeuner, pour moi, c'est sacré ! Et le matin, j'ai encore de l'appétit...

Je fais à nouveau du sport en chambre toute la matinée. Le repas de midi a été frugal. J'ai presque encore faim. Je m'allonge et je me cale devant la télé : un reportage sur Ramsès II – l'Egypte me va bien : c'est plein de momies. Un mort doit s'y sentir à l'aise. Je n'ai plus rien à fumer mais je peux m'en passer (pour l'instant). Par contre, j'aimerais bien aller marcher, comme les premiers jours. A deux heures, ils viendront bien me chercher. Sinon je suis résolu à faire du sport dans ma cellule.

J'ai écrit tout à l'heure deux lettres au juge que je compte remettre à mon avocat quand celui-ci voudra bien me rendre visite. Je prépare une autre lettre. Celle-ci, je compte la remettre à l'auxi ce soir, à l'heure de la gamelle. Une lettre pour Adrian. J'ai son numéro d'écrou et de cellule. Il est dans ce même bâtiment, au troisième étage, je suis encore au premier. Il faut bien que je lui écrive quelque chose, mais quoi ? les mots me paraissent fades et me manquent.

Je veux lui dire que je suis ici et tout le reste. Je lui écris en français et en roumain. "*Mi-e dor de tine*". Je n'ai aucune espérance. *L'espérance...* n'est-ce pas là le pire des maux, resté au fond d'une boîte ? Ah ! j'aurais préféré qu'un autre sort nous réunisse, mais ainsi-soit-il : je m'invente un dialogue avec lui : des mots de pacotille, des paroles ridicules. "*Toi ici, moi ici, et peut-être je ne te reverrai pas d'ici ta sortie prochaine*". "*Bonne route, donc*", "*și drum bun*"...

Pour lui seulement, je ne mettrai pas le carré blanc. Son souvenir est vivace. Son absence m'a été longue, depuis son incarcération. Dire que je ne l'ai vu que trois fois une demie-heure en cinq mois, seulement ici lors des parloirs. A présent, le fait de le savoir dans ce même bâtiment, *si près*, cela vient, malgré tout, presque adoucir mon anéantissement. Le reverrai-je une fois ?

Le souvenir du bonheur a un goût d'autant plus subtil qu'il ne peut être – en ce qui me concerne – que fugace. Certes, y-en a qui sont abonnés au bonheur, j'en connais, mais pour moi : "*mauvais sang ne saurait mentir*", on me l'avait plus d'une fois prédit. J'étais bien prévenu...

A la télé, ils ont prévu un grand soleil pour cet après-midi. Accepterai-je sans mot dire mon isolement ? Drôle d'isolement pourtant. La lourde porte qui m'enferme est une véritable éponge – ou plutôt : une passoire – pour le bruit. Il me semble – aux échos des allers et venues qui me parviennent - que certains détenus ont droit de 'libre-circulation', qu'on les autorise à se promener dans les coursives. Ça crie, ça court, ça s'interpelle. Leurs éclats de voix m'atteignent ici comme de la mitraille. A cela se rajoutent les coups sur les portes – coups de poings, coups de pieds, et ces appels, sans cesse :

"Surveillant ! Oh ! surveillant !" Je ne sais pas si jamais je pourrai m'y faire. Dieu ! que cette prison est bruyante !



Mercredi 5 septembre – 18 heures – En quarantaine !

C'est à deux heures, ou quelque chose comme ça que j'ai ressenti pour la première fois (aux Baumettes, en tout cas) le sentiment d'enfermement. Je crains qu'on m'ait (pour mon bien) supprimé la promenade. Ou, pire, qu'on m'ait oublié. Dur, dur.

Suis-je donc si malade ? si différent ? si nocif pour les autres ? Ou les autres sont-ils si dangereux pour moi qu'on doive me tenir enfermé en permanence ?

A 14 heures 15, voilà que je me surprends à frapper moi-même à la porte pour appeler. A petits coups discrets, il est vrai, sans même donner un vrai, un bon coup de pied contre la porte. Personne ne m'entend, personne ne vient. Je reprend ma gym. Les autres détenus sont déjà partis en promenade.

A 14 heures 30, j'appuie sur le bouton d'appel d'urgence. Surprise : ça marche. On me demande ce qui se passe. Je demande pourquoi on ne vient pas me chercher. La voix me répond qu'elle va se renseigner. Fin de l'appel. A 15 heures, j'appelle à nouveau. On me dit qu'ils n'ont pu joindre personne pour s'informer : la voix ne sait pas. Je ne rappellerai pas.

A 15 heures 30, on vient enfin me chercher. Je pense que c'est pour la promenade. « *Parloir avocat* », me dit-on. Je quitte ma cellule.

Je m'engage dans une nouvelle traversée, vers de nouveaux labyrinthes : j'explore d'autres passages dans la pénombre, je grimpe d'étroits escaliers en colimaçon, je franchis d'autres portes, je me cogne contre d'autres murs. Et des gardiens partout comme s'il en pleuvait. Des détenus qui vont et viennent. Des appels dans le haut-parleur. Quelques auxis en bleu de travail qui font semblant de nettoyer. Ça grouille de vie, dans tous les coins, et je ne parle même pas des rats que je croise au détour d'un couloir.

J'arrive enfin à l'espace des parloirs-avocats. J'ai à peine le temps de m'asseoir dans la grande salle d'attente réservée aux détenus. Mon avocat est déjà là. C'est lui qui m'a attendu. On a oublié de venir me chercher. Il a pourtant annoncé sa visite s'étonne-t-il. Je lui souris tristement. Il me reçoit dans un petit bureau, jouxant d'autres petits bureaux, tous vitrés, destinés aux entretiens.

Il commence à me parler de mon affaire. Sa voix est forte. Je lui demande s'il veut bien parler plus bas. Ici tout s'entend. *'Maître, nous ne sommes pas aux temps des plaidoiries'*, ai-je envie de lui dire. Je l'écoute avec patience. Je feins de m'intéresser à ce qu'il me raconte.

Un excellent homme, cet avocat. Il tente de me rassurer. C'est ce qu'il fit déjà lors de nos brefs entretiens pendant ma garde-à-vue. Bien sûr, il ne me sortira pas de là, mais, enfin, il me remonte un peu le moral. Il est persuadé qu'il va pouvoir demander une liberté provisoire. Je fais semblant de le croire. Il ne me sauvera pas, le bonhomme, mais il est bien sympathique tout de même.

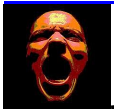
En me quittant, il me serre la main. Personne ne m'a serré la main depuis l'autre jour, dans le fourgon cellulaire, quand j'ai salué le type avec lequel on m'avait menotté. Avant de retourner dans ma cellule, on me fouille à peine. Je redescend les escaliers en colimaçon. Je regagne tout seul le quartier des arrivants. Je connais à présent le chemin de retour.

En retrouvant ma cellule, je questionne le surveillant. Celui-ci me confirme que je n'aurai plus de promenade jusqu'à vendredi. Je ne l'interroge pas sur le bien-fondé de cette décision. Ils auraient pu tout de même me le dire avant. Bien : j'attendrai vendredi pour voir le jour.

Je le questionne aussi sur les douches. (Dans ma nouvelle cellule, il n'y a pas de douche et cela fait deux jours que je ne me suis pas lavé de haut en bas.). Il me conseille de me laver "à l'ancienne", me dit-il. (J'apprécie l'expression : "à l'ancienne".) "A la bassine", rajoute-t-il, des fois que je n'aurais pas compris. Bien : nous nous laverons à l'ancienne. Je lui demande enfin si je peux avoir des cigarettes.

Il me dit qu'il ne sait pas, qu'il ne fume pas, que je verrai ça demain. *Demain, demain, demain*, sa tirade ne me rassasie pas : j'aurais aimé en griller une. C'est bientôt la fin d'après-midi, je fais encore un peu de gym. Le soleil pénètre dans ma cellule pendant quelques minutes encore. Je me colle la figure contre les barreaux pour goûter ses rayons. C'est agréable. Je ne me sens pas si mal que ça : j'ai pu enfin parler à quelqu'un aujourd'hui. Publié par Bruno des Baumettes sur

[09-06 - des cris dans la nuit - une adresse faite au chef](#)



Jeudi 6 septembre – une heure du matin - des cris dans la nuit

Je me suis endormi comme il fallait. Sans même m'en rendre compte. La télé est restée allumée. Le bruit m'a réveillé, je pense que c'est à cause du son que j'ai dû laisser trop fort. Il y a un documentaire, encore sur l'Egypte.

Non, , cette fois-ci ce n'est pas la télé qui a dérangé mon sommeil, ce sont d'autres cris, d'autres voix qui viennent d'ailleurs.

Des phrases dont je ne comprends pas le sens, des appels auxquels répondent d'autres appels. Voilà que dans ma prison les cellules se parlent en écho. Des insultes grossières, des vociférations, puis des coups de pieds sur des portes qu'on cogne. La clameur augmente et se propage. Le bruit devient vacarme. Je n'ai aucune idée de ce qui cause tout ce tapage.

C'est à présent tout l'étage qui se met à vibrer, ou plutôt : à faire le waï. J'ai la sensation d'être suspendu dans la canopée d'une jungle tropicale, parmi une troupe de singes hurleurs. Décidément, l'être humain n'est pas un animal furtif. Est-ce par un besoin impérieux de communiquer ? Il est une heure du matin, pourtant : l'heure de dormir pour les gens honnêtes !

Certes, me dis-je, c'est aussi ici pour eux une façon d'exister, de hurler leur existence au-delà des quatre murs qui les contiennent. A un moment je crois reconnaître la voix d'un des gaillards que j'ai croisé les jours précédents en promenade : « *Ho ! surveillant ! Ho ! Surveillant !* ».

A son âge, j'en aurais fait de même peut-être : j'aurais gueulé moi-aussi et frappé à la porte. Pour dire quelque chose, au moins. A présent, je reste silencieux. Je n'ai rien à gueuler, rien à revendiquer, rien à déclarer.

[Plus tard, j'apprendrai qu'il s'était sûrement agi d'une coupure de courant, coupures très ... courantes dans les étages, et qui déclenchent, de cellule en cellule l'ire des détenus qu'on laisse ainsi dans le noir ou privés de télé, selon le type de panne, parfois des heures durant, surtout la nuit. Peut-être ont-ils loupé ce soir le film porno de Canal plus ?]



Jeudi 6 septembre – midi et quelques – Une adresse faite au Chef

Je pense qu'on m'a complètement oublié dans cette cellule. Je ne comprends pas qu'on ne me donne pas au moins un paquet de tabac, et qu'on ne me permette même pas d'en commander.

J'interroge le surveillant du matin. Un petit gros pas très dégourdi. Il me dit – et ça semble être ici une réponse rituelle – qu'il ne sait pas, que c'est pas lui qui s'en occupe. Je ressens cet oubli comme une 'injustice'.

Bizarre comme sentiment ? Je me dis que les autres ont dû avoir du tabac et pas moi. (Enfin, comme je ne vois personne, je ne sais pas vraiment si c'est la même chose pour les autres.) J' imagine que non, qu'à eux, on doit leur offrir – ou plutôt leur en vendre – du tabac. Qu'on me prive juste à moi ! Je suis bien décidé à réagir.

A la première heure, j'écris une lettre pour le chef. J'en profite aussi pour lui demander pourquoi, par dessus le marché, on me prive de promenade et de douche : qui ne demande rien n'a rien, dit un proverbe, « *those who beg in silence starve in silence* », semble rajouter Kim en me souriant...

Finalement, je ne la donnerai pas cette lettre. Je suis bien trop petit pour cela. Je sais que d'un point de vue strictement physiologique, je peux me passer de tabac. Je peux me passer de promenade aussi. Je peux enfin me passer de douche... J'acquerrai du tabac la semaine prochaine, je prendrai le soleil bientôt, je me doucherai un autre jour. A midi, le maton (un autre, pas celui de ce matin) me dévisage longuement : il me demande si je veux me doucher. Je dois avoir l'air d'un clochard.

Ça fait une semaine, à présent que je ne me suis pas changé, si ce n'est de culottes. Heureusement, je porte des sandales d'été, sans chaussettes. Je me suis lavé pourtant ce matin, 'à l'ancienne'. Je lui répond que ça va aller : que j'ai adopté la bassine. Par contre, j'en profite pour lui demander pourquoi on ne me permet pas de sortir en promenade. Il a l'air tout surpris. Il me dit que j'ai droit au moins à une heure de promenade par jour. "*C'est dans le règlement*". Il me dit que cet après-midi on viendra me chercher. Les choses s'arrangent donc. Je ne me sens pas si mal à présent dans ma coquille de pierre. J'investis ma nouvelle demeure : une niche pré-mortuaire, pour moi tout seul. Une demeure somme toute provisoire puisque je sais que demain on me changera de cellule. Publié par Bruno des Baumettes sur

[09-07 - vers un nouveau départ - cellule 2XX6](#)



Vendredi 7 septembre – midi – vers un nouveau départ

Ce matin, par dessus l'épaule du maton, je cherche le regard de l'auxi qui distribue l'eau chaude, un grand Batave maigre et gentil. Il me fait juste un signe de la tête. Je comprends qu'il a pu faire passer la lettre que j'ai écrite avant-hier à Adrian et que je lui ai confiée.

Cela me donne du baume au cœur, je lui souris en guise de remerciement. C'est mon dernier jour au quartier des arrivants. Il me tarde d'en sortir.

Le maton, le même qu'hier midi, me demande si je veux aller en promenade ce matin. Cette fois-ci, je n'hésite pas. On me sort de ma cellule. Je suis tout seul entouré de gardiens. Je ne croise aucun autre détenu de l'étage. Je descends. On me conduit jusqu'à une cour, à l'extrême-gauche du

bâtiment. Ce n'est pas celle des arrivants. Lorsque j'y pénètre, il y a déjà là une dizaine de types. Ils me dévisagent à peine. Je ne les regarde pas.

Tout est calme.

Personne ne vient vers moi. Je ne vais pas vers eux. J'ai besoin de marcher. Je ne veux que marcher et surtout ne pas parler, ne rien dire à personne. Je ne sais pas où ni avec qui je suis tombé.

La promenade se passe. Je marche, je marche, je marche et je mange du soleil. Lorsque arrive l'heure de remonter je dois expliquer qu'il faut qu'on me ramène dans 'mes appartements', au quartier des arrivants. Les autres, eux, se dirigent vers un autre étage, par un autre escalier. [*Ce sont, en fait, les 'isolés', mes futurs compagnons que je rencontrais-là pour la première fois.*]

De retour en cellule, le maton du matin que je croise à nouveau me demande si tout s'est bien passé. Tiens ? quelqu'un semble ici se préoccuper de mon sort. « *Oui, merci, tout s'est bien passé* ». (Mais l'administration pénitentiaire me doit au moins quatre heures de promenade et de soleil dont elle m'a privé indûment ces derniers jours. Je tiens les comptes.)

Je lui renouvelle ma demande concernant le tabac. Il me dit que je n'ai pas dû remplir '*le bon de cantine*'. (Plutôt : c'est qu'on a oublié de me le faire remplir.) [*La cantine, ce sont les commandes que font les détenus et qu'ils payent de leur pécule.*] Il me promet qu'on me remettra un '*bon arrivant*' qui me permettra de recevoir du tabac dès la semaine prochaine. Au moins, cela aura pour heureuse conséquence, d'ici-là, de devoir moins fumer. De retour en cellule, je prépare mes quelques affaires, mes draps et ma couverture. Après le repas on vient me chercher pour me conduire dans mes nouveaux quartiers.



Vendredi 7 septembre – 17 heures – cellule 2XX6

Installé juste sous le plafond, j'écris, allongé sur ma nouvelle couchette. Je reprend mon journal. En-dessous, Patrick, mon nouveau [*et mon premier*] compagnon de cellule, regarde la télé.

Nous venons de partager le repas ensemble. Pour finir, il m'offre un bout de fromage : va pour le fromage ! Avant qu'on me déménage, en tout début d'après-midi, je suis reçu par la 'directrice' (je ne connais pas exactement sa fonction et son grade), celle que je nommerai donc ici la '*directrice*', entre guillemets : la '*directrice du bâtiment A*'.

Je fais avec elle le point sur ma (triste) situation. Je lui montre combien je suis crasseux et combien j'ai besoin, avant qu'on m'apporte peut-être des vêtements de l'extérieur, de pouvoir me changer. Elle prend un rendez-vous pour moi au '*vestiaire indigents*'. *Indigent*, moi : quelle chute vertigineuse ! Mais enfin je ne peux pas rester dans cet état.

Je lui parle aussi du tabac. Elle me fait remplir un '*bon arrivant*'. J'en profite pour commander, sur ce même bon, un tricot de peau, du café et deux rouleaux de papier-Q. Je veux garder ma dignité, même en prison. Je lui dis, les yeux baissés, combien je crains de me retrouver avec une de ces petites frappes qui peuplent les Baumettes. (J'ai encore en mémoire les insultes et les menaces d'hier, mais je ne lui en parle pas). Elle m'assure que mon futur co-cellulaire est quelqu'un de calme et presque de mon âge ("*47 ans*" me dit-elle). Je la quitte, à la fois inquiet de ce déménagement et heureux d'échapper à cet étage où je n'ai plus ma place. Je serai logé dans la cellule 2XX6, Bâtiment A, 2ième Nord, au quartier des '*isolés*'.

« *Bonjour, je m'appelle Bruno* ». Je viens de franchir le seuil de ma nouvelle cellule. La porte s'est refermée derrière moi. Je tiens dans les bras mon trousseau : mes draps, ma couverture et une cuvette en plastique avec, dedans, mon nécessaire de toilette, mon assiette et mon bol. Un bonhomme est allongé sur la couchette. Il se tourne vers moi. Il me dévisage un moment, en se redressant sur son coude. « *Je te reconnais, me dit-il. C'est avec toi que j'ai fait le trajet dans le fourgon, l'autre jour. Tu t'en souviens ?* ».

Je ne sais plus. Le monde carcéral est petit. En effet, c'est sûrement, peut-être, l'homme avec qui j'ai fait le trajet, l'homme à qui j'ai serré la main, celui avec qui j'ai partagé les mêmes menottes lors de mon transfert, il y a une semaine maintenant : celui avec lequel je fus co-menotté. Mais comment aurais-je pu le reconnaître ? Je n'avais pas eu le temps, bousculés que nous étions, de vraiment le fixer, ni même de pouvoir lui parler. Je ne l'ai plus revu depuis. Et puis je croise ici tant et tant d'autres têtes. Je tente d'éviter tant et tant de regards aussi...

Il s'appelle Patrick. Je saisis à présent pourquoi je ne l'ai pas revu à la descente du fourgon cellulaire. Il a dû rejoindre directement ses quartiers, pressé d'échapper, et je le comprends, à la compagnie des autres détenus. Il m'accueille aimablement. Il ne me raconte pas grand chose. Patrick n'est pas un grand bavard, j'aurai le temps d'en prendre la mesure. Les présentations faites, je me dois de choisir une couchette. Il y a en a trois, superposées. Patrick occupe la couchette du milieu.

J'hésite. M'installerai-je au rez-de-chaussée, près du sol ou au deuxième étage, à un mètre sous le plafond, au risque d'escalades hasardeuses ? J'opte pour l'étage le plus haut. Ainsi serai-je plus près

du ciel. Si jamais en Enfer, il y a un ciel. On discute à peine, de tout et de rien. Dès notre premier échange, Patrick se montre sympathique, rassurant et protecteur. Il n'ajoute que les quelques mots qu'il faut. La cellule est sordide (et c'est peu de le dire!) – j'y reviendrai – sordide mais correctement tenue. Je lui avoue que c'est la première fois que j'entre en prison. Voyant que je n'ai rien à fumer, il tient à m'offrir une cigarette qu'il va récupérer auprès de la cellule d'à-côté par un trou qui communique. De là, on lui fait passer du tabac à rouler. Cette cigarette a le goût suave d'un verre de bienvenue. Comme je n'ai rien fumé depuis plusieurs jours, j'ai la tête qui tourne un peu. Il me dit qu'il est en détention depuis six mois, qu'il est prévenu. *Prévenu*, c'est-à-dire : pas encore condamné mais placé en détention préventive, comme je le suis moi-même. Il compte bientôt sortir, il en est persuadé. Je lui demande une allumette : « *pour toucher du bois* ». Il me sourit, d'un sourire fugace : seuls ses yeux s'illuminent : des yeux bleus qui ne vous regardent pas, sauf en quelques moments fugitifs où s'établit la connivence.

La télé est allumée. Patrick tient continuellement la télécommande à la main. C'est son objet fétiche, son doudou. Heureusement, le son n'est pas fort du tout. Je lui dis ma hantise du bruit : de ces bruits, de ces cris, de ces coups qui ici, depuis mon arrivée, me pénètrent et me poignent – c'est le terme que j'emploie : me poignent. Il m'indique du menton la fenêtre. Je suis à nouveau placé dans une cellule côté cour. « *Le soir, y-a tellement de bruit qu'il faut bien augmenter le volume ! Sinon on n'entend rien* ». Nous verrons bien ce soir...

Quelques conseils à présent sur la tenue du ménage. Patrick se dit très à cheval sur la propreté. Ça tombe bien, moi aussi. Il me parle beaucoup des cafards et de la chasse quotidienne à laquelle il se livre. Il me parle aussi de son ex-co-détenu. Un garçon de vingt-huit ans, plus jeune que lui, - libéré à présent il y a trois semaines -, et qu'il semble avoir beaucoup apprécié. « *Il était très tranquille* », me dit-il. La conversation me rassure. J'ai le sentiment d'être bien tombé.

Ensuite vient le temps des mises en garde. Patrick me prévient contre nos voisins, tous nos voisins : « *Ici, il faut tout planquer, ne rien laisser apparent. Il faut dire qu'on n'a pas, même si on a. Ou sinon ils ne te lâcheront pas...* ». Il me prévient aussi (mais sûrement pas suffisamment) : « *Ils vont vouloir savoir pourquoi tu es là.* » Il ajoute : « *De toute façon, ici, tout finit par se savoir.* ». J'en frémis. Mon visage doit rester impassible. Je ne réponds rien.

« *Soit prudent surtout pendant la promenade : fais attention avec qui tu parles et de quoi tu parles.* ».

Je lui demande s'il faut que j'évite de sortir. « *Au contraire ! me dit-il, sinon, ils penseront que tu as peur...* ». Effectivement, j'ai peur. Mais j'écouterai sagement ses conseils : demain, je prendrai mon courage à deux mains, je sortirai en promenade. J'ai trop besoin de lumière et de soleil, d'ailleurs...

L'heure du repas est arrivée, on nous apporte la gamelle. Il n'y a ni chaise ni tabouret dans la cellule. Juste un petit coin de planche où poser la nourriture. Depuis six mois, Patrick mange debout, il me propose de faire de même. Je préfère manger assis : je prendrai mon premier repas sur mon lit perché, dans ma nouvelle niche, en haut dans ma cabane près des étoiles. Patrick me fait passer la barquette et un bout de pain. Après, il prendra même le soin de laver ma cuillère pour m'éviter de descendre à nouveau. Pour finir, il m'offre un bout de fromage : va pour le fromage !

Publié par Bruno des Baumettes sur [09-08 - des soupirs dans la nuit - à la douche là-dedans !](#)



Samedi 8 septembre – Une heure ? - des soupirs dans la nuit

Il doit être une heure du matin, plus ou moins. Ici je n'ai pas de montre et rien qui me dit l'heure. Cette fois-ci, ce ne sont pourtant pas les hurlements des cellules d'à-côté qui m'ont réveillé. J'ai bien pris soin, hier soir, de mettre du P-Q dans les oreilles en guise de boules Quiès pour ne pas être trop dérangé. Je me suis endormi tranquille, rassuré par la présence de Patrick, mon nouveau compagnon de détention. Les tapages extérieurs m'ont paru moins terribles.

La nuit est douce : une première nuit en paix, la première depuis mon arrestation. A demi-réveillé, à présent, je garde les yeux fermés. J'entends. J'entends des halètements et des soupirs. C'est bien ça qui m'a réveillé : des halètements et des soupirs. Je me retourne et j'ouvre un œil. Ça vient de la télé qui est encore allumée : c'est le film porno de Canal +. Je jette un coup d'œil rapide pour m'en convaincre. Pas de doute, c'est bien ça. Je n'ai pas le cœur à ce genre d'ouvrage. Je ferme les yeux à nouveau et je tente de m'extraire de ce scénario où je désire être ni acteur, ni spectateur.

Tout est immobile pour le reste : dans la cellule rien ni personne ne bouge. Mais avec ça à la télé, pas moyen de dormir. Au bout de quelques minutes, j'entends un léger ronronnement venant d'en-dessous. Je décide de me pencher par-dessus ma couchette : un étage plus bas, seulement éclairé

par les lueurs du film de cul, Patrick dort comme un ange. Une cuisse déborde de son drap et il tient toujours la télécommande. Il a dû s'endormir devant (ou avant) le film porno.

Je descends les étages le plus discrètement possible. A la clarté des images qui me servent de lanterne, je vais pisser à ciel ouvert. Je bois un verre d'eau que je me sers au lavabo. Puis j'éteins la télé, directement sur le bord de l'écran. Je remonte ensuite me coucher. Patrick s'est endormi son doudou à la main.



Samedi 8 septembre – 7 h 30 – à la douche là-dedans !

Je me réveille bien avant sept heures. Je reste allongé, les yeux accrochés au plafond. Patrick dort encore comme un loir. Aujourd'hui samedi (comme c'est le cas le mardi et le jeudi) nous avons droit à la douche collective.

Ici, de ce côté, les douches sont à sept heures du matin. Tout à l'heure, Patrick et moi, nous nous lèverons pour être prêts quand le gardien passera. Je prépare ma serviette, mon savon et un slip de rechange.

Pour pouvoir être à l'aise, j'ai quitté mon vieux jean's. Patrick m'a fait don d'une sorte de pantacourt un peu déchiré sur le cul, décoré de grands motifs de fleurs hawaïennes bleues et rouges. Il me va trop large, mais en serrant un peu la ficelle, ça tient. Il me file aussi des tongs qu'il a en trop : une paire qu'il a cantinée et qu'on lui a livrée, par erreur, en pointure 43. Patrick chausse du 39 : il est petit de taille. (Petit mais costaud !). Il a été bon pour commander une autre paire à son pied. Merci, Patrick : avec mes tongs et mon bermuda, me voilà équipé !

J'ai droit auparavant aux préventions d'usage : « *Ici, aux Baumettes, surtout, surtout, surtout on ne prend pas la douche tout nu* ». Des types se font frapper pour cela, et méchamment amocher, rajoutent-il. Aux Baumettes, il faut rester pudique. J'enregistre. Il me dit aussi que seule la moitié des douches fonctionne, celles du côté gauche, et, attention, pas toutes : « *Elles coulent plus ou moins !* ». Ce matin, il m'accompagnera, pour ma première douche.

Le gardien arrive, Patrick sort le premier. Il ouvre le chemin. Je le suis. Mais au sortir de la cellule, sur le seuil, le gardien m'arrête : on n'a pas le droit de circuler en short ou en bermuda dans les couloirs, même pour se rendre aux douches, m'apprend-il. Je m'excuse en disant que je ne savais pas. Devant lui, je dois remettre mon vieux jean's. C'est aimable qu'il ait la patience d'attendre : il peut tout aussi bien refermer la porte et me priver de douche ce matin.

La salle des douches n'est qu'une cellule aménagée. Moins de neuf mètres-carrés où se bouscule dans une crasse indicible plus d'une dizaine de détenus. L'avantage de notre cellule, la 2XX6, c'est qu'elle est située non loin, en début de rang. Comme les gardiens ouvrent les portes les unes après les autres, nous sommes ainsi parmi les premiers à pouvoir y accéder. Ensuite, c'est la queue et il faut attendre. Cinq douches qui fonctionnent plus ou moins : cinq douches pour plusieurs dizaines de prisonniers. Je comprends que beaucoup ont renoncé à se laver-là et préfèrent, en cette saison, se doucher à l'eau froide dans la cour, en promenade, ou se laver 'à l'ancienne' dans leur cellule : 'à la bassine'. L'eau ici est chaude pourtant, alors j'en profite pour laver ma culotte à même la peau, comme on le ferait en camping : cette prison est un camp de vacances qui durera pour moi, je le crains, des années. L'air se charge de vapeur, de sueur et de promiscuité, jusqu'à en être saturé.

Publié par Bruno des Baumettes sur

[09-08 - la cour aux pointeurs](#)



Samedi 8 septembre – 13 heures – Dans la cour aux pointeurs

Patrick m'a bien prévenu. Je sais à quoi m'attendre. Il va me falloir encore 'jouer serré' – mentir ou me taire, comme d'habitude. Cela ne me rassure pas. Déjà ce matin, aux douches, j'ai pu me faire une idée de la faune.

L'estomac un peu serré, j'avale mon petit déjeuner : un bol de lait (du vrai, pas celui en poudre de la gamelle), du lait en brick que Patrick a cantiné : un vrai bol de lait et de chicorée. Il prend soin de moi le brave homme !

Il est huit heures, le temps est venu de descendre. Patrick restera en cellule, il gardera les murs. Il ne m'accompagne pas, comme il l'a fait ce matin aux douches. Cette fois-ci, il ne me guidera pas, ne corrigera pas mes premiers faux-pas.

En passant, comme les autres détenus qui descendent en même temps que moi, je laisse aux gardiens de l'étage ma carte 'pass-Baumettes' – une carte plastique jaune avec ma photo, mon nom et mon numéro d'écrou qu'on m'a remise à mon arrivée. [On nous la retient lors des promenades ; elle

nous est, par contre, obligatoire pour pouvoir circuler ailleurs dans l'établissement. Si on la perd, qu'on nous la fauche ou la détruit, elle nous est facturée quinze euros. Dame, en prison, tout se paie !].

A la queue leu-leu, dehors nous nous frayons un chemin, telle l'armée de Pharaon, entre les immondices qui jonchent le long passage qui mène à la cour. [*Le week-end, les auxis affectés au nettoyage ne travaillent pas. Les ordures que jettent les prisonniers par les fenêtres s'entassent et il me faut apprendre à circuler dans cet océan de pourriture : jusqu'au lundi matin, les Baumettes auront les pieds dans la merde.*]. Comme il fait déjà chaud, l'odeur devient vite insupportable.

Je rassemble tout mon courage, celui qui me reste. Je ne regarde personne et je commence à marcher. Heureusement, comme la veille, il y a peu de monde ce matin. Comme la veille, je choisis la fuite. Je suis décidé à marcher sans arrêt durant ces trois grandes heures. Il y a un portique de sport équipé d'une barre. Je tente quelques exercices, entre deux tours de cour.

Deux jeunes, - l'un, tout jeune, à qui je donne même pas vingt ans [*Abe*], et un autre, un peu plus âgé et beaucoup plus costaud [*Krédif*] (il doit faire du culturisme, le gaillard !), se sont mis à l'entraînement. Ils s'encouragent l'un l'autre. Ils sont en short, torse-nu, et leur peau brille au soleil.

Au bout d'une demie-heure, peut-être trois-quart d'heure, ça y est : on m'interpelle. Deux bonhommes, me font signe. J'hésite à m'arrêter. Ils insistent. L'un, le plus âgé a le crâne rasé et une gueule d'assassin. Il m'impressionne un peu. [*Je le nommerai Habib, mais – comme d'ailleurs, l'ensemble des noms que je donne à mes personnages –, son prénom est fictif. Le bougre, ou la bête, devrais-je dire ? elle, a bien existé. Depuis ce jour, je n'en aurai pas fini avec lui.*]

Je m'approche. Je ne me souviens même plus si même ils me demandent mon nom. Par contre, leur première question est : « *Pourquoi t'es ici ?* ». Que leur répondre ? Je dis que c'est pour une affaire de mœurs – une fille, plus jeune que moi. « - *Mineure ?* me demandent-ils. - *Plus de quinze ans, je leur dis.* ». Déjà, j'ai trop parlé. L'un des deux, le plus jeune [*Tomy*], un garçon tout maigre, dont le corps, torse-nu, est couvert de balafres et de scarifications crie à qui veut l'entendre : « *Pointeur !* ». Je suis anéanti. Ça y est, je suis fait.

Je tente un léger signe de la tête, je veux lui dire : '*non*', ou : '*c'est pas ça*' ou : '*je suis désolé*'. Je sais que je ne convaincs personne. J'imagine qu'à ce moment-là, le regard de l'ensemble des autres détenus de la cour s'est tourné vers moi. Où fuir ? où me cacher dans cette cour à peine grande comme un terrain de basket ? Et même pas un arbre pour m'abriter de la foudre. Je m'éloigne en marchant plus vite que les tours précédents.

Depuis une table en béton située à l'autre bout, un homme de grande stature, habillé en habits de ville, la cinquantaine, se lève. Il s'approche de mon accusateur : « *Tu sais, il ne faut pas juger.* », lui dit-il. [*C'est Jean-Marie, celui qui deviendra, après le départ de Patrick, mon futur co-cellulaire.*]

Rien d'autre n'arrivera jusqu'à mon retour en cellule. J'ai l'estomac comme une serpillière. Je n'ai plus qu'à marcher et marcher encore. Marcher et manger du soleil pour ne pas vomir. Marcher et tenter de survivre, jusqu'à onze heures au moins, jusqu'à ce qu'on vienne nous chercher. Enfin, c'est l'heure, enfin, on nous remonte. Je fais tout pour tenter de croiser le regard de personne. Ce n'est pas facile...

Avant d'être admis à l'étage, il nous faut encore patienter, coller les uns aux autres dans un étroit escalier. Je me coince entre deux détenus de mon âge. J'essaie de me faire tout petit, plus maigre encore que je le suis déjà. La porte du quartier des isolés reste fermée jusqu'à l'arrivée des gardiens qui viendront nous ouvrir. L'attente peut durer : elle me paraît interminable. Les barreaux de ma délivrance s'entrouvrent enfin. On me rend ma carte. Je regagne ma cellule, presque : j'y cours ! Patrick est là comme s'il m'attendait. Il se lève et me demande comment ça s'est passé. Je le sent inquiet. Qui ? quoi ? que m'a-t-on demandé ? qu'ai-je répondu ? Peut-être a-t-il perçu mon désarroi, lui en cellule, moi dans la cour ? Je lui relate les événements, ce que j'ai dit, ce qu'on m'a renvoyé. Ses yeux s'agitent de tout côté, sans jamais croiser les miens. Pourtant, je cherche son regard, son appui, au moins : sa consolation. « *Je t'avais pourtant prévenu, qu'il me dit ! Tu as trop parlé ! Il fallait pas.* ». Il me décrit ce que je risque à présent. Que faire ? « *Cet après-midi, tu devras redescendre.*

Absolument, rajoute-t-il. *Tu diras que c'est pas ça, qu'ils n'ont pas compris. Tu inventeras une histoire...* ». J'ai la gorge nouée. Patrick m'offre une cigarette. A midi, je n'ai pas eu d'appétit. Soit ! cet après-midi, je descendrai à nouveau. Je descendrai, comme on va à l'abattoir.

Publié par Bruno des Baumettes sur [09-09 - Adevărat înviat ! presque ressuscité !](#)



Dans la nuit du samedi au dimanche 9 septembre – Adevărat înviat ! presque ressuscité !

Patrick m'a prodigué ses derniers conseils. « *Assieds-toi auprès des plus âgés... Fais attention à ce que tu dis...* », etc., etc. Une dame-chaperonnesse n'en ferait pas moins pour sa jeune protégée.

Je le sens bien inquiet, autant pour moi que pour lui. Sa solidarité aura des limites, je le sais ; surtout si ça tourne mal. Nous venons à peine de faire connaissance, je viens à peine de m'installer dans 'sa' cellule. De toute façon, comme il m'a décrit la chose, il ne pourra pas s'interposer. Cela pourrait arriver à n'importe quel moment. A lui tout seul, il ne fera pas le poids. Il pense bientôt sortir, m'a-t-il dit, et d'ici là, il ne souhaite pas d'ennui. Je le comprends. A quatorze heures, je quitte la cellule, pour rejoindre la promenade, et je me dis que c'est peut-être la dernière fois.

Tout ici dedans m'engonce de noirceur. Je remets ma carte pass-Baumettes aux gardiens. Je descends les escaliers et je m'engage dans le petit couloir qui mène à l'extérieur. Je passe sous un portique détecteur d'objets métalliques qui dénote par sa modernité, dans cet univers de fin 19ième. (On dirait comme un scanner tout neuf installé par aubaine dans un vieil hôpital). Je franchis ensuite le seuil du bâtiment : la puanteur des barquettes à moitié dévorées que les détenus ont vomies-là est suffocante.

Les deux cours directement attenantes sont encore désertes. Tout à l'heure, elles se peupleront des promeneurs qui descendront des autres quartiers. Je suis le troupeau. Nous prenons à gauche, protégés sous une fine toiture de tôle sensée nous abriter de ce qu'on nous verse encore, en ce moment-même, sur la tête : il pleut de tout ici ! Je regarde où je mets les pieds parmi les immondices. Machinalement, mon regard s'attarde sur quelque objet échoué-là : un bout de miroir brisé où se reflète le ciel, un fruit mûr tombé-là et que, dans d'autres jardins, j'aurais aimé goûter.

J'entre dans l'arène. Le passage de l'ombre à la lumière est brutal. La cour est déjà pleine, beaucoup plus que ce matin. Elle bruisse d'une foule prête à une mise à mort. Une vingtaine, une trentaine de détenus, de tout âge, des blancs, des noirs, des basanés, s'y rassemblent ; derrière moi, d'autres suivent encore. Va y-avoir du monde, et moi au milieu de tout ça.

Tout retour en arrière m'est impossible. Je doit pourtant faire bonne figure et tenter de tenir mon rôle. S'il m'arrive quelque chose, rien ne me sauvera. Pas un seul gardien à l'horizon, juste deux miradors lointains aux vitres noircies qui assistent placidement à la scène. *[Depuis longtemps déjà, les surveillants ont déserté les promenades, craignant pour leur propre sécurité.]*

Je suis les conseils de Patrick. Cet après-midi, je ne marcherai pas. Je rejoins les tables de béton écrasées de soleil. Les plus âgés sont assis, les jeunes leur ont laissé la place. Je choisis le plus grand, celui qui me paraît le plus costaud : c'est un noir de mon âge, d'au moins un mètre quatre-vingt-dix, au bas mot. J'ai l'impression, tout assis qu'il est, qu'il me dépasse d'une épaule. Je reste debout à côté de lui. Il y a deux types attablés en face, mais j'ai décidé que ce sera lui. S'il faut que je m'abrite, je choisis l'arbre le plus solide.

[On le surnomme Le Martiniquais. J'apprendrai ensuite que c'est notre voisin de cellule, celui qui nous a fait passer la veille du tabac par le trou. Un gars sérieux et calme, condamné à plusieurs années de détention, et qu'on déplace, en France, de prison en prison, environ tous les quatre mois.]

Je ne dis rien. Peut-être juste : "Bonjour, je m'appelle Bruno." . La formule habituelle, quoi... Je m'assois à sa droite. Ça ne semble pas le gêner. Les choses et les gens tournent tout autour de nous. Chacun s'occupe de ce qu'il a à faire, c'est-à-dire, pour la plupart : de rien. Personne ne m'interroge, on ne me demande rien en particulier. C'est comme si tout se passait bien. Le grand Noir discute avec les deux autres types. Je reste un long moment ainsi à faire semblant d'écouter leur conversation. Je n'y entend rien. En tout cas, je ne retiens rien de ce qu'ils peuvent échanger.

Au bout d'un moment, la chaleur, augmentée par la réverbération du soleil sur la table en béton, est éprouvante. Je me rend compte que je transpire beaucoup. Mon tee-shirt et surtout mon jean's suintent de sueur et me collent à la peau. Ma gorge est sèche, il faut que j'aille boire. Plus loin, des détenus se sont assis par terre, à l'ombre du muret qui nous sépare de la cour de droite. Allons ! je me lève et je marche : encore je suis vivant.

Je rejoins le petit groupe installé à l'ombre. Comme eux, je me trouve un bout de journal qui traîne dans la cour pour y poser mes fesses. Ce n'est pas que j'ai peur de me salir : sale, je le suis déjà. Mais c'est pour faire comme eux... Je me cale auprès d'un malabar. *[Celui qui deviendra, les semaines à venir, mon meilleur camarade : Momo-la-Cayolle.]* Il me sourit, il lui manque une ou deux dents sur le devant. Nous échangeons nos premiers mots. Un nouveau premier 'bonjour'. Il partage sa cigarette avec moi.

Cet homme a la carrure d'un rugbyman. Il est presque plus large que haut. Lui aussi, comme beaucoup d'autres ici, à la tête rasée. Décidément, c'est une mode. Ça fait sûrement partie de l'apparence qu'il faut se donner pour bien paraître entre ces murs. A bien le regarder, c'est vrai qu'il ressemble à ce qu'il est : *un taulard des Baumettes*. J'ai, avec lui, ma première vraie discussion, d'homme à homme, de celles qu'entretiennent deux prisonniers qui partagent le même sort. Et ce brin de conversation me rassure.

[Avec Patrick, en cellule, c'est autre chose : nous devons apprendre à vivre, à manger, à dormir et à péter ensemble, c'est-à-dire : à nous supporter, à vivre en couple, en quelque sorte.] Je ne le connais

pas mais je le sens attentionné à mon égard, et surtout : bienveillant. Je comprends qu'il perçoit mon angoisse, malgré – ou peut-être : à cause de – la roideur qui m'étreint. Juste m'offre-t-il une cigarette et quelques mots de 'bienvenue', quelque assurance que tout se passera bien pour moi, et qu'avec lui et quelques autres au moins, ici je n'aurai rien à craindre. Je n'en demande pas plus. A cinq heures, je rejoins ma cellule. J'ai hâte d'annoncer à Patrick que tout s'est bien passé et que je suis vivant : en vérité, ressuscité, presque ressuscité. Publié par Bruno des Baumettes sur [09-09 - Bébert, le truand au grand cœur](#)



Dimanche 9 Septembre – midi – Bébert, le truand au grand cœur

Ce matin, je suis vraiment motivé. Ça s'est si bien passé hier après-midi. Patrick me prévient encore : il faut que je sois accepté par les autres : c'est ici la meilleure des protections quand on n'est pas soi-même un grand costaud. Je m'étonne tout de même que Patrick, lui, ne descende pas. Il me dit qu'il n'a pas envie actuellement et qu'il préfère le calme de la cellule. Grand bien lui fasse !

Quant à moi, j'ai envie de marcher ce matin, envie de profiter du soleil, envie aussi de revoir Momo-la-Cayolle, mon nouveau copain de promenade.

J'ai failli pourtant rater le passage du gardien. Il est venu nous ouvrir plus tôt. Il est à peine huit heures, même pas. Je n'ai pas eu le temps de mettre mes sandales. Je sors en tong, à la va-vite : pour marcher, ce n'est pas l'idéal. Qu'à cela ne tienne, j'en profiterai pour faire du 'relationnel'. Malgré leur tête rasée, ils ne m'ont pas l'air si méchant que ça.

Dans la cour, je m'aperçois que Tomy est déjà là. C'est lui qui m'a dénoncé et traité de '*pointeur*'. Je feins de l'ignorer et j'évite son regard. La stratégie de l'évitement me paraît la plus pertinente, même si j'ai bien conscience, que dans cette petite cour, fatalement, à un moment ou un autre, on sera bien obligé de se croiser. *Wait and see*. Par contre, Momo-la-Cayolle n'est pas descendu. Je suis un peu déçu. Les détenus qui fréquentent la cour le matin ne sont pas forcément ceux de l'après-midi. Ils sont moins nombreux, en tout cas.

Assis à l'une des tables, je fais la connaissance de Bébert. Patrick m'a parlé de lui. Un vieux de mon âge. Ses cheveux, qu'il a dû raser il n'y a pas longtemps, ont repoussé suffisamment pour laisser paraître leur blancheur. Bébert, pourtant svelte et vif, est, en comparaison du reste des détenus, un vieillard chenu. Que dire alors de moi ?

Il joue aux mots fléchés et a posé ostensiblement à côté de lui un livre en japonais – ou plutôt un livre de japonais, un bouquin de poche intitulé : '*le japonais en 40 leçons*'. Je m'assoie en face de lui. Je le regarde. Avec ses lunettes cerclées, c'est vrai qu'il fait très 'intellectuel'. Cela ne m'impressionne guère : "*Comment peut-on apprendre le japonais en 40 leçons*", me dis-je à moi-même ?

« - *Tu as le bonjour de Patrick. - De qui ?* me répond-il - *De Patrick...* ». Il semble ne plus se souvenir qui est Patrick. Plus tard ça lui reviendra en mémoire. Son accent marseillais très prononcé finit par me convaincre que Bébert n'est peut-être pas si intellectuel que ça. Pourtant, il porte cet accent de façon fort respectable. Ce n'est pas ce nouvel accent dévergondé, celui qui traîne dans les cités, ce marseillais plein d'immigrés qui parlent ici le "Un-trois", comme ailleurs l'argot du "Neuf-trois" a remplacé la gouaille des titis parisiens. Non, Bébert, lui, cause le marseillais traditionnel, celui qui fleure bon le pastis et l'aioli. Bébert lui : il vernacule le marseillais pagnolesque.

J'ai besoin de compagnie et de distraction. Alors je m'intéresse à ses mots fléchés. Il me fait volontiers partager la grille sur laquelle il planche. Nous mots-croiserons ensemble une grande partie de la matinée. Il est sacrément fort, le bougre !... (Quant au japonais, je doute qu'il en soit au même niveau).

De temps en temps, un promeneur, plus jeune s'arrête et nous regarde faire. La plupart, je le devine, savent à peine lire et écrire. Beaucoup d'entre eux sont étrangers, et, s'ils savent lire et écrire, ce n'est pas en français. Ils ne restent donc pas et continuent leur ronde. C'est dommage. Seulement un seul viendra s'asseoir avec nous. Il se prénomme Damien. Il doit avoir vingt ans et quelques, mais pas grand chose de plus.

Le discours de Bébert change alors du tout au tout. Il se met à hausser le ton. Il prend une posture plus altière et déterminée. Je découvre que Bébert est un truand marseillais, d'une famille sicilienne, détenu-là pour d'obscures raisons dont il saura se laver. Il parle d'armes à feu, qu'il aurait planquées, de vengeance qu'il ourdit contre ceux qui l'ont dénoncé, de kidnapping et de corps découpés qu'on ne retrouvera jamais. Damien l'écoute comme un enfant à qui on raconte l'histoire de Pierre et le loup. Bébert est captivant, il a trouvé son public. C'est vrai qu'il dit tout ça si justement. Avec des mots et un accent – le même accent marseillais qu'auparavant, mais qui, cette fois-ci, lui donne une tout autre allure - qui forcent le respect. Il a la classe de ceux qui sont fichés au grand banditisme. Si bien que je suis alors (presque ?) porté à vouloir tout croire.

Ainsi, je me trouve aux Baumettes, dans une cour de prison, - la cour des grands -, en compagnie de Bébert, le truand marseillais – d'origines siciliennes, qui plus est – et qui joue aux mots-fléchés avec moi. Bébert, un truand qui, raffinement subtil, parle (ou, pour le moins : apprend) le japonais. Chapeau l'artiste !

Et il insiste bien sur ses origines siciliennes et même qu'il en rajoute : comme s'il désirait nous montrer ses lettres de noblesse, comme s'il voulait nous apporter la preuve de son pedigree mafieux, de son engeance criminelle. Me voilà en bonne compagnie ! Il accompagne son discours de gestes rageurs et décidés.

A ce moment-là, une mouche qui vient malencontreusement se poser sur son livre subit sa foudre. D'un tour de main précis et vif, il la saisit, tourne le poing vers le ciel, comme s'il voulait se venger du Bon dieu, et puis il libère la pauvre bête en lui laissant la vie sauve. Damien est sidéré, je suis ébloui. Bébert est un personnage : un truand au grand cœur qui relâche les mouches sans les exécuter. J'espère pouvoir jouer avec lui très souvent aux mots-fléchés. Il est sacrément fort, le bougre !

Publié par Bruno des Baumettes sur [09-09 - un dimanche en promenade](#)



Dimanche 9 septembre – 19 h 30 – un dimanche en promenade

En promenade, cet après-midi, je fais la connaissance de Jean-Marie : ce grand bonhomme, la cinquantaine, qui est intervenu la veille en s'adressant à Tomy, suffisamment fort pour que je l'entende, et que les autres l'entendent aussi : « *Il ne faut pas juger, tu sais...* ».

Il est plus grand que moi, il me dépasse presque d'une tête. Il se porte bien, se tient bien droit, habillé comme s'il sortait du bureau.

Il dénote dans le paysage avec ses pantalons de tergal, sa chemise nylon repassée et boutonnée et ses chaussures de ville. Il ne lui manquerait plus que la cravate et la serviette de cuir.

Je l'ai observé hier après-midi et ce matin dans la cour. Il passe une partie de son temps à marcher, à faire des tours à pas pressés, seul ou en compagnie d'autres détenus. L'autre partie du temps, il est assis à discuter ou bien à écrire. Il est toujours très entouré, c'est un personnage important du quartier des 'isolés', à n'en pas douter. Il parle à tout le monde et chacun vient le saluer.

Je profite qu'il marche pour lui emboîter le pas. Nous marchons de conserve pendant près de deux heures. Momo-la-Cayolle est là, Momo : mon nouvel ami des Baumettes. Il se joint à nous et nous randonnons ainsi à trois. C'est en marchant qu'on a le plus de choses à se dire.

Chacun parle de ce qui l'intéresse ou le préoccupe. On *péripapète* et, aussi, on se tait. Nos conversations se croisent et, parfois, se rejoignent. J'ai appris, ou, plutôt je fais l'apprentissage de l'usage de la parole ici : savoir dire et ne pas dire. Je dois surtout apprendre à faire confiance. Cela sera, peut-être, le plus difficile.

Jean-Marie est un homme fort occupé. L'été finissant, ses activités vont bientôt reprendre. Cela fait une année qu'il est incarcéré, en détention provisoire lui-aussi. Une détention provisoire, je m'en rend compte, qui peut durer longtemps !

Depuis, il a appris ici à occuper son temps. Il me fait la liste des ateliers et des activités auxquels il participe. Dans quelques jours, me dit-il, il n'aura presque plus de temps pour descendre en promenade, tant il a de choses à faire. Entre autres, il me parle de l'activité sport. J'apprends ainsi qu'il y a une salle de gym où les détenus comme nous peuvent aller s'entraîner. Ça ne figurait pas dans le guide de 'bienvenue'. *Je plaisante...*

« *Pour nous, ceux du Deuxième nord [i.e. : les 'isolés'], nous n'y avons droit qu'une seule demie-journée par semaine. Dans les autres quartiers, ils ont deux, peut-être trois demies-journées. Mais, c'est déjà assez bien pour nous...* », rajoute-t-il, avec philosophie. Momo-la-Cayolle me confirme. Lui aussi est inscrit à la salle de sport.

« *C'est calme, le surveillant chargé de l'activité est sympathique. L'ambiance est bonne : ceux qui y vont, c'est pour faire du sport. En plus, me dit-il en souriant, la douche est formidable : c'est propre, l'eau est chaude et on peut y rester tant qu'on veut. Y-en a qui y restent plus d'une heure !* ».

Jean-Marie m'explique comment faire pour s'inscrire : il me faut faire un courrier. Soitte, je ferai le courrier. Je lui dis, *explicitement*, s'il veut bien *appuyer ma demande*. Il parlera de moi au surveillant-moniteur. Je devine que c'est aussi comme ça qu'ici ça fonctionne.

Jean-Marie me parle aussi de l'école et m'invite à y venir, La rentrée est prochaine, dans quelques jours zà peine. Là, j'hésite : qu'aurais-je à y faire ? qu'aurais-je à y apprendre, que ferais-je assis sur un banc avec des bonhommes ne sachant, pour la plupart, ni lire ni écrire. J'y réfléchirai, plus tard.

En tout cas, pour le sport : je suis partant. J'ai besoin de prendre soin de moi. Si ce n'est *moralement* (pour cela, j'attends l'œuvre de la Justice), si ce n'est *psychiquement* (j'espère encore un rendez-vous avec un psy), au moins *physiquement*.

Cet après-midi est étonnamment calme, comme par un beau dimanche, un après-midi de campagne. Dans la cour, nous sommes une majorité de '*vieux*', tous presque de mon âge. Pardon, je dois dire '*d'anciens*'. Je regagne ma cellule soulagé et détendu. Patrick me sourit. A mon récit, je sens que lui aussi est rassuré : « *Ça va ! Maintenant, tu as passé le plus dur...* ». Ah bon ? ce n'était que ça ? Je pensais que l'épreuve commençait à peine.

Demain sera un autre jour...Publié par Bruno des Baumettes sur

[09-10 – demain sera un autre jour](#)



Lundi 10 septembre – 21 heures – demain sera un autre jour

Depuis mon installation, dans mes nouveaux quartiers, chaque fois je sors en promenade, Patrick reste en cellule toute la journée, couché la plupart du temps. Le jour, il regarde la télé ; la nuit, il dort comme un loir.

S'il ne prenait pas tant de cachets, des cachets que les médecins psychiatres distribuent ici à qui-en-veut, je ne comprendrais pas où il puise tant de sommeil et d'épuisement.

Il semble pourtant n'avoir rien à craindre : il connaît la prison, ce n'est pas la première fois qu'il y séjourne. Cette fois-ci, certes, c'est pour des raisons différentes, des raisons, disons, plus... délicates. Mais la prison, il connaît. Ses tatouages en attestent, un peu comme des tampons, comme des visas qu'on appose sur le passeport d'un globe-trotter, en guise de titres de séjour.

C'est un garçon râblé et costaud, qui n'a pas à s'inquiéter des Baumettes. En tout cas, il n'en impose pas moins que beaucoup de ceux qui hantent la cour. Son crâne rasé et ses gros poings me paraissent être des arguments suffisants pour qui voudrait s'y frotter. D'ailleurs, m'a-t-il dit, ici personne ne l'ennuie.

J'ai compris qu'il attend (ou qu'il espère ?) une libération prochaine, à la suite de sa rencontre avec le juge qui instruit son affaire. C'était le jour où je fus moi-même écroué, quand nous voyageâmes dans le même fourgon. Peut-être est-ce pour ça, dans cette attente, qu'il reste ainsi enfermé, sans sortir et sans voir personne, pour ne pas avoir d'embrouille.

Peut-être est-ce, au bout du compte, par lassitude, après ces mois de détention, ces années passées et, peut-être encore, des années à venir entre ces murs. Je me demande s'il en sera ainsi pour moi, si je m'enfermerai autant après m'être éprouvé à la vie carcérale ?

Je me demande comment je serai dans six mois, dans un an, dans cinq ans. (Si on veut bien m'accorder cinq ans de réclusion). Pour le moment, les quatre murs de ma cellule ne me suffisent pas. J'ai besoin de voir du monde et d'explorer mon nouvel univers.

Je me sens, au bout de deux semaines d'incarcération, un peu plus serein. Comme un triste sire à peine souriant, en mon royaume je commence à prendre la mesure des choses, et d'abord de moi-même : *je suis ici mesure de toute chose*.

Aujourd'hui j'ai mangé avec plus d'appétit. La preuve, à midi, j'ai englouti ma barquette de couscous en entier, jusqu'au dernier pois-chiche. J'ai beaucoup maigri, ces quinze derniers jours. Depuis deux jours, ça va mieux : je profite des promenades le matin et l'après-midi et j'en désire encore.

C'est de nouveau toujours l'été. Un été qui touche pourtant à sa fin : un été presque indien, doux et suave qui m'offre ses dernières chaleurs, avec beaucoup de tempérance et de retenue ; presque avec tendresse.

Il est 21 heures. Je me couche tard ce soir. Je me ouate les tympans avec mes boules Quiès auto-confectionnées. Le son de la télé et le bruit de la prison me parviennent ainsi plus lointains. Cette nuit, à nouveau, comme les nuit précédentes, je me lèverai. Comme chaque nuit, la télé sera restée allumée. Inutilement. Patrick dormira comme il dort d'habitude : du sommeil du juste, la télécommande à la main.

Comme les nuits précédentes, je descendrai en faisant attention à ne pas le déranger. J'en profiterai pour utiliser les toilettes et faire un caca nocturne : il m'est encore plus aisé de chier en pleine nuit, quand mon co-cellulaire dort : je n'ai pas encore l'habitude de faire ça sous le regard de l'autre. Avec le temps, peut-être ça viendra. Je boirai un grand verre d'eau, j'éteindrai ensuite la télé, je remonterai me coucher.

J'essaierai de trouver le sommeil et, sûrement, comme les nuits précédentes, je n'y parviendra pas.

Publié par Bruno des Baumettes sur

09-11 – comme un Chinois en Chine



Mardi 11 septembre 18 heures – comme un Chinois en Chine

Ça y est ! je suis un habitué... ou presque. La cour est comme un bistro : on y retrouve des connaissances, on rencontre de nouvelles têtes. Ce matin, il y a Bébert et nous jouons aux mots fléchés. Il m'offre même une cigarette. C'est cette cigarette, je crois, qui nous a amené du public : pas les mots fléchés.

Quand on fume ici, il faut savoir faire fumer les autres. La demande de cigarette est pressante, constante, plus ou moins insistante, voire parfois : menaçante.

Habib, celui qui, le premier jour, dans la cour m'avait arrêté en compagnie de Tomy. Habib à la gueule d'assassin m'a d'ailleurs prévenu tout à l'heure. Il était avec Yassin-le-Corse, une autre belle brute dont je fais connaissance pour la première fois :

« - T'as du tabac toi ? - Non, désolé (c'est vrai que j'en n'avais pas) – T'en n'a pas, mais tu vas en recevoir : quand t'en aura, tu nous en donnes... »

Il me dit ça d'un ton définitif. Ce n'est même pas à discuter. D'ailleurs, je ne discute même pas. Je sais que demain, normalement j'en aurai : je recevrai le tabac que j'ai cantiné. Je sais déjà que je devrai partager le paquet. Tout le paquet ? Saurai-je en garder ne serait-ce qu'une part pour moi ? Nous verrons bien.

L'après-midi, il y a, comme d'habitude, plus de monde. Trois taulards jouent aux cartes, ils m'invitent à faire le quatrième : ça c'est une intronisation, ou je me trompe ?! Puisqu'on est à Marseille, la partie de carte prend vite un côté théâtral. Avec mon accent marseillais peu prononcé, je joue les Monsieur Brun...

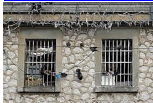
Il y a là Yaya, un grand costaud braillard dont le large sourire laisse voir une mâchoire édentée, Assa, un petit tout sec portant une fine barbe grisonnante et Cédric, un garçon taciturne au regard sombre, sombre comme son humeur. (Je ne sais quel crime il a bien pu commettre pour avoir un regard aussi sombre). Cédric est mon partenaire. Attention ! Je ne joue qu'avec des professionnels.

J'ai qu'à bien me tenir, et à rester prudent dans mes annonces. Je ne suis pas encore tout à fait chez moi, mais d'être invité à jouer aux cartes, ici, avec ces gaillards-là, ça vaut une invitation à l'Elysée : au début on est timide, après on se décontracte, enfin on se sent à l'aise. C'est vrai que je m'amuse. A présent, je lève les yeux ; pas encore vraiment pour devisager les autres, mais, au moins, pour croiser leur regard. Vu de dehors, tout ce beau monde peut paraître pégreux et criminels. Mais, va ! je vais bien parmi ceux-là... Mon vieux jean's pas lavé, ma tête d'otage et mes pieds sales me font même un peu honte, je vais devoir soigner tout ça.

A part mon crâne, qui n'est pas rasé, comme le leur : je fais à présent partie de cet aréopage, *among the convicts*. Jouer aux cartes, c'est comme partager du pain. La prison est-elle une société ? Pas vraiment, mais là-aussi il s'agit de paraître pour exister. C'est ainsi que le grand Léviathan nous avale.

Publié par Bruno des Baumettes sur

09-11 - Toto et Yoyo sont aux Baumettes



Mardi 11 septembre – 20 heures – Toto et Yoyo sont aux Baumettes

Tout à l'heure, pour dîner, comme on ne nous a pas servi grand chose à la gamelle, Patrick a ouvert une boîte de cassoulet qu'il a dû garder pour de telles occasions. Ce soir nous mangerons copieux. Patrick possède un 'toto' qui permet de chauffer l'eau, mais c'est pas pratique pour faire mijoter des fayots. Patrick appelle alors nos voisins à la rescousse. Par le 'yoyo', il leur transmet les haricots froids qu'il verse dans une casserole, casserole qu'il enroule dans un sachet plastique et sachet plastique qu'il dépose au fond d'un sac. Et hop ! Par la fenêtre ! Bientôt, les fayots nous reviendront, par la même voie, bien chauds et mitonnés.

Nos voisins possèdent une plaque chauffante, nous non. [Les plaques électriques chauffantes ne peuvent être obtenues que sur ordonnance médicale, pour ceux qui ont un régime alimentaire particulier qui les oblige à cuisiner une partie de leur nourriture. Encore, cette ordonnance ne garantit pas l'obtention de la plaque, qui reste à la discrétion de l'Administration pénitentiaire !]

'Toto', 'yoyo' quels drôles de noms ? Et pourquoi pas libellule et papillon ? J'apprends ce qu'est un 'toto' et ce qu'est le 'yoyo'. En prison, il y a du vocabulaire qu'il est indispensable de maîtriser, si on veut survivre.

Le 'toto' d'abord. Réglementairement, sur les bons de cantine qu'on nous distribue, le 'toto' porte le nom de thermoplongeur. Il s'agit d'un manche en plastique prolongé d'un fil électrique, au bout duquel s'enroule un tortillon métallique servant à chauffer l'eau. Un objet presque aussi simple que le fil à couper le beurre. En prison ça s'achète une vingtaine d'euros : l'eau chaude, aux Baumettes, c'est pas donné.

[Le problème, c'est que l'engin dure le temps de ne pas oublier de le débrancher. En effet, il n'y a dessus aucun interrupteur ni coupe-circuit et si/quant on oublie de le débrancher ça grille. Ça devient bleu (du moins, la partie métallique devient bleue) et ça grille. Et là, il faut en racheter un autre...]. Le 'toto', c'est bien pour chauffer un verre d'eau et pour se faire un café soluble, mais pour la grande cuisine, c'est pas idéal.

Le 'yoyo' à présent. Ça, c'est pas réglementaire. Pas réglementaire du tout. Pas réglementaire, certes, mais très usité. Comme des fils électriques sont faits pour conduire le courant, les 'yoyos' servent à transporter, de cellule en cellule, par les fenêtres, tout ce qu'on n'a pas et qu'on voudrait avoir, ou bien à faire passer tout ce qu'on a et qu'on est prêt à donner, à prêter, à échanger ou à vendre.

Tressés, en général, à partir de draps découpés en lanière, les 'yoyos' sont composés d'une partie dont l'extrémité est lestée telle une fronde, et qui (en principe) doit être attrapée par celui à qui elle est destinée ; et d'une seconde partie qui sert au 'transport de marchandises' proprement dit. On y suspend un panier ou un sac, une fois la connexion précédente bien établie.

Mais attention : l'opération est délicate et demande qu'on s'exerce. Avoir un 'yoyo' ne suffit pas ! Encore faut-il savoir l'utiliser. En effet, difficulté supplémentaire, posée, je suppose, par l'Administration pénitentiaire : chaque fenêtre de cellule est munie de barreaux (et oui !). Pas moyen de se pencher pour balancer, d'un geste facile, la corde à son voisin. Pas moyen de se voir non plus (pour remédier à cela, on peut utiliser des miroirs de toilette, mais là, c'est de la triche). Juste peut-on, pour se guider, se servir de la voix.

Une fois prêt, le réceptionnaire tend le bras fermement pendant qu'on exécute le mouvement de la fronde. Et, normalement, le tour est joué (quand ça marche) : la corde vient s'enrouler autour du bras. Ou, sinon, il faut recommencer. Naturellement, toute l'opération s'accompagne d'appels, d'ordres de manœuvre, de confirmation de bonne (ou de mauvaise) réception, etc., etc.. Et tout ça participe un peu plus, il faut bien l'avouer, au vacarme ambiant.

Il y a des 'yoyos' pour débutants et des 'yoyos' pour joueurs confirmés. Les 'yoyos' sont de différentes longueurs. Il y a des petits 'yoyos', des moyens 'yoyos' et puis de grands 'yoyos'. Les petits 'yoyos' relient deux cellules adjacentes, les moyens peuvent allègrement franchir deux fenêtres ou atteindre une fenêtre de l'étage supérieur (ou inférieur).

Les grands, quant à eux, les plus longs, destinés seulement aux mains expertes des plus virtuoses, peuvent franchir plusieurs cellules, passés devant plusieurs fenêtres, rejoindre différents niveaux, et permettre ainsi une communication directe et matérielle entre des détenus considérablement éloignés l'un de l'autre.

Il faut voir, le soir, sur le bâtiment B, le bâtiment d'en face, comme ils s'agitent et s'élancent ! comme ils s'entortillent et s'agrippent ! comment ensuite, précautionneusement, ils transportent leurs lourdes cargaisons d'une fenêtre à l'autre, suspendus dans le vide. Sur les façades des Baumettes, les 'yoyos' se déploient telles des guirlandes de Noël, portant leur sacs et leurs petits paniers comme des décorations en pain d'épice.

Presque, si j'exagérais – et j'exagère à peine –, les 'yoyos', si on leur permettait, passeraient par-dessus les cours et rejoindraient les bâtiments entre eux, et, même, ils franchiraient les murs d'enceinte, pour s'arrimer aux immeubles en dehors, et, par-delà, ils relieraient la Terre entière.

Les 'yoyos' sont aux échanges intérieurs, licites ou illicites, ce que les téléphones portables, disponibles à l'envi, sont aux communications externes : un intranet mécanique, en quelque sorte, pendant artisanal des progrès de l'électronique. Tout ça ('yoyos', téléphones portables et le reste), circule au sein de cette prison dans un laisser-faire débonnaire et bon enfant ; et tant d'autres choses officiellement interdites mais qui se pratiquent pourtant.

[Pour les communications téléphoniques mobiles, seulement ceux qui peuvent payer et/ou qui ont, à tout prix, besoin de téléphoner sans passer par le circuit légal peuvent se permettre un tel service. Cela crée un trafic parallèle, qui vient se rajouter à d'autres trafics plus traditionnels et moins high-tech – voir, à ce sujet, les conclusions du Contrôleur général des Prisons].

Le 'yoyo' enfin nous revient. Nous mangeons ensemble, Patrick et moi, nos haricots réchauffés. Lui debout, en bas, les yeux penchés sur son assiette, et moi, assis sur ma couchette, la tête frôlant le plafond et l'esprit déjà dans les étoiles. Le repas est convivial.

Je lui raconte, comme à chaque fois, comment se déroulent mes promenades et l'ambiance dans la cour. Il aime savoir. Je vois bien qu'à présent il se fait moins de souci pour moi. Presque serait-il fier

de moi... et de lui aussi. Lui qui sait me prodiguer ses bons conseils et qui initie mes premiers pas de taulard. Publié par Bruno des Baumettes sur [09-12 - vues d'intérieur - la boule à zéro](#)



Mercredi 12 septembre – 18 heures – vues d'intérieur

Du haut de ma couchette, perché près du Bon dieu, je contemple les huit mètres carrés de ma nouvelle demeure. Je digère à peine à présent le choc qui a été le mien lorsque l'autre jour j'y pénétrais la première fois.

Seulement maintenant, j'ose tenter de la décrire. Tout y est vétuste et mal en point.

Tout ? j'exagère. Deux objets neufs sont-là pourtant qui nous rappellent qu'on est au XXI^e siècle : un petit frigidaire et une petite télé à écran plat fixée sur un mur. Et nous avons de la chance ! Patrick me dit que le frigo lui a été 'livré' au début d'été. D'ailleurs, il garde la notice précieusement comme un bon de garantie et me dit de faire bien attention.

La télé quant à elle est, avec le tabac, le bien le plus précieux pour beaucoup de détenus. Sans tabac et sans télé, je pense qu'on aurait droit ici à une révolution. *Une révolte ? Non sire, une révolution.* Ce n'est pas dans toutes les cellules où on trouve à la fois une télé et un frigidaire en état de marche...

[*Je me rends compte, par la suite, que ces 'services' sont facturés aux détenus. Le réfrigérateur coûte 8 euros par mois ! J'apprends aussi que cette facture vaut pour chacun, que ça marche ou ne marche pas !*]. En plus, nous avons même, pour la télé, une télécommande, que Patrick ne lâche pas des mains, peut-être par peur qu'on nous la prenne.

Les murs sont enduits d'une vieille peinture au plomb, recouverte de graffitis : des noms, des dates, des villes, des bouts de phrases volées, des injures aussi. Les murs sont une bibliothèque où on peut tenter de déchiffrer les heurs et malheurs de ceux qui nous ont précédés.

Dès l'entrée trônent les chiottes, pour peu : on marcherait dedans. Dans la cellule – comme dans la plupart des cellules du bâtiment A -, il n'y a aucune cloison d'intimité qui sépare les toilettes du reste. Il n'y a jamais plus d'un mètre entre nous : que l'on pisse ou que l'on pète. Des peaux d'orange séchées adoucissent les mœurs : elle nous servent d'encens et Patrick les conserve dans un petit pot en fer blanc qui fait office de brûle-parfum. Lorsqu'il s'agit de chier, nous allumons l'écorce qui, bien séchée, brûle comme de l'amadou et parfume agréablement la pièce à vivre, camouflant ainsi nos odeurs.

Sur la droite, on trouve les couchettes : trois lits superposés. Comme nous ne sommes (actuellement) que deux, le lit d'en-dessous sert de range-vêtements : nous y avons posés nos affaires. Moi, je n'ai vraiment pas grand chose : un sachet poubelle avec deux slips dedans (celui qu'on m'a donné et celui que j'ai ramassé dans la cour) et un tricot de peau. Pour cet hiver, ça fera 'just' ... Mais je ne désespère pas, d'ici là, de pouvoir mieux me couvrir. Patrick, lui, a déjà plus de vêtements et d'affaires personnelles qu'il garde dans deux grands sacs en toile de jute, de ces sacs qu'on achète d'habitude au marché arabe.

Autrement, à travers le ciel de la cellule, des fils sont tendus où sèchent des chaussettes, des caleçons et où on pose les serviettes. (Jusqu'à présent je n'en avais qu'une seule, une toute petite, qu'on m'avait donnée à mon arrivée. Patrick m'en offre une plus grande qui me sera pratique pour la douche.) Entre les cordes à linge se rajoutent et s'emmêlent le câble de la télévision et des fils électriques qui s'accrochent et pendouillent où ils peuvent.

Sur la gauche, à côté des chiottes et d'un lavabo qui a été posé à cru sur des parpaings de béton, nous n'avons qu'un coin de table branlante, qui nous sert pour faire notre cuisine et poser nos affaires de toilettes, pour couper le pain ou chauffer un verre d'eau au 'toto'.

Rien n'a été fixé et rien ne tient vraiment : ni le lavabo, ni la table, ni même les wc, et il nous faut faire toujours attention à ne pas bousculer ce mobilier sommaire. Pas de chaises, pas de tabouret pour s'asseoir. Nous ne pouvons manger que debout ou couché. Voilà : à part ça, pas grand chose d'autre, c'est-à-dire : rien. Rien qu'une grande porte en métal et en bois, un sol en béton, plus noir que gris et des barreaux aux fenêtres. (Une fenêtre qui ne ferme même plus – mais, qu'importe, c'est encore l'été !) Rien, la nuit venue, qu'une faible lumière pour éclairer la scène.

Ah oui ! j'oubliais l'essentiel : accrochés ça et là sur les murs sales, de vieilles photos usées de pin-up et de footballeurs agrémentent le décor. Chacun doit y trouver son lot. Tout se vit et se partage dans cette exigüité. A deux [*et parfois à trois*], nous mangeons et nous chions en compagnie. Là, en règle générale, on met un drap ou un plastique pour tenter, malgré tout, de conserver un semblant, juste un semblant, d'intimité. La nuit seulement, quand je me lève, je pisse à ciel ouvert.



Mercredi 12 septembre – 20 heures – La boule à zéro

Ce soir, Patrick se rase la tête. C'est vrai qu'il a bien déjà un demi-centimètre - même pas - de cheveux qui lui ont repoussés. J'apprends qu'il n'y a pas de salons de coiffure au bâtiment A. Je comprends mieux à présent la propension des détenus à se raser le crâne. (Devrai-je y passer moi aussi ? Va ! pour le moment la question ne se pose pas, j'ai encore les cheveux assez courts ; et j'ai du mal à me figurer complètement chauve...)

[Je me rendrai compte par la suite, qu'il y a, par contre, au Deuxième nord, plusieurs coiffeurs – des vrais, des professionnels – qui sont incarcérés. Un taux de coiffeurs, d'ailleurs, exceptionnel, m'a-t-il paru ! Y aurait-il plus de 'pointeurs' dans cette profession ? (je plaisante)].

Patrick prend le temps, il tente de faire ça bien, au rasoir jetable. Je le vois faire du haut de ma couchette. Malgré tout, il s'écorche un peu la boule : on a beau dire, c'est difficile de se faire beau ! Il me demande de bien vouloir lui faire les 'finitions', sur le derrière.

Je descend de mon repaire et, tel un assassin sur sa victime, le rasoir bic à la main, mon geste est lent et je m'applique. Un dernier coup de lame sur la nuque et au ras des oreilles, un dernier contrôle si rien ne dépasse... c'est parfait !

C'est vrai qu'à présent je reconnais bien le taulard auquel on m'a menotté lors de mon convoyage depuis le TGI ! Sa bouille, toute ronde, surmonté d'un crâne boursouflé de bosses et de creux, ses deux gros bras tatoués et son sourire presque enfantin en font un héros de roman ou de bande dessinée.

En prison, nous ressemblons tous à des personnages de *comic strips* : Chéri-Bibi ou Pieds-nickelés ridicules que nous sommes devenus. Patrick m'annonce que demain matin, il sortira en promenade. Publié par Bruno des Baumettes sur

[09-13 - petits soucis domestiques – une ambiance pourrie](#)



Jeudi 13 septembre – 7 h 45 - petits soucis domestiques

Ce matin, en tirant la chasse d'eau, j'ai cassé le cordon : un bout de lacet qui passe par un trou dans le mur et qui rejoint le mécanisme de la réserve d'eau situé hors de notre portée, dans un petit renforcement qui ne s'ouvre que par l'extérieur des cellules, depuis la courive.

Pour y accéder, il faut une clé spéciale, que ne possèdent pas les surveillants de l'étage. Patrick me fait (gentiment) le reproche d'avoir été trop brusque. J'ai pas l'impression, mais je m'excuse quand même. Maintenant, il va falloir attendre qu'un auxi, accompagné d'un gardien vienne nous réparer ça. Ça peut prendre des jours. Heureusement, y-a la bassine !

[Il n'y a pas de quoi se plaindre : dans d'autres cellules, c'est le lavabo qui ne fonctionne pas : les détenus puisent leur eau dans les toilettes ! c'est pire...]

Et puis, en revenant des douches, par la fenêtre j'ai voulu secouer mon drap (celui de dessus, pas le drap-housse). Sans faire exprès, je m'y prends mal. Le drap me file entre les mains. Il est tombé dans le passage qui mène aux cours. Plus de drap.

J'ai le sentiment que rien ne va ce matin et que je perds la tête. Patrick me dit que les draps ne nous sont changés que tous les deux mois, j'aurai du mal à en récupérer un d'ici-là. *[C'est seulement au bout de trois mois qu'on nous changera les draps, à la suite de la visite du Contrôleur général des prisons.]* Me voilà dans de beaux... draps, si j'ose la plaisanterie. Mais, sur le moment, je n'ai pas vraiment le cœur à rire.

J'espère malgré tout, tout à l'heure, pouvoir le retrouver, peut-être, quand nous descendrons en promenade. En effet, c'est nous qui descendons toujours les premiers. *[En réalité, après les arrivants, mais eux bifurquent immédiatement vers la cour d'extrême-droite, pendant que nous prenons à gauche.]*

Je passerai alors sous nos fenêtres et avec un peu de chance, il aura atterri-là parmi les déchets, les barquettes de repas renversées, et les autres poubelles quotidiennes que tous ici déversons dans le passage. Si, par bonheur, il en est ainsi, je serai bon pour le laver ce soir à la bassine. *[En effet, j'ai eu de la 'chance' : je l'ai retrouvé, mon drap, qui m'attendait par terre, dans le passage, vierge de toute salissure, presque propre et sans besoin que je le lave.]*

Je suis un peu soucieux avant que de sortir. Est-ce parce que je pense à mon drap ? Est-ce parce qu'hier j'ai 'touché' (c'est-à-dire : reçu) mon tabac et que je sais ce qui m'attend ?

Pourtant, ce matin Patrick est décidé à descendre. A la douche, tout à l'heure, il a parlé avec Santiago-le-Gitan, un bon ami à lui. Ils se sont donné rendez-vous en bas : avec Patrick, je sais que tout se passera bien.

Déjà il s'est apprêté. En cellule, je ne le vois jamais qu'en bermuda et en tricot de peau. Voilà qu'il a mis un pantacourt et une chemisette. Il fait presque habillé. Cela fait des semaines qu'il n'est pas descendu. Il a le crâne rasé de près et le visage aussi. Il a mis du déodorant.

Il sera comme un grand frère pour moi et je suis fier et rassuré qu'il m'accompagne. Cela me donne du courage. Avant de sortir, nous écrasons un dernier cafard sur le bord du frigo. La cellule, malgré tout est propre et en ordre. Patrick et moi sommes des hommes d'intérieur.



Jeudi 13 septembre – 13 heures – une ambiance pourrie

Dans la cour ce matin l'ambiance est électrique. N'allez pas chercher à savoir pourquoi, il y a des jours comme ça.

Il y a peu 'd'anciens' et beaucoup de jeunes, peut-être ceci explique cela. Une vingtaine de bonhommes sont descendus.

Patrick va en saluer quelques uns mais en évite d'autres – en particulier, parmi les plus jeunes : pour de bon : il les ignore.

Santiago-le-Gitan est descendu aussi. Patrick et moi le rejoignons. C'est un type épais, entre trente-cinq et quarante ans. Les cheveux noirs et ondulés, coiffés à la gitane. Il parle avec cet accent mâtiné d'espagnol qui lui donne l'air de toujours chanter.

Santiago est un gitan souriant, et qui paraît, au premier abord, heureux de son sort entre ces murs, ou – à tout le moins – pas vraiment malheureux : il a l'œil pétillant et vif du Gitan vagabond. C'est étonnant : un Voyageur qui semble supporter aussi bien sa réclusion. Nous discutons un moment de tout et de rien, puis nous marchons tous les trois. Nous ferons quelques tours ensemble puis je les laisserai continuer.

Comme je n'ai pas fait de sport depuis mon installation dans ma nouvelle cellule, je m'arrête au portique et j'entame quelques exercices physiques. Pas pour longtemps. L'espace est rapidement occupé par quatre jeunes qui s'invectivent en arabe. Je ne les intéresse pas : ils ont d'autres comptes à régler.

Je ne comprends pas le moindre mot de ce qu'ils disent ni l'origine de la querelle mais ils m'empêchent de m'entraîner. Le ton monte entre eux. L'un bouscule l'autre. Le groupe se déplace en mêlée ouverte vers le mur de séparation d'avec la cour de droite. Des appels sont lancés par-dessus le muret. Une tête, puis deux, puis trois apparaissent, comme suspendus sur la margelle, comme si elles se fussent prises dans les fils barbelés qui s'élèvent au-dessus. Des mots sont dits, des injures sûrement, des menaces peut-être.

Les cris et les vociférations s'adressent maintenant à une fenêtre du troisième étage. De la-haut, une voix leur répond sur le même ton. D'autres échanges encore : ça s'agite et ça remue. Au bout d'un moment, une bouteille en plastique lestée de gravier, est lancée d'à-côté. Elle atterrit au milieu de la cour. Attachés à elle, il y a plusieurs paquets de Marlboro. Trafic quand tu nous tiens !

La bande, semble-t-il a eu son dû. L'heure du partage est venue. Les quatre protagonistes se retirent dans un coin de la cour avec leur butin. A présent ils sont moins agités mais parlent toujours. Je devine qu'il s'agit du paiement d'un service rendu dont ils se répartissent l'usufruit. Il leur faut maintenant compter la juste part qui revient à chacun.

Ici, les cigarettes sont une monnaie d'échange et de rétribution. Ici tout s'achète et tout se vend (enfin, espérons, pas tout, quand même !). Tout se paie comptant ou à crédit. La seule règle, c'est qu'il faut

payer. Savoir se faire régler ce qu'on te doit est ici une question d'honneur. Savoir qu'il te faut payer ce que tu dois, d'une façon ou d'une autre, est une question vitale. C'est tout dire !

Face à toute cette agitation, je vais m'asseoir sur un banc. J'apprends par un autre détenu que Damien, le jeune avec qui nous discutons dimanche, avec Bébert, serait placé au mitard [au cachot]. Il aurait eu des ennuis – ou en aurait cherché – à cause d'une histoire de téléphone portable, à ce qu'on dit. Cette nouvelle me navre : les matons l'auraient bien amoché.

Je reste tout pensif. Entre temps, voici que Yassin-le-Corse et Habib-l'assassin, tels deux personnages de Pinocchio, s'approchent et m'entourent. L'un s'assoit en face de moi, et l'autre juste à côté. Pas moyen de m'échapper. Je quitte ma rêverie et je les regarde. Ils me fatiguent ces deux-là. Des yeux, je cherche Patrick. Il doit être quelque part, 'Patrick mon camarade, où es-tu ?'. Il est plus loin, adossé contre un mur. Il discute toujours avec Santiago-le-Gitan. "Que me veulent-ils encore ?" Je ne vais pas tarder à le savoir.

Habib prend la parole - *Tu as touché du tabac, toi !*

Moi (d'une voix mal assurée) – *Non...*

Habib - *T'en as touché, ne mens pas ! Alors tu nous descends ton tabac, t'as compris ?*

Moi – *Je vous descendrai une ou deux cigarettes, mais je peux pas plus. Je suis indigent...*

(J'ai honte de moi : froussard que je suis. Je ne vauds pas mieux que devant la police ! Voilà que je m'abrite en plus derrière une fausse misère...)

Yassin-le-Corse - *Ecoute-moi bien : descend ton tabac si tu veux continuer à venir en promenade !*

Je ne répond rien, je me lève, je me dirige vers le coin où est resté Patrick. Je pense qu'il a vu la scène, mais il ne me dit rien. C'est du racket ou je ne m'y connais pas. (Au retour, en cellule, Patrick me dira qu'il a été les voir, pour leur parler.)

J'ai dans la poche trois cigarettes que j'ai roulées ce matin avant de descendre. J'en offre une à Patrick, l'autre à Santiago et je me garde la dernière. Patrick allume sa cigarette et celle de Santiago, puis me tend la flamme du briquet. Je préfère refuser d'être le *troisième homme*. Je suis superstitieux, j'allumerai ma cigarette tout seul...

Ah ! quelle est bonne cette bouffée ! Le tabac me déstresse... du stress qu'il me cause ! Si ça doit toujours être comme ça, promis : j'arrête de fumer. Vivement qu'on remonte en cellule ! Je rentre, mon drap roulé en boule sous mon tee-shirt. Ce matin, la promenade ne m'a pas détendu, pas détendu du tout, du tout, du tout...

Publié par Bruno des Baumettes sur

[09-13 - un indigent chez les isolés](#)



Jeudi 13 septembre – 20 heures – Un indigent chez les isolés

La promenade ce matin m'a laissé mauvaise impression. J'ai le cœur moins chaud pour y retourner cet après-midi. J'ai mauvaise mine. Irai-je ? irai-je pas ? Je sais que Patrick, lui, ne descendra pas : l'ambiance de ce matin lui a suffi, me dit-il. J'en suis désolé. Il ajoute qu'il a connu la cour bien pire, et qu'il a eu, lui-même, à faire à quelques bonhommes.

« *Comme je suis bagarreur, il vaut mieux pas que je descende trop : après, je vais m'embrouiller et me battre...* ». Je comprends sa sagesse. Je commence à saisir pourquoi, peut-être, de nombreux détenus ne sortent jamais. Y-en a qui cassent l'ambiance ! Va, je me déciderai au dernier moment : irai-je ou n'irai-je pas ?...

A 13 heures 30, le gardien de service m'apporte une convocation pour l'après-midi : au 'vestiaire indigent'. Ça résout la question : pas de promenade cet après-midi. J'ai rendez-vous. Et pour pas manquer mon rendez-vous, Patrick va m'apprendre le 'coup du drapeau'. Il s'agit d'un long ruban de

papier (généralement coloré, pour le rendre plus visible) qu'on laisse dépasser de la porte de la cellule, afin que les surveillants oublieux puissent se souvenir de nous.

En effet, il ne s'agit pas seulement d'avoir une convocation, il faut aussi qu'on vous ouvre les portes et vous permette de circuler. Et ça, ça dépend du bon vouloir du Surveillant d'étage. Il suffit qu'il ait autre chose à faire, qu'il soit pas là, ou qu'il ne veuille pas et vous pouvez rester avec votre bon à la main, derrière votre porte fermée, comme un con. Souvent aussi, on vient vous ouvrir en retard.

Par exemple, vous avez une convocation au parloir à neuf heures, et on vient vous chercher à neuf heures et quart, neuf heures vingt. Le temps de franchir tous les couloirs et tous les sas, vous avez bien trois quart d'heure de retard. C'est ça l'Administration : faut s'y faire.

Souvent, le ruban ne suffit même pas. Il faut savoir donner de la voix et des coups de pieds dans la porte : « *Surveillant ! Oh ! Surveillant !...* » A un moment ou un autre, quelqu'un viendra bien vous ouvrir. Un quart d'heure avant, je mets mon drapeau. Patrick m'explique le chemin jusqu'au '*vestiaire indigent*'. Il me dit aussi ce qu'il me faudra demander. Il est comme un père pour moi. On vient me chercher à l'heure.

A nouveau, je franchis d'autres couloirs, je traverse de nouvelles grilles. Me voici à présent dans un long passage souterrain qui passe sous les cours et qui relie les bâtiments entre eux. Les Baumettes sont une véritable termitière parcourue de réseaux enterrés et de longues galeries. Des prisonniers s'y affairant et vont et viennent, pâles comme des insectes...

Je vois en passant que c'est là aussi que se situent les bureaux du SPIP, des Assistantes sociales et le 'Point d'accès aux droits'. Je me dis qu'il faut que je leur écrive, à tous ces gens-là, que je prenne rendez-vous.

J'arrive devant le vestiaire. Je n'ai pas à patienter : on m'attendait. Je suis reçu par une dame très gentille qui m'accueille dans une minuscule pièce pleine de vêtements rangés sur des étagères. Partout, tout autour, des cartons de vêtements et de chaussures s'empilent les uns sur les autres. Patrick m'a dit qu'on pouvait trouver des vêtements de marque et neufs. Je dois arriver à la mauvaise saison. On me propose des fripes. Mais, bon, dans l'état où je suis, je ne vais pas m'en plaindre. Pendant que je choisis et que j'essaie, je discute avec la dame. Elle s'appelle Lila. Elle est bénévole ici, pour la Croix-rouge.

Je lui raconte un bobard : que j'ai été arrêté dans la rue, que je n'ai pas de domicile et que je n'ai ici que les fringues que je porte (ça c'est vrai !). Je ne vais pas lui avouer que personne n'est venu m'apporter du linge, tout de même ! Elle me prend en pitié.

J'ai dû bien raconter mon histoire. Je lui dis aussi que j'ai perdu mon travail, et que j'ai décroché, que je n'ai plus personne. J'ai le sentiment de lui faire un récit prémonitoire. Elle me plaint : « *Des gens comme vous, on ne devrait pas les mettre en prison* », conclut-elle. Si elle savait !

L'important c'est que je récupère ce dont j'ai besoin : je n'en peux plus de mon jean's tout crasseux et de ces sandales qui me font les pieds sales. J'essaie un pantalon, du quarante. Il me va trop large. Va pour un trente-huit. J'ai bien maigri ces dernières semaines ! Il faudra à l'avenir que je garde cette ligne...

J'ai droit à un pull mi-saison, un sweet-shirt convenable, un pantalon de survêtement pas neuf mais presque, et une veste imperméable dont on a coupé la capuche [*les vêtements à capuche sont – en principe – interdits aux détenus*]. Je reçois aussi une paire de chaussures pas trop usées encore : elles me feront la saison. Elles me vont un peu serrées mais j'aurai le temps, en promenade, de les faire à mon pied.

En guise de bonus, comme si elle voulait me récompenser pour ma bonne conduite supposée, Lila me propose une chemise de ville, bleu-ciel, bien boutonnée et repassée, qu'elle tient accrochée sur un cintre. Elle me dit que j'en aurai besoin lorsque je passerai devant le Juge, que je serai plus '*présentable*'.

Merci Lila. Peut-être reviendrai-je à la mauvaise saison, lorsque l'hiver sera venu et qu'il me faudra des vêtements plus chauds si, d'ici-là, personne ne s'est occupé de moi. Déjà me voici habillé pour l'automne !

Je garde sur moi les vêtements propres et mes nouveaux souliers. Lila m'a soigneusement emballé le reste dans un sachet poubelle. Je rentre par les mêmes couloirs et je ne vois que des ombres.

Malgré tout, je me dis que parmi elles, peut-être l'apercevrai-je une fois. Une fois encore, rien qu'une fois, une fois seulement, comme dit la chanson. Mais je rentre à l'étage sans l'avoir croisé. Je sais pourtant qu'il est toujours là. Pour peu de temps encore, et je désespère de jamais le revoir.

La journée m'a un peu secoué. Je suis décidé à faire quelques courriers : tout d'abord, au psy, pour ce rendez-vous qui ne vient pas. Ensuite, à l'assistante sociale. Je n'ai toujours pas de nouvelles de mes 'correspondants' externes et je commence à douter d'eux (!).

Pour faire bonne mesure, je prendrai rendez-vous au 'Point d'accès aux droits' [*le service d'informations juridiques pour les détenus*]. Je verrai bien ce qu'ils peuvent faire pour moi. Pas grand chose, je suppose, mais cela me fera voir d'autres têtes...

Je retrouve la cellule. Comme d'habitude – jolie chanson, là aussi -, *comme d'habitude*, Patrick est couché devant la télé. Comme j'ai des cigarettes, je vais m'en griller une, ça me détendra. Je vais à la fenêtre pour ne pas enfumer la pièce. Patrick a tiré un bout de drap découpé qu'il a accroché au travers des barreaux. Je pense que c'est pour nous protéger de la lumière. (Le reste du drap a dû servir, je suppose, à fabriquer le 'yoyo'.)

Machinalement, je monte sur la conduite du chauffage. [*Il s'agit de deux gros tuyaux qui traversent l'étage dans toute sa longueur et qui servent l'hiver à nous chauffer. Ils nous permettent aussi de communiquer entre les cellules par une sorte de morse, pourvu qu'on en connaisse le code*]. Là haut perché, je soulève le drap et j'allume ma cigarette.

La cour d'en-bas, celle destinée aux condamnés du quatrième étage, est pleine de monde. Je regarde tous ces hommes qui vont et viennent, qui jouent aux cartes pour certains, qui font du sport pour d'autres, qui marchent ou stationnent selon leur humeur. *Drôles de gens que ces gens-là !*

Soudain, une pierre me frôle le visage et atterrit dans la cellule. Puis une autre, et une autre encore. Je me suis écarté. Patrick m'ordonne de baisser immédiatement le drap. Le jet de pierres se prolonge. Je ne comprends pas.

Patrick m'explique alors que les détenus des autres quartiers ne nous aiment pas – nous les *pointeurs*. Ils ne nous aiment pas du tout. C'est d'ailleurs pour ça qu'on est isolé (ça, je le savais). Alors quand ils nous aperçoivent à nos fenêtres, certains ont la maligne idée de nous balancer des pierres. Ça les occupe.

Ainsi donc, pendant tout le temps que durent les promenades l'accès à la fenêtre nous est interdit, ou, plutôt : fortement déconseillé. C'est qu'y-en a qui visent bien ! Le drap, ce n'est pas tant pour se protéger du soleil que pour nous protéger des autres détenus.

Véritablement, je prend conscience qu'ici nous sommes des monstres. A l'extérieur aussi d'ailleurs. Des monstres qu'on désigne et qu'on insulte. Des monstres qui doivent se cacher tant qu'ils peuvent. C'est ça être pointeur en prison. Pas un seul moment de répit. Et je suis parmi les monstres, monstre moi-même... Le drap baissé, je retrouve auprès de Patrick la quiétude de notre cellule, et j'en mesure le bien.

Publié par Bruno des Baumettes sur

[09-14 - Abbou-le-rêveur - Noël-le-Black](#)



Vendredi 14 septembre – 11 heures 30 - Abbou le rêveur

Ce matin, pour la première fois depuis mon incarcération, je sortirai propre sur moi. Pas en vêtements de marque ou chaussé d'Addidas ou de Nike, certes, mais enfin : propre sur moi.

Hier, j'ai eu envie de balancer mon vieux jean's par la fenêtre, et puis je me suis ravisé : je n'ai pas d'autres pantalons de rechange. Alors, je l'ai mis à tremper dans la bassine. Je pense qu'il faudra que je le lave au moins trois fois. Je l'ai tellement porté qu'il finissait par être moi et que je finissais par être lui. A la fin, nous nous ressemblions : va-nu-pied et crasseux comme deux vagabonds.

C'est fou comme un vêtement propre peut vous changer un homme ! y compris à soi-même. On ne se regarde plus de la même façon. J'ai même pris soin de ranger mon col avant que de sortir, par coquetterie. Bien habillé, on a moins peur du monde.

Il y a un peu de vent ce matin et pas beaucoup de troupe. La cour a retrouvé le calme qu'elle avait perdu hier. A part quelques degrés de moins, rien ne peut expliquer une telle variation d'ambiance. La promenade est un système instable, voire même chaotique.

Je m'assois à une table tout seul. Dans la cour, il y a Habib l'assassin - sans Yassin-le-Corse – et il ne semble pas vouloir s'occuper de moi. Ouf ! De toute façon, j'ai suivi le conseil de Patrick. Je n'ai pas

descendu de tabac. J'ai les poches vides et le regard dans le vague. Abbou vient s'asseoir près de moi, j'ai fait sa connaissance avant-hier ici même.

Abbou est un jeune noir assez petit, fluët et délicat. Son français est excellent, coloré et sucré comme du cacao. Il vient de Côte d'Ivoire et se retrouve-là, je ne sais pourquoi, je ne sais comment. La seule chose que j'apprends de façon solide, c'est qu'il a quelque famille dans la région parisienne qui lui envoie un mandat de temps en temps et qu'il a vécu en Italie où il a eu un grave accident de circulation. Il me montre sa jambe scarifiée d'une longue cicatrice.

Il est bizarre Abbou : ici et ailleurs en même temps. Sa conversation est tranquille mais très vite il verse dans un monde qui paraît irréel. Rien de grave, cependant, pas de crise délirante ou de mythomanie, non : un autre monde, seulement. Il me plaît bien Abbou. Certains dorment debout, lui il rêve éveillé. Il est musulman pratiquant, comme d'autres ici. Mais Abbou me paraît être plus encore animiste que croyant : tout est pour lui objet d'étonnement, de questions surprenantes, de non-savoir et de superstition. Abbou est un poète, ou bien c'est qu'il est fou.

Il m'explique qu'il a un problème : il a du tabac à rouler mais ne sait pas rouler ses cigarettes. Je l'écoute d'une oreille distraite. Les histoires de tabac, ici, ça me fatigue. Il me dit que son voisin de cellule lui roule ses cigarettes, mais, en contrepartie, il garde la moitié du paquet. Il me demande si ça fait trop ?

« *Ecoute, si tu veux, je te les roule tes cigarettes, et je ne te demande rien en échange. J'ai du tabac. Par contre : je te fais ça discrètement – tu sais que si les autres nous voient, tu es bon pour leur en donner la moitié ! Et moi, je ne veux pas d'ennui avec eux...* ».

Il me tend un papier journal dans lequel il a enfermé du tabac et du papier à rouler. Voilà que sous la table, le plus discrètement possible (?), je roule, je roule, je roule. Une quinzaine de cigarettes, j'ai dû lui rouler. Pour me remercier, il m'en offre une. Va pour la cigarette : je n'ai pas l'impression qu'il me rémunère.

De toute façon, dès que je l'allume, il y a tout de suite trois mouches qui s'approchent. Il faut savoir partager. Je suggère à Abbou d'acheter une machine à rouler (ça se cantine). Je lui apprendrai à s'en servir. Entre ces murs, on apprend ce qu'on peut à qui on peut...



Vendredi 14 septembre – 13 h 30 – Noël-le-Black

Pendant qu'Abbou-le-rêveur me parle, Noël-le-Black s'est assis à l'autre table, celle de devant. Noël est un grand jeune homme, noir d'ébène, plus noir encore qu'Abbou : plus d'un mètre quatre-vingt-dix – je dirai bien : deux mètres et quelques tout déplié. Il est mince, élancé et bien éveillé. Depuis que je le vois dans la cour, il est toujours avec les uns, avec les autres : les bons comme les méchants. Souvent, je le vois avec Yassin-le-Corse, à discuter et à fumer ensemble. *[J'apprends, par la suite, qu'ils partagent la même cellule.]* Toujours dans les mauvais coups et peut-être, parfois, dans les bons.

Là, il s'est assis pas loin de moi et tout seul. Il a devant lui un damier – ou plutôt un échiquier sur lequel il pose des bouts de papier qui s'envolent avec le vent. Je l'interpelle :

« - *C'est quoi comme jeu ? - C'est les échecs, j'apprends, me dit-il, on m'a donné les règles.* »

Il me montre un bout de feuille qu'il tente de déchiffrer. Je m'approche. Les échecs, je connais un peu.

« - *Tu sais y jouer ? me demande-t-il, moi j'apprends. - Tu veux qu'on fasse une partie ?* ».

[Voilà, c'est ainsi que le club d'échecs du Deuxième nord fut fondé – ou, à peu près comme ça.]

Noël connaît à peine les règles. Mais c'est pas grave, je lui apprendrai. Les pions et les pièces par contre, ça ne va pas : des bouts de cartons gris pour les noirs et du papier pour les blancs sur lesquels il a écrit : 'F', 'D', 'R', 'C', 'T' et 'P'. C'est pas l'idéal. Surtout qu'avec le vent, il faut poser dessus des petits cailloux pour pas que ça s'envole, alors, forcément, on peut même plus savoir de quelles pièces il s'agit...

Le plateau lui, c'est-à-dire l'échiquier, est nickel-chrome : un bout de toile cirée où sont tracés à l'encre verte le cadre et les cases. Un travail de professionnel. Noël me dit qu'il l'a dessiné lui-même lorsqu'il était en maison d'arrêt à Grasse.

Les Baumettes sont ici sa troisième prison, *'la pire de toutes'* à ce qu'il me dit. Il est condamné pour diverses affaires, me confie-t-il : pour des histoires de coke qui l'ont entraîné trop loin. C'est un garçon qui a une éducation certaine : ça s'entend à son parler et ça se voit dans ses manières.

Il me précise bien cependant qu'il n'est pas un pointeur ! S'il est dans le quartier des isolés, c'est parce qu'il s'est battu quand il était au quatrième et qu'on l'a mis ici pour sa sécurité. Naturellement, je ne lui parle en rien de mon affaire, ou seulement pas grand chose : le minimum de mensonges qu'il faut. Je lui propose que nous remplacions les bouts de papiers par des figurines en plastique. Du plastique, ici, dans le passage qui mène du bâtiment aux cours, ça ne manque pas. On aura qu'à récupérer des capsules de bouteilles, qui en bleu, qui en blanc. Ainsi on pourra constituer un jeu qui ressemblera à quelque chose. Il me promet de redescendre cet après-midi. Entre temps, charge à chacun de récupérer des bouchons au passage. Voilà une entreprise, enfin, qui me motive. J'ai une bonne raison de descendre tout à l'heure. Publié par Bruno des Baumettes sur

[09-14 - tout seul - sur un fil...](#)



Vendredi 14 septembre – 19 heures - tout seul

Je ne m'y étais pas préparé. C'est arrivé cet après-midi. A cinq heures. Quand je suis remonté, il était déjà parti, il avait quitté la cellule.

A 13 heures 30, en prenant son rôle, le surveillant d'étage lui a porté le message : « *Patrick T., préparez vos affaires, vous êtes libérable.* ».

Je suis revenu de promenade, ce matin, avec le moral et quelques bouchons dans la poche. Nous avons partagé le repas de midi. A la gamelle, on nous a servi de la dinde en sauce – pas mauvaise, pour du cochon hallal. A 13 heures 30, on lui annonce : Libérable...

Je reste interdit. Lui ne dit rien. (Patrick n'était pas un grand bavard, j'ai eu le temps d'en prendre la mesure.) Je devine, je suppose, sa joie toute intérieure. Instinctivement, je le serre dans mes bras. Il est bien plus petit que moi. Mon menton s'appuie sur son crâne tout glabre. La scène est aussi émouvante qu'elle me paraît comique.

Deux pensées contradictoires me traversent l'esprit : *'heureux pour toi, Patrick, mon Bonhomme !'* et *'Que vais-je devenir sans lui ?'* C'est la deuxième idée maintenant qui me domine. Quand je lui souhaite *'bonne chance'*, c'est aussi à moi que j'adresse ces vœux. Sans lui, je vais en avoir besoin, de la chance...

Patrick jette un regard à travers la cellule, comme un général après la bataille. Il doit rassembler ses affaires. En deux ou trois mots, pas plus, Patrick me dit qu'il prendra juste ses effets personnels et qu'il me laisse le reste, c'est à dire, en définitive pas grand chose mais l'essentiel : le 'toto', la bouffe dans le frigo, un miroir et quelques bouts d'écorce d'orange (je plaisante)...

En revenant de promenade, je trouve le billet suivant, écrit de sa patte d'enfant buissonnier : "*JE SUIS PARTIE LIBERABLE, ON SE VOIE DEHOR. JE T'OUBLI PAS. PREND MES CANTINES. TIENS BON*" et, plus loin : "*DIT BONNE CHANCE A ABEL ET SAMY. JE TE LAISSE LE TOTO ET UN BRIQUET. PASE LE BONJOUR A TOUT LE MONDE. PATRICK. BONNE CHANCE.*"

Salut Patrick... et merci.

Le départ du maître de maison, car c'est ce qu'il était, en vérité, crée comme un vide, une absence. J'allume la télé pour me sentir moins seul. Je récupère la télécommande : à présent, c'est moi qui choisirai le programme. Tout à l'heure, je mettrai un peu d'ordre : c'est-à-dire que j'installerai plus complètement mon désordre.

J'explore des coins de la cellule que je ne connaissais pas, je trouve de vieux briquets, un sachet plein de rasoirs jetables usagés dont Patrick se servait pour se raser la tête et quelques vieilles lettres (adressées à un autre que lui – sûrement, à son ancien co-détenu que je n'ai jamais connu). Je balance tout ça et quelques oripeaux fanés : et hop ! tout par la fenêtre, comme il me l'a enseigné. A présent, c'est à moi de tenir le ménage.

J'hésite à changer de couchette un moment. Finalement, je resterai tout en haut. Sa couche est encore toute chaude et je ne veux pas l'occuper. Pour compenser son absence, je me coupe un gros morceau d'emmental qu'il a laissé dans le frigo. Ce soir, je mangerai pour deux.



Vendredi 14 septembre – 21 h 30 – sur un fil...

Patrick m'a demandé de ne pas annoncer immédiatement son départ. Je m'en garderai bien. Sa présence, même putative, reste pour moi une garantie, comme une assurance-vie, le temps que la nouvelle se sache.

Je vais devoir à nouveau manœuvrer serré. Je n'ai, à l'évidence, plus les moyens de faire de faux-pas. Allez ! Faisons contre mauvaise fortune bon cœur...

Je salue (presque) tout le monde, et, cet après-midi : ça fait du monde ! Une trentaine, voire plus de bonhommes, à qui je serre la pince. J'y mets les formes.

Momo-la-Cayolle est descendu, je suis heureux de le retrouver. Je salue même, au passage, Habib et l'autre margoulin : Yassin-le-Corse, c'est tout dire ! Par contre, à Tomy, lui, qui est là dans un coin, je ne lui adresse pas la parole. Pas pour le moment. C'est encore trop tôt.

Noël-le-Black, comme il me l'avait promis, est descendu. Il a ramené l'échiquier et quelques capsules. Nous verrons ça tout à l'heure. Comme l'autre jour, les 'anciens' jouent la partie de cartes. J'ai dû leur faire bonne impression car ils me proposent à nouveau de jouer avec eux.

Cédric et moi nous formerons la paire comme la dernière fois. Malgré son regard toujours aussi sombre, il paraît satisfait de notre bonne entente au jeu des annonces. A part ça, il ne dit rien. Nos adversaires sont plus diserts : Assa est un petit nerveux qui, l'âge venant, se calme à peine. Il a le regard malin, l'œil vif des voleurs à l'étal, le verbe acéré, toujours prêt à provoquer. Yaya est, quant à lui, le plus volubile : il parle fort et il galèje. Il est rond et lourd. Ses plaisanteries l'amuse. Je n'imaginerais pas partager ma cellule avec lui.

Tiens, c'est curieux cette idée qui me traverse l'esprit. Après le départ de Patrick, avec qui vais-je devoir me retrouver en cellule ? Il faut que j'y réfléchisse. En tous les cas, jamais avec quelqu'un comme Yaya. En un mot, ce sont tous les trois des partenaires idéals autour d'une contrée, pas plus. Après deux parties gagnantes, je me retire du jeu, assez content de moi. Mais je sais qu'il ne faut pas insister. Je saisis Noël en passant. Il est, comme à son habitude, en grand conciliabule, comme s'il traitait toujours de questions importantes et secrètes. Il tient son interlocuteur par l'épaule et se penche vers lui du haut de ses plus de deux mètres en lui parlant à l'oreille.

Noël a trente ans, bien qu'il fasse plus jeune. La prison ne semble pas l'avoir (encore) trop abîmé. Il a deux enfants m'apprend-il, mais je n'arrive pas à me l'imaginer en bon père de famille.

Il m'a rejoint à une table. Nous ouvrons le jeu d'échecs et nous comptons ensemble nos bouchons de plastique. Il n'y a pas encore le compte mais je commence à avoir une idée de ce qui nous sera utile. Il s'agit de bien distinguer les couleurs et les différentes pièces. Les pions, nous les ferons avec des capsules d'eau minérale, blanches et bleues ; les tours avec de gros bouchons carrés de sirop, les fous d'une autre forme, les rois et les reines en nous servant de dessus de flacons de gel douche. Le passage est un véritable entrepôt qui offre une gamme suffisamment étendue pour y faire nos emplettes. Le plus dur, ce sera pour les cavaliers... là, j'ai du mal à savoir encore ce que je vais choisir... Avec ce que nous avons, et encore quelques bouts de cartons, nous entamons notre première partie. Noël a tout à apprendre. C'est un élève attentif.

Quand la leçon se termine, je retrouve Momo. Lui et moi, nous marcherons ensemble un long moment. Auparavant, il me tire dans un coin : il a descendu un sachet plastique qu'il me tend. Il a mis dedans une serviette, un tee-shirt et du pain d'épice emballé dans du papier journal. « *Tiens, c'est pour toi, je sais que tu n'as rien* », me dit-il. Je le remercie.

A lui seul, je lui confie que Patrick part aujourd'hui. Je lui demande de ne pas encore en parler aux autres. Je lui avoue que son départ est un coup dur pour moi. Il me propose, si je veux, de venir loger dans sa cellule. Ils sont déjà deux mais il reste une couchette. Gentil Momo !

Plus tard, presque en fin d'après-midi, Yassin-le-Corse, s'approche en compagnie de Noël. C'est là que j'apprends qu'ils partagent la même cellule. Nous discutons un moment de tout et de rien. Je le vois venir. Allez ! je me lance : « *Tu sais, je vous en donnerai, du tabac, mais je ne peux pas descendre le paquet, je n'ai que ça. Je vous en donnerai à tous les deux.* », en désignant Noël.

Il semble satisfait de mon offre... pour le moment. J'ai décidé, un peu lâchement de lâcher du lest. Coûte ce que ça me coûte. Le départ de Patrick change la donne. Je leur descendrai du tabac : à lui, à Habib-l'assassin, à Momo-la-Cayolle et, pour faire bonne mesure, à Noël-le-Black. Je dois nécessairement me faire des alliés ici et, surtout, surtout, ne pas me faire d'ennemis.

Publié par Bruno des Baumettes sur

[09-15 - seul maître après Dieu - des petits riens](#)



Samedi 15 septembre 11 heures – seul maître après Dieu

C'est drôle de se sentir tout seul, je veux dire 'à nouveau tout seul'. On a à peine eu le temps de commencer à s'habituer l'un à l'autre. En prison, il ne faut pas s'attacher. Du jour au lendemain, celui que tu côtoies tous les jours, celui qui partage avec toi la gamelle, ton compagnon de pénitence : hop ! il est plus là : libéré, transféré, expulsé, guillotiné... Ou bien, c'est toi qui disparaît pareillement : hop ! du jour au lendemain...

Hier soir, j'ai pu regarder la Cinq ou Arte à mon aise – des documentaires très intéressants, je ne sais plus sur quoi. Je regrette un peu maintenant les émissions de jeu ou les séries à deux sous que Patrick regardait à longueur de journée.

Ce matin, je ne suis pas descendu dans la cour. C'est la première fois depuis mon installation au Deuxième nord. J'en profite pour laver trois fois mon jean's – celui que j'avais failli jeter par la fenêtre. Je fais ensuite le tour du propriétaire. Comme un chat, je mesure et je marque mon nouveau territoire : pour moi tout seul la cellule est presque trop vaste. Enfin, je contrôle les stocks et les réserves : - 3 rouleaux de PQ, - un pot de café, - 3 litres de lait, - du papier à écrire, des enveloppes, - du tabac, - un briquet et... et pas grand chose d'autres. Ça se passe d'inventaire.

En fin de matinée, je donnerai un coup de serpillière, des fois qu'ils décideraient de le remettre en taule ! faudrait qu'il puisse trouver la cellule aussi propre qu'il me l'a laissée si jamais il revient...

J'ai bien pris soin de descendre le drap qui me sert de rideau à la fenêtre. Même si je préfère la couleur du ciel, je n'ai pas envie qu'à nouveau il pleuve des pierres. Je fais un peu de sport – des abdos et des pompes. Maintenant que j'ai la cellule pour moi tout seul, forcément j'en profite...

Quand on fait de l'exercice, en même temps, on réfléchit. (*Avec*) *qui ils vont me mettre ?* Cette

question me tracasse. Je viens de vivre à deux dans ces quelques mètres carrés et je mesure combien la cohabitation dans un tel piège à rat est une affaire sensible Avec Patrick, ça s'est bien passé, mais maintenant, je crains un peu : selon avec qui on vous colle, il y a de quoi devenir fou.

Je me décide à faire une lettre au Chef pour demander de rester seul en cellule. Avec un peu de chance, compte-tenu de mon âge et du reste, ça me sera accepté. Avant d'écrire mon journal, j'ai pris ma plus belle plume et je m'applique : "*Monsieur le Commandant...* (Je crois qu'ils portent tous des grades militaires, à ce que m'a dit, l'autre jour Jean-Marie), *Monsieur le Commandant, Je sollicite de votre haute bienveillance, etc, etc...*" On verra bien, ça me permettra de voir venir...

[*La réponse n'aura pas tardé. Dès le lundi, on me renverra ma requête avec la mention, écrite en rouge : "Demande refusée par manque de place"*]. Cet après-midi, promis, je descend en promenade.

Samedi 15 septembre – 20 heures – Des petits riens

J'ai soin de préparer soigneusement quatre petits sachets en plastique. Des petits sachets, dans la cellule, y-en avait quelques-uns. C'est dans ça que l'infirmière venait chaque midi apporter à Patrick sa dose de cachetons. Chaque jour, il avait droit à son petit sachet. C'est sûrement aussi à cause de ça qu'il dormait tant.

Je prépare quatre paquets (à peu près) équivalents. A un moment, je me dis : "*J'en mets plus pour l'un*" ou : "*J'en mets moins pour l'autre*", mais je sais qu'ensuite, sur le terrain, j'aurai du mal à faire le tri. Alors je prépare quatre doses pareilles. C'est que c'est délicat, cette affaire-là ! Faut que je leur en donne juste ce qu'y faut, mais pas trop quand même. Je dois bien en garder pour moi aussi ! Alors je joue les apothicaires : et un peu plus dans celui-là, et une pincée ici. Il me faudrait une balance pour rendre la justice.

A deux heures, nous descendons. Même pas le temps d'arriver à la cour, encore sommes-nous dans le passage, que Yassin-le-Corse qui me colle aux baskets m'interpelle : « *T'as descendu ce que tu m'as promis ?* ». Il est lourd celui-là ! « *Ouais, j'y ai pensé* ».

Avec Habib-l'assassin, ils ont dû se donner le mot : ils m'accueillent à la grille, ou plutôt : ils me coincent. OK, OK : *keep coolly cool, boys* ! Un sachet pour l'un, un sachet pour l'autre (comme ça, je me suis dit : pas de jaloux)... Je les regarde. Ils restent plantés devant moi tout pensifs, soupesant leur petits paquets, comme deux grosses bêtes qui en espéraient plus : *insatisfaits*.

« - *Je suis désolé les gars, mais je peux pas vous en donner plus. Après c'est moi qu'en n'ai plus...*

(Silence...) - *C'est pas sympathique de ta part...* », me dit Yassin. Son regard s'est posé tristement sur son petit sachet. Je le sens sincèrement déçu. D'ailleurs, il ne m'a pas parlé du tout sur un ton agressif. Non : tout simplement, Yassin et Habib sont déçus. Ils n'ont pas eu leur compte.

"*Allez vous faire foutre...*", bien sûr, ça, je le garde pour moi. *Crias cuervos y te arrastrarán los ojos...*

Je n'ai rien à leur dire de plus, à ces deux-là, pour le moment. J'ai fait ma B.A., ou plutôt : j'ai accompli ma besogne. Je les laisse à leur frustration. Je sais que tôt ou tard, ils reviendront à la charge. D'ici là, je m'empresse d'aller faire ma tournée de bonjours. Comme hier, je fais cela de façon très méthodique, en n'oubliant personne. J'en deviendrais presque obséquieux.

On me propose la partie de cartes, comme la veille, mais aujourd'hui, l'humeur des joueurs n'est pas bonne, ou alors est-ce la mienne ? Je ne fais qu'une partie et puis je quitte la table. Le ciel s'est obscurci et le vent s'est levé.

Je rejoins Momo-la-Cayolle. Avec lui, je le sais, y-a pad-problème. Momo, c'est une pile à moral. Si t'as l'humeur fade, le cafard, le spleen, le dégoût de vivre, alors va voir Momo ! Une demie-heure de marche avec lui, une demie-heure à discuter de tout et de rien et tu te sentiras mieux. C'est aussi pour lui que j'ai préparé un sachet. Il ne m'a rien demandé, mais ça me fait plaisir. Peut-être, justement, c'est parce que lui ne me demande rien...

Tout ça m'a donné envie de fumer. Du tabac que je lui offre, Momo m'offrira bien une cigarette à rouler. Nous nous arrêtons à la table où se trouve Jean-Marie pour nous en griller une.

Jean-Marie, depuis le début de l'après-midi tient le rôle d'écrivain public. Il a descendu du papier à lettre et son beau stylo-encre qu'il ne prête à personne. Quand ils ont un courrier à faire, les taulards, les uns après les autres passent à sa table. Parfois, ils leur faut faire la queue. Il finit une lettre pour Hadjaj qui est assis à côté de lui.

Hadjaj est un 'ancien', tout maigrelet et taciturne. Son visage porte une tristesse longue comme un jour sans pain et une petite barbichette grisonnante. Il vient, nous dit-il, d'écrire à nouveau à son avocat. Il proteste de son innocence. En l'occurrence, c'est auprès de nous qu'alors il entame une longue plaidoirie. Il nous raconte son affaire dans les moindres détails, il ne nous épargne rien. Forcément, il est innocent. Raconté comme ça : il est innocent, sans l'ombre d'un doute : '*Ces femmes, je vous jure, toutes des salopes...*'. Je me dis que c'est énorme le nombre de personnes innocentes qui sont détenues ici. Vu le nombre d'innocents incarcérés, je comprends qu'on manque de place en France pour mettre les 'vrais' coupables en prison.

Hadjaj m'interpelle en me demandant mon avis, si ce n'est ma sentence. « *Et vous, Monsieur Bruno qu'en pensez-vous ?* ». Son vouvoiement me donne à sourire. J'ai le sentiment qu'il s'adresse à un juré d'assises. Je lui propose de me tutoyer. Il me dit qu'il préfère me vouvoyer. Je lui dis alors que je me vois obligé de le vouvoyer aussi.

Hadjaj est en détention provisoire – comme moi. Mais lui, maintenant, depuis de longs mois. Chaque fois, nous dit-il, son avocat lui promet qu'il va être libéré. Et chaque fois ça ne se fait pas. De report en report, il désespère de sortir un jour...

Je ne peux m'empêcher, à ce moment, de penser à mon propre avocat. La discussion que j'ai eue avec lui me revient en mémoire. Il faut être fou, ou désespéré, ou les deux à la fois pour croire aux promesses de son avocat !

Hadjaj a le moral dans les chaussettes, même Momo ne peut que constater sa tristesse. Sans rien nous dire d'autre, nous fumerons une cigarette à trois. Hadjaj n'a même plus de tabac pour supporter son sort. Comme il ne demande rien et qu'il me reste une dose dans la poche (la dose que j'avais préparée pour Noël-le-Black qui n'est pas descendu), je la lui offre. Ça le consolera peut-être. Le temps s'est couvert et il commence à pleuvoir : à peine quelques gouttes d'abord. L'après-midi s'achève.

Yassin-le-Corse revient vers moi. Jusqu'à maintenant, lui et l'autre m'ont fiché la paix. Il tient, dit-il, à me remercier, '*quand même*', pour le tabac. Il me fait souvenir aussi que j'ai promis d'en descendre pour Noël, son compagnon de cellule, des fois que j'aurais oublié. Il se propose de lui monter sa part si je veux bien la lui confier. Je souris à peine. Je lui dis que je n'est pas oublié, mais que je n'ai plus de tabac sur moi (ce qui est vrai). Je rajoute que je donnerai ça directement à Noël quand je le reverrai.

Vraiment, ce garçon est lourd, lourd, lourd. Lourd comme le temps de cette fin d'après-midi et l'ennui qui lentement me gagne. J'ai à présent besoin de remonter en cellule. Il finit par pleuvoir vraiment et nous n'avons nulle part où nous abriter. Publié par Bruno des Baumettes sur

[09-16 - post tenebras lux ? - le maître des échecs](#)



Dimanche 16 septembre – 13 heures - post tenebras lux ?

Le dimanche matin est habituellement calme. Peut-être les plus jeunes sont-ils sortis en boîte hier soir ? En tout cas, peu de monde ce matin, et ceux qui sont là sont parmi les plus doux.

Dans la nuit, il est tombé des cordes. La cour n'a pas eu le temps de sécher. Sous l'effet des détritiques qui s'entassent le week-end et de l'eau qui a brassé tout ça, le passage le long du bâtiment A se

transforme en un terrain vague inondé. Le soleil est au rendez-vous. Il ne va pas tarder à chauffer toute cette fiente. Tout à l'heure, au retour, ça va schlinguer jusque dans les étages. Est-ce de ce marécage que surgira mon salut ? J'en doute.

Dans la cour, je retrouve des têtes qui me sont à présent familière. Jean-Marie, toujours sapé comme en dimanche – mais aujourd'hui, c'est normal : *on est dimanche*. Il y a Momo-la-Cayolle, fidèle à lui-même, qui prend soin de me demander si tout va bien et si j'ai besoin de quelque chose ; et Abbou-le-rêveur qui s'est collé, tel un lézard, contre le mur du fond et qui se chauffe au soleil.

Il m'adresse un grand sourire dès qu'il m'aperçoit. Comme bonjour, il me lance : « *T'as pas un rasoir, s'il-te-plaît ?* ». Sa question m'étonne un peu. Drôle de salutation, le matin. « - *Non, j'ai pas de rasoir Abbou, je suis désolé mais je ne descends pas dans la cour avec un rasoir dans la poche ; ni même avec une machette... - C'est pas ça que je voulais dire : est-ce que tu n'as pas des rasoirs dans ta cellule ? est-ce que tu peux m'en passer un, s'il-te-plaît ? J'en ai besoin, pour me raser la tête.* »

Décidément, c'est la mode ici...

Voilà qui me rassure. Puisqu'il veut se faire beau, je lui promets que je lui en descendrai un cet après-midi. [A l'arrivée, on m'a fourni un 'kit hygiène' comprenant un savon, du dentifrice, etc., et quelques rasoirs jetables.] A propos de crâne rasé, un seul peut-être parmi ceux que j'aime voir manque à l'appel ce matin : Bébert-le-Sicilien.

Un peu plus loin, sous le portique, il y a Ali-le-Comorien qui fait du sport. C'est un grand Black, un gaillard large et costaud qui a la carrure d'un videur de boîte. Il a le crâne aussi rasé que les autres, et le sien, noir-cirage, éclabousse de soleil. Comme il transpire, les gouttes de sueur le font briller comme du cuir neuf.

La cour est tranquille, j'en profite alors pour faire quelques exercices physiques avec lui : des pompes et des dorsaux. En même temps, nous ferons connaissance. Ali courra ensuite une heure entière autour de la cour tout seul. C'est un garçon courageux.

Chaque jour, il fait du sport. Il s'est dicté un programme rigoureux de remise en forme. Je me propose de m'entraîner avec lui, même si je sais que physiquement je ne pourrai suivre le rythme qu'il s'impose. En fin de matinée, avant de remonter, il prendra une douche. Pourtant l'été s'achève et, s'il fait encore très doux, l'eau froide au jet retient même les plus vigoureux.

Ali m'apprend qu'il est ici en famille ! Son frère est incarcéré au troisième étage. Sa cellule est juste au-dessus de la sienne. Comme quoi, parfois, l'Administration pénitentiaire fait bien les choses. Ou alors c'est le hasard. Par contre, malgré leur demande, ils n'ont pu être réunis. Je pense qu'ils communiquent par yoyo et, bien sûr, en se parlant d'une fenêtre à l'autre. Ça parle aussi comorien dans cette tour de Babel !

[J'ai plusieurs fois rencontré ici des détenus qui ont, qui un frère, qui un oncle ou un cousin en détention. Il y a, je crois bien, des propensions qui favorisent l'incarcération en famille, comme à la SNCF on obtient des tarifs avantageux.]

Hier soir, comme j'écrivais, mon stylo a rendu l'âme, et je n'en ai pas cantiné d'autres. Il faudra que j'attende au moins trois semaines avant d'en recevoir un. Sans stylo me voilà bien mal. J'ai un besoin quasi-vital d'écrire. Grâce au ciel, en explorant ma cellule, j'ai pu mettre la main sur un crayon égaré. Ecrire est ici pour moi comme faire du feu sur une île déserte. Je pense à Patrick. Ce crayon, c'est lui qui me l'a laissé. Je le sens toujours là, prêt à veiller sur moi. Et sa présence est celle d'un Capitaine Némé attentif et secourable.

Au rythme où j'écris, par contre, je ne peux attendre la prochaine livraison. Je vais voir Jean-Marie et je lui demande s'il veut bien me prêter un stylo jusqu'à ce qu'on m'en livre. Il me tend un bic qu'il sort de la poche de sa chemise, "*pas de problème*", me dit-il, et, même, sans réticence, il me le donne.

Il a descendu toute une pile de journaux qu'il a posé sur une table. Il m'invite à me servir. [Il est abonné à la Provence, le journal régional. Le dimanche, il descend dans la cour les anciens numéros pour que nous puissions les lire et nous les partager.]

Les uns s'intéressent et découpent les pages de sport, les autres celles des faits divers. J'en profite pour récupérer les pages de mots fléchés pour Bébert. Me voyant faire, Jean-Marie me dit qu'il joue au Sudoku. Voilà bien un casse-tête chinois qui m'intéresse aussi. Nous en faisons un ensemble.

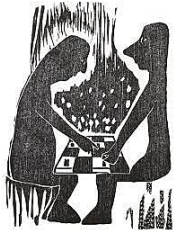
[Plus tard, quand nous partagerons la même cellule, le sudoku du soir deviendra presque un rituel.]

En fin de matinée, nous marchons lui et moi. Nous échangeons sur nos goûts, nos centres d'intérêts respectifs. Nous sympathisons. Je lui fais part de mon souci de ne pas savoir qui – ou avec qui – on va me mettre en cellule. Ça m'inquiète. Il m'offre (comme Momo me l'a proposé de son côté) de venir partager la sienne : « *La meilleure de l'étage !* », me précise-t-il. Mais là aussi ils sont deux. [Il loge avec Assa, le joueur de contrée à la barbe grisonnante].

Je lui dis que tant que je peux, je resterai seul. J'ai du mal à m'imaginer vivre à trois dans un tel trou-à-rat. Je retiens quand même son offre. Si ça se passe mal pour moi on pourra toujours faire la

demande. En décembre, me dit-il, Assa sera libérable. Peut-être qu'à ce moment-là on pourrait tenter le coup à deux.

En décembre... Jean-Marie, sans le vouloir, m'ouvre une perspective temporelle que je n'avais pas jusqu'alors imaginé. Est-ce que je serai seulement encore vivant en décembre ? Je lui dis que c'est OK, nous verrons ça en décembre.



Dimanche 16 septembre – 19 heures – le maître des échecs

Cet après-midi, Noël-le-Black est descendu, avec le jeu d'échecs qui à présent prend forme. Nous avons pu compléter les pièces avec d'autres bouchons de plastique. Nous jouons deux parties d'affilée. Des parties '*pédagogiques*'.

Je lui apprends quelques règles essentielles : le roque et la prise-en-passant. Je lui dis quelques mots sur la stratégie de début de partie et le contrôle du centre, tel qu'on me l'avait appris, il y a de cela une trentaine d'années quand je jouais tranquille à Amsterdam avec Hans-le-Suédois.

C'est vrai que nous passions des jours entiers à jouer, ensemble ou dans les coffee-shops. Comme maintenant, alors j'avais le temps. Ici aussi à présent j'ai du temps libre ou, plutôt : j'ai du temps à tuer...

Noël se dit ravi de ce que je lui enseigne. Il me raconte un peu de sa vie. D'une vie en pente vers laquelle il a glissé, passant de consommateur à dealer et de dealer à trafiquant de cocaïne. Chacun sa pente, pensé-je, et, ici, nous n'avons pas à juger du bien et du mal. Je retiens la phrase que Jean-Marie a dite à Tomy, le premier jour : « *Il ne faut pas juger, tu sais...* ». D'autres s'en chargeront pour nous.

Je découvre en Noël un garçon aimable, attentif et désireux d'apprendre. Il est sous méthadone et il tente de se désintoxiquer. J'ai du mal à me représenter combien ça doit lui être difficile, ici en prison. Il me dit qu'il est déterminé à changer de vie. Il m'assure qu'il a compris que les trafics et la coke ne pouvaient que le détruire.

Il me raconte comment, depuis qu'il a été condamné, il a réussi à passer l'équivalent du bac. [*Je pense qu'il s'agit du DAEU – Diplôme d'accès aux études universitaires*]. Actuellement, il suit des cours de mathématiques, avec un organisme [Auxillia] qui a pour but la formation par correspondance des détenus. Depuis son transfert, ici aux Baumettes, il a pu faire une formation en informatique et a fait d'autres demandes. Je serai, quant à moi, le maître des échecs.

Je n'est pas encore fini de jouer avec Noël, qu'on vient me chercher pour la contrée. Plus qu'accepté, à présent, je vois qu'on me sollicite. Presque : on me demande... Je retrouve mes trois comparses : Cédric, Yaya et Assa.

Cédric, mon partenaire de jeu, s'étonne d'apprendre que je ne suis incarcéré que depuis moins de trois semaines. Il pensait que j'étais là depuis plus longtemps. Il paraît encore plus surpris quand je lui dis que c'est la première fois que j'entre en prison. « *Je suis un bleu ici ! un débutant...* »

Ou, plutôt, je me dis que je suis un caméléon. Un caméléon qui peut prendre toutes (enfin, presque toutes) les couleurs de son environnement. C'est peut-être à force d'habitude : paraître extérieurement ce que les autres attendent que je sois à leurs yeux. Au fond de moi, je sais pourtant combien je suis différent, *indélébile*.

Je mesure bien le fossé entre ce que je donne à voir et ce que je suis vraiment. Ici autant qu'ailleurs. Un fossé ? non, plus profond que ça encore : un gouffre. Cette couleur de peau qui me change et varie est devenue ma seconde nature. Cette peau supplémentaire qui me sert de cuirasse, cette peau que je donne à voir et qui me cache en même temps.

Habib même, Habib-l'assassin ne pourra me démasquer. Assis près de Cédric, il vient lui révéler tous mes '*secrets*' : « *Oh ! Lui (en parlant de moi) c'est grave, c'est très grave : il en a pour longtemps ! - Arrête de dire n'importe quoi !* ». Quel con celui-là ! Heureusement, il me perturbe à peine.

La cour est à présent un endroit où je me sens bien. J'y trouve mes repères et j'y ai, des '*copains*' (des '*copains de prison*' certes, des taulards, mais on ne se choisit pas toujours les relations qu'on voudrait...). J'ai, ce dimanche après-midi, le sentiment que ce '*séjour carcéral*' est, pour moi, comme une longue promenade. Un temps en suspension au-dessus d'un grand vide.

Je sais bien, je perçois suffisamment que ce néant – cet anéantissement – me saisira tôt ou tard : j'ai laissé trop de choses en dehors qui finiront, d'une manière ou d'une autre, par cogner à ma porte.

Mais, pour l'instant, je savoure le calme et la sérénité de cette après-midi qui n'a jamais de fin.

Un naufrage m'a jeté ici, dans cette cour, en compagnie d'autres exilés. Chacun, à sa façon, par raison, ou en désespoir de cause ou, plus simplement, par folie pure et simple, tente ici d'exister encore et encore : chacun tente de *persister dans son être*. J'y tiens toute ma place en enfilant mes nouveaux oripeaux de bagnard. Le rôle d'ailleurs commence à me convenir.

Même le cloaque du long passage qui mène au bâtiment, même cet égout à ciel ouvert où baignent les immondices et la pourriture me devient familier et presque agréable : j'y patauge et j'y trouve des trésors : j'invente des jeux d'échecs et d'autres rêves encore.

En rentrant, comme une prise en passant, je ramasse un short tout propre et neuf qui a dû tomber par mégarde d'une cellule. J'agrandis ainsi ma garde-robe au rythme de ce qu'on me donne et de ce que je trouve. Le premier jour, aux arrivants, n'ai-je pas ramassé un slip pour pouvoir me changer ?

Je n'ai à présent aucune honte de ce que je deviens. Pourquoi devrais-je avoir honte ici, parmi les isolés des Baumettes ? Je rejoins ma cellule détendu et serein. La journée a été favorable. Si je dois avoir honte, c'est du reste du monde. Publié par Bruno des Baumettes sur

[09-17 - à Saint Pierre ! – pour un instant mon cœur s'est arrêté de battre](#)



Lundi 17 septembre : à Saint Pierre !

Ce matin je ne descendrai pas dans la cour. J'ai enfin le rendez-vous que j'avais demandé pour voir un psy. Le surveillant du matin m'a transmis un bon de circulation.

Je suis convoqué au SMPR (Service Médico-Psychologique Régional) à 10 heures 30. Le SMPR ! Je comprends maintenant quand Momo-la-Cayolle me parle du psychologue qui le suit à "Saint Pierre". [*"Finir à Saint Pierre", à Marseille, signifie "finir au cimetière". Le cimetière Saint Pierre est le plus grand et le plus peuplé de la ville.*]

Quand Momo me dit qu'il va à "Saint Pierre", en fait il ne sort pas des Baumettes : il va au SMPR. Comme il ne sait pas lire (il apprend à peine à l'aide d'un livre d'apprentissage à la lecture que lui a passé Jean-Marie), il a entendu et compris "Saint Pierre". Brave Momo ! Ici, Saint Pierre, c'est juste deux étages en-dessous. Comme si le Paradis se situait au rez-de-chaussée de l'Enfer !

Ce rendez-vous arrive bien tard, mais, malgré tout, c'est bien que j'aie eu droit auparavant à des vêtements propres et (presque) neufs. J'aurais eu du mal à me présenter devant un psy en tenue de clochard. Je m'apprête donc le mieux que je peux : fatigué du cerveau, certes, mais propre. Soyons fou dignement dans mes nouveaux habits.

A dix heures et quart, je met le drapeau. A dix heures et demie, personne n'arrive. À onze heures moins le quart, je frappe à la porte. A onze heures, je frappe et je gueule : « *Surveillant ! Oh, surveillant !* ». A onze heures et quart, quand ceux de la promenade reviennent et qu'on les reconduit dans leur cellule, un gardien enfin vient m'ouvrir.

Je lui dis que j'avais rendez-vous à dix heures trente mais cela ne semble pas le troubler plus que ça. Il m'invite à y aller maintenant. Sait-il seulement combien j'ai craint qu'on m'ait, à nouveau, oublié ?

Sait-il combien j'ai besoin de voir un psy ? Sait-il combien ce jeu de : *'je t'ouvre... je t'ouvre pas ou je t'ouvre... peut-être'*, peut devenir, pour les détenus, insupportable et pervers ? Non, tout ça, *il ne le sait pas. Il n'est pas au courant, c'est pas lui qui s'en occupe...*

Enfin, je descend. Le SMPR se situe en effet au rez-de-chaussée directement sur la gauche, à deux pas de la sortie vers les cours, là où débouchent les escaliers venant des étages. Une porte fermée où on sonne, un gardien qui vient vous ouvrir et qui vérifie votre convocation.

Je pénètre dans un grand hall tout repeint et lumineux (surtout en comparaison avec les autres couloirs du bâtiment). Là, je n'ai pas à patienter. Je suis reçu directement par le médecin psychiatre dans un petit bureau.

[*Ces bureaux sont, en fait, d'anciennes cellules reconverties. Je n'ai 'visité' que l'entrée du SMPR. Plus loin, je sais qu'il y a des cellules où sont placés les détenus en soin. Enfin, par derrière, jouxtant la cour des isolés, se trouve la cour des internés. Certains détenus passent ainsi, selon les jours et leur état, d'une cour à une autre.*]

Un bonhomme est assis sur une chaise tournante. Il lève les yeux vers moi et m'invite à m'asseoir. Je l'ai immédiatement reconnu. C'est Marlon Brando dans 'Apocalypse Now'. Même carrure, même tête chauve, mêmes yeux fatigués. La discussion dure à peine cinq minutes. Je lui confie mon désarroi et mes angoisses nocturnes. Il me questionne sur mes idées noires puis me propose des cachets. La routine, je suppose.

Je lui dis que j'ai besoin, me semble-t-il, de pouvoir parler à quelqu'un, d'entamer un suivi psychothérapeutique. Il va voir de me prendre un rendez-vous avec un psychologue du service. Il me

propose à nouveau ses cachets. Je lui dis que je vais essayer de m'en passer. Je vois trop dans quel l'état sont ceux, qui dans la cour, sont sous l'emprise de ces drogues.

A ce moment-là, je pense alors, en particulier, à Yassin-le-Corse qui semble toujours à moitié sonné et qui s'exprime avec une sorte de gangue qui enferme ses mots et bloque sa mâchoire. Souvent, il semble avoir du mal à avaler et il bave quand il parle. Sont-ce aussi les cachetons qui le font péter tout le temps en public et de façon si tonitruante ?

Je ne veux surtout pas devenir pareil. Surtout pas devenir ça. Surtout, *je veux rester moi-même*, malgré tout, malgré le poids qui m'accable et la souffrance que je ressens, malgré les conditions qui me sont faites ici. Bon gré, mal gré, *je veux encore persister dans mon être*.

Le psychiatre et moi n'avons rien d'autre à nous dire. Je remonte en cellule.



Lundi 17 septembre – 21 heures – pour un instant mon cœur s'est arrêté de

battre Je ne suis pas sorti en promenade cet après-midi. La majeure partie de mes '*camarades*', en effet, a repris aujourd'hui le chemin de l'école : Momo-la-Cayolle, Jean-Marie, Noël-le-Black, Ali-le-Comorien, tous y sont inscrits.

Si je descends, je vais me retrouver avec des têtes que je connais moins (en particulier, tout un groupe de Tunisiens qui, la plupart du temps, reste dans son coin et nous ignore) et d'autres que je connais, à présent, que trop...

Je pense, de toute façon, que je vais m'y inscrire aussi à cette école : bientôt le temps d'automne va arriver, il fera froid dans la cour, et, de toute façon, ceux que j'aime y sont tous.

Le vaguemestre à cinq heures trente vient de m'apporter trois lettres. Trois lettres pour moi ! La première est la réponse – négative - du Chef concernant ma demande de pouvoir rester seul en cellule. "*En raison du manque de place*", m'écrit-il. Je suis fixé : dans les jours qui viennent, j'aurai un nouveau co-détenu, et Dieu sait qui ?...

La seconde lettre est de Michèle, une des deux personnes que j'ai contactées dès le départ, pour l'avertir de ma mise en détention. J'ouvrirai sa lettre tout à l'heure. Je redoute un peu ce qu'elle m'aura répondu. La troisième lettre est un courrier interne d'Adrian. *Et pour un instant mon cœur s'est arrêté de battre*.

Un bout de papier plié en quatre, portant mon nom et mon numéro d'écrou. Je lis ses quelques mots où il m'écrit qu'il s'étonne que je sois ici. "*Qui es-tu exactement ?*", me demande-t-il ? Il espère me voir et me demande dans quelle cellule je suis. "*Ecris-moi*", conclut-il.

Comment peut-il se douter que je suis ici dans le quartier des isolés, à l'étage juste en-dessous du sien ? Mon âme se déchire. Je vais lui répondre immédiatement. Vue la date à laquelle nous sommes, je ne sais pas si ce nouveau courrier lui parviendra. Il doit être libéré à la fin du mois et nous sommes déjà... nous sommes déjà : mon dieu j'ai oublié la date !

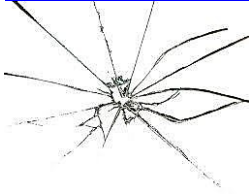
Ce matin- même, en revenant du psy, je suis monté jusqu'au troisième pour espérer l'apercevoir. Derrière la grille, je n'ai vu qu'un auxi à qui j'ai donné un billet à lui remettre, comme une autre bouteille à la mer.

Je pense aux paroles d'une chanson à la mode : '*je lui souhaite tout le bonheur du monde*', et plus encore si c'est possible. Dieu que c'est difficile de le savoir juste là sans moyen de le voir ou de lui parler. Un moment, j'ai pensé moi aussi crier, l'appeler par la fenêtre, mais je n'y suis pas arrivé. Je rédige une courte lettre à la fois en français et en roumain. En français, parce que je suppose qu'elle va être lue avant qu'elle lui soit distribuée. En roumain, parce que c'est dans cette langue que mon âme peut au mieux lui parler : *Mi-e dor* ! Cette expression exprime à la fois la douleur, le désir et le manque...

La dernière fois que je l'ai vu, c'était ici aussi : aux Baumettes. C'était au début août, j'étais venu le voir, moi libre et lui incarcéré. Nous étions au parloir. Je lui disais que seul un fil, un fil ténu comme un fil d'araignée (*un fir de păianjen*) nous reliait encore. A présent, j'ai la certitude que ce fil va se rompre. Que ce fil, déjà, presque est rompu. Ici, je m'arrête d'écrire. Je n'en dirai pas plus avant que de sombrer.

Ce soir j'écrirai d'autres courriers : je lirai la lettre de Michèle et je tenterai de lui répondre au mieux, j'essaierai de trouver les mots qu'il faut. J'écrirai aussi à mon avocat pour lui demander des nouvelles de Paul – mon autre correspondant. Je suis inquiet de ne pas avoir de ses nouvelles. Enfin j'écrirai au Juge d'instruction, pour qu'elle m'autorise à téléphoner à mon avocat.

Toutes ces correspondances, ces lettres reçues et ces lettres envoyées, viennent déranger l'ordre immobile que je construis autour de moi : l'ordre de ma cellule, l'ordre des horaires imposés, l'ordre même de la cour, que j'ordonne et j'organise. Chaque message est une brèche dans mon antre où je tente tant bien que mal de m'abriter. Si je pouvais, c'est sous une chape de plomb qu'ici je me blottirais. Demain, je sortirai en promenade. Publié par Bruno des Baumettes sur [09-18 - sept ans de malheur - une après-midi qui n'a jamais de fin](#)



Mardi 18 septembre – Midi - sept ans de malheur

(Je m'aperçois que je ne sais plus vraiment quelle date sommes nous : le 16 le 17, ou plus ? Seuls les jours me servent à présent de repères – aujourd'hui, je sais qu'on est mardi. Qui me dira la date ?...)

Ce matin, il y avait douche, comme tous les mardis, les jeudis et samedis matins. J'y retrouve, à sept heures trente, toute une partie de mes camarades de promenade. C'est souvent le moment où on s'échange des nouvelles et des petites choses. On se communique notre 'emploi du temps' de la journée : qui descend en promenade, qui restera en cellule, qui doit se rendre à un rendez-vous quelconque. J'y rencontre aussi, tels le renard et le chat : Habib-l'assassin et Yassin-le-Corse. Même à l'aube et sous la douche, ils sont pénibles ces deux-là. L'un d'abord, l'autre ensuite et enfin les deux ensemble me 'branchent' avec insistance. Ils veulent du tabac, encore du tabac. La dose d'avant-hier ne les a pas comblés. Je m'en doutais bien. J'ai beau leur assurer que je n'en ai plus, mais ils insistent. La promiscuité, l'humidité et la crasse des murs me collent à la peau. Tout peut arriver ici, je le sais. Un mauvais coup est si vite parti. Et pas moyen de sortir non plus : les gardiens ne trouvent rien de mieux que de nous enfermer à double tour. Ils reviendront nous ouvrir tout à l'heure, quand ça leur chantera.

Ouf ! Rien de grave... J'ai pu me laver et sortir en un seul morceau. Mais la pression a été forte. J'ai connu des bains plus relaxants. Je ne sais pas si jeudi j'y reviendrai. J'ai le toto pour me chauffer l'eau et j'ai déjà expérimenté la douche à 'l'ancienne', à la bassine. Je regagne ma cellule un peu dégoûté. Je n'ai même pas envie de descendre en promenade. Je décide tout de même de me raser. C'est bien ma veine ! Je ne sais pas comment je m'y suis pris. J'ai fait tomber le petit miroir de toilette que Patrick m'a laissé. Il était pourtant bien (?) accroché au-dessus du lavabo ! Maladroit que je suis. Sans être complètement en miettes, il s'est fendu de part en part, fracturé en trois parties. M'vla bon pour sept ans de malheur. Mais ça, j'y suis préparé. Maintenant, il va falloir que je me serve d'un miroir brisé. Mon image s'y reflète en morceaux. Je tente d'ajuster mes coups de rasoirs sans trop me couper. A propos de rasoir, j'ai complètement oublié Abbou-le-Rêveur. Je vais lui en descendre un ce matin.

L'autre jour, Noël-le-Black m'a confié le jeu d'échecs que nous avons fabriqué. Je vais le prendre avec moi. Avec un peu de chance, peut-être descendra-t-il ce matin. Mais j'en doute. Noël n'est pas un lève tôt. C'est décidé : je me prépare et je descend. Ça me changera les idées.

Derrière moi, sortant de sa cellule, Ali-le-Comorien m'a rejoint. Il m'invite à faire du sport avec lui. Voilà qui me motive. Nous descendons ensemble. Je ferai un peu de sport, bien que j'aie mal au dos. Dans la cour, je retrouve aussi Bébert-le-Sicilien, qui a apporté ses mots fléchés. Il a fait grand soleil. Avec tout ça, j'ai passé une excellente matinée. C'est donc ainsi que j'inaugure mes sept ans de malheur !



Mardi 18 septembre - 19 heures - Une après-midi qui n'a jamais de fin

Rien ne m'étonne plus maintenant. Cet après-midi, un fou furieux est descendu en promenade. Je l'avais déjà croisé à l'étage. Il partage une cellule avec lui-même, puisque à l'évidence il ne peut la partager avec quelqu'un d'autre.

C'est un grand gaillard, une force de la nature de bien deux mètres. Il a les cheveux longs, hirsutes et mal lavés qui lui tombent sur les yeux. Son regard, s'il vous croise, vous laisse pétrifié. Je ne sais quel crime il a commis mais j'imagine le pire.

Des types comme ça, ce n'est pas en prison qu'il faudrait les mettre mais bien dans des centres psychiatriques fermés (et certainement fermés à double tour) ! Je sais qu'il y a plusieurs cas de la sorte qui sont ici, au Deuxième nord ; des types qu'on ne voit pas. On les croise parfois, mais, en général, ils ne descendent pas en promenade. Je ne sais pas s'ils bénéficient d'horaires spéciaux pour les douches, ou s'ils font ça dans leur cellule : à 'l'ancienne'. Ou peut-être ne se lavent-ils pas du tout ?

En tout cas, cet après-midi, va savoir pourquoi, il y en a un qui est descendu avec nous. (*Nous*, c'est-à-dire les '*habitués*' - dont à présent, je fais partie). Et ça n'a pas manqué ! Les plus jeunes ont commencé à le 'brancher', lui, bien sûr il s'est énervé. Et plus il s'énervait et plus les jeunes l'excitaient. Ils employaient une tactique propres aux hyènes et aux fauves chassant en meute : *le harcèlement*. Et l'un et l'autre, et un autre encore : chacun son tour. Bien entendu, ça a rendu notre fou plus fou furieux encore. Et ça gueulait et ça gesticulait.

Ceux de la cour d'à côté sont montés au niveau du muret pour assister au spectacle et, tels des amateurs de combats de coqs, ont attisé les adversaires. Puis, je ne sais d'où, un ballon a atterri dans la cour. Le jeu a alors consisté à tenter de lui tirer dessus, à le 'canarder'. La cour est devenu une arène et le pauvre fou, le taureau de combat. Heureusement, il s'agissait plus d'une course landaise que d'une corrida espagnole. Il n'y a pas eu de mise à mort.

A un moment donné, Ali-le-Comorien tente d'intervenir pour calmer tout le monde. Son gabarit en impose. Peine perdue. Si, peut-être les plus jeunes pouvaient se calmer, c'est à présent le bonhomme qui, rendu furieux, cherche l'affrontement. Ali a renoncé. Bien sûr, pour ma part, je reste spectateur, et le plus loin possible. De toute façon, ce type-là, déjà pas énervé, me fait peur.

Pourtant, je me surprend à m'amuser de ce triste spectacle. Jusqu'où le désœuvrement de ces heures passées dans cette cour à rien faire peut nous conduire pour 'tuer le temps' ? On nous enferme ici, en cage, tels des fauves, et on voudrait qu'on ne morde pas !

Enfin les choses se sont calmées comme elles ont commencé : sans raison apparente. La cour retrouve sa tranquillité et sa paresse. Pas de partie de cartes cet après-midi : Yaya qui a le jeu n'est pas descendu. Noël-le-Black non plus n'est pas là. Je prête le jeu d'échecs aux joueurs de dames. Je fais avec eux une ou deux parties, mais sans conviction : les dames ne m'attirent pas...

Plus tard, je propose à Ali-le-Comorien s'il veut apprendre les échecs. Il est d'accord. Voici donc mon deuxième élève. Je vais devoir m'appliquer. Pendant qu'on joue, Kader-le-Tunisien vient me demander si je peux lui faire un courrier. Kader est mon voisin de cellule. [*Avec Le Martiniquais, ils partageaient la même cellule. Depuis, Le Martiniquais a été transféré à Salon, je crois, et Kader est alors resté seul.*]

Le courrier, d'habitude, c'est un rôle dévolu à Jean-Marie. Mais à présent, il a repris ces activités annuelles et il descend plus rarement. Je veux bien le remplacer. Je n'ai pas de papier à lettre avec moi mais je promets à Kader d'écrire avec lui cette lettre demain matin. On se donne donc rendez-vous pour le lendemain.

J'ai descendu le rasoir pour Abbou-le-Rêveur. Il s'est trouvé Yassin-le-Corse pour lui raser la tête. Je présume qu'il paiera le service avec du tabac. Je les laisse à leur activité de plein air. La fin d'après-midi est particulièrement paresseuse. Tout est calme à présent. Le soleil caresse sans brûler et une légère brise vient me rafraîchir. Je me berce dans cette douceur, en espérant qu'elle n'ait jamais de fin. Mon esprit a présent est apaisé : j'ai retrouvé l'appétit et je dors mieux. Décidément, la prison me va bien ces jours-ci. Publié par Bruno des Baumettes sur

[09-19 – écrivain public](#)



Mercredi 19 septembre – midi – écrivain public

Dans la cour, ce matin, je retrouve les habitués : ceux à qui je parle et ceux à qui je dis seulement bonjour. Je prend soin de ces bonjours qui me sont le seul lien avec toute une partie de ceux qui sont là. Nous partageons cet étroit espace vital et je mesure combien tout peut, à un moment ou un autre basculer. Noël-le-Black est descendu lui aussi, ce n'est pas son habitude. Nous marchons ensemble, il a quelque chose à me dire '*en privé*'. Il me prévient qu'il faut que je me méfie, certains pense que je serais '*le violeur du Gard*'. En effet, me dit-il, "*les dates correspondent*".

Les dates ? quelles dates ? Je ne sais même pas exactement de qui il parle. Et puis quoi encore ! Je lui répond qu'à part Nîmes et Arles, je ne connais pas le Gard... Je ne vais tout de même pas aller voir chacun ici pour lui dire : "*Il y a erreur sur la personne, le violeur du Gard, c'est pas moi, c'est un autre...*". Bon, voilà qui me met à nouveau sous pression. Noël m'assure, gentiment, que lui n'y croit pas, bien entendu. C'est déjà ça de gagner ! Si j'avais en plus besoin d'une telle poisse...

Nous faisons une partie d'échecs pour nous changer les idées. Je lui dis que je ne veux plus entendre de telles conneries. Nous n'en parlerons plus. Je retrouve ensuite Kader-le-Tunisien, à qui j'ai promis hier de faire une lettre. J'ai descendu du papier à lettre et un stylo. Il parle un français hésitant et j'ai du mal à saisir exactement sa demande.

Il désire écrire au Président de la République pour dénoncer ses conditions d'incarcération. Il pense qu'on lui met des drogues dans sa nourriture. C'est pour ça qu'il ne va pas bien. Il veut lui dire aussi que sa détention est de nature politique. Une vengeance de je ne sais qui – du clan Ben Ali, je crois. J'essaie, tant bien que mal, d'écrire quelque chose de pas trop *déjantée*, mais, sur le fond, ce ne sera

pas évident de convaincre François Hollande (si jamais il a le temps de lire ce courrier) de la bonne santé mentale de son auteur.

J'ai décidé, malgré tout, de prendre très au sérieux la demande de Kader. J'aurais pu lui dire que ce qu'il racontait-là ne tient pas la route. Mais, bon, je jouerai le rôle d'écrivain public et je transcrirai de la meilleure façon qu'il soit ses propos.

D'habitude, c'est Jean-Marie qui occupe cette fonction, mais depuis la reprise des activités, il ne descend plus qu'une ou deux fois, le week-end seulement. Je le suppléerai durant la semaine. La première missive achevée, Kader me demande de bien vouloir en écrire une autre, cette fois-ci pour demander un rendez-vous avec le 'Chef'. Il veut lui exposer les mêmes griefs de vive voix. Va pour une seconde lettre !

Très vite, d'autres détenus viennent à moi, des jeunes Maghrébins – ceux, justement, avec qui j'entretiens très peu de contact depuis mon arrivée. Ils désirent tous que je leur écrive des courriers. Pour la plupart, ce ne sont que de simples billets internes adressés au Chef ou à différents services (infirmerie, SMPR, dentiste, SPIP etc.). Pour un autre, ce sera une lettre à l'avocat, pour un troisième une demande à une association qui s'occupe des 'Sans papiers'.

Ce travail m'occupe toute une partie de la matinée. J'ai trouvé-là le bon filon pour asseoir ma légitimité dans cette cour. Je gagne la considération de plusieurs détenus qui, depuis le début, m'ignoraient totalement et me disaient à peine bonjour lorsque je voulaient les saluer. Voilà une bonne façon d'obtenir une reconnaissance et qui m'assure une place parmi mes compagnons.

Certains parlent si peu le français que je suis obligé de 'travailler' avec un *interprète* – un autre de leurs collègues qui fait office de traducteur. Nous nous mettons alors à trois pour coucher par écrit leur demande. Avec ceux qui parlent suffisamment le français, je réclame de pouvoir rédiger ces lettres sans être dérangé : en tête à tête. J'explique que ce travail exige une totale confidentialité de ma part. Jean-Marie m'a bien expliqué : une fois un courrier rédigé, il effaçait de sa mémoire ce qu'on lui avait dit et ce qu'il avait appris. Je ferai de même.

Ce matin, Ali-le-Comorien a fait du sport sans moi. Il ne m'a pas attendu, j'étais trop occupé avec tous ces courriers. En fin de matinée, après qu'il ait pris sa douche en plein air, nous jouons une partie d'échecs. Il m'a vu faire avec les autres et il me demande si je veux bien écrire une lettre pour ses enfants. Lui non plus ne sais pas écrire. Très volontiers ! nous ferons ça demain matin. Je suis heureux et pas mal fier d'avoir enfin, ici, une quelconque utilité sociale et de servir à quelque chose.

Publié par Bruno des Baumettes sur

[09-21 – m'évanouir un point c'est tout](#)



Vendredi 21 septembre – 21 heures – m'évanouir un point c'est tout

Deux jours sans écrire. La prison à présent me digère. Mon quotidien est fait de portes fermées, et de murs sur lesquels je me cogne, de bruit de clés, de verrous qui grincent, d'appels et d'insultes qu'on se distribue entre les étages.

Plusieurs fois, je tente encore de réagir : de me dire que ce n'est pas moi qui suis ici enfermé, mais rien y fait : tout me ramène à moi-même, captif de cette prison. Pourtant, devrai-je me plaindre ? j'ai une cellule à moi tout seul (pour le moment) et, une promenade où je finis par trouver ma place et mes repères. '*Je crains plus dégun*' – ou presque – comme on dit à Marseille...

Sur le muret de la cour, il y a une inscription presque complètement effacée. On peut encore y lire mon prénom, *Bruno*, qui fut écrit en grosses lettres bien avant que j'arrive et qui, depuis, a été recouvert par une autre peinture. Bien sûr, je sais qu'il s'est agi d'un autre *Bruno*, d'un *Bruno* qui n'est pas moi, d'un *Bruno* que je ne connais pas. Mais je ne peux m'empêcher de penser, chaque fois que je vois ce nom, quasiment rendu invisible à présent, que c'est aussi moi : que je suis ce *Bruno*-là, que j'appartiens à ce mur, comme cette empreinte.

Dieu ! que je souhaiterais ne plus sortir de cette prison ! juste attendre patiemment qu'elle m'absorbe et me dissolve, jusqu'à ne plus exister en dehors. Etre et disparaître comme ce *Bruno* dans le mur : m'évanouir un point c'est tout...

Hier soir, le vaguemestre m'a apporté plusieurs lettres. Deux courriers internes d'Adrian qui me dit qu'il pense à moi et rêve de liberté pour nous deux, et trois lettres de l'extérieur, de gens qui me connaissent et qui, bien entendu, s'étonnent de me savoir en prison. Michèle a dû leur annoncer que j'étais incarcéré. Je ne crois pas que j'aurai le courage de leur répondre. Pourraient-ils seulement comprendre ?

En désespoir de cause, j'écris une nouvelle fois à Michèle, pour lui demander de l'aide. Ni Paul – mon autre contact extérieur, ni mon avocat m'ont donné de nouvelles. J'ai peur et en même temps,

presque, je souhaite qu'ils m'aient oublié : que le monde extérieur, le monde-des-vivants, m'ait effacé et ne se soucie plus de moi.

J'ai terminé le tabac qui me restait. J'en ai trop donné. Momo-la-Cayolle m'avait pourtant averti. Il faut attendre quinze jours – voire trois semaines – pour être livré. Je vais devoir commencer une nouvelle période de sevrage. Je commence à y être habitué.

Hier après-midi j'avais rendez-vous dans les sous-sols entre les bâtiments. J'ai pu rencontrer une assistante sociale. Elle m'a reçu dans un petit bureau sans lucarne et m'a patiemment écouté. Elle va voir de prendre contact avec Michèle de son côté. Je suis ensuite passé à l'infirmerie où j'ai récupéré des efféalgan. Je n'ai pas mal à la tête, mais on ne sait jamais. Les infirmières elles aussi sont bien gentilles. Elles ont toujours des cachets pour qui en veut. Elles sourient quand elles me parlent. C'est pas le cas de tout le monde ici.

Toutes ces démarches m'ont permis de me balader dans les couloirs des Baumettes. En chemin, je l'ai à nouveau cherché en espérant l'apercevoir mais je n'ai vu que des ombres...

*** Ce fut seulement sur le trajet du retour, devant le guichet qui commande les grilles du grand hall souterrain d'où partent tous les passages : ceux qui vont vers l'extérieur, vers les parloirs et, par une autre porte, vers la liberté ; ceux qui mènent, par-dessous les cours, aux autres bâtiments ; ceux enfin qui relient l'infirmerie au SMPR, qu'il vint à ma rencontre. « *Bruno, ce face ?* » ['Brouno, tché fatché' - *en roulant fortement le r*], je me retourne : ce jeune homme brun et mince qui m'interpelle, c'est Adrian.

Adrian ! enfin, je te retrouve. Je te revois vivant. Ou plutôt, c'est toi qui m'a retrouvé, errant dans cette torpeur. Tes cheveux ont beaucoup poussés, mais ça va bien avec ta sale tête de Tsigane vagabond. Tu me souris. Sans rien nous dire, je te serre dans mes bras comme si jamais l'Enfer ne pouvait nous séparer. Déjà, le rouquin, derrière la vitre du guichet qui ouvre et ferme toutes les portes, nous houspille ! « *Allez ! Circulez vous deux !* ».

Quelques secondes pour se parler encore, pas une minute. Je ne sais quels mots te dire : "*Sais-tu combien ici je t'ai cherché ? Je suis là pour un bon moment. Je te souhaite beaucoup de bonheur... Tu as les clés du studio : tu peux y habiter tant que tu veux...*" Tu me remercie. Déjà on nous sépare. Tu me dis de tenir bon. Tu me souris une dernière fois : « *Fi tare* » ['Soit fort']. « *Scrie mi te rog...* » Déjà on nous pousse, déjà on nous tire, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. A présent, je sais que je ne te reverrai plus. C'est arrivé tout à l'heure, il y a longtemps déjà...

[*Bien plus tard, j'apprendrai qu'à sa libération, Adrian fut conduit en centre de rétention administrative. Au bout de deux semaines, on le mit dans un avion et expulsé en Roumanie...*]

Publié par Bruno des Baumettes sur

[09-22 – encore à lui je pense](#)



Samedi 22 septembre – 6 h 30 du matin – encore à lui je pense

J'ai eu une nuit difficile. J'ai peu dormi. J'ai mal dormi. J'ai dû remettre à la hâte le 'carré blanc' que j'avais laissé de côté depuis un moment. Tout s'est mélangé dans ma tête à nouveau. Tout a défilé dans un indescriptible désordre. [*Juste une musique : [l'adagio du Spartacus de Khachaturian](#)]*

Ma vie passée, mon présent fait de barreaux et de petits arrangements, et puis *Adrian*.

Adrian qu'enfin pour la dernière fois j'ai revu et que j'ai retenu un instant encore. Etait-ce pour seulement le revoir que j'ai choisi de venir jusqu'ici, comme s'il me fallait maintenant prendre sa place ? Mille images se bousculent : un film en noir et blanc, aux contrastes violents.

Je repasse et repasse en boucle la courte – la trop courte – séquence de nos retrouvailles et de nos adieux. Ce grand hall, sombre comme l'abîme. Ces ombres qui nous entourent. Son visage d'un blanc laiteux, déjà presque diaphane. J'invente mille prises de vues possibles, mille fondus enchaînés : lorsqu'il m'interpelle, quand je me retourne et que je le reconnais.

Je revoie nos mains ouvertes, j'entends encore les grognements du surveillant derrière sa vitre qui nous observe, puisqu'il fallait qu'à cet endroit il y eût un Cerbère. Je devrais le retenir encore, ne pas m'enfuir si vite, rester-là malgré tout. Lui dire plein d'autres choses encore. "*Mi-e dor de tine*". Des mots de pacotille que j'aurais dû trouver, juste pour ne pas me taire. Est-ce ainsi que tout doit s'achever ?

Une musique pour ce film. Il faut que je rajoute une musique pour tenter de couvrir le brouhaha de cette gare. Quelque chose d'assez triste... mais pas trop quand même. Ce sera un adagio, pas celui de la Cinquième de Malher – de '*Mort à Venise*' -, non, l'adagio du Spartacus de Khachaturian...

Jusqu'à tard dans la nuit, et dans un demi-sommeil, je rejoue la scène, encore et encore. Ecrire à présent me paraît dérisoire. Sa silhouette, les traits de son visage, son sourire même, déjà, se dissipent et s'effacent.

Déjà, je ne le distingue plus clairement. Je tente de retenir le temps, de remonter ces dernières heures qui nous séparent mais je dois y renoncer : le jour se lève à présent. Il ne me reste plus que quelques bribes de mémoire, quelques vêtements qu'il avait laissés dans un tiroir, deux ou trois mots griffonnés. Encore à lui je pense...

Tout à l'heure, je retrouverai mes compagnons de promenade. Ça sera le début du week-end. Jean-Marie, Momo-la-Cayolle, Ali-le-Comorien et, peut-être, Bébert-le-Sicilien descendront, et je serai content de les voir. Pour eux, ce jour sera pareil aux autres : bon ou mauvais, qu'importe ! puisqu'en prison, tous les jours se ressemblent. Publié par Bruno des Baumettes sur

[09-23 – par un dernier dimanche d'été](#)



Dimanche 23 septembre – 19 heures – un dernier dimanche d'été

Quel merveilleux début d'automne ! Pour peu on souhaiterait pouvoir bénéficier d'un aménagement de peine et pouvoir aller se baigner (l'eau doit être vraiment encore excellente), pouvoir se promener le long des plages ou sur la Corniche, voir du haut du col de la Gineste ces couchers de soleil glorieux qui, en fin septembre, enflamment toute la rade.

Bon, bien sûr, nous nous avons la cour, et par derrière, au-delà des bâtiments de détention, on aperçoit les collines et les pins. C'est quand même bien joli alentour, il suffirait seulement qu'on abaisse les murs et qu'on ôte tous les grillages, ou bien seulement qu'on nous laisse entre midi et deux en promenade. Le plus pénible, en prison, quand il fait beau comme à présent, c'est *l'enfermement*...

J'ai 'tourné' toute une partie de l'après-midi. D'abord je marche avec Momo-la-Cayolle. Momo m'a vraiment à la bonne : il m'a descendu un peu de tabac à rouler, sachant que je n'en ai plus.

Puis je marche avec Noël-le-Black. Celui-ci insiste pour savoir les raisons de mon incarcération – c'est vrai qu'il m'a raconté les siennes en long, en large et en détail. Il m'assure qu'il ne juge personne et que chacun est ici pour purger sa peine.

Je reste prudent et j'invente un récit plus tissé de mensonges que de vérité. Je rajoute, pour qu'on arrête-là, que je ne suis pas ici pour exposer mon affaire, j'ai encore dans la tête ses soupçons distillés concernant le violeur du Gard...

Je finis l'après-midi par une 'virée' avec Jean-Marie que je ne vois plus que le week-end. Tout en marchant d'un pas rapide, il me raconte son programme de la semaine. Il participe à des activités 'multimédia', trois ou quatre demies-journées au moins.

Il y fait des mathématiques, de la recherche en auto-documentation (il finit un dossier sur la ligne LGV Marseille-Nice). Il apprend l'espagnol (il est débutant) et d'autres choses encore, je ne sais plus quoi.

Ah oui ! Il participe à la rédaction du journal des Baumettes, '*Le Monte Cristo*'.

Il m'allèche en me disant qu'il y a d'autres activités proposées, comme 'stratégie des échecs', anglais, informatique, etc. Je lui confie combien je souhaiterais, moi-aussi pouvoir bénéficier de telles activités. Il faut s'inscrire, mais le temps d'attente est de six mois.

Six mois ! Cela me renvoie au mois de mars prochain. D'ici là j'aurai passé tout un hiver sans faire grand chose entre ces murs. La promenade, c'est bien l'été mais l'hiver... Et, au bout du compte, on y fait toujours un peu la même chose : pour tout dire, on tourne en rond. Pour les ateliers multimédia, Jean-Marie me prévient : il n'y a pas de piston possible. La responsable est très 'carrée'. Il faudra que je patiente. Je ferai une demande dès demain.

Avant de remonter, comme il a fait chaud et que j'ai beaucoup marché, je décide de prendre une douche en plein air. J'ai descendu du savon, une serviette et une culotte de rechange. Je me douche en slip : j'ai sur moi le slip bleu taille unique qu'on m'a donné à mon arrivée.

Voilà pas alors que je me fais traiter de '*pointeur*'. Ça faisait un moment que ça ne m'était plus arrivé. On me dit de me rhabiller. Pourtant je ne suis pas nu ? Jean-Marie m'apprend que dans la cour on ne se douche pas en slip : c'est mal vu : il faut porter un caleçon de bain.

Ma foi, tous ces codes vestimentaires me surprennent. La prochaine fois, si je dois me doucher, je mettrai le bermuda à grandes fleurs rouges et bleues que m'a donné Patrick. J'espère qu'ils apprécieront mieux.

Dans cet été qui ne veut pas mourir, les Baumettes ressemblent à une station balnéaire en fin de saison. Le dimanche particulièrement. C'est un jour sans rendez-vous, sans courrier, sans rien qui vient perturber la torpeur carcérale. Plusieurs détenus me disent qu'ils n'aiment pas les dimanches : aucune activité, aucun parler, rien : rien que la promenade. Rien n'arrive et rien ne se passe.

Les Baumettes se languissent le dimanche. Mais comme moi je ne bénéficie actuellement ni d'activité, ni de parler, cela ne me gêne pas. Au contraire. Je sais bien que le dimanche, aucune interférence ne

viendra troubler la léthargique quiétude dans laquelle je patauge : ce farniente – ce rien faire – dans lequel je me vautre.

Le jeu d'échecs et les mots fléchés sont ici aujourd'hui mes seules activités intellectuelles, et je m'étonne de voir combien je puis m'en contenter.



Publié par Bruno des Baumettes sur

[09-24 - Chapitre 2 - le journal](#)

Lundi 24 septembre – 19 heures - premier jour d'école

Ce matin, il pleuvait et cet après-midi le ciel reste menaçant : un temps à retourner sur les bancs de l'école. J'ai reçu aujourd'hui une convocation pour passer le test scolaire. (En fait, je devais m'y rendre déjà vendredi matin, mais on a oublié de m'appeler). Je suis décidé à le réussir ce test, quitte à copier sur mon voisin – *je plaisante*.

Je sors à 13 heures 45 avec les autres '*élèves-détenus*'. (Comme il y a dans l'armée des '*élèves-officiers*', on peut imaginer qu'il y ait ici des '*élèves-détenus*' !) Ils ont tous comme porte-documents une chemise en plastique vert qui les reconnaît. Debout devant la grille qui ferme l'étage, nous attendons qu'on nous ouvre la porte comme des enfants sages.

Il y a là tous ceux que j'aime : Jean-Marie, Momo-la-Cayolle (qui porte de grosses lunettes de vue qui lui donnent un visage très sérieux), Ali-le-Comorien, Noël-le-Black. Il y a aussi François-le-Gitan que je n'avais plus vu depuis le départ de Patrick, et Damien, que nous retrouvons depuis sa sortie de cachot.

Le gentil garçon garde encore quelques traces sur le visage et un œil au beurre-noir mais rien de vraiment grave nous dit-il. Il s'est fait '*chopper*' par les surveillants : '*il a morflé pour d'autres*'. Le cachot ne semble pas lui avoir affecté le moral. Il est drôle avec son œil au beurre-noir et son large sourire !

Nous sommes bien une grosse dizaine à patienter. Il y a ceux que je connais et d'autres que je ne connais pas. Il y a ceux que je croise régulièrement dans la cour à qui je ne parle pas. Il y en a aussi que je vois pour la première fois. Nous descendons au rez-de-chaussée et de nouveau nous attendons.

Nous attendrons ainsi jusqu'à l'arrivée des professeurs : un homme et une femme, détachés par le Ministère de l'éducation : des '*instituteurs spécialisés*', en quelque sorte. L'attente se prolonge : ils sont en retard. Je me dis que c'est rare pour des enseignants.

[*J'apprendrai que ce qui les met constamment en retard, ce sont les différents contrôles et 'check-points' qu'ils sont obligés de franchir. Neuf sas à traverser depuis l'extérieur. N'entre pas qui veut aux Baumettes !*].

Les détenus du Deuxième nord ont droit à trois demies-journées d'école par semaine : le lundi, le jeudi et le vendredi. Le lundi, l'école se termine plus tôt. A 15 heures 20. Nous ne sommes pas '*mélangés*' aux élèves des autres étages et donc notre effectif est moins important, je pense, que celui des autres groupes.

L'accès aux classes se trouve en soubassement, en bas des escaliers sur la droite. Juste en face du couloir qui mène aux cours. Il faut descendre encore cinq marches pour rejoindre de plain-pied un étroit passage extérieur qui mène à un petit édicule situé entre le mur d'enceinte et le bâtiment A. Quand je dis de plain-pied : je veux dire qu'on patauge dans la merde.

Le passage extérieur reçoit, de ce côté-ci, le même tas d'immondices jetés des étages que celui qui mène aux cours, de l'autre côté. Mais comme l'espace est ici moins large, il s'y concentre encore plus de saletés au mètres-carrés. La seule solution qu'a trouvée l'Administration pénitentiaire est de construire une sorte de galerie de protection en ferraille, et grillagée sur les côtés, qui couvre le passage et qui permet une traversée moins risquée.

L'odeur est pestilentielle : une odeur faite d'un mélange d'ordure et d'eau stagnante. Une eau qui ne trouve plus le chemin des égouts, qui reste-là et qui fermente lentement. Quelques cadavres de rats nous indiquent le chemin. Je suppose qu'il y a plus de rats que d'élèves qui vont à l'école !

Cette courte galerie débouche sur un étroit couloir intérieur qui donne accès à : - une pièce réservée aux gardiens, - une pièce pour les auxiliaires, - deux grandes salles de classe, - et, enfin, à un gymnase qui se situe tout au fond. Il y a encore là trois portes verrouillées à passer. Une fois les instituteurs arrivés, nous suivons tous à la queue leu leu un gardien chargé de nous ouvrir.

Le groupe se scinde en deux : une partie va avec Jérôme, le '*professeur*', l'autre avec Virginie, la '*maîtresse d'école*'. (Je sais bien qu'ils sont tous deux '*professeurs des écoles*', mais je ne sais pas si on dit : une *professeuse*, ou une *professeure*, alors je l'appelle '*maîtresse*', ça lui va bien.)

Je passe aujourd'hui le test d'admission : nous sommes deux, d'ailleurs, à le passer. Un autre détenu, plus jeune que moi, est aussi sur les rangs. Il porte – c'est un hasard - le même nom de famille que moi.

[Ce hasard me permettra plusieurs fois d'être admis à l'école, sans que l'on m'ait donné le billet de circulation. Ces billets nous sont délivrés au jour le jour, activité par activité. Nous ne pouvons nous rendre nulle part, sans ces fameux sésames, et, comme souvent l'informatique a des bugs, les uns ou les autres, de façon très aléatoire, nous pouvons nous retrouver bloqués. Ou alors, il faut négocier le passage avec le surveillant d'étage.]

Le fait qu'il y ait un autre G..., portant le même nom que moi, m'a permis plusieurs fois de profiter du billet de l'autre détenu, mon homonyme. - Entre-temps celui-ci avait quitté le quartier des isolés, mais ça, l'ordinateur a mis plus d'un mois à le savoir...]

Mon homonyme est moi, nous passerons le test dans le groupe de Jérôme. Il s'agit de questions de français et de mathématiques d'un niveau sixième, à peine. Je pense que j'ai fait tout bon. Jérôme nous interroge aussi sur notre parcours scolaire et professionnel. Je préfère me limiter en disant que j'ai le bac. (Ce qui est vrai.)

Pendant que nous faisons ce test, Jérôme donne au groupe une leçon de géométrie. J'écoute le crissement de la craie blanche au bout du grand compas. Jérôme trace un arc-en-ciel sur le tableau noir. L'ambiance est studieuse et concentrée. Le prof a de l'autorité, et les élèves le sentent. Il y a là, entre autres : Jean-Marie, Noël et Damien. C'est le groupe des '*forts*'.

Jérôme me dit qu'il n'y aura pas école pour moi avant la semaine prochaine. En effet, il faut attendre le résultat des tests et, surtout... que je puisse être intégré dans la base de données qui nourrit la machine à fabriquer les bons de circulation. Déjà, j'ai hâte qu'on soit la semaine prochaine. C'est vrai que ça fait un moment que je n'ai pas étudié la longueur de l'*hypothénar* ou l'aire d'un *sphéroïde*... Ça me fera une bonne révision. Peut-être deviendrai-je, un jour, quand je serai grand, mathématicien ou géomètre, qui sait ?

Il est tôt encore. Nous remontons dans nos cellules. L'école ça change de la promenade. *[Beaucoup de détenus suivent les cours scolaires pour obtenir des RPS – remises de peine supplémentaires – qui sont données de façon discrétionnaire par l'Administration pénitentiaire aux détenus, en tenant compte de leur comportement et de leur participation à différentes activités (écoles, suivi psychologique, formation, etc...)].*

Dans l'escalier qui nous ramène, je me surpris à '*taxer*' une cigarette à Noël-le-Black. Je n'ai plus de tabac et l'envie de fumer s'est installée. Il me doit bien ça, Noël : l'autre fois, quand il n'en avait pas, c'est moi qui lui en ai donné. Décidément, ici je ressemble de plus en plus à ce que je suis : un taulard parmi d'autres.

Berthet One - [L'évasion](#)



Mercredi 26 septembre – 17 heures – 2XX2

Hier après-midi, je suis sorti en promenade. Rien de nouveau sous le soleil, ou plutôt, comme la veille, nous avons marché sous un ciel menaçant et lourd. Momo-la-Cayolle est là, il y a aussi Ali-le-Comorien.

En traversant la cour, à 14 heures, je croise Jean-Marie. Le voilà tout affairé et chargé de deux grands sacs qu'il pousse devant lui. Il m'apprend qu'on le déménage. Il n'était pas au courant, mais c'est comme ça. A midi on est venu lui dire de préparer son paquetage. On le déménage. Jusqu'alors ils étaient deux dans une cellule qu'il partageait avec Assa, le joueur de contrée à la barbe grisonnante. Mais depuis une semaine, un troisième détenu les avait rejoint : Dédé-la-Fortune. A présent, lui a-t-on appris tout à l'heure, il y a *'incompatibilité'* pour qu'on les laisse ensemble tous les trois.

Dédé. Dédé-la-Fortune. Dédé est un *'très ancien'*, débarqué il y a quelques jours. Peut-être est-il ici le plus ancien de tous. Je ne connais pas son itinéraire, ni encore moins les raisons de sa venue parmi les isolés. Est-ce en raison de son grand âge ? ou bien par rapport à son état de santé ? Je n'en sais rien. Je me demande s'il y a un âge pour la retraite en prison ? Je l'ai rencontré dimanche dernier dans la cour pour la première fois, le surlendemain de son arrivée. Il était descendu avec Jean-Marie. Dédé ressemble à un retraité souriant qui se serait égaré aux Baumettes, par mégarde. Il est malade, très malade, nous apprend-il. Il espère une libération pour raisons médicales, c'est prévu dans une loi, me dit-il, sur *'l'humanisation des conditions de détention'* (?).

Il arrive d'un autre établissement pénitentiaire – peut-être Luynes, peut-être Salon ? je ne sais pas. Il me l'a dit mais j'ai oublié. Ce n'est pas son premier séjour ici, aux Baumettes. D'ailleurs, il connaît Jean-Marie. Ils ont déjà partagé la même cellule. De retour ici, il a demandé à être placé avec lui. L'Administration a été assez bonne fille pour lui accorder ça. Mais à présent, c'est Jean-Marie qu'on déménage.

[L'état de santé de Dédé ira vite en se dégradant, quelques jours après, on apprend qu'il a été transféré au service hospitalier de l'Hôpital Nord – où des chambres sont spécialement aménagées pour les détenus. Je n'ai plus eu, depuis, de ses nouvelles. J'espère qu'il n'est pas mort. Cela me confirme, si besoin était, que les Baumettes ne sont vraiment pas un endroit où il faut tomber malade!]

C'est Jean-Marie qu'on déménage. Il ne pouvait plus rester dans la même cellule que Dédé et Assa. *Incompatibilité*, lui a indiqué le surveillant. Incompatibilité de quoi ? Incompatibilité réglementaire. En effet, Dédé et Assa sont tous les deux déjà condamnés : ils effectuent ici leur peine de prison ferme. Jean-Marie, lui, est toujours prévenu, en détention provisoire.

Mettre un détenu-prévenu avec deux condamnés dans une même cellule ne serait pas, semble-t-il, conforme au règlement. C'est ça, précisément qui créerait *'incompatibilité'*. J'avance tout ceci sans en être vraiment certain : je ne connais pas le mélange minimum légal.

Je côtoie ici quotidiennement des types condamnés à de lourde peine. Ils partagent avec 'nous' qui ne sommes *encore que* prévenus la même cour, les mêmes couloirs, parfois la même cellule. Ici au Deuxième nord, condamnés et prévenus, nous menons la même vie. Nous apprenons à vivre ensemble. Leur expérience de la prison nous est très instructive. Ils sont nos instructeurs en quelque sorte.

Toujours est-il que Jean-Marie aujourd'hui déménage, sans arme mais avec tous ses bagages. Je le vois, en plein effervescence. Je le sens bien encombré avec ses deux grands sacs. Je le sens ennuyé aussi. Il quitte une cellule où il se sentait bien et il ne sait pas à présent dans quel état il va trouver la prochaine (certaines cellules sont littéralement fracassées).

Mais ce qu'il craint par-dessus tout, me dit-il, c'est de se retrouver tout seul. La solitude lui pèse plus que la compagnie de ses semblables. Nous échangerons juste quelques mots dans le couloir, lui sur le chemin de sa nouvelle pension, moi, en route pour la cour.

«- Jean-Marie, ça tient toujours ta proposition de l'autre fois ?

- C'est-à-dire ?

- L'idée qu'on partage la même cellule ?

- Oui, bien sûr, c'est d'accord. -

- Tu peux faire un courrier, alors ?

- J'en ferai deux : un pour toi et un pour moi, je signerai à ta place.

- C'est OK ! »

Jean-Marie fera, dès l'après-midi, deux courriers, un pour moi et un pour lui. Nous cohabiterons, pourvu qu'on nous y autorise. Il signera à ma place. S'il ne désire pas rester seul, moi, à tout prendre, je préfère sa compagnie plutôt que celle de je-ne-sais-qui, qui peut à tout moment m'être imposé. C'est étonnant, d'ailleurs que jusqu'à ce jour on m'ait laissé tout seul. Depuis le départ de Patrick, je la trouve presque trop vaste, ma cellule.

Ça n'a pas tardé. Notre demande est satisfaite. On m'a annoncé tout à l'heure mon déménagement. Ça arrange tout le monde. Ça fera plus de place pour les prochains arrivants. A 13 heures 30, je fais mes bagages. J'ai déjà plus de choses que quand je suis arrivé. Je récupère aussi toutes les affaires de ménage que m'a laissées Patrick, dont le toto pour chauffer l'eau. J'apporterai mon matelas avec

moi : *comme on fait son lit on se couche...* Samy, l'auxi me file un coup de main. J'ai trente mètres à faire, à peine quarante. Adieu ma vieille cellule, bonjour la 2XX2 ! « *Bonjour, Jean-Marie...* »

Ma nouvelle cellule se situe tout au bout de la coursive, du même côté : côté cour. Les murs sont d'un bleu sale, d'un bleu comme un ciel mal lavé. Jean-Marie s'y est installé depuis la veille. Il s'est déjà choisi le lit du haut. Sans hésitation, je prends la couchette du milieu. Il a emménagé avec tout son barda, sa vaisselle et son équipage. Jean-Marie mène grand arroi.

Il s'attelle à du bricolage. Il nous fixe immédiatement des ampoules supplémentaires pour donner un meilleur éclairage. Chacun aura ainsi une lampe de chevet au dessus de sa couche, une autre éclairera le coin, au-dessus de la table. Déjà, je perçois que le confort ici sera d'un autre standing. Je pose mon matelas, et je fais mon lit. Il y a même une petite taie d'oreiller que je récupère et un bout de matelas mousse découpé qui me servira de traversin.

De son côté, Jean-Marie a apporté un tabouret. Avec les deux qu'il y avait déjà là, ça nous en fera trois. La cellule est meublée de deux étagères de rangements et d'une vraie table, une table en bois où nous pourrions manger assis. Il a ramené plusieurs bouquins qu'il a installé sur le meuble de la télévision, et ses revues de cheminots. Jean-Marie est un passionné de chemins de fer. Une cellule avec bibliothèque ! Voir des livres me ravit. Je pense que je vais pouvoir me sentir bien ici.

A part ces plus, qui semble dérisoires mais qui changent la qualité de la vie entière, la cellule est pareille aux autres, mais en moins *distroy* quand même. Ici le WC et le lavabos tiennent au mur, et la fenêtre, si elle n'est pas hermétique, ferme grâce à un bout de bois qui sert de loquet. Un grand plastique noir nous servira de drap d'intimité pour les chiottes.

C'est bien un privilège qu'on nous accorde. Qu'on ait bien voulu nous loger dans une cellule en (assez) bon état au Deuxième nord ! Jean-Marie, au bout de seulement une journée l'a déjà fortement marquée de son empreinte, et cela me va bien. Déjà il a tout ordonné et presque tout rangé.

Concernant la télé, Jean-Marie et moi avons des goûts assez semblables (Arte, la Cinq et Planète) et nous avons convenu que le son ne serait jamais trop fort. Je pense que la cohabitation me sera mieux que *supportable* encore : *profitable*. Je dois faire, malgré tout une concession importante : Jean-Marie et non-fumeur, il est asthmatique. Soit ! je ne fumerai donc pas. De toute façon, actuellement, je n'ai pas de tabac...



Jeudi 26 septembre – 20 heures 30 – crimes et confidences

Première nuit dans ma/notre nouvelle cellule. Tout à l'heure, nous avons dîné, Jean-Marie et moi comme deux êtres civilisés : autour d'une table. Une table certes petite mais qui nous suffit. Jean-Marie l'a calée au bord de la fenêtre. Il a collé son tabouret au fond à droite, contre le mur. Je m'assiérai donc à gauche, juste sous la fenêtre, entre la table et une des deux petites étagères que nous avons reçu en mobilier.

Jean-Marie a disposé ses nombreux cahiers et porte-documents. J'y installe mes quelques affaires aussi. L'étagère a trois niveaux : nous laisserons celui du bas pour un éventuel troisième larron qu'on viendrait nous rajouter. Ça fait longtemps que je n'ai plus causé en mangeant. Ça change l'atmosphère d'un repas. Tout seul à force, on a le sentiment de bouffer pour devoir se nourrir. En guise de dessert, Jean-Marie m'offre du chocolat et des biscuits. L'accueil est chaleureux. Le chocolat de Jean-Marie vaut bien le bout de fromage que m'avait offert Patrick.

A la fin du repas, Jean-Marie m'évoque son '*affaire*', son affaire pénale, je veux dire. Il est détenu dans le cadre d'une instruction criminelle, qui relève des Assises. C'est pour cela que le Juge d'instruction peut le retenir en détention si longtemps. A présent ça fait plus d'une année qu'il est là. Ça risque de durer encore quelques mois, jusqu'à son procès. Quelques mois, voire mêmes des années.

Il reconnaît et ressent sa culpabilité. Il considère que la prison lui est même nécessaire. Il a dit au Juge qu'il ne désirait pas être mis en liberté conditionnelle. « *Ça tombe bien*, lui aurait répondu le juge, *car je n'avais pas l'intention de vous libérer.* ». Sur ce point, Jean-Marie et moi nous nous rejoignons : aujourd'hui, ma place est en prison, pas dehors. La détention est moins difficile quand on se sait coupable.

Il me fait remarquer combien cette opinion est rare. La majeure partie des détenus du Deuxième nord clame haut et fort, à qui veut l'entendre son innocence. Qu'ils soient prévenus, ou bien qu'ils aient été déjà condamnés, la plupart vit son emprisonnement comme une injustice.

Je me souviens encore du visage blême et de la triste mine de Hadjaj qui nous racontait son affaire, l'autre jour. Je pense aussi à Laïd, ce garçon aux yeux si bleus qu'on le dirait innocent tant ils sont beaux. Il vient d'être condamné, en appel, à douze ans de réclusion. Il ne comprend pas la sévérité de la peine. Il ne l'accepte pas : « *Tous des racistes !...* » nous crie-t-il.

Les douze années à venir (moins avec les remises de peine) déjà le plombent. A le voir dans la cour ainsi déprimé, j'échangerai presque sa place pour la mienne, si la mienne était plus enviable. La prison est faite pour des gens comme Jean-Marie et moi. Il faudrait qu'on y mette seulement les vieux, les philosophes et les fous. Pas les méchants, je veux dire : seulement les gentils fous.

Jean-Marie se tait à présent. Je vois bien qu'il attend en retour quelque confiance de ma part. Plusieurs secondes s'égrainent. Je n'arrive à rien dire. A peine je le regarde. Doucement, il me dit alors que cela me ferait du bien de pouvoir me confier. Je sais bien qu'il a raison. Mais je ne peux pas. Pas pour le moment.

Ce n'est pas que je n'ai pas confiance en lui. Non, c'est que les mots, les termes, les choses restent bloqués au fond du gosier. Rien pour l'instant ne sort. Rien, d'ici, pour le moment ne pourra s'échapper. J'ai depuis trop longtemps appris à me bâtir des murs. Et je ne sais pas si la prison pourra m'en libérer. Silence.



Jeudi 27 septembre – 7 heures – aubade

Comme d'habitude, je me suis couché de bonne heure. Je me suis endormi presque immédiatement. Je n'ai rien entendu, ni la télé ni les cris des autres détenus. Dans la nuit, je me réveille. Je profite de la lampe de chevet que m'a installée Jean-Marie. Je lui ai emprunté un ouvrage qui traite d'astronomie : "*Les trous noirs*" de J.P. Luminet.

Evocateur ou prédestiné ? Je ne peux m'empêcher de faire le lien entre ce bouquin qui décrit ces corps étranges qui retiennent tout ce qui y tombe, y compris la lumière, et la prison, ce gouffre sans fond qui m'entraîne. J'entame donc une lecture en abyme. L'évocation d'un infini nocturne ponctué de soleils noirs et moi qui sombre au fond de ce puits. Je me dis un poème à moi-même :

En cherchant l'œil de Dieu, je n'ai vu qu'un orbite

Vaste, noir et sans fond ; d'où la nuit qui l'habite

Rayonne sur le monde et s'épaissit toujours ;

Un arc-en-ciel étrange entoure ce puits sombre,

Seuil de l'ancien chaos dont le néant est l'ombre,

Spirale, englobant les Mondes et les Jours ! Gérard de Nerval – [Chimères](#)

Je n'ai pas ici de musique – si ce n'est le bruit incessant des Baumettes. Il me reste les mots et tous ces poèmes que j'ai eu appris par cœur et que je me récite tout seul. Ici la poésie me sert enfin à quelque chose. Le jour se lève à peine. La fenêtre de la cellule, par-delà le bâtiment d'en face et les miradors, donne sur le massif des calanques.

Les grands pins et les rocailles ont encore, à cette heure-là, des aspects de forêt médiévale. Il y a dans ce paysage quelque chose de désuet, d'antique, de moyenâgeux. Il faut vraiment que je sois bizarre pour me réciter des poèmes tout seul au petit matin. Décidément, me voilà bien mal logé !



Jeudi 27 septembre – 19 heures – une journée particulière

Cet après-midi, j'ai une convocation au 'parloir-avocat'. J'ai pensé qu'enfin il venait m'annoncer quelque chose. Mais non, ce n'était pas lui. J'ai droit à une expertise psychologique dépêchée par la Juge d'instruction. Je n'y étais pas préparé. Ça s'est passé dans un des petits bureaux, en haut de l'escalier en colimaçon.

L'expert, c'est une femme, je dirai 35 ans, jeune, souriante, élégante. Quant à moi, ça va : je suis propre et, en plus, je me suis rasé ce matin. Elle branche son ordinateur et cherche la prise de courant. Je la regarde faire un peu comme on voit le dentiste préparer la fraiseuse. Elle me dit pourquoi elle est là, elle a sous les yeux la notification de la Juge. Je pense que je dois être un peu livide. L'interview commence.

Elle va me poser tout un tas de questions sur ma vie. J'essaie d'être le plus... ah ! l'adjectif me manque : je tente d'être... *coopératif*. Voilà, c'est le meilleur terme : *coopératif*. J'essaie peut-être aussi d'être *persuasif*, mais je me demande bien de quoi j'ai pu tenter de la persuader. Pas de mon innocence, en tout cas.

Je ne sais pas si je suis sincère.

J'ai vraiment besoin de parler et voici quelqu'un qui s'intéresse à moi, et, me semble-t-il, pas négativement. Elle conduit l'entretien avec beaucoup de douceur. Je lui trouve même une écoute bienveillante. Peut-être je me trompe. Très vite, j'oublie son rôle d'expert et j'en profite : je me sens rassuré avec elle.

Ça fait des semaines, depuis mon enfermement, depuis des années peut-être que je n'ai pu dire certains trucs que j'ai sur le cœur. Depuis que je suis arrivé, à part le médecin psychiatre qui a voulu me filer ses cachetons, je n'ai pu raconter à personne que j'ai souvent, la nuit surtout, des idées sombres. Allez, disons le mot : des envies de suicide. Ça commence à faire lourd.

Je pense qu'elle est habituée à des criminels d'une autre trempe. Elle m'écoute avec beaucoup de patience. J'ai le sentiment qu'elle me comprend, *car elle me comprend*. Je lui raconte (une partie de) ma vie : mon enfance, ma jeunesse, ma solitude, mon rapport aux autres, à l'amour aussi, et, bien sûr, au sexe, puisque c'est aussi pour ça qu'elle est là.

J'ai l'impression que je suis bien impudique de lui dire tout ça. C'est elle aussi qui est venue jusqu'ici pénétrer mon intimité. Tout se déroule pourtant dans une douceur ouatée. J'ai en mémoire encore l'interrogatoire des flics. Là-bas à l'Evêché, ce fut une autre paires de manches !

Me voilà beau à présent. Voilà que je pleure. Je dois lui paraître un piètre bandit. Il fallait bien que ça en arrive-là. Sa présence m'est réconfortante et elle me *console*. C'est bizarre cette expertise...

A la fin - au bout d'une heure - peut-être une heure et demie d'entretien, je ne sais plus -, elle me propose une cigarette. Elle me demande même si on peut fumer. Je la regarde tout étonné : c'est drôle de demander à un détenu si on peut fumer aux Baumettes. Bon, moi je lui ai dit : « *Je ne pense pas... Mais si vous fumez, j'en fumerai bien aussi : ça fait depuis deux semaines que j'ai plus de tabac...* » (Je me mets à lui expliquer le fonctionnement des cantines).

Elle me dit que c'est pas normal, qu'on n'a pas le droit de priver un détenu de tabac, etc. Tout ça pour dire qu'elle sort son paquet, qu'elle m'offre une cigarette pendant qu'elle-même s'en allume une. C'est bizarre cette expertise...

Ou peut-être ça fait partie de la mise en scène. Je ne sais pas. Elle m'en offre encore une seconde. A la fin, je me suis autorisé à lui en demander une troisième. « *Pour la route* »...

Voilà. En remontant, Jean-Marie me dit, alors que je lui raconte l'entretien, que j'aurais dû être plus prudent, plus vigilant sur ce que j'avais pu lui raconter. Lui aussi a été expertisé : « *Les experts, ils ne mettent en avant que les éléments qui peuvent nous enfoncer...* »

[*Alexandre-le-Métis me dira par la suite que ces expertises, normalement, ça se prépare avec l'avocat. Mais moi, mon avocat, ça fait un bail que j'ai pas de ses nouvelles !*]... Ma foi, nous verrons bien. En tout cas, j'ai passé *une (demie-) journée particulière* : un temps suspendu au-dessus des Baumettes. Un temps où j'ai pu parler et ouvrir un tant soit peu mon cœur à quelqu'un.

En plus, j'ai eu droit à deux cigarettes, et une aussi pour la route. J'aurais bien aimé la revoir...

Je me dis quand même que *c'est bizarre cette expertise*...



Vendredi 28 septembre – 19 heures – à la loyale

Cet après-midi la promenade est remuante. Les jeunes sont particulièrement excités. Ils sont près d'une quinzaine, plus agités les uns que les autres, dissipés comme des gamins de douze ans dans une cour de récréation. Selon leur humeur, la cour devient une arène ou un stade. A d'autres moments ils se tiennent tranquilles et doux comme des agneaux. Ça dépend.

Sans eux, c'est vrai qu'on se croirait dans un square de boulistes, tranquilles comme nous le sommes. 'Nous', je veux dire les anciens.

Aujourd'hui, ils jouent au ballon. Ici le ballon vient toujours d'une autre cour. Il a franchi les murs, les grillages et les fils barbelés. Souvent, il porte les stigmates de son périlleux voyage. Il atterrit écorché vif et souvent crevé. Mais cela reste un ballon tout de même et, pour des gosses de douze ans, l'envie de jouer l'emporte.

Les règles – si règles il y a – se situent entre le football et le ballon-prisonnier. Deux équipes se constituent qui vont s'affronter. Dans une cour aussi étroite, tout l'espace devient terrain de jeu. Et quand la partie commence, faut voir à se garer. Même par-dessus les tables ils courent et ils sautent. Et si vous êtes assis, ils vous bousculent, et vocifèrent lorsque, par mégarde, le ballon vous échoit et que vous n'avez pas le réflexe de le renvoyer illico.

Toute cette agitation n'est plus de mon âge. J'essaie de mon côté, tant bien que mal, de faire une partie d'échecs avec Nasser l'Egyptien. Nous tentons, dans cette ambiance chaotique, de rester concentrés. '*Si je joue la reine, déplacera-t-il son cheval ?*' Et pan ! Je me prends le ballon sur la tête, bien fort. J'ai le crâne qui résonne comme un gong et des petites lumières qui clignotent partout. Etait-ce intentionnel ou par mégarde ? Je me retourne.

Parmi eux je reconnais Tomy – le jeune avec lequel j'ai eu à me fritter le premier jour. Il me sourit comme un jeune homme. Il a la mine de quelqu'un qui a joué un bon coup. Je présume que c'est lui le

coupable. En tout cas, il ne s'excuse pas. Personne ne s'excuse. '*Je laisse pisser*', comme on dit vulgairement. Mieux vaut me dire que ce n'était pas voulu, ou que ce n'était pas méchant. Mauvaise ambiance...

La bande de potaches continuent sa partie, toujours aussi brouillonne et bouillonnante. Nasser et moi nous repartons dans nos calculs échiqués. Je n'ai pas encore parlé de Nasser. Nasser est Egyptien, avant d'échouer ici, aux Baumettes, il est passé par l'Espagne. Il parle le français avec une façon bizarre de confondre les 'p' et les 'b', il rajoute toujours à ses phrases quelques mots d'anglais qu'il prononce avec une prononciation toute orientale. Les 'rrr' s'enroulent et se déploient comme une chanson d'Oum Kalsoum. Le mot : '*mister*' (il m'appelle respectueusement : '*Mister Bruno*'), le mot *mister* est déjà une invitation au voyage.

Nasser est détenu depuis plusieurs mois ici. Je ne l'avais jamais vraiment remarqué dans la cour, mais j'ai l'impression qu'il a toujours été là. C'est un garçon calme et tranquille qui contraste avec ceux de son âge. En promenade, il porte toujours avec lui son coran. Souvent, je le vois seul à une table qui lit des sourates. Je ne connais pas les motifs de son incarcération et cela ne m'importe pas. Je ne lui demande pas, je n'ai pas besoin de savoir. En quelques jours, il est devenu mon meilleur adversaire, c'est-à-dire presque un ami.

Pendant que nous jouons, Nassour-le-Maure s'est assis à nos côtés. Il a couru derrière le ballon avec les autres. Tout transpirant, il prend un moment de répit. Nassour est pas mal baraqué. Il a dépassé la trentaine mais il garde un sourire juvénile et les yeux pétillants d'un enfant. Son français est très hésitant. Il est gentil mais très ombrageux. Il a tendance à réagir au quart de tour.

Et ça n'a pas manqué aujourd'hui. Krédif s'approche de la table. (Krédif est le costaud culturiste qui faisait du sport avec Abel le premier jour.) Nassour et lui échangent quelques mots en arabe. Je ne comprends pas l'arabe mais je pense que ça n'a pas plus à Nassour. Et vlan ! Nassour se lève d'un bond et ça part en baffes. Krédif lui rend la monnaie de ses baffes. A croire qu'ils ont trop de testostérone aujourd'hui ces garçons !

*** Attention, ce fut un combat dans les règles : à un contre un, une bagarre tout ce qu'il y a de plus respectable. Tous dans la cour s'interrompent. Pendant un bref instant Krédif et Nassour s'éloignent l'un de l'autre. Chacun choisit son coin. La troupe fait un cercle autour des adversaires. Tout le monde veut voir.

Prudemment, Nasser et moi assistons à la scène de loin depuis notre table. Krédif adopte une position à la "kung-fu", prêt à jaillir comme un tigre, Nassour prend une pause plus classique typique d'un boxeur de l'époque victorienne. Un moment, ils se jaugent. La première escarmouche est brève mais incisive. Les deux garçons sont à l'évidence de force égale. Qui va vaincre et qui va céder ? Alertés par le chahut ou peut-être déjà par l'odeur du sang à venir, ceux de la cour d'à-côté sont montés sur le muret qui nous sépare pour jouir du spectacle. Au bout du compte, je pense qu'ils seront déçus. Le combat ne dure pas longtemps. Après quelques coups mal ciblés et un mouvement d'esquive, Krédif touche et fait mouche. Nassour a la lèvre ouverte. La lutte s'arrêtera-là : au premier sang.

Les adversaires sont séparés par leurs témoins et renvoyés chacun dans son coin. Cette fin trop précoce déplaît aux spectateurs qui sont venus voir d'à-côté. Ils commencent à insulter tout le monde : les deux belligérants et tous les autres avec. Tous autant que nous sommes, nous voilà qualifiés de « *lâches pointeurs, rien dans les couilles...* » et d'autres commentaires peu amènes pour ceux du Deuxième nord.

Ce fut pourtant, j'ai trouvé, un beau combat. Une lutte d'homme à homme, franche et loyale. Ils se sont battus sans vouloir se faire mal. Les adversaires, ensuite, n'en garderont pas rancune. Jean-Marie, à qui je raconte la scène, souligne combien il trouve positive l'attitude du reste du groupe. « *D'autres fois, me dit-il, ils s'excitent et poussent ceux qui se battent jusqu'au bout. Souvent, d'ailleurs ils s'en mêlent et en viennent eux aussi à se foutre sur la gueule.* ». Dont acte : Jean-Marie voit le bien partout. Quant aux insultes venant de la cour de droite, on finit par s'y habituer. Quoiqu'on dise, quoiqu'on fasse, point de salut pour les pointeurs. Les insultes, c'est presque tous les jours : dès la sortie du bâtiment, dans le passage où il faut regarder où on met les pieds, où on doit se boucher le nez, et où il faudrait aussi se boucher les oreilles. Ces insultes, nous viennent d'ici tout aussi bien que du bâtiment d'en face, le Bâtiment B, d'où on nous voit passer : « *Enculés de pointeurs, fils de putes...* », des fois qu'on aurait oublié. Pour les apaiser, le sacrifice d'un des deux adversaires aurait-il suffi ? J'en doute...

Vendredi 28 septembre – 20 heures – les joueurs d'échecs

En hommage au film de Satyajit Ray J'essaie, malgré l'ambiance délétère de la cour de tenir le 'club'. Nasser est devenu, en trois jours, mon pilier droit. Nous avons passé ces derniers jours, ces dernières heures à jouer tout le temps ensemble. Aussi bien le matin que l'après-midi. Et notre façon de rester concentrés, de nous échapper du monde qui nous tient enfermé, me rappelle étrangement ce vieux

film indien. Les Baumettes pourraient bien s'écrouler tout autour que nous continuerions à jouer. Les Baumettes et le reste aussi.

Nasser ne désire jouer qu'avec moi. Je lui dis pourtant que le premier devoir d'un bon joueur et d'apprendre à ceux qui veulent apprendre. Je ne pense pas qu'il partage cette opinion. C'est dommage, mais je ne désespère pas d'en faire un pédagogue. Il jouerait avec moi la nuit, le jour. Parfois je lui propose que nous marchions ensemble, que nous fassions une pause, que nous puissions prêter l'échiquier aux autres, et, en particulier aux joueurs de dames qui s'ennuient... Depuis que nous avons commencé nos parties, je m'aperçois combien il aime ce jeu. Son niveau est bon – c'est-à-dire équivalent au mien, restons modestes. Noël-le-Black est, en vérité, beaucoup trop dilettante pour s'accrocher. C'est dommage, il aurait pu faire beaucoup de progrès. Quant à Ali-le-comorien, avec qui je fais une partie par jour, le matin d'habitude, il a du mal encore à assimiler le déplacement des pièces. Mais je vois bien qu'il est tenace. Je pense que nous y arriverons. Nasser m'estime beaucoup et s'adresse toujours à moi de façon très révérencieuse. Il m'appelle '*Mister Bruno*'. (Il y a au moins huit 'rrr' bien roulés dans cette phrase !). Et ce *Mister* me va bien. Parfois, nous marchons un moment, nous bavardons de tout et de rien, mais très vite l'envie de jouer nous reprend.

Alors, dans cette cour de caravansérail, à nous deux nous recréons des mondes. Des mondes de batailles chevaleresques, des mondes de joutes médiévales, des mondes de lices caparaçonnées où s'escriment des bouchons en plastique. Là, en longues diagonales, glissent des infants défunts, des fous plus fous encore que ceux qui hantent ici le SMPR.

Nos tours sont plus altièes que les hauts miradors qui dans cette cour nous surveillent et nous guettent. Et les pions sont des petits matons qu'on peut prendre-en-passant. Allons ! jouons encore Nasser avant qu'on nous remonte...



Dans la nuit du vendredi au samedi 29 septembre – 1 heure – morte saison

Après l'agitation de jeudi, ce matin je préfère le calme de ma cellule. Les autres, de toute façon sont la plupart à l'école. Je me plonge dans '*Les trous noirs*'. A onze heure, une surveillante ouvre la porte et m'annonce : « *Avocat !* ». On ne m'a pas averti ce matin. Je lui répond : « *Je ne savais pas que j'avais un rendez-vous* ». Elle me sourit à peine.

Elle me tend... un *avocat*, un avocat tout ovale et tout vert comme un gros œuf de casoar. C'est la cantine du vendredi, ou bien celle qui manquait hier.

Jean-Marie commande toutes les semaines un avocat, des champignons et des tomates. Ces jours-ci, c'est moi qui fait la cuisine. Jean-Marie a bon appétit. Il apprécie mes salades de saison. Nous aurons, à midi, un *bon avocat*... en entrée.

Cet après-midi, je suis descendu dans la cour. L'ambiance ne me plaît guère. Je reçois de nouveau un ballon dans la tête, comme la veille. Dong, dong, dong fait le gong ! A croire qu'ils le font exprès. Cette fois-ci, quelqu'un vient s'excuser : c'est Krédif, le combattant victorieux d'hier. Je lui dis que *ça va*, que *c'est rien*... De toute façon, face à lui, je ne ferais pas le poids, et ses excuses me paraissent sincères. Enfin ! je veux y croire...

Il n'y aucun joueur d'échecs. Momo-la-Cayolle n'est pas descendu non plus. Jean-Marie est à 'multimédia' cet après-midi. Je n'ai personne avec qui discuter. Je commence à m'ennuyer ferme aujourd'hui.

*** Tout à l'heure, le vaguemestre m'a remis une nouvelle lettre d'Adrian. A chaque fois je me dis que c'est sûrement sa dernière. Je ne l'ouvrirai que plus tard. Mon cœur doit à présent apprendre à ne plus aimer. Peut-être, prendrai-je le temps de la lire demain, ce week-end, un autre jour. Je n'ai rien à attendre, ni rien à espérer.

Je reçois une autre lettre, celle-là est de Michèle, ma correspondante. Elle a eu mon avocat au téléphone (pas celui qu'à l'entrée nous avons mangé !). Elle sait à présent que mon affaire est grave. Elle se pose beaucoup de question. Elle va tenter de venir me voir. J'en frémis. Je désespère là aussi de manquer de courage. Ce qui m'effraie à présent, c'est de devoir un jour retrouver ceux que j'ai dû abandonner. Que pourrais-je leur dire ? que j'étais en voyage peut-être...

C'est ça : je leur dirai que j'étais en voyage d'affaire...



Samedi 29 septembre – 19 heures 30 – mon pote J-M

(Je me dépêche d'écrire, à 20 heures 15, sur la 3, il y a Zorro, en couleur, et Jean-Marie ne veut sous aucun prétexte que nous rations ses épisodes. Avant, il éteindra toutes les lumières pour faire comme au cinéma. Il y aura couvre-feu...)

C'est bon : je ne sortirai pas. Dehors il pleut et la cellule me va bien. Jean-Marie, lui, qu'il pleuve ou qu'il vente, chaque fois qu'il peut aller marcher, il en profite. Toute la semaine, c'est vrai, il n'a pas le temps de sortir, de sortir des bâtiments, je veux dire, tant il est occupé par ses nombreuses activités. La cour, il ne la voit que le week-end. Tout une semaine enfermé dans cette obscurité ! voilà bien du courage ! En plus, il doit tenir son rôle auprès des autres détenus. Plusieurs m'ont laissé des messages à lui transmettre. En bas, on l'attend, on compte sur lui. Moi aussi, je compte sur lui. Et j'ai la chance que nous partagions la même cellule. Un type comme ça, l'Administration pénitentiaire devrait le rémunérer pour tout ce qu'il fait pour les autres...

*** Depuis trois jours, je suis plongé dans les '*Trous noirs*' – le bouquin qu'il m'a passé.

L'astrophysique – ou, plutôt sa vulgarisation – me passionne plus que l'actualité. Plus je me sens loin, loin du monde, loin de la société et de ses codes et plus ça m'intéresse.

Des étoiles qui s'effondrent en leur cœur, des 'pulsars' qui tournent comme des toupies à des vitesses folles, frôlant celle de la lumière, des phénomènes étranges où le temps, lit-on, se ralentit et puis s'arrête... quel délice, et comme ça me va bien ! *Combien coûte le voyage ?*

Je parle de tout ça avec Jean-Marie qui ne semble pas convaincu du tout. Il en est resté à la physique classique, *galiléo-newtonienne*. Je n'ai pas les arguments, nécessairement mathématiques, je le sais, pour le persuader de tous ces phénomènes.

Comme pour lui prouver, je lui donne à lire un extrait du bouquin. Il y a même des équations auxquelles je n'y entends pas grand chose. Jean-Marie a un niveau bien supérieur au mien. Il a un bac scientifique et même au-delà.

Il se penche sur les formules. Il les déchiffre, il les analyse, et même... il me les explique. Sa démonstration est limpide : miracle ! J'ai tout à coup l'impression que je comprend les maths.

Voilà quelque chose que j'ai toujours rêvé d'apprendre : les mathématiques et la physique. J'ai dû quand j'étais jeune être orienté dans une mauvaise filière. Je viens de trouver en Jean-Marie, que j'ai là, sous la main, 'à domicile', le prof que j'aurais toujours voulu avoir, quelqu'un qui prenne le temps de m'expliquer et qui me dise à quoi servent tous ces calculs. Et ici : nous avons le temps.

C'est presque improbable, je me dis, au sens mathématique des *probabilités*, d'être logé aux Baumettes dans la cellule d'un professeur de math...

Pour ne pas perdre la main, il prend des cours par correspondance. Des cours de mathématiques et de biologie. Ce sont des cours du niveau de Terminale scientifique. Pour lui c'est facile : juste de la révision. Chaque leçon est accompagnée d'exercices. Il me propose de tenter de faire ceux qu'il vient de recevoir. Il pourra m'expliquer.

C'est l'occasion où jamais. Allez ! Je me lance. Le devoir porte sur les *dérivées*. J'étudierai les *dérivées* toute l'après-midi. Je lui propose, '*en échange*', que nous jouions aux échecs – là, j'aurai peut-être quelque chose à lui apprendre. Il me dit qu'il manque de concentration mais pourquoi pas... Qui sait ? peut-être, quand je serai grand, deviendrai-je mathématicien ou géomètre ? On peut toujours rêver...

Mercredi 30 septembre – 18 h 30 – Licht mehr Licht !

"Wo viel Licht ist, ist auch viel Schatten" L.W. Goethe

A l'étage, comme dans tous les étages des Baumettes, le courant saute très régulièrement. Les installations ne sont vraiment pas aux normes. Jean-Marie, je crois, l'a signalé au gardien qui passe le samedi dans chaque cellule pour noter les dysfonctionnements. Il note, bien entendu, mais ça ne change rien. Il faut bien que les surveillants s'occupent le week-end...

Chaque cellule ne dispose que d'une seule prise sur laquelle on branche le frigo, la télé, le toto et tout le reste – si reste il y a. Dans notre cellule, Jean-Marie nous a par exemple installé trois lampes supplémentaires : deux de chevet pour nos couchettes, et une au-dessus de la table.

Tant de lumière là où il y a tant d'ombre ! Aurait objecté Goethe. (Si jamais on l'avait par mégarde placé au Deuxième nord – *je plaisante*). Pour lire, cher Goethe, pour lire ! Peut-être ainsi avons-nous la cellule la plus illuminée de l'étage.

La prise électrique devrait normalement être reliée à la terre... mais ici elle ne l'est pas. La terre, c'est nous. En ouvrant le boîtier, afin d'y chasser les nids à cafards qui s'y nichent, Jean-Marie s'est rendu compte qu'il n'y a aucun fil de terre. Les sales bestioles auraient pu nous alerter. Décidément, elles ne nous servent à rien...

Je comprends pourquoi, je prends régulièrement une décharge en touchant le toto ou la casserole. Même en tongs, je m'électrocute. Bon ! Pas trop quand même : ça ne me tue pas, ça me réveille ! Ce n'est pas le supplice de la chaise-électrique...

A ma connaissance, personne n'a encore été exécuté de la sorte aux Baumettes.

*** Régulièrement, les cellules se retrouvent sans courant. Il y a pourtant deux circuits distincts : celui qui alimente l'éclairage (une lampe par cellule) et celui qui alimente la prise électrique. Un troisième circuit devrait normalement permettre aux gardiens d'allumer une veilleuse la nuit – afin de contrôler que les détenus soient bien-là vivants.

A ma connaissance, cette veilleuse ne fonctionne dans aucune cellule du Deuxième nord. Ainsi les gardiens qui font leur ronde de nuit, reproduisent un geste inutile à chaque porte : pousser l'ocillon et ne rien voir de ce qui se passe (ou s'est passé) dans le noir.

Ils font ça devant nos cinquante portes, trois fois au moins jusqu'au petit matin. Un geste mécanique, inutile, dénué de sens... Ah ! Quel dur métier que d'être fonctionnaire au Château.

*** L'avantage, c'est qu'en général, tout ne saute pas en même temps : c'est un circuit ou bien l'autre. Les deux en même temps c'est plus rare. Quand c'est le circuit d'éclairage, il reste la télé qui fonctionne et le frigo. Et inversement : c'est technique, presque mathématique.

Quand c'est le circuit de la prise électrique qui disjoncte, les réactions des détenus sont plus promptes : « *Surveillant ! Oh ! Surveillant !* » Et pour faire bonne mesure, afin qu'on nous entende bien, on rajoute de grands coups de pieds dans les portes.

C'est vrai que de priver les taulards du film de Canal + est une atteinte aux Droits de l'homme (du mâle, je veux dire!) Et plus encore les spolier du match de l'OM (l'équipe de football locale). La télé en prison, c'est comme la cigarette : un droit fondamental.

*** La vétusté de l'installation se conjugue à diverses pratiques qui occasionnent ces coupures très nombreuses : parfois, on dit même que ce sont peut-être les gardiens, qui, par amusement couperaient le circuit. Drôle d'idée, ma foi.

Plus sûrement, il y a des surtensions au niveau de la (seule) prise d'alimentation où on branche tous les appareils. Plusieurs cellules possèdent aussi une plaque de cuisson électrique, ce qui fait grimper la consommation.

Enfin, il y a des pratiques plus ou moins orthodoxes. En particulier, l'utilisation, par certains, de '*totos pirates*' : de nombreux détenus n'ont pas les moyens d'acheter un toto ou de remplacer leur toto grillé. [*J'en ai fait l'expérience : un oubli de quelques minutes et hop ! plus de toto !*]

*** *Faire son toto-pirate soi-même :*

C'est Damien, le jeune dégourdi de l'étage qui m'a donné la ficelle. Je la livre sans l'avoir expérimentée. [*Si vous ne craignez pas une coupure de secteur dans votre quartier ou votre village, vous pouvez vous lancer, c'est simple.*]

Le '*toto pirate*' consiste tout bêtement à dénuder deux fils électriques et à les plonger dans l'eau : *anode et cathode*. Normalement, à ce que m'affirme Damien, ça doit chauffer. Le plus souvent : ça fait tout sauter. Damien, me l'avoue : c'est l'équipement qu'il a dans sa cellule...

Comme il n'y a pas, bien entendu, de disjoncteur au niveau de chaque cellule (les disjoncteurs sont par travée), il suffit qu'une cellule disjoncte et c'est toute la moitié du quartier qui se retrouve dans le noir ou/et sans télé.

Selon la bonne volonté et la présence ou pas d'un surveillant, l'électricité revient dans la demie-heure, ou l'heure ou le jour... qui suivent. Ça dépend. Parfois aussi, le brave gardien essaie de rebrancher le système qui ne veut pas obtempérer et qui redisjoncte immédiatement. Quelqu'un a dû laisser brancher son toto-pirate.

C'est ça aussi les Baumettes : un vieux château plein de charme...

*** Heureusement, nous, dans notre cellule, avons *Jean-Marie-Trouvetout !*

Jean-Marie, a su constituer un circuit de secours en deux tours de mains. Il nous a même installé une prise supplémentaire branchée sur le circuit d'éclairage. Rarement donc nous trouvons-nous dépourvu de lumière ou de télé. Nous sommes sûrement la cellule du Deuxième nord la mieux électrifiée et la mieux éclairée. Ceci grâce à l'ingéniosité de Jean-Marie. Merci, Jean-Marie !

Je ne regrette à présent qu'une seule chose, c'est qu'il ne soit aussi plombier : il pourrait alors tout aussi bien nous installer l'eau chaude et la douche en cellule ! Et pourquoi pas un jacuzzi ?



Lundi 1er octobre – 6 heures 30 - le pas suspendu de la cigogne

Dimanche matin, nous sommes descendus, Jean-Marie et moi. Le ciel est gris, il n'y a pas de vent. L'ambiance est japonaise. Autour de nous, tout s'est arrêté, tout est en suspension calme et ouatée. Il y a Momo-la-Cayolle, Ali-le-Comorien, avec lequel Jean-Marie court un moment ; il y a aussi Nasser-l'Egyptien avec qui je fais une partie d'échecs, et puis une deuxième encore.

La cour, le ciel, l'atmosphère entière retiennent leur souffle. Les draps tressés en corde des yoyos se balancent mollement comme des queues de cerf-volants impavides. Rien d'autre ne bouge. On ne se

parle pas, presque on chuchote. Les bâtiments des Baumettes, dans ce ciel pâteux, flottent pareils à des jonques immobiles sur la grande mer de Chine.

A midi, j'ai trop mangé. Depuis que je suis avec Jean-Marie, j'ai l'impression que je bouffe doublement. Je prépare à chaque repas une salade en entrée : une salade de saison composée de tomates, de champignons ou de courgettes qui vient compléter le repas de la gamelle. Nous terminons toujours par un café gourmand. J'ai le ventre plein et je pète trop, c'est gênant.

Comme le dit Jean-Marie, quand on partage une cellule, à deux ou à plusieurs, '*péter c'est le plus emmerdant*'. Je le renvoie à l'étymologie grecque du mot *organe* : *οργανόν* : nos ventres sont de *grandes orgues* et nous jouons de la musique par tous nos trous. Décidément, l'homme n'est pas un animal furtif ! La semaine à venir, je me promets de faire un peu de diète.

Dehors il pleut. Avec Jean-Marie, nous passons l'après-midi en cellule. *Notre* cellule m'est douce à présent. Jean-Marie a décidé de faire du bricolage, il nous fabrique un porte-poubelles en bouteilles plastique. Il refuse le jeter-par-la-fenêtre, tel qu'il se pratique ici par tous. Il doit être un peu écolo. Il va falloir changer mes habitudes. Sur le fond, je trouve ça bien, même s'il nous faut cantiner les sacs poubelles. Peut-être un jour, les Baumettes inaugureront le tri sélectif ? Heureusement, tout de même que nous sommes parmi les rares, et peut-être les seuls, à ne pas tout balancer par en-dehors.

Comment pourrais-je alors confectionner mes jeux d'échecs ?

Plus tard, nous faisons Jean-Marie et moi une nouvelle leçon de mathématique, nous étudions aujourd'hui *les limites d'une fonction*. Je me suis fait chauffer un verre d'eau pour le café. Tellement concentré je suis, que j'en oublie de débrancher le toto. Jean-Marie, penché sur sa feuille de calcul me dit distraitement : « *Ça sent le brûlé* ».

En effet : l'eau s'est évaporée du verre. Le verre éclate, le toto est devenu tout bleu, il est grillé. Je suis vraiment désolé. Jean-Marie a laissé le sien dans son ancienne cellule. Il ne m'en veut pas, ça arrive tout le temps, me dit-il. Nous n'aurons plus d'eau chaude pour un moment : ainsi vivent et meurent les totos en prison.

*** "*Descendons-nous toujours ?... Pis que cela, nous tombons !*"

Ça fait maintenant un mois, un mois entier que je suis en détention. Comme dit Jean-Marie : *je n'ai pas eu le temps de m'ennuyer*. Découvertes, bousculements, peurs aussi, et... *voyage*. Voilà le terme : *voyage*. La prison est un voyage, un voyage immobile certes, un voyage entre quatre murs ou en rond dans une cour, mais un voyage tout de même.

Un voyage du haut vers le bas : *une chute*. D'abord, le coup fut brutal : la sensation de tomber, effrayante. A présent, je flotte ici comme en apesanteur, projeté hors du monde. Je suis parmi cet équipage étrange composé de pointeurs, de bandits, de fous à lier et d'obscures âmes perdues... pris dans une chute vertigineuse qui m'entraîne. Lié à eux, me voilà plongé dans un abîme social et humain sans fond dans lequel je me sens bien.

[Retour au sommaire](#)

Lundi 1er octobre – 19 heures 30 - vraiment, c'est la rentrée !

Juste avant le déjeuner, vers onze heures trente, un gardien est venu nous annoncer que Bébert-le-Sicilien est transféré dans notre cellule. Il s'installera en début d'après-midi. C'est gentil de nous prévenir. Jusqu'à présent, Bébert avait eu droit à une cellule pour lui tout seul, pas loin, presque en face de la nôtre. Cela fait près de quatre mois qu'il est en détention provisoire.

Je vais devoir faire pour la première fois l'expérience d'une cohabitation à trois en cellule, dans un espace de huit mètres carrés et quelques. Je ne sais pas si c'est tenable. Ça l'est sûrement : beaucoup d'autres détenus vivent ainsi, à trois dans la même cage depuis des mois et des semaines, peut-être des années. Nous serons donc trois comme dans un western italien : Jean-Marie-*le bon*, Bébert-*le truand (au grand cœur)* et moi : *Bruno-des-Baumettes*, qui jouera *il bruto*.

Après le repas, avec Jean-Marie, nous faisons déjà de la place. En particulier, il s'agit de dégager toutes les affaires qui sont entreposées sur la couchette du bas. C'est là que Bébert posera son matelas. Jean-Marie entasse deux gros sacs dans le coin entre son tabouret et le mur, et un dernier sous la table où il ne pourra plus étendre ses jambes. J'entrepose mes quelques affaires, emballées, à côté du frigo. Bébert s'installera pendant notre absence. Cet après-midi, Jean-Marie et moi allons ensemble à l'école.

*** Car c'est mon premier 'vrai' jour d'école. La semaine dernière, ce n'était que le test. Test que j'ai dû réussir puisqu'on me place dans le groupe des '*forts*'. Aujourd'hui nous aurons classe de français avec Virginie-la-Maîtresse. Dans le groupe des forts, outre Jean-Marie, je retrouve Noël-le-Black, Damien et Abel. Il y a aussi Mickaël, et Marvin.

Mickaël est un jeune black originaire du Surinam, je le vois régulièrement dans la cour sans lui avoir jamais vraiment parlé. C'est vrai qu'en bas, même si la cour est petite et que je tente de tous les saluer, je m'aperçois qu'au bout d'un mois, je ne connais pas encore tout le monde. Des groupes s'y constituent qui restent le plus souvent étanches. Il y a les Tunisiens, les plus soudés de tous, mais

aussi d'autres petits groupes, plus ou moins stables selon qui descend ou pas. Ainsi, chacun retrouve ses semblables et on s'assemble par affinités.

L'école est un bon endroit pour créer d'autres relations et pour connaître des têtes qu'à peine je ne fais que croiser. De plus, je m'aperçois qu'il y a bien trois personnes qui ne descendent jamais en promenade, et d'autres que je ne vois que rarement, comme Santiago-le-Gitan.

Nous nous installons dans la classe. Le cours n'a pas commencé. Chacun parle avec ses voisins. C'est ainsi que j'échange quelques mots avec Mickaël, qui est assis juste devant moi. Il a vingt ans, pas beaucoup plus. Il m'apprend qu'il est né au Surinam et que ses parents vivent aux Pays-Bas, je ne sais plus dans quelle ville.

Je lui demande s'il parle le hollandais. Je sais que le Surinam fut une ancienne colonie batave. C'est le cas, nous échangeons quelques mots. '*Het is gek hier te zijn in gevangenis Nederlands te spreken...*'. Il m'offre un large sourire et je vois que je viens de me faire un nouveau camarade : '*een nieuwe vriend*'. Nous aurons une langue secrète qui nous rendra complice...

Avec Marvin sur ma droite j'ai l'occasion d'exercer mes connaissances en géographie balkanique. Il vient de Croatie: et ça, je sais où ça se trouve. C'est un garçon d'une trentaine d'années que je n'avais jamais vu. Il ne descend jamais en promenade. Il est blond et pâle, d'une blancheur presque malade. J'ai l'impression qu'il n'a pas goûté au soleil depuis longtemps.

Virginie lui porte une attention particulière. C'est un garçon calme, qui s'exprime en français d'une façon correcte mais encore hésitante. Son accent dénote qu'il arrive d'ailleurs, de plus à l'est. Elle me le présente en disant qu'il vient de Géorgie (*Gruzija*) : il y a bien cinq mille kilomètres de distance entre le Caucase et Zagreb – la capitale croate ! Tout le monde n'est pas censé connaître la nouvelle carte européenne et les Français ne sont pas les plus doués pour la géographie.

Virginie propose à Marvin de préparer l'examen de français pour étranger [*DELF – diplôme d'étude en langue française*]. Il y a bien aux Baumettes des classes destinées aux étrangers qui ne parlent pas le français mais, *naturellement*, elles ne sont pas accessibles aux 'isolés' du Deuxième nord. Qu'à cela ne tienne ! Virginie se dit prête à accompagner Marvin à la préparation de cette épreuve.

Aujourd'hui nous n'aurons cours qu'avec Virginie, la prof de français. (L'autre groupe, les '*débutants*', sont avec Jérôme, dans la salle d'à-côté.) Le lundi, l'école ne dure qu'une heure et demie, à peine.

Pour certains, une heure et demie, c'est déjà long, trop long. La classe est très agitée. Abel et Mickaël sont intenable.

La présence féminine de Virginie y est pour quelque chose. Ils se tortillent sur leur chaise, se balancent, se lèvent et roucoulent comme de jeunes coquelets. La poussée hormonale est intense, à leur âge (vingt ans à peine, ou juste un peu plus) cela peut se comprendre et même s'excuser.

Virginie a un mal fou à les faire tenir en place.

Le cours, - si on peut encore appeler ça un cours -, le cours se transforme en garderie d'adolescents et ce n'est plus qu'affaire de discipline, de rappels à l'ordre et d'explications de règles de bonne conduite. En dernier argument, Virginie les 'menace' (gentiment) de ne pas leur délivrer l'attestation qui leur permettra d'avoir des *RPS* – les *remises de peine supplémentaires* tant désirées..

Le comportement d'Abel et de Mickaël m'est pénible. Je ne suis pas venu pour ça : les blagues de potaches ne m'intéressent pas. Rien n'avance et rien ne se fait. L'heure passe ainsi et je sors de la classe très déçu : je n'ai rien appris, si ce n'est d'assister à des bouffonneries mal jouées dont je me serais bien passées.

De retour en cellule, nous en reparlons avec Jean-Marie. Nous partageons le même avis. Il est clair aussi que notre âge et nos manières nous font voir la vie d'une autre façon. Là où nous voyons l'enseignante, nos deux jeunes papillons perçoivent le parfum enivrant de la femme...

A leur décharge, c'est vrai que nous manquons cruellement de présence féminine en prison – si ce n'est les quelques geôlières en uniforme botté. Je peux comprendre combien Virginie peut représenter l'idéal féminin au milieu de cette ambiance toute militaire. Elle est souriante, douce et très à l'écoute de chacun. Peut-être trop à l'écoute...

Jean-Marie ira parler avec Abel, et j'irai voir Mickaël. Nous essaierons, à deux, de les 'canaliser'.

Jean-Marie, à partir de la prochaine séance s'assoira entre Mickaël et Abel pour les 'séparer'... Ces jeunes gens ont besoin d'un peu de discipline. Et nous sommes, Jean-Marie et moi, assez mauvais coucheurs pour pouvoir le leur rappeler.



Mardi 2 octobre – 6 heures du matin – le troisième larron

Bébert, s'il n'a pas inventé l'eau chaude, au moins a-t-il ramené un toto avec lui. Nous pouvons à nouveau nous faire du café chaud. Il s'est installé hier dans l'après-midi, pendant que nous étions Jean-Marie et moi à l'école. Bébert-le-Sicilien a rejoint notre cellule.

J'ai appris à mieux l'apprécier ces dernières fois où nous avons partagé les mêmes mots fléchés dans la cour. Bébert n'est pas le grand truand qu'il prétend être. Je me rappelle en souriant le numéro qu'il nous a fait lorsque pour la première fois je l'ai rencontré en-bas avec Damien.

Non ! Bébert n'est pas un truand sicilien, c'est un Marseillais de Marseille (certes, d'origine italienne, comme beaucoup dans cette ville), un Marseillais cent pour cent pur pastis. Un Marseillais pittoresque et hâbleur qui vous fabrique (et qui se fabrique) des histoires. Des histoires qu'il raconte si bien qu'on finira par y croire, si on voulait. Mais c'est surtout lui qu'il persuade, c'est lui-même qu'il convainc. Bébert est un *Tartarin de Marseille* qui se raconte des histoires auxquelles il finit par croire lui-même. Bébert est ici, aux Deuxième nord, depuis près de quatre mois, *grosso modo*, pour les mêmes raisons que les autres. Il a mis les doigts dans le pot de miel et s'est fait prendre. Il maintient que c'est un coup monté, une affaire de chantage ourdie de toute pièce par des Tsiganes.

Ah ! Ceux-là, ils ne les porte pas sur son cœur, c'est le moins qu'on puisse dire ! [*En fait, je m'apercevrai que Bébert ne porte aucune population allogène sur son cœur, à part les Siciliens, bien entendu, et peut-être les Italiens en général.*] Bien qu'on ne lui demande rien, il nous explique à l'envi comment il est tombé dans un piège.

Il parle aussi d'une vidéo compromettante, d'un complot pour le faire payer. Rien que de très banal, en somme (pour le Deuxième nord, je veux dire). Il attend à présent une prochaine audition devant le Juge d'instruction et espère beaucoup de son avocat (!).

C'est sympathique d'avoir mis Bébert avec nous : je suppose qu'ils avaient besoin de libérer de la place. Pourtant, beaucoup de cellules paraissent encore inoccupées en cette saison. Il est vrai que Bébert est, comme Jean-Marie et moi, un vieux : un 'ancien'. L'Administration pénitentiaire répartit, je pense, les détenus selon l'adage : '*qui se ressemble, on les fout ensemble*'. Elle ne vous demande pas votre avis.

Bébert nous arrive avec deux gros bagages, deux gros sacs bien chargés et toute sa vaisselle. Voilà d'un coup la cellule bien petite. Heureusement qu'il est tout fluet et tout mince. Normalement, il ne prendra pas trop de place. C'est tout de même exigü pour trois.

Il nous dit qu'on lui a appris seulement à midi qu'il devait préparer son paquetage, sans autre explication. Il craignait qu'il dût se retrouver avec n'importe qui, ou peut-être même qu'on le transférerait dans une autre prison. Le voilà rassuré. Nous sommes ceux avec qui il est convaincu que ça se passera bien.

Par contre, il nous dit combien il eut souhaité resté seul. En prison, on ne choisit pas toujours ! On choisit rarement ! Mais va ! avec nous il est bien tombé le Bébert. Il est sûrement dans la cellule la plus civilisée du Deuxième nord et tous les deux nous poursuivrons nos parties de mots fléchés. Le soir, nous prenons, à trois, notre premier repas. La table est admirablement disposée. Bien que petite, nous pouvons nous y glisser, les jambes de travers. Dessous, il y a un des grands sacs de Jean-Marie, et, à ses côtés deux autres qu'il a coincés contre le mur. En cellule, on manque d'espace de rangement.

Nous dînons et discutons entre gens de bonne compagnie. Nous ne pouvons que bien nous entendre. A la fin du repas, Bébert demande à Jean-Marie l'autorisation de pouvoir se mettre à la fenêtre pour fumer. Jean-Marie lui accorde cette licence. Il monte sur le tabouret pour atteindre les barreaux et il soufflera la fumée vers l'extérieur. Je saisis l'occasion pour redevenir fumeur. Je lui taxe une cigarette et je m'installe au balcon près de lui. Nous regardons les étoiles.

Cette nuit, Bébert a mis son plus beau pyjama, un magnifique pyjama blanc zébré de larges rayures noires. Avec son crâne rasé et sa face toute maigre, sa fine moustache et ses petites lunettes cerclées, il ressemble ainsi au compagnon de baigne de *Papillon*, dans le film avec Steve Mac Queen. Le costume lui va bien.

Il dort juste au-dessous de moi. Son sommeil est agité – le mien est si léger ! Bébert ronfle comme un poêle à mazout. Voilà qui m'oblige à doubler la quantité de papier Q dans les oreilles. Il s'est levé au moins deux fois et s'est fait un café. Je suppose que la première nuit dans une nouvelle cellule, avec de nouveaux compagnons, ce n'est évident pour personne. Peut-être la nuit prochaine dormira-t-il mieux ?



Mardi 2 octobre – 19 heures 30 - Michèle

J'ai une convocation à neuf heures : 'parloir-avocat' avec... Michèle ! J'ai pensé que c'était une erreur. Michèle est la personne que j'ai sollicitée à l'extérieur. La seule qui m'ait donné des nouvelles jusqu'à aujourd'hui. De Paul, mon autre correspondant je n'ai eu aucun signe de vie. J'ai pensé qu'il s'agissait d'un 'parloir-famille'... non, c'est bien au parloir-avocat que j'ai rendez-vous.

Michèle, en effet, est assistante sociale. A ce titre, elle a pu obtenir un droit de visite en tant que personne qualifiée. Quelle chance ! J'ai eu à pratiquer le parloir-famille quand j'ai rendu visite à Adrian, ici même, et j'ai pu expérimenter la difficulté extrême d'obtenir un rendez-vous. Il n'y a qu'un numéro de téléphone unique où appeler. La plupart du temps, ça sonne occupé, ou quand ce n'est pas occupé, il n'y a personne au bout du fil... Un calvaire !

Tant mieux pour Michèle (et surtout pour moi) qu'elle ait pu se débrouiller autrement. En plus, elle a pu introduire du chocolat et un biscuit qu'elle a spécialement préparé pour l'occasion ! Chose carrément interdite pour les familles ! Apporter de la bouffe ça peut vous valoir une interdiction de parloir.

Je suis placé dans la grande salle d'attente en haut des escaliers en colimaçon. Un garçon est là qui patiente. C'est un grand métis, la quarantaine. Je le salue en entrant. Je m'assois près de la porte, à distance du bonhomme. Il me demande si j'ai rendez-vous avec un avocat. Je lui répond que c'est avec une assistante sociale. Je n'ai pas envie d'en dire plus. J'évite ici de trop parler aux détenus que je ne connais pas. Une mauvaise rencontre est toujours possible. Le mieux est de rester sur ses gardes et d'en dire le minimum.

Déjà on m'appelle. Michèle est arrivée. Je la rejoins à l'entrée et nous choisissons un des petits box qu'à présent je commence à connaître. Pendant une longue minute, nous ne nous disons rien. Juste nous nous regardons. Ses grands yeux noirs me sont plein de tendresse. Nous nous asseyons dans cet espace sans intimité.

D'emblée, je lui avoue sans détour les motifs de mon incarcération. Enfin, je ne rentre pas dans les détails les plus scabreux. Je ne veux pas l'accabler. Silence.

Je perçois combien ce que je viens de lui dire l'affecte. Elle ne s'y attendait pas. Pas à ça, pas de ma part. Je ne peux que m'effondrer en larmes : *con que je suis* ! Elle aussi se met à pleurer. Je mesure à ce moment combien mon affaire devient aussi le drame des gens qui me connaissent, qui pensaient me connaître et qui avaient (je suis obligé de parler au passé !) - qui avaient pour moi de l'affection. Je prends maintenant encore mieux la mesure du désastre. Je me suis exclu de cette humanité qui fut la mienne : je me suis proprement aliéné de moi-même et des autres. Pauvre de moi ! Voilà bien ce que je mérite...

Chacun peut me regarder à présent comme une bête. A travers les yeux embués de Michèle, je vois tout l'Enfer qui m'est réservé. Nous resterons un long moment sans rien nous dire. Malgré tout, elle a le courage ou la *miséricorde* (je ne vois pas quel autre terme employer bien que j'en mesure toute la religiosité), elle a le courage ou la miséricorde de ne pas se lever et partir, de ne pas me laisser-là comme un fauve enragé dans ma cage. Elle pleure, je pleure.

Je caresse alors doucement sa main, posée sur la table. Elle accepte ce geste timide. Ça vaut mieux que des mots.

Elle me parle enfin. Elle me dit qu'elle préfère que je lui aie dit la vérité. Pouvais-je faire autrement ? Si j'avais pu lui mentir, peut-être l'aurais-je fait, au moins pour ne pas lui faire plus de peine. Mais ici, à présent, jeté dans cette prison, je vois bien que c'est inutile. A elle, je lui dois au moins ça : la *vérité*.

Nous partageons le chocolat qu'elle a apporté et je goûte son gâteau, une sorte de biscuit dur comme de la pierre parfumé à l'anis. Je lui dis combien je me sens seul et combien j'ai n'ai ici personne à qui parler. Depuis mon entrée dans ces murs, je n'ai eu aucun espace possible de parole, ma demande de pouvoir rencontrer un psy reste toujours suspendue à un rendez-vous qui ne vient pas.

Elle veut savoir comment je supporte mon incarcération. Je lui parle de mon quotidien. « *Ça va, ici : je suis à ma place* ». Elle me sourit : « *Fais attention de ne pas trop t'y habituer quand même !* ». Si je dois y vivre des mois et des années, mieux vaut m'y faire pourtant...

Je tente aussi d'esquisser un sourire.

Ça fait trois-quart d'heure. Nous parlons un peu, de tout et de rien, souvent, nous nous taisons. Elle me donne des nouvelles de tous ceux qui me connaissent et qui attendent de savoir. Que va-t-elle leur dire ? Je lui dis qu'elle saura répondre à chacun ce qui faut. Je la laisse seule *juge*.

Vient le moment où on doit se quitter. Elle me demande si j'ai besoin de quelque chose. « *Contacte Paul de ma part, je n'ai pas de ses nouvelles...* ». Avant de partir, elle m'avoue qu'elle a besoin de réfléchir de son côté, qu'elle ne peut m'assurer qu'elle reviendra me voir. Elle m'écrira de toute façon. Je lui réponds, en désespoir de cause, qu'il n'y a pas que du mal en moi... Elle m'embrasse tendrement. C'est fini.

Je rentre en cellule, je suis bien bouleversé. La prison est à présent la seule protection qui me reste, la seule coquille où m'abriter. Ici, je commence à ne plus rien ressentir. Le monde-d'en-dehors me

devient étranger. Dans quelques mois peut-être en serai-je complètement sevré. Maintenant que je dois vivre en prison, peut-être pour plusieurs années, c'est du monde extérieur dont il faut me défaire. Je me réserve ici ce qui me reste.



Mercredi 3 octobre – midi – un tour pendable

La vie ici suit son cours, en pente douce. Seulement des petits tracas, comme s'il s'agissait d'un train-train ordinaire. J'en oublie presque mes grandes questions existentielles.

Je m'installe dans un certain confort. Ainsi mes préoccupations sont, par exemple, d'améliorer l'ordinaire de nos menus et je fais chaque jour de la cuisine. A présent j'ai trois bouches à nourrir. Les ascenseurs sont en panne depuis vendredi. A cause de ça nous n'avons plus de hors-d'œuvre servis à la gamelle, mais grâce à nos réserves et à mes talents culinaires nous nous régalaons. Par contre, cette panne a entraîné aussi la suspension des livraisons. Nos provisions, en particulier en chocolat et en petits gâteaux diminuent à vue d'œil. Jusqu'à quand tiendra-t-on ? Je dois garder un œil sur nos réserves.

Au niveau du tabac, je n'ai rien reçu non plus. Mais grâce à Bébert, je n'ai pas de souci à me faire. Il a des Marlboro. C'est Las Vegas ! Hier, j'ai fumé au moins trois cigarettes, c'est trop, je commençais à peine à me déshabituer du goût de la nicotine. Décidément, en prison, le tabac c'est une drogue. Ce matin, Bébert et moi descendons en promenade ensemble, bras-dessus, bras-dessous, comme deux bons taulards. Nous poursuivrons dans la cour notre partie de mots-fléchés que nous avons entamée hier soir. C'est vrai qu'il est fort, le bougre !

Après avoir saluer la compagnie des forçats, nous choisissons une table au soleil. Bébert sort une grille et nous dissertons autour des définitions et des cases vides à remplir. Les rayons réchauffent nos vieux os. Rien ne devrait nous déranger. Grille sur grille, nous voilà bien occupés.

Mais soudain, on nous assaille. Voilà qu'on nous saisit Bébert et moi par l'arrière. Nous n'avons rien vu venir. Des bras nous tiennent à la gorge. Deux jeunes : Laïd – Laïd aux yeux bleus - et une autre teigne, Faouzi, - qui mesure à peine un mètre soixante tout étiré -, nous étreignent. Ils nous serrent entre leur bras jusqu'à presque nous étouffer.

Faouzi enlace Bébert tandis que Laïd m'a agrippé. Leur étreinte se prolonge plusieurs secondes. Pourquoi un tel assaut ? Pourquoi tant d'affection ? Aussi soudainement qu'ils nous ont assailli, les voilà repartis. Bébert et moi restons un moment sans comprendre. Il n'y a eu de leur part aucune violence : non, seulement cette étrange effusion, aussi soudaine qu'inattendue.

Quelques minutes après, tout s'explique. Bébert se rend compte qu'on lui a fait les poches. Il avait descendu trois cigarettes pour que nous les fumions. Oups ! Bébert n'a plus de cigarettes. On l'a dévalisé. Le connaissant pourtant, il les aurait partagées ses clopes.

Voilà bien d'étranges manières pour des pickpockets ! Moi, je n'avais rien dans les poches, mais je suppose que mon enlaceur m'a fouillé aussi. Quant à Bébert, bien qu'il gueule au travers de la cour, il peut toujours courir. Ici, il y a plus de voleurs que de gens honnêtes. C'est le propre des prisons. En fin de matinée, Laïd recommencera le même geste sur Bébert, espérant sûrement trouver quelques restes de tabac. Heureusement, je n'ai pas droit, à nouveau, aux mêmes embrassades. C'est vrai qu'il sait que j'ai rien sur moi.

Cela m'apprendra à ne rien descendre de 'précieux'. La seule chose à laquelle je tiens quand je descends dans la cour, c'est à ma vieille paire de lunettes de vue qui sert à corriger ma presbytie. En promenade, tous les tours pendables sont donc permis ? Quelle mauvaise éducation !

*** Laïd a été condamné à douze ans de réclusion dont il vient de faire appel. Il porte encore sur le visage les stigmates de sa condamnation. Ses yeux sont d'un bleu azuréen. Des yeux si bleus qu'on dirait ceux d'un assassin. Il s'y reflète un désespoir qui à chaque fois me trouble.

Laïd exprime ce désespoir de façon parfois violente. Ainsi, il lui arrive de frapper contre les poteaux ou les murs, sans autre raison, jusqu'à s'en faire saigner les phalanges. C'est qu'il est costaud le gaillard ! Il pourrait tout aussi bien frapper quelqu'un, seulement pour lui dire son désespoir.

Faouzi lui aussi est en attente d'être rejugé. Faouzi est une véritable teigne. Petit comme un lutin, toujours à faire des mauvais coups. On lui donnerai moins de vingt ans (mais il en a un peu plus puisqu'il n'est pas dans une prison pour mineurs) et c'est déjà un dur.

J'ai bien compris depuis que je l'observe que ni la différence d'âge, ni la différence de poids et de taille (avec les grands gabarits de la cour) ne l'arrêtent. Il n'a de respect que pour ceux qui peuvent directement le servir... ou le menacer.

Je me dis qu'avec Laïd, il est toujours possible de s'arranger. Avec Faouzi, j'en doute. Je prendrai le temps, un autre jour, à froid, de reparler de tout ça. Avec Laïd en tout cas, pas avec Faouzi.



Mercredi 3 octobre – 21 heures – comme en apesanteur

'Il y a très peu de légèreté chez l'homme. Il est lourd n'est-ce pas... et alors maintenant... il est extraordinaire de lourdeur (...) encore plus lourd. Il est extrêmement lourd.'

L-F. Céline

Cet après-midi a été idéal. Le temps est décidément radieux : ni trop chaud, ni trop froid. Ça fait des années à présent que je n'ai pas goûté à tant de désœuvrement, mais cela me va bien. Je joue aux échecs avec Nasser-l'Égyptien. Je gagne, je perds, je m'amuse et je ne m'ennuie pas.

L'agitation de la cour ne me dérange plus. Personne ne vient nous troubler et les détenus sont même aimables à mon égard. Même les plus jeunes me saluent à présent. J'ai pu tout à l'heure m'expliquer avec Laïd. Je lui ai dit combien je n'ai pas apprécié son comportement, ce matin. Il s'est excusé. Je le crois peut-être sincère.

Le rôle d'écrivain public que j'ai endossé est évidemment pour quelque chose dans cette autorité que je commence ici à acquérir. Une autorité, il est vrai, toujours bien fragile et qui peut à tout moment voler en éclats. Bébert m'a dit qu'il a fait pareil aussi voici un temps et puis il y a renoncé. « *Tu leur rends service, me dit-il, et tu n'obtiens rien en échange. Même pas un remerciement. Le jour où ils veulent t'entuber, ils t'entubent...* ».

Je pense qu'il a tort. Ce n'est pas des remerciements que j'attends. De façon altruiste, et pour parler comme Jean-Marie, je dirais qu'*il est bon que chacun puisse aider son prochain selon ses possibilités*'. Voilà bien un langage de chrétien ! Mais ça, c'est le discours altruiste. Plus égoïstement, il s'agit pour moi d'exister au sein de cette étrange ménagerie : y tenir un rôle, y avoir une place, et, au bout du compte, bénéficier d'une - certaine - reconnaissance qui assure mes arrières.

Il y a enfin la notion plus mercantile d'échanges de 'bons services'. La prison est ainsi un bazar où l'on peut acheter et vendre. Par exemple, j'ai sollicité Khaled-l'Oranais pour qu'il me coupe les cheveux. Khaled est Algérien. C'est un garçon très calme et posé, petit et rond. Il descend à présent rarement dans la cour. Au début, je le voyais souvent. Il me dit qu'il n'apprécie pas certaines têtes qu'on y croise. « *Moi non plus, je lui répond, mais faut faire avec...* »

L'autre jour, je l'ai vu qui coupait les cheveux d'un détenu. Vu sa façon de faire, son habileté aux ciseaux et le résultat de la coupe, c'est évident : il est coiffeur de métier. Je lui demande s'il veut bien me couper les cheveux, je lui propose en échange de lui offrir des gâteaux et du chocolat. Je lui aurais bien proposé du tabac mais je sais qu'il ne fume pas.

Il est d'accord, la seule chose que je dois faire c'est de descendre une paire de ciseaux. Aïe ! je n'en ai pas, il va falloir que j'en cantine. Ce sont des petits ciseaux d'écolier, à bout rond - sûrement pas l'idéal pour un coiffeur - mais il sait y faire. Dès demain, je ferai un bon de cantine. Il faudra bien trois semaines avant qu'on me les livre. Ça va, je n'ai pas encore une trop longue tignasse.

Depuis hier matin, je me suis réconcilié avec Tomy. Ça a pris un mois. Ça s'est passé sous la douche, ou plutôt, dans le local des douches. Il y avait déjà un monde fou quand j'y suis arrivé. Rien d'autre à faire que d'attendre. Et, là Tomy - oui, Tomy, celui à qui, depuis le début, je ne dis plus bonjour -, Tomy me cède son tour. Il me sourit gentiment et m'invite à passer sous la douche avant lui... J'en reste tout surpris.

Céder son tour de douche aux Baumettes est, j'ai pu le constater, une marque d'attention, de considération, voire même de déférence. Certains détenus savent bien qu'il leur est inutile de s'y rendre parce qu'on ne leur laissera pas le temps de se laver. D'autres, par contre, ont priorité et passent avant les autres. C'est la coutume...

Même Tomy devient gentil ! J'imagine que c'est aussi parce qu'à présent je partage la cellule de Jean-Marie. Tomy et Jean-Marie entretiennent une relation privilégiée, peut-être même de confiance, si on peut avoir un tant soit peu confiance en ce garçon. Il est seul et n'a pas de famille ici qui puisse l'aider. Jean-Marie a pris l'habitude, sur chacune de ses cantines de lui offrir, - comme à d'autres détenus -, de quoi améliorer son ordinaire : un paquet de gâteau et du chocolat, une boîte de sardine ou un tube d'harissa. C'est peut-être là un trait de son caractère de '*père nourricier*'. En tout cas, Tomy m'a à présent à la bonne. Et, puisque c'est ainsi, je lui dirai bonjour à partir de maintenant. J'ai bien fait de laisser la situation se résoudre d'elle-même.



Mercredi 3 octobre – 22 heures – tiens, de nouvelles têtes

Tiens ! cet après-midi, comme une cargaison de fruits mûrs voici qu'on nous livre de nouveaux détenus. Et voilà que l'un d'eux s'approche et vient assister à la partie d'échecs qui m'oppose à Nasser. C'est un garçon de grande taille, la quarantaine : à cet âge, aux Baumettes, on fait déjà partie des anciens.

Je l'accueille avec le sourire : « *Bonjour, je m'appelle Bruno...* ».

A présent, je me présente avec assurance. Ce ne sont plus ces bonjours timides que je chuchotais au début. Maintenant la cour est mon jardin. « *Salut, moi c'est Alexandre...* ».

Alexandre est un homme qui me dépasse de taille. Il est métis. Il doit venir des Antilles : de la Martinique ou de la Guadeloupe, je suppose. Alexandre sait jouer aux échecs : bienvenu au club !

*** Alexandre n'arrive pas tout seul ici. Il a 'amené' avec lui un ami. Un type incarcéré ici en même temps que lui. Comment se fait-il qu'ils se trouvent écroués tous les deux au Deuxième Nord ?

Mystère. Peut-être sont-ils tombés ensemble pour... voilà que je commence à faire comme les autres. Que m'importe de savoir pourquoi ils sont là ! Qu'ils soient les *bienvenus*. L'autre s'appelle Abdel. Abdel porte une longue barbiche taillée. Il a le crâne rasé. Il ressemble à un *hadj*. Pendant que je joue avec Alexandre une première partie, Abdel me parle d'Allah et de son Prophète. Je l'écoute d'une oreille distraite. Alexandre et lui se connaissent d'une même cité, des Quartiers nord de Marseille. Alexandre a été placé à la cellule 2XX6. C'est mon ancienne cellule ! Celle que je partageais avec Patrick. Il se plaint de l'avoir trouvée sans plus rien qui marche : pas d'ampoule au plafond, pas de télécommande pour la télé et pas de frigo. C'est bizarre, quand j'ai déménagé tout fonctionnait encore. Je présume que certains ont dû se servir en passant. Ça m'apprend. La prochaine fois que je quitte une cellule, j'emporte tout : ampoule, télécommande, et tout ce qui pourra s'emporter. Là, au moins j'aurais pu dépanner Alexandre.

Nous jouerons lui et moi deux parties d'échecs, pour tester son niveau. Ça va. Plus tard, en fin d'après-midi, nous marchons un moment. Abdel nous accompagne. Ce sont deux personnes très fréquentables, me semble-t-il. Ils iront bien au Deuxième nord. Je leur parle de l'école et je les invite à s'y inscrire : il y a encore de la place.

Alexandre me demande si je me souviens de lui. Comment pourrais-je me souvenir de lui ? C'est bien la première fois que je le vois. Ou alors était-ce de cela il y a vingt ans, dans une cité des Quartiers nord ? « *Tu te souviens pas ? C'est toi qui étais hier au parloir-avocat ? Tu ne te souviens pas que je t'ai parlé ?* ».

Ah, bon ! le type d'hier dans la salle d'attente, avant qu'arrive Michèle, c'était lui. « *Tu sais, lui dis-je, j'évite de trop parler avec les détenus des autres quartiers. Je pouvais pas savoir que tu étais aussi au Deuxième nord !* ». Il me sourit gentiment : « *C'est vrai que je ne te l'ai pas dit non plus...* ». C'est vraiment un garçon subtil.

Je rentre en cellule parfaitement détendu. Je prend le goûter (du pain d'épice) et je bois un café avec Bébert, qui est resté enfermé tout l'après-midi. Il en a profité pour faire le grand ménage. Le sol de ciment noirâtre de la cellule brille comme un sou neuf. Nous jouons, jusqu'au repas, au mots-fléchés. Après le dîner, avec Jean-Marie, nous ferons une belote à trois et rigolerons beaucoup. Bébert possède une paire de chaussures de golf et il s'étonne qu'à chaque fois qu'il passe sous le portique, elles sonnent, ce qui l'oblige à se déchausser. Il nous montre ces pompes. C'est vrai qu'il ne lui manque plus que le caddy et les clubs. Tu m'étonnes que ça sonne !

Hier au parloir, je disais à Michèle combien je pensais que ma place était d'être en prison. Elle m'a conseillé de *'ne pas trop m'y installer'*. C'est le risque, en effet. Ici je suis nourri et logé, je suis protégé du monde extérieur et je ne ressens plus vraiment de menace. Pour l'instant au moins.

Le plus grave, peut-être, c'est que l'oisiveté me gagne. Dans le livre que je lis actuellement sur les trous noirs, il est écrit qu'*"un trou d'un milliard de masses solaires a une densité moyenne cent fois plus faible que celle de l'eau."* Comme dans un trou noir diffus et concentrationnaire, ici je flotte, immobile. Le temps s'est ralenti jusqu'à presque s'arrêter. Je pense bien que jamais je n'en sortirai.



Jeudi 4 octobre – 6 heures du matin - comme neige au printemps

Les Baumettes dorment encore, je me suis éveillé. J'hésite un moment : ouvrir les yeux et vivre ou bien seulement faire encore semblant de dormir un peu. En dessous, sur sa couchette, Bébert-le-Sicilien ronfle comme un vieux poêle à bois.

Même le coton dans les oreilles ne suffit plus. Je ne sais pas si ça se soigne de ronfler aussi fort. Hier soir, j'ai reçu un ultime signal d'Adrian. Maintenant, je sais bien qu'il a quitté les Baumettes. Le vaguemestre m'a apporté une lettre de lui ainsi que les derniers courriers que je lui avais adressés, des courriers qu'ils n'ont pu lui être distribués.

J'ouvre sa lettre seulement à présent, c'est de toute façon bien futile. Quelques mots sans importance aucune, deux photos de lui, des photos d'une journée de vacances au bord de mer. Des photos que je lui avais remises quand j'étais venu le voir la première fois ici, un mois après son incarcération. C'était en mai ou en juin, je crois. Vraiment, dans un autre univers les choses auraient pu se passer autrement.

Comme neige au printemps, c'est arrivé bien tard : ça n'ira pas plus loin. Je ressens son départ comme le prix à payer : sa délivrance en échange de ma captivité. *Drum bun, Adrian*. J'ai cette prison pour moi seul à présent où reposer ma vieille carcasse. Et je compte y régner sans partage.

*** Ecrire d'abord. Ecrire un guide pratique peut-être, ou un guide de voyage : '*Comment bien vieillir en prison, Itinéraire d'un fou.*' *Fou*, pourquoi pas ?

Etre fou ou le devenir, voilà une alternative plausible et raisonnable. D'autres ici s'en accommodent bien. Comment faire pour vraiment se convaincre d'être fou ? Faut-il seulement se le répéter ? Y a-t-il des gestes à prendre ? Peut-être faut-il tourner, tourner et tourner encore dans la cour, en bas, jusqu'à s'en étourdir, jusqu'à tomber à genou, pour qu'autour les tables en béton, les grillages, les murs-mêmes, les Baumettes tout entier se mettent à rondoyer...

Je n'ai plus ici personne à aimer, personne à espérer. *Appareillons* alors vers d'autres escarpements, de nouvelles délices vertigineuses. Peut-être me suffirait-il d'accepter seulement de prendre les cachetons qu'offre le psychiatre. A forte dose, je pense que ça doit bien suffire à rendre fou, ces médecines-là. Vraiment fou...

Devenir fou... peut-être est-ce ce qui me reste : la meilleure solution. C'est aussi une bonne façon d'apaiser le monde. Peut-être si je devenais fou, les autres aussi souffriraient moins ?

Devenir fou pour moins souffrir, devenir fou pour tenter d'oublier, pénétrer dans un grand labyrinthe et ne jamais plus en sortir. Jouer à saute-mouton avec la mort... elle pourrait même pourrir et puis mourir avant moi, cette pute. J'ai tant de passage encore à franchir ! tant de couloirs sans fin. Monter, descendre, descendre, monter. C'est ça : devenir un ascenseur des Baumettes, peut-être ?

Ou bien jouer le Lièvre de mars et puis courir, courir, courir. Courir, *immoblement...*



Jeudi 4 octobre - 12 heures – douche froide

Les ascenseurs remarquent, ils n'iront pas plus loin non plus ! Mais c'est déjà bien suffisant pour nous. De nouveau, aussi, nous recevons les cantines. Presque tout à nouveau fonctionne.

Paul, ne m'a pas écrit mais il m'a adressé un mandat de deux cents euros. C'est donc qu'il pense à moi. J'ai de quoi tenir un mois en en profitant bien. J'ai commandé des figues, du chocolat et, bien sûr, du tabac... Notre cellule est une maison en pain d'épice. Avec Bébert et Jean-Marie, deux fois par jour, nous faisons dînette.

Mais dans ce vieux bâtiment, dans ce château, y-a toujours quelque chose qui cloche. A présent, ce sont les douches qui ne chauffent plus. De bon matin, comme c'est jeudi, avec mes deux co-cellulaires nous nous sommes mis en route. Les douches sont plus loin, à l'autre extrémité du couloir. Notre cellule se situe au bout du bout de la longue coursive, au fin fond de l'aile nord du bâtiment A. Jean-Marie devant, Bébert au milieu et moi fermant la marche. Chargés de shampoings et de savons, de nos serviettes de bain et de nos culottes de rechange, dans l'aube pale éclairée aux néons, nous ressemblons à trois Rois-mages. Bien sûr, nous arrivons les derniers puisque l'Ange-gardien est venu nous ouvrir en bout de chaîne. (Parfois, je crains qu'il nous oublie.)

Sur l'aller nous croisons Ali, Ali-le-Comorien qui regagne sa cellule. Il nous dit que les douches sont froides. Arrivés à la porte, nous constatons en effet que le petit local est bien désert. Pas plus propre que d'habitude : jonché de slips et de caleçons oubliés, de flacons vides de shampoings et de savon liquide, mais désert. Pas un rat. Il y a de la place pour une fois ! Je me déshabille. Je pourrais même

quitter mon slip tellement je me retrouve tout seul. Bébert et Jean-Marie ont battu en retraite, ces poules mouillées ! Me voilà maître du hammam.

A la porte, le gardien du matin, un petit rondouillard débonnaire, passe la tête pour constater que tout est calme. Y-a que moi ! Avant qu'il m'enferme, je m'autorise à lui signaler qu'il n'y a pas d'eau chaude. Il me sourit benoîtement de ses gros yeux. Je crois qu'il le sait déjà. « *Ça va te réveiller !* » me dit-il. Je ne lui répond rien : '*Connard ! Tu te douches chez toi à l'eau froide, peut-être ?*' Allez ! je plonge. C'est vrai que l'eau est vivifiante : brrrr ! J'ai gardé quand même mon slip sur moi. Il me tiendra chaud lui au moins et, en même temps, ça me permettra de le laver. C'est devenu une habitude.

Courageux mais pas totalement téméraire, j'ai choisi une des douches qui fonctionnent mal – j'ai le choix. Le jet n'est pas vif, il n'y coule qu'un petit filet d'eau, je ne risque ni la noyade, ni l'hydrocution. Jean-Marie et Bébert ont renoncé et sont repartis aussi secs qu'ils sont arrivés.

Jean-Marie n'est pas du matin. Déjà, même avec l'eau chaude et tout, se doucher au saut du lit, c'est pas sa tasse de thé. Bébert se lavera en cellule, puisqu'il ne descend plus en promenade. Il fera ça à '*l'ancienne*', à la bassine. Il a le toto pour se chauffer de l'eau et toute la matinée pour lui.

Combien de jours durera la panne ? A présent, l'affaire est entre les mains de l'Administration pénitentiaire. Ça risque donc de durer. Vraiment, les douches, aux Baumettes, quelle sale corvée !



Vendredi 5 octobre – onze heures trente – l'esprit sain...

Depuis le début de la semaine, je vais à l'école. J'ai eu droit, moi aussi, à ma chemise en plastique vert pour y ranger mes leçons, à un stylo, un crayon de papier, une gomme et un taille crayon qu'on m'a donnés.

Comme trousse, j'ai récupéré celle dans laquelle on livre les totos : la mienne est rose bonbon (c'est celle que m'a laissée Patrick : j'efface son nom, j'y rajoute le mien et mon numéro d'écrou.)

Le jeudi et le vendredi matin nous avons classe de huit heures à 10 heures 20. En fait, ça ne commence pas avant 8 heures 15, voire 8 heures 30 : il y a tellement de portes à franchir et de verrous à ouvrir ! Nous sommes répartis en deux groupes : les '*forts*' et les '*débutants*'.

A l'école, dans le groupe des '*forts*', je retrouve mes compagnons habituels : Jean-Marie, Noël-le-Black, Damien. Tiens ! ce matin, il y a aussi Yassin-le-Corse, un de mes deux ex-racketteurs. Lui, je continue à ne pas l'aimer. Et voilà pas qu'il vient s'asseoir à côté de moi quand nous nous installons dans la classe de Jérôme-le-prof !

Non, je préfère me décaler. Noël-le-Black fera écran entre lui et moi. Sur ma gauche il y a Damien qui peine, je m'en suis rendu compte, en mathématique (et en français aussi). Je lui filerai un coup de main. Damien n'attend qu'une seule chose, c'est le moment où nous ferons de l'informatique.

La classe de Jérôme est équipée d'ordinateurs et nous avons eu, ce matin, après les maths, un temps de travail en informatique (mais pas *en liberté!*). Bien entendu, aucune connexion Internet. Ce serait trop beau. Nous travaillons des programmes simples. Aujourd'hui nous utilisons *Paint* et j'apprends à dessiner des pingouins sur la banquise...

Bon ! Le niveau n'est pas très haut, certes, mais il vaut mieux être là qu'en cellule. La classe est distrayante et Jérôme-le-prof mène son monde avec beaucoup de sérieux et d'attention, en faisant participer même les moins attentifs. Yassin-le-Corse s'y met aussi, c'est tout dire !

Devant moi sont assis Abel et Mickaël, les deux petits jeunes qui, lundi, devant Virginie-la-maîtresse, se pavanaient. Avec Jérôme, ils font moins les fiers : ils l'écoutent comme des enfants sages.

L'autorité, pour eux, je crois, doit s'incarner nécessairement au travers d'une figure masculine.

Vers dix heures moins le quart nous bénéficions d'un quart d'heure de pause. Un quart d'heure marseillais : ça peut durer une demie-heure. La plupart vont s'en griller une dans le passage extérieur. Ça pue vraiment la merde mais on se tient compagnie.

Ensuite, nous gagnons la classe de Virginie, juste à côté. Elle brûle avant chaque cours du papier d'Arménie aux parfums de la rose trémière et des vieilles armoires. Ça occulte un peu l'épouvantable odeur du dehors.

L'ambiance change du tout au tout par rapport à la classe de Jérôme. Nos jeunes gaillards, Abel et Mickaël, se relâchent. Jean-Marie s'assoit entre eux et leur dit bien haut qu'il les aura à l'œil. Bon courage ! La classe est agitée.

Virginie tente, tant bien que mal de faire sa leçon de français. Je lui demande si elle peut me trouver la fable de La Fontaine : *le cocher, le chat et le souriceau*, pour Toufik. Elle paraît ravie et veut savoir si j'aime la poésie.

Si j'aime la poésie ? « *Ici, quel autre moyen d'évasion que de me réciter des poèmes que j'ai un jour appris par cœur ?* ». Elle me promet de m'apporter prochainement une anthologie de la poésie française. Je lui récite, dans le brouhaha de la classe, rien que pour elle, le poème : [La Vie antérieure](#) de Baudelaire :

*J'ai longtemps habité sous de vastes portiques
Que les soleils marins teignaient de mille feux...*

Je sors du cours réconforté. Quelqu'un ici - Virginie - a compris que j'aime la poésie, *car elle me comprend.*

*** A la pause, j'ai fait la connaissance du surveillant-moniteur de sport. Il se prénomme Philippe. La salle de sport se trouve au fond du couloir où sont les deux classes. De temps en temps, il passe rendre visite aux deux enseignants. Jean-Marie me présente. Voilà pas maintenant que je serre la main d'un surveillant ?! C'est vrai qu'il n'en a ni le costume, ni la sévérité. Il est vêtu en survêtement, comme il sied à sa fonction.

C'est un fort gaillard très souriant, dont le seul signe distinctif (par rapport à nous) est le talkie-walkie qui ne le quitte jamais. Jean-Marie, devant moi, lui explique que nous partageons à présent la même cellule et que je désire faire du sport.

Philippe me toise quelques secondes puis me donne son accord : me voilà bon pour la gym. Je le remercie et je remercie Jean-Marie. Après l'inscription à l'école voici que je pourrai m'entraîner deux fois par semaine. J'ai le sentiment de plus en plus de pouvoir remplir le grand vide. *Quand donc finira la semaine ?*



Vendredi 5 octobre – 19 heures – un pingouin sur la banquise

Ma vie est comme en équilibre. Je suis parfaitement calme et sans aucun autre désir à présent. Chaque jour passe comme si jamais je ne devais sortir d'ici. En prison, on court un risque sérieux : *l'accoutumance.*

On s'habitue et puis voilà, on s'installe, on fait ses petites affaires, faites de tout et de rien, comme si le monde s'arrêtait là. C'est étonnant combien le rien peut occuper toute une existence. Aujourd'hui, par exemple, j'étais à l'école. J'ai utilisé un logiciel de dessin sur l'ordinateur.

J'ai dessiné des pingouins sur la banquise : une famille de pingouins : *papa pingouin, maman pingouin et leurs petits pingouëtons.* J'y ai rajouté de jolies couleurs. C'est stupide comme activité : ça m'a pris plus d'une heure et j'étais fier de moi, comme lorsque à la petite école, pour la première fois, j'avais dessiné un papillon à la maîtresse.

J'ai rapporté mon dessin à la maison... je veux dire en cellule, et je l'ai scotché au-dessus de mon lit, sur le mur. C'est vrai que ça change des trains et des locomotives que Jean-Marie nous a collés partout. Sont-ils pas jolis, mes pingouins ?

Décidément la prison m'infantilise comme c'est pas possible ! Avais-je vraiment besoin de ça en plus ? *Un psy, un psy, ma prison pour un psy !* Et toujours pas de rendez-vous. Ce soir, c'est décidé, je fais une lettre au Médecin-psychiatre. Si ça continue, je vais devenir plus débile encore que les fous que je croise ici.

Je ferme les yeux. Allongé sur ma couchette, comme un pingouin sur sa banquise, je suis à présent bien enclin à rêver : à naviguer sur les grands océans, à cingler vers le large. Sur une banquise ou dans un désert, qu'importe ! cela m'évitera les murs de la prison.

Vendredi 5 octobre – 19 heures - un chemin de croix

Cet après-midi, je suis descendu. Il fait beau, la cour est pleine. Je suis tranquille comme Baptiste. Je joue aux échecs avec Nasser-l'Egyptien. La partie est rude : Nasser est un adversaire coriace. J'ai la tête dans le jeu et le corps au soleil. Personne ne nous dérange et je savoure à présent la promenade comme une sortie en mer.

Bientôt, je le sais bien, il fera froid et on ne bénéficiera plus du même ensoleillement, alors autant en profiter. Une vie à l'ombre, comme celle des gardiens, me serait impossible. Le plus pénible, en prison, c'est *l'enfermement.*

Victoire ! J'ai battu Nasser, je me prépare à présent à jouter contre Alexandre-le-Métis. Ils échangent leur place. La partie commence, celle-là aussi je sens, je vais la gagner...

Mais voilà qu'on m'appelle : '*Bruno G...*'. Il a bien fallu qu'on gueule mon nom trois fois au moins pour que je veuille l'entendre. Je lève les yeux de l'échiquier. C'est moi qu'on appelle ? Oui c'est bien moi. Je suis demandé à la grille. C'est un gardien qui est venu me chercher.

C'est bien la première fois que j'en vois un pendant le temps de la promenade. C'est aussi la première fois que je vois qu'on extrait un détenu d'ici. Il faut que ça tombe sur moi. D'habitude, il n'y a pas

l'ombre d'un uniforme dans les cours. Comme un automate, je me lève et j'abandonne la partie.

Alexandre récupérera le jeu, je suppose, ou bien Nasser.

En arrivant près de la porte, Momo-la-Cayolle me dit : « *Tu es libérable...* ». Me pose-t-il la question ou en est-il certain ? '*Libérable ? Moi ?*'. Me voilà bien troublé. Tout de suite le gardien me rassure. Je suis seulement attendu au parloir-avocat. Ils ont dû encore oublier de me convoquer.

Je sors de la cour et je m'engage dans le passage qui conduit à l'entrée du bâtiment. Il n'y a qu'une cinquantaine de mètres à franchir. Mais cinquante mètres où il faut longer les deux autres cours, deux cours aujourd'hui bien peuplées. D'habitude, elles sont désertes au moment où nous descendons et quand nous remontons.

Je m'avance seul, *crânement*, en m'efforçant de me tenir bien droit. Je vise bien la porte tout au bout. Dieu ! que la route est longue. Je n'y étais pas préparé.

J'aurais voulu ramper.

Dès les premiers mètres, ça y est : on m'insulte. « *Sale pointeur, on va te niquer...* » et *tutti frutti*.

Quelques pas plus loin, voilà qu'il pleut des gouttes. Ce sont des pierres, heureusement pas des grosses, qu'on m'envoie. J'ai de la chance, j'arrive à me faufiler au travers ou bien ce sont elles qui m'évitent. Mais où sont passés les gardiens ? Il y en a bien un qui a dû rester derrière moi - celui qui est venu m'ouvrir au moins ! À moins qu'il se soit dérobé par une autre porte. S'il est toujours là, il est resté loin derrière. Je ne me retourne pas.

Atteindrai-je en un seul morceau la porte du bâtiment tout au bout ? En plus, dans cet océan d'ordures, je dois aussi regarder où je mets les pieds. Ça n'en finit pas : quand donc arriverai-je ?

Je passe enfin le portique tel un naufragé qui atteint la terre ferme.

Je me rends au parloir-avocat blanc comme un linge. Je traverse les longs couloirs encore tout transi. Tout en haut des marches, je retrouve mon cher maître. Je dois être livide. Il faut donc qu'il ait d'importantes nouvelles pour m'avoir dérangé. Nous nous enfermons dans un box.

Quelles nouvelles ? presque aucune. Il est venu m'annoncer qu'il reporte la demande de mise en liberté jusqu'aux résultats de l'enquête. « *C'est trop tôt*, me dit-il. ». Voilà bien qui méritait qu'il vînt jusqu'ici ! Je lui confie combien, actuellement, je pense que ma place est plutôt dedans que dehors. Je ne lui dis pas que je finis par me sentir bien dans ce cloaque. Je ne suis pas sûr qu'il comprendrait.

Je le quitte, au bout de dix minutes à peine, peut-être moins. Je lui demande de me recontacter seulement quand il aura des informations suffisamment consistantes. '*D'ici-là qu'il me fiche la paix !*', aurais-je envie de lui crier. Je lui serre la main avec respect.

Au fond, c'est un brave homme.

En regagnant ma cellule, je me dis que je regrette d'avoir dû quitter si précipitamment la promenade tout à l'heure. La partie d'échecs avec Alexandre était bien entamée. Je regrette aussi le soleil de la cour que je ne reverrai pas jusqu'à demain matin. J'aime à présent l'odeur de mes semblables et toutes les histoires de prisonniers qu'on se raconte.

J'ai encore sur le cœur les insultes et les pierres qu'on m'a balancées en chemin.

De retour dans mon antre, je retrouve mes deux compères. Je leur raconte mon rendez-vous pour pas grand chose et ma traversée aventureuse. Je ne comprends pas que mon avocat soit venu pour rien. Jean-Marie m'invite à en changer. Le sien, d'avocat, me dit-il, est spécialisé dans le genre d'affaires qui nous concerne.

*** Pendant que je raconte mon histoire, Bébert a pris une cigarette et est monté sur les tuyaux du chauffage pour fumer à la fenêtre. Il est nerveux depuis quelque temps, et mon récit ne le décontracte pas. Il allume sa cigarette mais il a oublié de descendre le drap qui nous sert de rideau. De nouveau, ça ne manque pas.

Un jet nourri de pierres, des grosses, cette fois-ci, s'abat dans la cellule. La volée est violente et elle dure. Je m'accroupis par terre et je me glisse sous la table pendant que Bébert se réfugie sur sa couchette et se protège d'une couverture. Jean-Marie s'est faufilé jusque derrière le plastique qui nous sert de drap d'intimité. Il s'est assis sur le trône des toilettes et il attend que passe l'orage.

Et puis l'orage passe. L'orage est passée. Jusqu'à la prochaine.

Vraiment, nous voilà bien lotis. Comment pourrait-on oublier ici ce que nous sommes ? Chaque fois, on nous le rappelle. S'ils avaient des fusils, sûr, qu'ils nous fusilleraient, et s'ils avaient des cordes, ils nous pendraient haut et court. Ils ne sont pas méchants en somme : juste des détenus 'normaux' qui tentent d'exorciser les monstres qu'ils ne sont pas.

Notre place est bien dans le quartier des isolés : entre pointeurs. Mais nos murs ne sont pas encore suffisamment épais, suffisamment opaques, suffisamment étanches. C'est dans une tombe qu'il faudrait nous loger !

Après la bataille, Jean-Marie ramassera méticuleusement les projectiles qui jonchent le sol. Il conserve précieusement ces cailloux dans un bocal. « *Comme preuve de ce qu'on nous fait subir* »,

nous dit-il. Décidément, il a l'esprit trop scientifique. A-t-on besoin recueillir des preuves par dessus le marché ?



Samedi 6 octobre – 12 heures – Alexandre le métis

Cela fait déjà quelques jours qu'Alexandre-le-Métis et son copain Abdel ont débarqué au Deuxième Nord. Alexandre m'est devenu en peu de temps un compagnon précieux. Apprécié et accepté par tous du reste. Son calme, en même temps que son attitude déterminée, lui confère dans cette cour une autorité incontestable.

Immédiatement, il a su se faire respecter, y compris par les quelques petites crapules qui, d'ordinaire ici, testent les nouveaux arrivants. Ensemble, lui et moi, nous discutons et nous jouons aux échecs. Il est devenu mon nouveau meilleur copain, et j'avoue que je délaisse un peu à présent Momo-la-Cayolle, qui descend moins.

Nous avons plaisir à échanger de tout et de rien. Le matin surtout, quand le soleil peine à se lever et à venir nous réchauffer. Ensemble nous marchons pour ne pas nous engourdir. Nous tournons une bonne heure, à deux ou à trois. C'est aussi la meilleure façon de faire connaissance.

Alexandre me raconte qu'il a été transféré de la prison de Cayenne à celle des Baumettes – sans passer par Paris, me dit-il, - menotté comme il se doit et encadré par la maréchaussée. J'imagine ce grand gaillard au teint basané comme il devait avoir belle allure entouré d'une escorte en uniforme ; transféré en vol transatlantique aux frais de la République !

Ce n'est pas n'importe qui, Alexandre : il aurait fait du cinéma étant jeune, de la figuration dans un film où il jouait (déjà) le rôle d'un petit délinquant. Ça ne s'invente pas ! [*Comme Pavel Nazarov, le gamin fugueur de 'Bouge pas, meurs et ressuscite' et qui a fini dans les geôles soviétiques parmi les pires bandits*].

Alexandre me raconte sa vie, une partie de sa vie. C'est un homme qui a beaucoup vécu... en prison. Son casier judiciaire doit être guère moins épais qu'un roman de Tolstoï. Il me parle des différentes maisons d'arrêt dans lesquelles il a plus ou moins longtemps séjourné comme un ancien militaire peut décrire des villes de garnison et des champs de bataille.

Il a connu les vieilles Baumettes, il y a déjà près de vingt ans, peut-être plus. A l'époque, il existait encore des dortoirs collectifs où on entassait jusqu'à vingt-cinq détenus. Ils n'avaient alors qu'à une heure de promenade par jour, mais on leur distribuait un quart de vin le dimanche.

Les cours étaient divisées en espaces bien plus esquivés qu'aujourd'hui. Il y avait, par-dessus, un chemin de ronde en surplomb où tournaient les matons... Il me raconte aussi les mutineries, je ne sais plus quand, peut-être dans les années 80. « *Ça a permis une amélioration des conditions de détention*, m'affirme-t-il. *Les jeunes aujourd'hui devraient s'en souvenir...* » : une amélioration ?

J'ose à peine imaginer ce que ça devait être alors... C'est vrai qu'à présent on n'exécute plus les détenus à la guillotine. [*Le dernier homme guillotiné en France, et donc au monde, l'a été en 1977 dans ces murs.*]. De nos jours, on nous autorise seulement à mourir à petit feu. C'est moins sanglant.

Alexandre est un superbe métis. Il traverse la prison des Baumettes, du haut de sa quarantaine, comme un Corto Maltese sur des mers océanes. C'est un bandit de fière engeance, tout en retenue et en mots réfléchis. Il me dit combien le respect s'est perdu à présent chez les jeunes et combien, dans le temps, la solidarité était forte... *Tout se perd, même en prison !*

Je me rappelle comment Bébert-le-Sicilien avait voulu m'impressionner, le premier jour quand nous l'écoutes admiratifs, Damien et moi. *Alexandre, lui ne se la joue pas*. Il est de ces gangsters de race tel qu'on peut se les figurer. Un vrai bandit romanesque tout droit sorti d'un film français de série noire. Chaque fois arrêté pour 'braquages', me précise-t-il. Sa vie se compose, se conjugue et se décline en prison. C'est peut-être en prison qu'elle se conclura...

Entre deux incarcérations, Alexandre a beaucoup voyagé : les Antilles, l'Amérique du Sud (le Venezuela ou peut-être la Colombie) et Marseille. Curieux triangle. Je n'ose pas lui demander tous les détails, je crains juste de les deviner. Il connaît aussi la Turquie et l'Océan indien.

En grand navigateur, il a fait le tour de France des prisons, qu'il peut classer par ordre de confort, et auxquelles il accorde des 'étoiles', comme d'autres le font pour des restaurants. Il me décrit, par exemple, la prison de Lannemezan : une des meilleures, me dit-il. Il sait aussi que Le Pontet est une ville à côté d'Avignon, parce qu'il y a été écroué. Il a goûté à des prisons plus exotiques. A Cayenne, se souvient-il, il cultivait des pastèques : « *Là-bas, il suffit de jeter des pépins, et ça pousse tout seul...* ». Avais-je des doutes encore ? Au retour de promenade, et d'autres fois aussi, dans les couloirs ou les escaliers, des détenus d'autres quartiers le croisent et le saluent. Ils se connaissent d'avant, ou

d'ailleurs... Aux Baumettes, Alexandre retrouve du beau monde ! Combien de temps a-t-il passé en prison ? Je m'interroge. A l'entendre, depuis sa jeunesse, au moins la moitié de sa vie... Ça le gêne, m'avoue-t-il que les autres détenus le sachent au Deuxième nord, dans le quartier des 'pointeurs'. Je le comprends. En prison, ça peut nuire à la meilleure des réputations. Mais il me dit cela avec tant de gentillesse dans la voix que je sens bien qu'il porte sur nous aucun jugement rédhibitoire. Il occupe à présent la cellule 2XX6, celle qui fut la mienne jusqu'à mon déménagement. Il m'a succédé, en quelque sorte. Il se plaint de n'y avoir trouvé ni lumière, ni la télécommande de la télé, ni frigo en état de marche. C'est pas possible ! J'avais pourtant tout laissé nickel-chrome en partant... Alexandre dit qu'il préfère rester seul en cellule, pour cela il a obtenu un certificat du médecin psychiatre. Je suppose qu'il a su trouver des arguments convaincants. En résumé, ici, Alexandre est à nouveau chez lui. En quelques jours, à peine il a posé ses marques et s'est fait de nouveaux alliés. Il lui manque encore quelques petites choses. Mais qu'à cela ne tienne : moi ou quelques autres nous saurons bien le dépanner. Alexandre m'est à présent un compagnon si précieux.



Samedi 6 octobre – 19 heures – Abdel, le fou de Dieu

Le club d'échecs est en pleine inflorescence. Dans les cours de récréation, parfois, il y a des modes : des jeux qui, d'un coup, deviennent attractifs. Ici, depuis quelques jours, ce sont les échecs. Même parmi les jeunes Arabes, ça commence à prendre. Samir joue une partie contre moi. Samir qu'on surnomme Samir-le-Diable.

Samir est un garçon très sec – avec un grand nez et de larges oreilles qui lui donne un air méphistophélique. Auparavant, il ne m'adressait jamais la parole.

A peine me disait-il bonjour quand je venais comme aux autres lui serrer la main. Ni même me regardait-il.

Samir joue aux échecs. Et ma foi, il joue fort bien. C'est curieux qu'il n'ait jamais voulu s'asseoir à ma table. Même en prison, il y a des mondes qui ne s'accordent pas, qui cohabitent à peine.

C'est vrai que l'arrivée d'Alexandre-le-Métis, et son incorporation directe comme membre honoraire d'un coup confère au club une certaine étoffe. Son copain Abdel veut s'y mettre aussi. A présent, il y a plusieurs joueurs et un seul échiquier. Il faut savoir laisser son tour pour que tous puissent jouer ou s'initier. C'est pour Nasser-l'Egyptien que c'est le plus difficile. C'est décidé : je fabriquerai un second jeu. Au pied des Baumettes, les bouchons ne manquent pas...

Abdel et Alexandre, m'apprennent-ils, ont habité la même cité des Quartiers nord de Marseille. Une cité que j'ai bien connue dans le temps. Ce quartier m'est encore familier. Je leur cite des noms et des places. Ainsi avons-nous des connaissances communes.

Abdel, je l'ai surnommé le Hadj, bien que je ne sais pas s'il a jamais fait le voyage. Mais c'est tout comme. Il a le crâne rasé et une barbiche taillée en pointe. Il porte un livre de prière en guise de *vademecum*. Son discours est toujours emprunt de citations religieuses et de renvois au Coran. Ses lunettes épaisses lui donne définitivement l'air d'un *étudiant-en-religion*...

A part ça, c'est vraiment un garçon fort sympathique ! Il est courtois et bien éduqué, il s'exprime dans un français policé, sans trop l'accent des cités. Nous sympathisons : nous jouons aux échecs (il s'agit plutôt de lui expliquer les règles) et nous marchons tous les deux, pour nous dégourdir les jambes.

Chemin faisant, il m'interroge :

« Et toi Bruno, tu n'as jamais pensé à devenir musulman ? »

Le voilà pas qu'il essaierait de me convertir ? moi : l'homme de peu de foi ! Comme j'ai le temps et qu'il est un homme de bonne intelligence, je suis curieux de voir comment va-t-il pouvoir tenter de convertir un *converso*...

Je sens bien qu'il fourbit ses arguments. Son discours est bien charpenté, ma foi. Il a dû reconnaître en moi (?) un esprit cartésien puisqu'il tente de me convaincre que le Coran détient toutes les vérités y compris celles de la science ! (Darwin se retournerait dans sa tombe, s'il entendait ça.).

Je lui répond, par provocation, que sa croyance me paraît bien fragile pour justifier de l'existence de Dieu (et de son Prophète) en usant de tels expédients : « *En règle générale, tu sais, science et religion (quelque soit, d'ailleurs, la religion) ne font pas bon ménage...* ». La science ne saurait apporter la preuve irréfutable de l'existence de Dieu, ni l'inverse d'ailleurs...

Je me rends compte à l'écouter combien l'Islam est prégnant aux Baumettes. Une partie importante (peut-être plus de la moitié) des détenus que je fréquente sont - ou se disent - croyants. Parfois,

venus d'une cellule plus ou moins lointaines, par les fenêtres, nous parviennent les échos de sourates enregistrées. Les Baumettes ont parfois des airs de grande mosquée, et plusieurs n'hésitent pas à faire leur prière dans les cours.

Des conversions ne sont pas choses rares parmi les *Roumis*. Assa, par exemple, l'ancien co-cellulaire de Jean-Marie, se prénomait, dans une vie antérieure : Eric... Jean-Marie me raconte comment, en cellule, il fait ses cinq prières quotidiennes, agenouillé, la face tournée vers La Mecque, c'est-à-dire, le nez collé à la porte de la cellule. « *Et lorsque celle-ci s'ouvrait*, poursuit Jean-Marie, *Assa continuait sa prière, imperturbable. L'auxi était alors bien obligé de nous faire passer les gamelles par-dessus son dos, sans pouvoir l'interrompre.* »

[*Le rythme des fêtes musulmanes (surtout le Ramadan et l'Aïd) structurent la vie carcérale, plus que Noël ou la Pâque juive : non seulement pour les musulmans mais aussi pour les autres...*]

« *Qu'importe l'Eglise, pourvu qu'on y trouve le Bon dieu...* », voilà ma foi avouais-je à Abdel. Malgré tout, je ne suis pas près à accepter n'importe quel *credo*. Mais, qu'à cela ne tienne : je serai ici très œcuménique ! Je suis persuadé, qu'aux Baumettes, il y a assez de place pour tous les curés, les rabbins et les imams de la Création.

« *Je regrette seulement l'absence des bonzes tibétains...* », lui dis-je en souriant. Le bouddhisme et le taoïsme mériteraient ici toute leur place. Il me répond, peut-être à court d'argument, que je dois être une âme bien égarée pour parler ainsi.

Là, pour de bon, il a bien raison. Dans cette prison, je sais bien que je suis perdu, perdu peut-être à jamais ! Mais, ce qui me rassure un peu, c'est qu'ici nous le sommes tous. Cela me permet d'espérer. Nous finissons la promenade, entre philosophie et religion, accompagné d'Alexandre-le-Métis qui nous a rejoint. A trois nous dissertons sur le cours des choses, sur l'avenir et la fin du monde. On nous l'annonce pour le 21 décembre prochain. « *Il serait malheureux qu'on soit libéré juste la veille...* », nous dit en plaisantant Alexandre !

Abdel le Hadj est vraiment un garçon agréable même s'il est, au fond, *un fou de Dieu*. Nous lui apprendrons les échecs. Peut-être m'apprendra-t-il à être un peu moins mécréant ?



Dimanche 7 octobre – 4 heures du matin – l'homme pressé

Des années, des mois, des jours de vent bleu : le ciel est démesurément bleu au-dessus des Baumettes, implacablement bleu. Je n'ai pas d'autres nouvelles du monde. Je n'en veux pas d'autres non plus.

"*Le monde se préoccupe-t-il de nous . Prend-il soin de me demander qui nous sommes zet comment nous nous portons. Ici derrière les barreaux, j'ignore ce monde qui nous ignore. Devrais-je lui en avoir rigueur ? même pas... juste l'oublier, comme lui tente de m'oublier...*",

Ainsi, si ce n'est les prévisions météorologiques, je refuse de voir les informations à la télé.

Ce désintérêt me vaut quelques reproches de Jean-Marie qui veut toujours savoir comment tourne le monde du dehors, comme celui du dedans. Il est à l'affût de toute information. Il est ce qu'il devait être à l'extérieur : un homme pressé de s'informer, toujours quelque chose sur le feu.

Ça offre ses avantages : Jean-Marie est sur tous les 'bons coups', toujours bien au courant. Il est souvent le premier et le mieux averti. Je pense qu'il est un des rares taulards – si ce n'est le seul de toutes les Baumettes – à lire les panneaux d'informations à destination des détenus que l'Administration pénitentiaire a disposés au rez-de-chaussée près des bureaux des chefs (à un endroit où nous ne passons pour la plupart jamais).

Quelle idée ont-ils eu de poser ces panneaux à cet endroit-là ? S'ils avaient souhaité qu'on ne les lise pas, c'est pas ailleurs qu'ils les eussent installés ! A croire qu'ils le font exprès. Mais, voilà : Jean-Marie , lui, passe devant, presque tous les jours quand il se rend à ses activités. Et en plus c'est qu'il lit tout. Pour peu il mériterait de faire l'objet d'une expertise psychiatrique approfondie ! *je plaisante.* [J'ai parfois vu des personnels des Baumettes s'adresser directement à lui pour avoir des informations qu'ils auraient dû connaître. C'est l'homme le mieux informé du Deuxième nord.]

C'est grâce à lui que nous avons des infos inédites. Par exemple, nous apprenons que nous bénéficions d'une demie-journée de bibliothèque par semaine. Quand ? Le lundi après-midi. Ici, personne ne le sait, pas même les surveillants.

Avant, il y a des mois de cela, il y avait bien eu une bibliothèque ici au Deuxième étage, mais depuis, elle est fermée. L'ouverture d'un nouveau local était prévu... un jour ou l'autre et Dieu sait où. Et bien voilà ! c'est arrivé. La bibliothèque, restaurée, se situerait au troisième étage. Et nous y avons droit.

C'est écrit sur le panneau près des bureaux des chefs. Il fallait seulement penser à aller se balader dans ce coin et de jeter un coup d'œil sur les écriteaux.

Merci Jean-Marie...

*** Parfois, pourtant, je dois l'avouer, son hyperactivité me fatigue un peu. Bon, pas trop quand même : elle m'amuse plus qu'autre chose... sauf le matin.

Le matin, pour moi, c'est sacré. J'aime prendre le temps. C'est pour ça que *longtemps je me suis levé de bonne heure*. Non pas par courage ou par envie de manger la vie dès l'aurore ! Non, seulement pour mieux profiter de ces minutes silencieuses où tout le monde dort encore, où les autres encore sommeillent et où, tout seul, je peux rêver tout éveillé, bayer les yeux grand ouverts sans être vu de personne.

Jean-Marie, lui, au contraire, se lève toujours à la dernière minute, à l'ultime seconde. Et après : c'est une trombe... parfois, il arriverait même à me stresser : toujours prêt à l'extrême dernière limite pour aller à la douche, pour partir à ses activités ou ses rendez-vous.

Toujours à avoir oublié un dossier, un papier, un objet ou, même, avoir oublié de pisser ou de chier avant de sortir...

Bon, il faut s'y habituer. Ça fait partie du personnage, et son caractère est, sur le fond, de très bonne composition. Jean-Marie est un animal social. C'est dommage d'ailleurs qu'un type pareil puisse un jour sortir de prison. Il y apporte tant d'énergie, tant de bonne volonté, et aussi, tant d'humanisme et de bienveillance que, pour le bien de la communauté, je le condamnerais, *au nom du Peuple français*, à perpète - *je plaisante*.



Dimanche 7 octobre – 5 heures du matin – à bâtons rompus

Jean-Marie et moi aimons à nous entretenir. Nos discussions sont toujours édifiantes, quand je suis d'humeur à parler. Nous parlons de philosophie, de morale surtout et de questions éthiques : c'est que nous sommes des détenus du Deuxième nord, pardi ! L'éthique et la morale, ça nous connaît. Il nous arrive aussi que nous parlions de politique, mais là, ça ne me plaît pas.

Tels deux vieux docteurs de la Loi égarés du Temple, parfois nos considérations prennent un tour plus théologiques. L'œil de Dieu n'est jamais bien loin dans la tombe. Jean-Marie suit un cours de philosophie aux ateliers multimédia. Le vendredi, il participe à un groupe de parole : une sorte de catéchisme pour adultes, je crois.

A nous entendre ainsi dialoguer, Bébert-le-Sicilien parfois n'en peut plus. Je le comprends. Il nous reproche ce qu'il résume par « *toutes vos conneries* ». C'est vrai qu'il faut vouloir nous suivre quand nous décollons.

D'abord, il affirme haut et fort son opposition à toute religion et même à tout discours à propos des religions. Avec nous, il n'est pas sorti de l'auberge. Certes, Bébert a sûrement raison : *la religion c'est l'opium des peuples*. Mais, sait-il combien cet opium est parfois nécessaire ? en prison surtout : un opium peut-être seulement pour ne pas désespérer.

La religion, c'est comme l'alcool ou le tabac : ça peut consoler le cœur : le tout, bien entendu, c'est de ne pas en abuser (« *Sauf le dimanche* », me souffle Jean-Marie...)

Jean-Marie est très œcuménique : il assiste au culte protestant et au culte catholique : un dimanche chez l'un, un dimanche chez l'autre. Par contre, son œcuménisme ne va pas jusqu'à embrasser la religion musulmane. Là, il bloque un peu. C'est dommage, il y a, dans la cour, depuis quelques jours un imam très prosélyte avec lequel il devrait discuter ! (Je parle d'Abdel-le-hadj).

Pour ma part, je n'ai pas actuellement l'âme à Dieu. Peut-être même que le Diable ne me tente plus. // a beau faire le Malin, Celui-là : je n'ai plus vraiment de désir ni même de haine. J'ai les dents trop usées et le reste aussi.

Je n'irai donc pas à la messe. Je n'irai pas non plus, le vendredi après-midi, au groupe de parole, comme m'y invite Jean-Marie, pour discuter des événements soi-disant *historiques* du Nouveau-Testament.

« *Non, Jean-Marie, je ne crois pas que Jésus-Christ soit un personnage historique, non je ne crois pas que le Massacre des Saints innocents ait eu lieu, non je ne crois pas...* »

J'ai l'impression que je lui récite un *credo* à l'envers : un *non-credo* ! Dans une Espagne médiévale, j'aurais déjà été consumé. A chaque époque sa manière de brûler les bougres comme moi. Ici, je cuis à petit feu. *Mauvais sang ne saurait mentir* !

Notre conversation finit par agacer prodigieusement Bébert. A partir d'un moment, il décroche. Là, il tente de couper les câbles. A la fin même il explose :

« *Non, mais vous vous écoutez pas parler les gars*, nous dit-il en haussant le ton et en forçant encore, si c'est possible, son accent marseillais. *Vous ne vous rendez pas compte que vous êtes en train de tromper tout le monde avec vos histoires à la con ! Oh ! C'est des conneries... Que toutes vos*

conneries vous, vous vouliez y croire, tant pis pour vous, mais c'est les autres ! C'est tous les autres, ceux de la cour que vous trompez, avec votre Bon dieu à la con. Non mais vous nous emmerdez !... ». Jean-Marie et moi nous nous interrompons. Tels des juges de l'Inquisition, nous braquons nos quatre yeux vers Bébert. C'est Jean-Marie qui lui répond : «- *Mais toi aussi, tu peux donner ton avis, Bébert, tu peux participer au débat... - Mon avis, vous en avez rien à foutre ! Vous n'entendez que vous. Pour vous, les autres, c'est de la merde... »*

Là, ça dérape. Il se claquemure dans un silence forcené et va s'allonger sur sa couchette.

L'éloignement qu'il se choisit est tout relatif. Il est couché à moins d'un mètre de nous – vu la taille de la cellule !

C'est sûr qu'à trois dans cet étroit espace, c'est difficile d'échapper à la discussion des autres. Je suis tiraillé entre l'obligeance que j'aurais à me taire pour cesser d'agacer Bébert, et l'envie de poursuivre avec Jean-Marie notre *dispute* (au sens académique du terme). Pour une fois que je partage une cellule de prison avec quelqu'un qui s'intéresse aux mêmes sujets que moi.

Allez, Jean-Marie et moi n'y tenons plus : nous reprenons de bon train notre conversation ! Bébert va devoir encore nous supporter... Tout à l'heure, je jouerai aux mots-fléchés avec lui, cela nous réconciliera.

Après tout, ce n'est pas nous qui lui avons imposé notre présence, dans cette cellule. La seule chose qui préoccupe en ce moment Bébert, je le sais bien, c'est son affaire ! Il arrive à présent au terme de ses premiers quatre mois d'incarcération et il ne sait pas s'il sera libéré.

[*En correctionnel, le temps de détention provisoire ne peut excéder un an. Tous les quatre mois, le Juge des libertés doit se prononcer sur la reconduction de l'emprisonnement ou la remise en liberté. Pour Bébert, le temps était venu.*]



Lundi 8 octobre – seize heure – en attendant Godot

Ce matin j'ai rendez-vous au '*Point d'accès aux droits*'. Drôle de nom. On peut l'interpréter au moins de deux manières. Comme un lieu, un *point de rendez-vous*, ou bien, lorsqu'on a l'esprit plus torturé : '*point d'accès*', peut signifier aussi *pas d'accès du tout* ! ...

A bien y réfléchir, j'opte pour la deuxième acception : *point de salut aux Baumettes* !

J'ai rendez-vous à neuf heures trente, je serai reçu à midi et demi. Trois heures d'attente pour à peine un quart d'heure d'entretien même pas ! Et pour une fois, je suis parti bien à l'heure : le surveillant m'a ouvert sans retard. Mais voilà, c'est un autre en-bas qui m'a enfermé, et m'a oublié... Alors, il a fallu attendre. Bah ! la prison, c'est comme la pêche à la ligne, une affaire de patience !

Le bureau du '*Point d'accès aux droits*' se situe au rez-de-chaussée, dans le long passage qui relie, par dessous les cours, le Bâtiment A aux autres Bâtiments. (C'est aussi là que sont les bureaux du SPIP – le Service pénitentiaire d'insertion et de probation -, juste à côté du petit local du '*vestiaire indigent*' où l'on m'avait habillé, il y a un mois de cela).

Quand j'arrive, je vois que dans son petit bureau vitré la conseillère est déjà en entretien. Devant, il y a aussi un autre détenu qui attend son tour, debout dans le grand couloir. Soit, j'attendrai en sa compagnie. Nous engageons la conversation très rituellement. Je lui demande s'il a une cigarette. Je ne sais pas dans quel quartier il vit et je préfère m'en tenir aux usages en vigueur.

Bien sûr de cigarette, il n'en a pas, ou – s'il en a, il ne m'en filera pas. Mais la question, c'était pour le principe. Comme quand on vous demande '*comment ça va ?*' et qu'on passe à autre chose sans attendre précisément de réponse. '*Est-ce que t'as une cigarette*', en prison, c'est comme se dire bonjour. Bonjour ici, d'ailleurs : c'est presque ridicule.

On a à peine commencé à rien nous dire qu'un grand maton, un noir large comme une armoire normande, arrive et me cueille en passant. Il m'a reconnu, il sait que je suis du Deuxième Nord. Il ne me laissera pas à attendre dehors, dans le passage, à l'air libre : *en liberté*. Il me fait signe de le suivre et il m'escorte quelques mètres plus loin jusqu'à une cellule d'attente où il me boucle. C'est une cellule destinée aux isolés. C'est là qu'on nous enferme afin de nous faire patienter à l'écart. A l'intérieur, il y a déjà du monde. Du monde que je connais. Je retrouve Jean-Marie et Abbou-le-rêveur.

Tiens ? je ne savais même pas que Jean-Marie, en plus de ses activités, avait un rendez-vous ici ce matin. Parfois, il ne me dit pas tout. Il vient pour rencontrer un conseiller de '*Pôle emploi*' me dit-il. Il pense déjà à sa future réinsertion. Jean-Marie est vraiment un garçon prévoyant ! Il désire se renseigner sur les formations prises en charge pour les chômeurs en prison. Il me demande si je sais ce qu'est le '*DIF*' – *le Droit individuel à la formation*. Est-ce qu'un détenu peut y prétendre ? Je n'en ai aucune idée...

Abbou est là aussi que je retrouve. Abbou-le-rêveur que j'ai n'ai plus vu en promenade depuis un bon moment. C'est vrai que les dernières fois dans la cour, il s'est fait beaucoup alpagner : toujours pour

des histoires de tabac. Lui, pour de bon, il s'est fait racketter, et je comprends qu'il n'ait plus trop envie de descendre. Il a suivi mon conseil. Il s'est acheté une rouleuse. Il me sort l'instrument de sa poche. Mais il ne sais pas s'en servir, m'avoue-t-il avec un doux sourire. Qu'à cela ne tienne ! Ici nous avons tout le temps que je lui montre.

De son côté, Jean-Marie a décidé, comme il le fait souvent en cellule, ou quand on le place dans une salle d'attente, de faire de l'exercice. Il profite de cet étroit espace pour pouvoir marcher, marcher à un rythme rapide de long en large. Jean-Marie marche en cellule comme d'autres feraient du vélo d'appartement.

[Voilà bien une idée ingénieuse : l'Administration pénitentiaire pourrait installer des vélos d'appartement dans les cellules d'attente. Des vélos qui feraient tourner des dynamos et qui alimenteraient les Baumettes... Voilà une idée à creuser, vu tout le temps qu'on passe attendre dans ce grand donjon ! En plus, on pourrait faire du sport.]

La cellule d'attente où on nous a bouclés est très particulière. Elle est posée directement sur des escaliers qui rattrapent les niveaux entre les bâtiments : une série de huit ou dix marches qui va d'un mur à l'autre. Une cellule en accordéon, en quelque sorte. Les marches nous servent de banquettes. Jean-Marie commence à monter et à descendre, à descendre et à monter, dans un sens et dans l'autre. Heureusement que je le connais, autrement je dirais qu'il est fou. Je ne le regarde même pas. Il risquerait de me donner le tournis. En prison, chacun fait du sport comme il peut. Il est un animal en cage. Abbou et moi aussi, d'ailleurs. Mais nous, nous sommes bien plus tranquilles.

Abbou est pareil à lui même. D'un calme qui confine à l'apathie. Il a rendez-vous au SPIP, pour des questions de remises de peine supplémentaires. Je lui demande s'il pense savoir ce qui lui sera accordé. Il n'en a aucune idée. Normalement, il est libérable en décembre, peut-être même avant. Il est suivi au SMPR et cela doit lui assurer, me dit-il, des jours de grâce supplémentaires.

Ça fait plus d'un an qu'il est détenu ici. Et pourtant, j'ai l'impression qu'il est comme s'il venait de débarquer. Comme s'il sortait à peine du quartier des 'arrivants'. La prison lui glisse sur la peau comme si elle ne devait jamais l'altérer. Je doute qu'il tire quelque leçon pour lui-même de ce passage aux Baumettes.

J'ai l'impression, en à peine un mois, d'être devenu plus renard que lui dans ce poulailler. Plus rusé aussi. Abbou, décidément, est toujours comme s'il était ailleurs. Ici et ailleurs en même temps. Sa douceur autant que sa lenteur l'auront sauvé, j'espère, de toute la crasse qu'ici on accumule. Et peut-être c'est mieux ainsi. Dehors, quand il sortira, il aura moins de choses à devoir oublier.

J'essaie plusieurs fois de lui montrer le fonctionnement de la rouleuse. Au bout d'un moment, je perds courage et je renonce. Ça le dépasse, et ça me dépasse aussi. A tout prendre, il vaut mieux que je lui roule ses cigarettes. Il me tend son paquet de tabac qu'il a pris avec lui. Je roule, je roule, je roule. Décidément, Abbou, je l'aime bien : il est – ou a choisi d'être – éternellement pas là. Il attend sa libération comme d'autres ailleurs attendent Godot...

La cellule d'attente où nous patientons est fermée par une grille qui donne directement sur le couloir. Il n'y a pas ici de porte en bois comme au Bâtiment A. On voit passer le monde au travers. Je me suis assis sur la marche supérieure le visage collé aux barreaux et je regarde passer les passants. *Drôles de gens que ces gens-là...*

Abbou, pour ma peine d'avoir beaucoup roulé, m'a offert une cigarette. Je fume en prenant soin de souffler vers l'extérieur. Jean-Marie ne supporte pas la fumée, surtout que là, il fait du sport. Toujours il monte et il descend.

De l'autre côté, sans arrêt, un flot incessant de détenus, de gardiens et d'auxis vont et viennent, dans un sens et dans l'autre. C'est tout bonnement incroyable combien ce souterrain est fréquenté. On se croirait dans le cœur des Halles.

La plupart de ceux qui passent ne nous remarquent pas. Deux jeunes viendront nous demander une cigarette. Par habitude, sûrement. Ils restent tout surpris quand Abbou leur en donne une. Un troisième, mauvais coucheur, nous interpelle en nous traitant de '*pointeurs*'. Ça doit se lire sur nos visages. Ça va, on est habitué. Ni même on lui répond. Il passe son chemin en grognant. De toute façon, il est seul, et on est trois, et ya la grille qui nous sépare !

Aux Baumettes, les '*isolés*' – nous – sommes bien '*estampillés*'. Drôle d'isolement tout de même où on nous mêle en permanence avec les autres détenus. Dès que nous circulons, quand nous traversons le grand hall, dans les couloirs et les cages d'escalier. Nous sommes isolés et, en même temps, toujours avec eux.

Mais va ! c'est peut-être mieux ainsi. Peut-on imaginer une prison seulement pour '*pointeurs*' ? Au bout du compte, on finit par se croiser si souvent, qu'à la fin, tous on s'y habitue. Je n'ai pas eu, pour l'instant, d'ennuis majeurs, et je suis blindé face aux insultes. *Puisque c'est vrai, comme ils disent* nous sommes tous des pointeurs.

Maintenant, j'ai suffisamment confiance en moi pour pouvoir me tenir bien droit, et le tout c'est de toujours garder une certaine distance : rester à plus d'un jet de pierre, en l'occurrence...

Ça fait déjà un bon moment que Jean-Marie et Abbou m'ont quitté. L'un et puis l'autre sont partis, chacun de leur côté. Je suis seul à présent dans cette salle d'attente. Patience, patience, patience. Je sais bien que d'autres détenus, arrivés bien après, mais qui n'ont pas eu le privilège qu'on les enferme, ont dû passer avant moi au 'Point d'accès aux droits'.

'Il est vraiment pas malin ce gardien de m'avoir bouclé-là ! Pourvu qu'il m'ait pas oublié !'

Heureusement, j'ai pris mon *vade mecum* sous le bras : *Les trous noirs* ! Alors je lis et je ne m'ennuie pas. A midi et demi on vient enfin me chercher. L'entretien durera à peine un quart d'heure, même pas. Je n'y apprends rien. Je ne m'attarde pas.

Je regagne mon étage en espérant ne pas être bloqué en chemin. Vivement que je sois en cellule, c'est l'heure de la gamelle et j'ai faim. Que va-t-on nous servir ?



Mardi 9 octobre – 18 heures – l'audition de Bébert

Depuis quelque temps, Bébert ne va pas bien. Il n'est vraiment pas à prendre avec des pincettes. Je me demande s'il perd pas un boulon. Depuis deux jours, il s'est mis à parler tout seul, à se raconter tout haut des histoires. A chaque fois, c'est la même histoire : la sienne, celle qui l'a amené aux Baumettes. Parfois, brusquement, il arrête son monologue et nous interpelle. Il nous pose une question, nous demande notre avis. Jean-Marie prend toujours la peine de lui répondre. Moi, je ne sais plus quoi lui dire. Mon silence a le don de l'agacer prodigieusement.

Bébert est convoqué devant le juge d'instruction. Demain matin, il sera extrait. C'est un moment qu'il redoute et qu'il attend. Il espère qu'il sera remis en liberté. Voilà qu'il clame à nouveau son innocence à qui veut – ou ne veut pas – l'entendre !

Jean-Marie a une capacité d'écoute pour deux. Ça tombe bien : moi, je n'y arrive plus. Sûrement que ma propre chute ici est encore trop récente. Je manque certainement de recul. Bébert voudrait qu'on l'aide et j'en suis incapable.

Il arrive à présent au terme de ses quatre premiers mois d'incarcération et il redoute la décision des juges. [*En correctionnel, le temps de détention provisoire ne peut excéder un an. Tous les quatre mois, si j'ai bien compris, le Juge des libertés doit se prononcer sur la reconduction de l'emprisonnement ou la remise en liberté...*]

Avec Jean-Marie, il se sont installés à la petite table. On se croirait au théâtre. Ils se préparent à répéter la scène. D'abord Jean-Marie se met dans la peau du juge d'instruction. Il porte bien l'habit. Raide comme la Justice, il interroge Bébert et le pousse dans ses derniers retranchements, jusqu'à le faire craquer. Puis il le corrige, lui donne les meilleurs conseils, lui indique les chausse-trappes. Ensuite, ils inversent. Jean-Marie joue l'*inculpé-innocent*, mais qui ne doit pas '*charger*' la victime quand même. Il essaie de déjouer les pièges probables, d'éviter les dérapages de langage et les allégations douteuses.

Le voilà qui déclame à présent la tirade du '*je regrette, Monsieur le Juge*'. Il est bon dans le rôle. Il est vraiment convaincant. Si j'étais magistrat, sûr, je le libérerais. On voit bien qu'il est déjà passé par là, le bonhomme ! Il m'a dit combien certaines de ses auditions se sont mal déroulées, avec ce sentiment d'avoir été passé à la moulinette. Je vois bien ce qu'il veut dire. Etre soumis à la question est toujours une épreuve.

De nous trois, c'est lui qui a le plus d'expérience. Ça fait plus d'un an qu'il est là, en préventive. Il avertit Bébert de ne surtout pas s'en prendre à '*la victime*', celle qu'il appelle '*la victime*'. Mais pour Bébert, la victime : c'est lui. S'il se trouve aux Baumettes, c'est à cause de cette fille. C'est de sa faute à elle. Jean-Marie a raison, le juge ne pourra pas avaler ce discours.

J'assiste à ce théâtre-forum en spectateur. J'ai du mal à monter sur scène. Les conseils de Jean-Marie me semblent comme toujours très pertinents. Ça m'apprend moi-aussi. Je sais bien que tôt ou tard, ça sera mon tour. Voilà que tout ça me replonge dans mon affaire, pour parler franc : *dans ma propre merde*.

Je me revois durant ces trois jours terribles qui ont conduit à mon incarcération : les deux passés en garde-à-vue et puis la journée dans les sous-sol du Tribunal de grande instance, dans cette geôle dénudée où j'ai patienté jusqu'à mon audition. Pauvre de moi !

Mon passage devant la Juge d'instruction et, ensuite la décision de mandat de dépôt par le Juge des libertés, tout cela me revient à présent. J'entends de nouveau leurs paroles, leur verdict, presque déjà leur condamnation...

Rien que d'y repenser maintenant, alors que je copie ces mots sur mon cahier, j'en ai la gorge serrée. Je me revois sale et fatigué, écœurant de crasse et de peur : *un délinquant minable, et rien d'autre...* Devant Bébert je tente de faire bonne figure. Je voudrais lui sourire, le rassurer aussi. Mais là, franchement, ça m'est impossible. Je cherche par deux ou trois fois le regard bienveillant de Jean-Marie. « *Tu sais, Bébert, moi, ça fait qu'un mois et demi que je suis là, je suis pas repassé encore devant le Juge, je ne l'ai vu qu'une fois, le jour où ils ont décidé de m'enfermer. Je n'sais pas quoi te dire...* »

Je sais bien que Bébert ne peut me comprendre. Il n'est pas à ma place, je ne suis pas à la sienne. Demain, c'est lui qui va se retrouver devant ses juges. Demain, peut-être sera-t-il libéré ou alors il replongera pour quatre mois encore...

Il est comme un naufragé à la dérive. Il s'accrocherait à n'importe qui, à tout le monde. Et tout le monde, ici, c'est seulement Jean-Marie et moi, ses compagnons de cellule. C'est maintenant qu'il a besoin qu'on l'aide. Mais là, franchement, je ne peux pas. Ma propre affaire me remonte à la gorge et m'étouffe.

Quand je l'écoute, c'est moi que j'entends. Comment pourrais-je lui être secourable ? Je lui dis quelque mots pour tenter de le rassurer un peu : que tout se passera bien, qu'il pourra trouver les phrases qu'il faut pour convaincre les juges.

Quoi lui dire d'autre que je lui souhaite du fond du cœur qu'il soit remis en liberté ?

Heureusement, il y a Jean-Marie. Il nous permet de tenir dans cette boîte à chaussures où on nous serre à trois sans que cela ne dégénère encore trop. Il me permet à moi de tenir. Mais l'ambiance ces jours-ci n'est vraiment plus à la fête.

Trois vieilles godasses dans une même boîte ! quelle idée saugrenue. Trois pour le prix de deux, c'est ainsi qu'on nous tient enfermés, serrés, tout écrasés l'un contre l'autre. J'ai le moral dans les chaussettes, et pas moyen de m'extraire de cette poisse. J'ai hâte qu'on en finisse.



Mercredi 10 octobre – 7 heures – extraction

Je suis réveillé. Je me demande quelle heure il peut bien être. Les Baumettes ronronnent comme un gros chat endormi. Tout y est silencieux. Tous dorment, même les plus turbulents.

Tous sauf Bébert. Il vient de se lever. Il pisse pendant qu'il se chauffe de l'eau pour un café.

J'entends à présent le cliquetis de la petite cuiller dans le verre. Il a allumé la télé pour s'éclairer. Il doit être au bas mot cinq heures, je ne sais pas vraiment. Il se prépare comme si on devait le conduire ce matin à l'échafaud. Hier soir, il s'est rasé. Il a effilé sa petite moustache, fine et brune qui lui trace comme un sourcil au-dessus des lèvres. Déjà, il s'habille. Tout à l'heure, on va venir le chercher.

*** A six heures, Bébert a été *'extraît'*, c'est le terme que l'Administration pénitentiaire emploie. Alors nous aussi on dit pareil. *Etre extrait*. C'est bizarre comme expression. Bien avant le jour, avant la relève des gardiens, un surveillant est venu l'avertir de se préparer. Bébert a bien pris soin de rouler quelques cigarettes qu'il a planqué avec des allumettes dans le repli de ses chaussettes. Puis ils sont venus le chercher.

Je lui ai souhaité bonne chance. Juste deux mots, pas plus. Je me suis dit qu'à l'époque ça devait se passer un peu pareil quand on vous conduisait à la guillotine. Ou bien y avait-il tout un autre cérémonial ? peut-être vous servait-on un copieux déjeuner avant le grand plongeon ?

On devait vous offrir, ça c'est sûr, une dernière cigarette. Aujourd'hui, même les cigarettes sont prohibées quand on vous conduit au Tribunal. Dame, c'est qu'il faut préserver la santé des condamnés puisqu'on ne leur coupe plus la tête !

Bon, tout ça je me l'imagine, comme dans un film. Bébert ne va pas être décapité, peut-être même sera-t-il libéré dès ce soir. Les conseils de Jean-Marie produiront sûrement leur effet.

Il lui a conseillé aussi de pas trop boire. Les salles d'attente ne sont pas équipées de toilettes, et la journée risque d'être longue. On va l'enfermer d'abord ici, aux Baumettes, pendant qu'on rassemble tout le monde, puis dans le fourgon cellulaire (à cette heure-ci, le trajet jusqu'au Tribunal se fait en vingt minutes à peine, au plus une demie-heure).

Ensuite, là-bas, dans les geôles du Palais de justice il devra patienter longtemps. Le pire c'est alors d'avoir envie de pisser. Et pire encore : d'avoir envie de pisser et de manquer de tabac. Parfois, il faudrait mieux qu'on vous coupe la tête.

Je ne peux pas me rendormir. Je n'ai plus le temps. Voici l'heure bleue où j'aime prendre mon petit déjeuner tranquille. Je me lève. Je prépare tout comme il faut. Avec mon café, ce matin je mangerai du pain d'épice et un bout de poisson pané qu'il me reste de la veille. J'écris aussi un peu de mon journal. C'est l'heure où je met du lait à chauffer pour Jean-Marie. Tout à l'heure, quand il se lèvera, il trouvera son bol sur la table. Il dort toujours, du sommeil du juste. Il n'a rien entendu de l'extraction

de Bébert. On pourrait tous nous emmener à la potence, Bébert, moi, et toutes les Baumettes avec que Jean-Marie continuerait, imperturbablement, à dormir.
Ce matin, comme ce n'est pas le jour des douches, je ne le réveille pas. Fais encore de beaux rêves, Jean-Marie. Aujourd'hui, ce n'est pas nous qu'on juge...



Mercredi 9 octobre – 20 heures – le journal d'un condamné

"Ce bon geôlier, avec son sourire bénin, ses paroles caressantes, son œil qui flatte et qui espionne, ses grosses et larges mains, c'est la prison incarnée, c'est Les Baumettes qui s'est fait homme.

"Tout est prison autour de moi ; je retrouve la prison sous toutes les formes, sous la forme humaine comme sous la forme de grille ou de verrou. Ce mur, c'est de la prison en pierre ; cette porte, c'est de la prison en bois ; ces surveillants, c'est de la prison en chair et en os.

"La prison est une espèce d'être horrible, complet, indivisible, moitié maison, moitié homme. Je suis sa proie ; elle me couve, elle m'enlace de tous ses replis. Elle m'enferme dans ses murailles de granit, me cadenasse sous ses serrures de fer, et me surveille avec ses yeux de geôlier.(...)

"Les geoliers, les surveillants, les porte-clefs, - je ne leur en veux pas, - causent et rient, et parlent de moi, devant moi, comme d'une chose.(...)

"Ah ! misérable ! que vais-je devenir ? qu'est-ce qu'ils vont faire de moi ?"

Extraits du 'Dernier jour d'un condamné', de Victor Hugo – 1828. J'ai remplacé, dans le texte original 'Bicêtre' (ancienne prison parisienne) par 'Les Baumettes', et 'guichetiers' par 'surveillants'. Hugo ne m'en voudra pas, il est mort après tout.

Le Dernier jour d'un condamné : [Lire](#) et [écouter](#) l'oeuvre intégrale



Judi 12 octobre – 19 h 30 - une cellule à l'étroit

« - A propos, Bruno : je t'ai pris du tabac, je voulais voir le goût qu'il avait... il est plus fort que le mien !
- OK, pas de soucis, sers-toi... »

Dois-je lui permettre de faire de même avec toutes mes affaires ? Il vaut mieux pas que je m'énerve. De toute façon, ça n'arrangerait rien. Jean-Marie nous écoute. Il reste imperturbable. Il fait comme si de rien n'était, comme d'hab. Il lit son journal. C'est bientôt l'heure du déjeuner.

Ce matin, j'ai eu un accrochage sévère avec Bébert, après qu'on soit revenu de la douche. Il venait de se faire alpaguer par Habib-l'assassin. Toujours pour du tabac, je crois. Ça a commencé là-bas, dans les douches. Bébert a eu la mauvaise idée d'y apporter quelques cigarettes. Des cigarettes qu'il devait à Laïd et à un autre détenu. Quelle idée de porter des cigarettes jusque dans cette caverne ! C'est vrai que dès potron-minet, les douches servent aussi de fumoir. Ça permet de patienter en attendant son tour. Le parfum du tabac, de l'humidité et de la crasse s'enroulent autour de nos serviettes. Ça transpire jusqu'à puer.

Au lieu de faire sa distribution discrètement, Bébert sort ses clopes aux yeux de tout le monde. Et dans ce monde-là, ce matin il y avait Habib. Ça n'a pas manqué :

« - Et à moi, tu m'en donnes pas ?!

- Mais je leur devais ces cigarettes, ils m'en avaient données, il fallait que je leur rende.

- *Oui, mais tu en as alors !*
- *Mais non, je te dis que j'en ai plus, t'es sourd ou quoi !... ».*

Sûrement Bébert considère-t-il qu'Habib est sourd. Il ne lui gueule dessus. Il devrait se méfier. A plus de dix dans les douches, ce type de conversation peut vite mal tourner. Nous sommes collés les uns contre les autres, les gentils avec les méchants. Habib ne lâche rien : presque, il prendrait la douche avec Bébert pour un peu de tabac.

Je me lave en me bouchant les oreilles. Je me dis même que Bébert l'a bien cherché. C'était de la provocation que d'amener des clopes jusqu'ici. Après la douche, il faut encore attendre que le surveillant vienne nous ouvrir.

Habib courtise toujours Bébert. Bébert refuse toujours ses avances.

En sortant, je les vois, l'un suivant l'autre. Bébert tente de semer Habib le long de la grande coursive. Habib continue à le pister comme un gibier ! Vu la différence de gabarit entre les deux bêtes, Bébert fait figure de menu fretin. Habib n'en fera qu'une bouchée. Précautionneusement, j'ai pris la travée

d'en face. Je ne me mêle pas à la course. J'assiste à la scène. Le vide central nous sépare - le vide qui relie les étages.

Quand je rejoins la porte de la cellule, Bébert et Habib montent déjà la garde. Ils ont couru plus vite. Là, il faut encore attendre que le geôlier vienne aussi nous ouvrir. Je reste à bonne distance, appuyé sur la rambarde qui sert de garde-fou.

Habib s'est calmé à présent. Ils ont dû négocier en chemin. De guerre lasse, Bébert finira par lui donner quelques cigarettes. Si ça valait la peine tout ça... De toute façon, il n'avait guère d'autre solution.

Le porte-clés nous ouvre. Habib nous quitte déjà. La porte se referme sur nous deux, Bébert et moi. Jean-Marie est toujours aux douches. Comme d'habitude, il prend son temps. Les douches sont aussi pour lui un endroit où il cause. Presque, il s'y sent bien.

C'est vrai que durant la semaine, pressé par ses activités, il rencontre peu les détenus du quartier. C'est en ce moment, sous le plafond dégoulinant et dans la crasse obscure du lavoir collectif qu'il règle ses affaires.

*** Je me retrouve seul avec Bébert. En face à face.

Nous ne nous disons rien. Je me fais chauffer un peu d'eau chaude au toto. Ce matin, avant d'aller à l'école, j'ai décidé de me raser. Je le vois qu'il m'observe et qu'il attend le bon moment. Voilà ! c'est pour mon matricule (ou, plutôt, ici pour mon numéro d'écrou). C'est à moi qu'il en s'en prend à présent. Il fallait bien que ça sorte.

« *C'est de votre faute. (Je présume que le 'votre' s'applique à Jean-Marie et moi). C'est à cause de vous qu'on se fait racketter ici ! A force de toujours vouloir leur rendre service, après ils nous prennent pour des chiens. Ils pensent qu'on est leur bonniche. Ça c'est vous : avec toutes vos simagrées. Mais moi, vous ne m'aurez pas. Moi je me laisserai pas manipuler. Vous jouez les enfants de cœur, les saints... Mais vous voyez pas qu'ils sont là que pour vous entuber ? ... »*

Le voilà parti dans un grand délire. Il devient parano, le Bébert ! Là, j'ai l'impression qu'il m'en veut. J'essaie d'éviter son regard. Mon rasoir jetable à la main, je tente de ne m'intéresser qu'à ma vieille peau qui se reflète dans la glace. Derrière mon épaule, Bébert me cherche. C'est comme du cinéma suédois : un dialogue par miroir interposé.

« *-Bébert, s'il-te-plaît, débranche-moi ! Moi, je t'ai toujours respecté : alors, s'il-te-plaît : débranche-moi.*

- Toi, tu es le pire, avec ton air de Judas. Toi, tu veux manipuler tout le monde dans la cour ! Tu crois que je ne te vois pas faire : avec ton jeu d'échecs, avec tes courriers, tu es en train de les acheter tous. Mais moi, tu ne me manipuleras pas. Je ne me laisserai pas manipuler par un Juif... »

Je ne lui répond rien. J'encaisse c'est tout. De toute façon, je ne vois pas ce que je pourrais lui dire. Dans d'autres lieux, à d'autres moments, dans une autre vie sûrement j'aurais eu la répartition suffisamment cinglante pour le remettre à sa place, mais là, vraiment, je n'en peux plus.

Et d'abord, je ne suis pas Juif. Ou plutôt, je ne le suis plus. Depuis 1492 ou quelque chose comme ça. Ou bien c'est que je sens toujours le Juif - le *judío*, comme on dit en espagnol, avec ce que ce terme peut avoir de péjoratif. J'ai envie de me renifler pour voir à quoi je peux bien sentir. Même pas, je suis circoncis.

Et Jean-Marie qui ne revient pas de la douche !

La cohabitation avec Bébert me devient insupportable. Là, il a su trouver les mots pour faire mal.

'*Manipulateur pervers*'. Je pense qu'il a dû rajouter '*pervers*'. Je crois bien. En tout cas, s'il ne me l'a pas dit, je l'ai entendu.

Ce sont ces mêmes mots, ces mêmes accusations qui m'ont conduits dans ce trou. Il doit donc y avoir du vrai dans tout ça. Tout mon cinéma, toute ma courtoisie, toute ma servilité ne sont qu'une grosse manip... Je passe ici pour un bon Samaritain, mais un Samaritain quand même.

*** Bébert a eu hier son audition dans le bureau du Juge d'instruction. Il a aussi vu le Juge des libertés. Il attend à présent leur verdict. Vraiment, il ne va pas bien et il met à mal tout son monde. Moi d'abord. Me voilà bien fragile. Si j'avais du caractère, je lui enverrais mon poing sur la figure pour lui dire de se taire.

Mais je ne sais rien faire d'autre que de tenter de fuir. La lâcheté ça me connaît. J'appelle ça de la '*non-violence*', c'est plus respectable. Dans cette boîte de conserve, la porte reste obstinément close. Jamais je n'aurais la patience de scier les barreaux de fenêtre. Ici la fuite est une solution désespérée. Enfin, Jean-Marie revient de la douche. Il nous trouve, Bébert dans son coin, moi dans le mien, c'est-à-dire pas très loin l'un de l'autre. Je tire une gueule de chien errant. [*C'est drôle d'avoir écrit : 'chien errant'*]. Bébert reste excité comme une puce.

Il interpelle Jean-Marie en lui disant combien il se sent maltraité dans cette prison. Combien tous lui font des misères. Ah ! nous formons un bel assemblage. Jean-Marie garde (ou feint de garder) un large sourire. Il fait comme si de rien n'était. Rien de bien grave, en somme.

Il a peut-être raison. Moi, je n'en peux plus. La misère de Bébert, c'est la nôtre. Sa misère, qu'il m'envoie à la gueule et qu'il me reproche, en définitive, c'est la mienne.

Partager cette page Publié par Bruno des Baumettes sur
[10-12 - CHAPITRE 3 - le journal](#)



Vendredi 12 octobre 11 h 30 – Bruno le bienheureux

[sur mon cahier, j'ai noté, par erreur : vendredi 13. Souvent je me perdais dans les dates.]

Tiens ? aujourd'hui vendredi 13, cela me portera-t-il chance ? De la chance, ici nous en faut, nous en avons tous besoin. Chance pour ne pas tomber malade dans toute cette crasse, chance qu'il ne nous arrive rien de grave (ici une mauvaise rencontre est si vite arrivée !), chance enfin de ne pas devenir encore pire que ce que nous sommes déjà. Et là : c'est vraiment pas gagné !

*** Heureusement qu'à l'école, ce matin, j'ai pu parler avec Jean-Marie. (À l'école, Bébert n'y va pas. Il estime qu'il n'a rien à y apprendre). Là-bas, j'ai pris un moment pour raconter à Jean-Marie la scène qu'il m'a faite hier matin au retour de la douche. Jean-Marie m'écoute avec patience.

Tout en ouvrant ses affaires de classe il me dit de relativiser tout ça. « *Tu sais, ça pourrait être bien pire, encore. Bébert est un peu pénible mais, regarde : il est propre, il ne met pas le bordel dans la cellule. Tu sais qu'on pourrait nous mettre quelqu'un de bien plus détraqué* ».

Je m'aperçois à ce moment-là combien il a raison. Bébert est pénible, il m'est presque insupportable. Depuis hier matin, je ne lui ai plus adressé la parole. Dans le cafoutche [*placard marseillais*] dans lequel on nous tient, ça casse l'ambiance.

Mais c'est vrai qu'il n'a pas toujours été comme ça. Et, à tout prendre : il vaut mieux cohabiter avec Bébert qu'avec Habib-l'assassin ou même Yaya le joueur de contrée. Va ! À midi, je me dis quand on rentrera de l'école, que je ferai comme si rien ne s'était passé. Bébert et moi, nous nous réconcilierons.

Comme dit Jean-Marie avec toute sa philosophie : « *On est en prison, Bruno, ça il ne faut jamais l'oublier...* ». Oui ! comme d'habitude, il a mille fois raison.

Ça pourrait être pire : bien pire. A tout bien y réfléchir, je pense même ici être bien traité.

Allez ! si j'en avais la possibilité, je jouerais au loto aujourd'hui. Je sens que c'est mon jour de chance.



Vendredi 12 octobre - 19 h 30 - drôle d'inspection

Depuis deux jours, il y a de drôles de bonhommes qui se promènent dans nos couloirs. Sont-ce de nouveaux détenus ? Vu comme ils vont et ils viennent, je ne pense pas. Jean-Marie qui lit tout, nous signale qu'il y a une inspection diligentée par le Contrôleur général des prisons (je ne connais pas son titre exact). Une inspection sur l'état des Baumettes.

C'est vrai qu'une affichette a été placée à l'entrée du quartier, près de la grille du premier étage. Je n'ai même pas pris le temps de le lire. A part Jean-Marie, personne à l'étage est au courant. A vrai dire, je crois qu'ici on s'en fiche. Franchement, nous avons d'autres choses régler que de nous préoccuper de l'état de notre prison... *Le qui ? vous dites ?* Le Contrôleur général des prisons... Et ben, le bonhomme, il risque pas d'être déçu !

Jean-Marie, lui, est excité comme une puce. « *Tu te rends pas compte*, me dit-il, *ils sont venus en nombre, à plusieurs... Ils vont passer dans tous les coins. Ils interrogent tout le monde...* ». Grand bien leur fasse, ils ne regretteront pas la visite : les Baumettes, ça mérite le voyage. Le détour ? non ! Le voyage.

Jean-Marie m'explique pendant le déjeuner que tout détenu qui le souhaite peut demander à être interviewé : « *en privé, sans la présence d'un gardien : tout ça anonymement...* ». Il se propose de les rencontrer. Il me demande si ça me tente. Pour ma part, je n'ai rien à leur dire. Je ne vois pas qu'ils puissent changer grand chose. Que viennent-ils déranger mon désordre ?

Ce matin, nous en avons même vu un – ou plutôt une : c'était une jeune femme – qui est venue dans la salle de classe se présenter...

*** Moi personnellement, je m'en sors pas mal jusqu'à présent. Je dirais même que je m'en sors bien. Ma cellule est agréable (quoiqu'un peu exiguë pour trois), et - à part Bébert ces derniers jours - tout le monde m'a à la bonne. Que d'autres se plaignent et puis ensuite qu'ils se fassent taper dessus, c'est leur affaire. Moi, je préfère me taire. Aux Baumettes, le linge sale, ça se lave en famille.

Bébert a raison quand il dit à Jean-Marie de faire gaffe à ce qu'il va leur dire, s'il les rencontre. Il ne croit pas à l'anonymat qu'on promet aux détenus qui voudraient bien témoigner. Moi non plus. « *Fais attention aux repréailles ! Rajoute-t-il. Quand il seront partis ça risque de te retomber dessus...* ». Mais Jean-Marie ne semble pas l'entendre de cette oreille.

Pour ma part, je ne leur dirai rien : prudence, prudence.

La seule chose peut-être ici qui me gêne, - avec le vacarme qui n'en finit pas -, c'est qu'il faille toujours se tenir sur ses gardes. Pas de répit. « *One never knows when the blow may fall...* ». On ne sait jamais d'où le coup peut venir : de partout, de nulle part, à n'importe quel moment, jamais... Ça peut vous arriver dans les douches, au détour d'un escalier, au fond de la cour... Oui, c'est ça : toujours rester sur ses gardes. Certains jours, c'est épuisant.

Etre détenu aux Baumettes, - en tout cas dans le quartier des 'isolés' -, c'est un peu comme être suspendu au-dessus du vide : on en devient funambule. Moi, j'apprends à danser sur mon fil. Et ce vertige m'amuse presque à présent. Ici, il faut apprendre à se méfier de tout et de tous. Cela finirait par me faire désespérer de l'humanité, si j'avais encore quelque espoir.

Autrement, au Baumettes, tu ne risques rien. Faire gaffe et il ne t'arrivera rien. Quant aux cafards et aux rats, on finit par s'y habituer. Avec eux aussi, nous cohabitons et presque nous nous comprenons. En somme, se sont nos compagnons de cellule. Nous les dérangeons à peine et eux, à la fin, ils nous supportent.

Tout ça, je préfère le garder pour moi. Je le griffonne sur une page de mon journal 'intime' et c'est bien suffisant. Ça ne regarde personne. En tout cas pas un contrôleur de baigne et tous ses inspecteurs de travaux finis. Je ne vois pas l'utilité d'un tel débarquement. Jean-Marie, au contraire, me dit qu'il faut saisir le moment, que c'est une opportunité !

Il leur a écrit une lettre et à demander à les rencontrer. Mais que pourrait-il leur raconter ?

Samedi 13 octobre – 19 heures - petites vexations du week-end

[J'ai noté sur mon cahier le 14 octobre : toujours un décalage de date..]

Depuis quelques jours l'ambiance en cellule n'est pas géniale. Bébert sombre à présent dans une sorte de dépression parfois mêlée d'agressivité. Il continue à parler tout seul à haute voix, ou alors s'adresse-t-il à nous ? Ses marmonages agacent même à présent Jean-Marie...

Nous devons essayer tous les deux de rester positifs. Jean-Marie à raison, ça pourrait être pire encore. Bébert attend chaque jour le vagemestre qui doit lui apporter la décision des juges. Il nous interroge sur les délais. « *Normalement, lui dit Jean-Marie, ça doit être rapide...* ». Je ne sais pas s'il le sait vraiment ou s'il lui dit ça juste pour le reconforter.

En voyant comment c'est dur pour Bébert, j'imagine combien l'attente d'un verdict doit être éprouvante à l'issue de son procès. J'essaie de ne pas y penser pour moi-même encore. Peut-être est-ce plus pénible d'attendre le verdict que d'entendre la sentence ? Je ne sais pas.

Le comportement de Bébert a eu pour effet de renforcer les liens entre Jean-Marie et moi. A deux, on se sent plus fort. Je ne savais pas qu'on pouvait finir par s'entendre aussi bien avec quelqu'un en prison. Mais je me dis en même temps qu'il ne faut pas que je m'attache trop. Du jour au lendemain, lui ou moi : hop ! On aura disparu. Hop ! libéré, transféré, exécuté, lui ou moi. En prison, il faut apprendre à aimer un peu, au jour le jour.

*** Ce matin samedi nous avons l'intention, Jean-Marie et moi de sortir ensemble. C'est le week-end, ça nous changera les idées. Nous avons cantiné des biscuits et Assa, l'ancien co-cellulaire de Jean-Marie nous a offert un stock de *kit-café*.

[Le kit-café est composé d'un sachet de café-chicorée, d'un sachet de lait et d'un sachet de sucre, il nous ai livré chaque soir, avec la gamelle. De nombreux détenus préfèrent boire le café qu'ils cantinent. 'Il a meilleur goût', pensent-ils].

Ce matin nous offrirons le petit déj dans la cour à tous nos compagnons. Nous avons fait chauffer de l'eau que nous avons versée dans deux bouteilles plastique. Je prends avec moi tous les sachets ainsi que deux paquets de biscuits fourrés.

Comme l'hiver arrive, Jean-Marie m'a proposé de descendre les couvertures afin que nous les secouions dehors, dans la cour. En effet, à cause des barreaux à la fenêtre, il nous est impossible de pouvoir les secouer depuis notre cellule.

Les couvertures – ou, plutôt : la couverture individuelle que nous recevons à notre arrivée – ne sont/n'est jamais lavée(s). Ainsi, Jean-Marie a la sienne depuis plus d'un an maintenant, et Bébert depuis quatre mois. L'odeur des corps et de la moisissure s'y est imprégnée.

Et je ne parle même pas des cadavres d'acariens qui doivent y être ensevelis. Nos couvertures, comme nos draps d'ailleurs qu'on nous change une fois tous les trois ou quatre mois, finissent par puer la chair morte.

Faire prendre l'air à tout ce monde-là ne fera pas de mal. En plus, Jean-Marie est allergique. C'est bête, mais toute cette faune lui donne des rhumes terribles qui le font pleurer, moucher et éternuer. 'A tes souhaits !' Jean-Marie.

*** Comme des complices avant de faire un mauvais coup, Jean-Marie et moi, nous nous sommes mis d'accord. Jean-Marie descendra les couvertures et je descendrai le petit déjeuner pour la courée.

(L'idée me traverse un moment que nous devrions aussi descendre le Bébert, pour lui faire prendre l'air, mais là, décidément, j'ai craint que nous nous chargions trop. *Je plaisante!*)

Je bourre les poches de ma veste sans capuche avec les sachets de café. Je mets les deux paquets de biscuits dans le sac plastique où j'ai le jeu d'échecs. Jean-Marie prend un grand sac où il plie les couvertures. Il y rajoute les deux bouteilles d'eau chaude et des gobelets en pots de yaourt.

Nous voilà partis, nous voilà descendus.

Arrivés au portique. *Zong ! zong !* Putain ça sonne. J'ai fait une fausse manœuvre. J'ai oublié que les sachets de café et de lait sont couverts d'une couche métallique. Je vide mes poches devant le gardien chef du week-end : Dédé-le-syndiqué, un bonhomme de notre âge.

Il n'a aucune sympathie pour nous, les 'isolés', me confirmera par la suite Jean-Marie. Ce matin, on est mal tombé. D'autant plus, que du sac plastique que je tiens à la main dépassent les deux paquets de gâteaux tout emballés. Peut-être cacherais-je des armes dedans ?

« - *C'est quoi tout ce bordel ? - C'est pour le petit déjeuner, pour nos camarades...*

- *C'est pas le Club Méditerranée ici !* » Me dit-il d'un ton sec.

Les autres gardiens présents regardent la scène. Il ne disent rien. Je sais bien qu'eux, pour la plupart, m'auraient laissé sortir tout ça. Mais lui, ce grand con, je sens que ça va pas le faire.

Voilà, je dois tout lui laisser. Adieu sachets de kit-café ! adieu biscuits du petit déjeuner. Confisqués !

« - *Ok, ok...* lui dis-je en lui déposant mon butin contre la porte.

- *Et même si c'est pas Ok !* Me répond-il. *Ici c'est pas toi qui commandes. Allez ! Fous le camp !* »

'*Mais qui il est ce type pour me parler comme ça ?*' Mais ça bien entendu, je ne lui dis pas. Je sors. Je suis dépité. Derrière moi, Jean-Marie s'est fait aussi coincé. Le même bonhomme lui empêchera de sortir les couvertures. Il me rejoint dans la cour et nous nous regardons comme deux enfants qui se sont fait chopper.

C'est sûr ! Aujourd'hui, on est tombé sur le mauvais numéro. « *Celui-là c'est un syndiqué, me dit Jean-Marie. Il applique le règlement à la lettre. Avec le rouquin, c'est la pire des peaux-de-vache...* ».

[*Plus tard, je le verrai, aux actualités régionales, témoigner devant les caméras sur les difficultés des surveillants et les risques qu'ils courent dans cet établissement. A mon avis, il ne fait rien pour arranger les choses.*]

Les peaux-de-vache, pour reprendre l'expression de Jean-Marie sont heureusement des exceptions. La plupart des matons essaient de faire leur boulot sans trop de zèle. Certains font même preuve à notre égard de compréhension, voire d'humanité...

C'était un mauvais jour, donc. Nos compagnons nous attendaient pour le petit déjeuner. Ce ne sera pas pour aujourd'hui.

[*Heureusement, nous pourrions récupérer nos couvertures au retour de la promenade. L'hiver autrement eut été bien plus rude.*]

Dimanche 15 octobre - 18 heures – Avec les moyens du bord

Aujourd'hui, Jean-Marie a décidé de faire du petit bricolage. En effet, la boîte en carton qui nous sert de boîte aux lettres à la porte s'est décollée. Je vais apprendre à réaliser une colle forte *made-in-jail*. Pour cela, il a deux méthodes : utiliser de la pâte dentifrice et celle que préfère Jean-Marie : préparer une colle alimentaire, à partir de lait en poudre.

Il suffit de suivre le mode d'emploi, un peu comme pour le papier mural : un sachet de lait en poudre dans un verre et une cuiller à café d'eau, on touille bien. C'est prêt à l'emploi. Et... ça marche !

Jean-Marie fait son collage.

Ensuite, il découpe de longs rubans de PQ qui vont servir à calfeutrer la fenêtre. Puis, il s'occupera de la porte. Depuis plusieurs jours le froid est tombé sur les Baumettes. Dans cette cellule, le vent s'introduit par tous les trous. J'ai les orteils frigorifiés. Cette prison est un véritable gruyère !

Comme il reste un peu de colle alimentaire, et que j'ai gardé des emballages de roquefort que nous avons cantinés, je vais les coller au-dessus du lavabo. On pourra y mettre l'éponge et les petites cuillers. Moi aussi, je bricole.

Depuis plus d'une semaine, Jean-Marie m'a fait garder les barquettes plastiques dans lesquelles on nous sert la gamelle. On va s'en servir pour isoler les deux gros tuyaux de chauffage qui traversent de part en part la cellule le long du mur sous la fenêtre. Jean-Marie a déjà passé un hiver ici. Il me dit de m'attendre à avoir froid. Les Baumettes sont mal isolées, mal isolées du froid, je veux dire.

C'est vrai que notre prison aurait mieux tenu sous les tropiques : à Nouméa ou à Cayenne, peut-être. En la laissant glisser lentement jusqu'aux plages, en la poussant un peu, peut-être cinglerait-on vers d'autres outre-mers ?

Je me prends à rêver qu'elle nous emporte au loin, à la dérive. Nous, aussi bien que tous les matons, toute la vermine et tous les rats du navire. Une arche de Noé improbable, un vaisseau fantôme qui traverserait la mer Rouge. Un *Bounty* grouillant de mutins. Perdu dans des soleils marins, je regarde faire Jean-Marie et j'apprends. Un jour c'est moi qui devra faire pareil.

Allons ! Arrêtons de rêver, c'est bientôt l'heure de la gamelle.

[Je n'ai malheureusement pas réfléchi que la combinaison des boîtes de roquefort et de la colle alimentaire fabriquée à partir de lait en poudre, pouvait produire des réactions bizarres. Au bout d'une semaine, le mur autour du lavabo, fut couvert de moisissures. Au bout de quinze jours se sera la paroi toute entière, du sol au plafond. Jean-Marie en sera quitte pour décaper à l'éponge, tous nos murs. C'est vrai aussi, que ces cellules sont bien humides...]



Dimanche 13 octobre – 21 h 30 - une cuisson à petit feu

Pour mes co-cellulaires, à bord, c'est moi le cuisinier. Je continue à préparer la salade du midi et, le soir, je me suis mis à cuisiner de la soupe. Pour cela, j'utilise un grand bocal de verre (qui nous vient du café-chicorée des cantines) que je mets au bain-marie dans une simple casserole remplie d'eau. Le toto chauffe tout ça.

Pour faire cuire des courgettes, par exemple, il me faut bien une journée entière. Mais c'est connu : c'est bien meilleur quand ça a cuit lentement, que ça mijote. Souvent, j'y rajoute, au gré de la gamelle : des restes de pâtes, du couscous ou de la purée. La soupe est bonne et elle nous réchauffe.

Le problème à présent en cellule, c'est l'humidité. Une soupe et trois bonhommes qui cuisent ensemble à petit feu, toute la sainte journée, ça finit pas suinter. Ça sent le légume-vapeur et l'odeur des corps enfermés.

*** En prévision de l'hiver, j'apprends d'autres recettes. Ici nous n'avons droit à d'autres remontants que les cachetons du psychiatre ou les compléments alimentaires pour les plus anémiés. Pas moyen, par exemple de 'toucher' de l'alcool. *Légalement*, je veux dire. Même pas de l'alcool à brûler.

Alexandre-le-Métis m'a bien expliqué qu'avant les détenus recevaient le dimanche une ration de vin. Mais ce temps est révolu. « Ah ! les bonnes choses se perdent, Alexandre, même en prison... ».

Malgré tout, des bouteilles de whisky sont en vente sous le manteau. La bouteille est vendue à 150 euros, m'a averti Damien. C'est cher !

Je lui dis que je trouve ce prix prohibitif. Il me répond que c'est du JB qu'on livre. « *C'est cher quand même !* » Je lui demande si on peut payer en cigarettes. Ça doit faire vingt cinq paquets, bon prix. « *Non, pour ça, il faut payer en liquide* », me dit-il. Pour de l'alcool, *en liquide*, c'est normal...

Ou alors, l'autre solution, c'est de préparer soi-même sa liqueur. Pour cela, Damien a une recette. Ça nous coûtera bien moins cher. Il faut cantiner du jus de fruit. « *Le mieux, c'est le jus de pamplemousse* », me précise-t-il. Mais je suppose que ça marche aussi avec d'autres parfums. Il me dit qu'il n'a pas essayé. Il faut aussi avoir un produit servant de levure. Damien suggère d'utiliser du camembert.

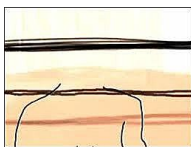
Grosso modo, la recette est celle-ci : on met le bout de fromage dans la bouteille et on laisse le tout fermenter quinze jours. Voilà, c'est simple comme bonjour. De temps en temps, il faut penser à ouvrir le bouchon, afin de laisser le gaz s'échapper. Après ça, me dit-il, on obtient une sorte de bière tout à fait buvable.

Je n'en connais pas le goût, et je suppose, comme tout bouilleur de cru, qu'il faut aussi un certain savoir-faire. C'est comme pour la vinification : ça demande des années d'expérience ces choses-là. C'est bon pour les longues peines.

[Bon, je vous donne la recette, mais je n'ai pas eu le temps de l'expérimenter. Je vous laisse alors essayer de votre côté, si le cœur vous en dit.]

*** Jean-Marie me propose pour ce soir de nous faire chauffer une bouillotte. De l'eau chaude dans une bouteille plastique qu'on mettra sous la couverture pour nous réchauffer les pieds. C'est ça aussi l'héroïsme des détenus : éviter d'avoir les pieds froids en hiver. Il m'a bien prévenu. Si l'été, la chaleur est étouffante, l'hiver nos cellules sont glaciales.

Le risque, avec nos bouillottes bricolées c'est la fuite ou que le bouchon soit mal vissé. Pour nous, par contre, il n'y a pas de risque, aucune évasion n'est possible. Point de fuite aux Baumettes...



Lundi 15 octobre – 18 heures 30– seul au monde

Ce matin, je ne suis pas descendu. Le vent est froid et glacial. Le Mistral souffle en rafales et il emporte tout. Des gabians et des sachets plastiques s'accrochent sur les fils barbelés en lambeaux de chair et de plumes. Les cordes à yoyo sont comme des lianes ou des serpents qui dansent.

Les bâtiments des Baumettes, tels de gros ours, s'engourdissent à l'entrée de l'hiver. Heureusement, que ce week-end Jean-Marie s'est occupé de l'isolation. Ce matin, enfin, ils ont allumé le chauffage.

Cette nuit, malgré la bouillotte, j'ai eu froid, ce soir je dormirai plus couvert.

A l'école, toute à l'heure, Momo-la-Cayolle m'a descendu un sac de vêtements d'hiver : un pull, une paire de chaussettes et un jean's. Le jean's me va trop grand mais je vais m'arranger. Je récupérerai la cordelette du bermuda à grosses fleurs rouges et bleus qui ne m'est plus utile en cette saison.

Momo sait combien je manque de linge chaud. Il m'a dit qu'il n'en avait pas besoin. Qu'il a tout ce qui lui faut, qu'il en a deux sacs pleins. Le pull, s'il n'est pas neuf, est impeccable. Il sent bon l'assouplissant. Momo est trop gentil et d'autres, à l'extérieur, pensent à lui. Il prend vraiment soin de moi depuis mon arrivée.

Je ne sais pas comment le remercier. Je me dis que je vais lui offrir un paquet de tabac. Je sais qu'il ne me demande rien. Sa famille vient le voir régulièrement au parloir. Très souvent, il téléphone à sa vieille mère, de la cabine d'en-bas. C'est moi qui lui compose les codes d'accès. C'est vrai qu'il faut avoir fait des études pour suivre le mode d'emploi de ces téléphones !

L'Administration pénitentiaire vient d'installer dans la cour deux postes téléphoniques. Bien sûr, on ne peut pas appeler qui on veut (pour cela il y a le téléphone cellulaire de Mahdi). Les numéros d'appel doivent être autorisés par l'Administration pénitentiaire. Pour les condamnés c'est plus facile. Pour les prévenus, c'est pas si simple : ça doit passer par le Juge d'instruction : c'est lui qui décide.

J'ai fait une demande voici maintenant près d'un mois pour pouvoir téléphoner à Michèle et à mon avocat, mais je n'ai toujours pas d'autorisation. Il va falloir que je réécrive. Ou bien il faudra que je me résolve à passer par Mahdi, *Madhi-le-cellulaire*. Le *cellulaire*, non pas qu'il soit en cellule, nous y sommes tous, mais parce que c'est lui le préposé au téléphone portable pour l'ensemble du Deuxième nord. Jusqu'à présent, je n'ai pas encore utilisé ses services. Je sais qu'on le paie avec des cigarettes. Il ne fait pas crédit. J'ai vu des détenus le supplier qu'il leur avance un appel. Pas moyen. Tu paies : tu téléphones ; tu paies pas : tu téléphones pas. *Business is business*.

Je n'ai personne à appeler d'urgence, si ce n'est mon avocat qu'il faut que je contacte pour avoir des nouvelles de mon affaire. Mais je trouverais un peu fort de devoir utiliser un circuit clandestin pour pouvoir le joindre. Je ne comprends pas pourquoi je n'ai toujours pas cette autorisation. Cela fait un mois et demi que je suis incarcéré tout de même !

Le cadeau de Momo m'est allé droit au cœur. Je m'aperçois aussi combien je suis perdu dans cette prison. Voici l'hiver qui arrive et je n'ai rien à me mettre sur le dos. Le pire, c'est l'idée qu'on m'ait oublié. J'ai beau faire, j'ai de nouveau ce sentiment. N'est-ce pas pourtant le mieux que je puisse ici espérer ?



Lundi 15 octobre 21 h 30 – l'âme des poètes

Cet après-midi nous avons eu classe avec Virginie-la-Maîtresse. Son cours est toujours aussi turbulent mais elle fait de son mieux.

En plus, elle m'a vraiment à la bonne. Aujourd'hui, elle vient de m'apporter une anthologie de la poésie française. Elle me gâte. J'y retrouve un de mes poètes favoris : François Villon :

'Dites-moi où n'en quel pays

Est Flora, la belle Romaine ? (...)

Mais où sont les neiges d'antan ?

C'est pas du français moderne mais j'aime bien. Dans cette anthologie, il y a peu de poèmes d'Apollinaire. Lui c'est mon préféré. Ça manque mais c'est déjà beaucoup...

Pendant le cours, nous avons eu la visite d'un des contrôleurs qui inspectent les Baumettes ces jours-ci. En fait, c'était une *'contrôleuse'* : une jeune femme très à l'écoute qui vient nous demander comment ça se passe pour nous. C'est elle qui s'était déjà présentée la semaine dernière.

Je m'aperçois que les nouvelles vont plus vite que je ne le pensais. Voilà que mes compagnons osent revendiquer ! Plusieurs, en tout cas, lui font part de leurs griefs. Momo-dents-en-or est le plus vindicatif. C'est vrai que lui, au moins, il a de quoi se plaindre.

Momo dents-en-or, j'en ai pas encore parlé. C'est un garçon qui ne fait pas d'histoires. Il a la quarantaine ou presque, déjà il verse parmi les anciens. [Attention ! Il ne faut pas confondre Momo-la-

Cayolle et Momo-dents-en-or (je vous laisse imaginer pourquoi on le surnomme ainsi). Il y a plusieurs Momo à l'étage, et peut-être des dizaines de 'Momo' dans toutes les Baumettes!].

D'abord, il clame haut et fort qu'il est innocent. Mais ça, c'est pas le seul dans le quartier. L'inspectrice précise d'emblée qu'elle ne peut intervenir sur ces questions. C'est bien dommage, vu combien 'nous' sommes d'innocents ! *Je plaisante...*

Plus sérieusement, si j'ose dire, Momo-dents-en-or est logé dans une cellule délabrée. Il n'a aucune fenêtre et il doit utiliser sa couverture le soir pour tenter de se calfeutrer. Naturellement, ça l'oblige à coucher tout habillé. Malgré ses demandes, on ne le change pas de cellule. Il invite la dame à lui rendre une visite et lui donne son numéro de cellule.

Puis vient le tour de Damien. Il garde encore quelques vestiges sur le visage de son dernier passage au mitard. Il se plaint d'avoir été molesté par les matons. Vrai ou faux ? qui peut le dire. Bon, sûrement, il le méritait aussi un peu. Ce n'est pas un ange ce garçon.

Enfin, il y a Yassin-le-Corse qui avait disparu depuis une semaine. Lui, c'est plus grave. Il a la tronche tuméfiée et un œil au beurre-plus-que-noir. Son œil droit est maculé d'une tache de sang qui à présent a viré à l'ocre sombre. Il peut à peine l'ouvrir. Sa voix est encore plus pâteuse que d'habitude alors qu'il raconte son histoire. Il a dû se prendre aussi des coups sur la mâchoire.

Il nous dit qu'il a été hospitalisé à l'infirmerie pendant trois jours. Il s'est fait coincer dans l'escalier qui mène aux étages par des mecs du troisième qui lui sont tombés dessus à quatre ou cinq. Sans aucune raison, clame-t-il, seulement parce qu'il est du Deuxième nord.

Nous n'étions même pas au courant qu'il lui était arrivé quelque chose. Même moi, qui ne le porte pas sur mon cœur, je suis pris de pitié. C'est vrai qu'il est dans un triste état ! Ils ont dû lui doubler la dose de cachetons.

Damien l'interroge quand même : « *Mais, ils te sont tombés dessus sans raison ? Ça, c'est pas normal...* ». Yassin lui avoue, tout de même, qu'il leur a demandé une cigarette. Ils ne devaient pas être dans un bon jour, les mecs. Demander une cigarette ici, c'est comme dire 'bonjour'. Peut-être ont-ils pris cela pour une avance de sa part ? *Je plaisante.*

Il a porté plainte. Il a reconnu ses agresseurs et il a porté plainte. J'apprends qu'ici, même détenu, on peut porter plainte. Une enquête est en cours... Sûrement, les types sont au mitard à présent.

L'inspectrice l'écoute et écoute tout le monde avec beaucoup d'intérêt. Tout ça ne semble pas l'étonner plus que ça. Ou alors l'a-t-on prévenu que les taulards parfois racontent n'importe quoi.

Pour ma part, je reste très mitigé en écoutant Yassin. Bien entendu, je vois qu'il est bien amoché. Je me dis qu'ils auraient pu le laisser sur le carreau. Mais, en même temps, je ne me peux m'empêcher de penser : *'il l'a bien cherché, ce connard'*... Je ne sais pas jusqu'à quel point son histoire d'agression gratuite est vraie. Peut-être avait-il une dette envers eux ?

J'en reparlerai tout à l'heure, en cellule avec Jean-Marie... S'il s'est fait frapper seulement parce qu'il est du Deuxième nord, cela me confirme, si besoin était, combien il faut être prudent quand on nous laisse nous 'balader' d'un endroit à un autre.

Etre prudent, certes, mais je sais que ce ne sera pas suffisant. Il faut aussi compter sur la chance : une mauvaise rencontre est si vite arrivée. Je tenterai d'éviter les escaliers déserts et les couloirs les plus sombres.

Malgré moi, je n'arrive pas à éprouver un véritable sentiment de tristesse pour ce qui vient d'arriver à Yassin. J'ai trop en mémoire encore les menaces et le chantage que lui et son acolyte, Habib, Habib-l'assassin, m'ont fait subir à mon arrivée. Suis-je donc à présent tellement pareil aux autres que j'accepte les règlements de compte et les passages à tabac ? J'en frissonne.

Pauvre de moi et de mon semblant de bonne conscience. La prison c'est comme la misère. Elle déshabille le cœur et vous laisse sans pitié. *'Il l'a bien cherché, ce connard'*, je me répète encore – sans rien laisser transparaître. En tout cas, c'est bien que la contrôleuse soit là et qu'elle enregistre ce récit parmi tous ces autres récits.

Vrais ou faux, qu'importe. Les Baumettes sont vastes et plein de choses arrivent ici que nous feignons d'ignorer. L'Administration pénitentiaire fait de même. C'est bien que quelqu'un du dehors en soit le témoin, même si je présume que ça ne changera rien.

De retour en cellule, je reparle de tout ça avec Jean-Marie. Il me raconte alors comment lui-même s'est pris un dimanche, à l'office religieux, un coup de poing dans l'estomac d'un détenu d'une autre aile. C'était pendant la messe pourtant. Avant ou après l'eucharistie, le type lui a dit : « *Je te reconnais toi, tu es du Deuxième Nord* », et vlan ! sans même plus discuter il lui aurait asséné un coup dans le ventre.

Jean-Marie s'est retrouvé plié à terre. « *Heureusement, les autres sont tout de suite intervenus. Ce gars, c'est un fou. J'avais jamais parlé avec lui. Il m'est tombé dessus son raison...* ». Depuis, il serait interné dans le service psychiatrique, au rez-de-chaussée.

Voilà, toutes ces histoires ne me rassure guère aujourd'hui. Je serre tout contre moi le bouquin de poésie que la Virginie vient de me passer. Je me récite quelques vers de Baudelaire comme pour exorciser le sort, ou, en tout cas, pour colorer cet enfer d'une teinte juste un peu moins sombre :

*'... brûlé par l'amour du beau,
Je n'aurai pas l'honneur sublime
De donner mon nom à l'abîme*

Qui me servira de tombeau' (Les Fleurs du mal)

Heureusement, dans cet abîme, il me reste quelques poèmes et d'autres souvenirs aussi.

François VILLON - Ballade des dames du temps jadis Interprété par [James Ollivier](#)



Mardi 16 octobre – 6 heures – haikus du matin

Aux Baumettes Rien ne bouge encore

Ma prison est un haiku japonais

Immobile et parfait

la visiteuse des prisons

Le gardien de la nuit, comme l'Ange, n'est pas encore passé. Mais il ne va plus tarder à présent.

Sa dernière ronde est inutile. Lui aussi le sait bien, mais pourtant il devra la faire. Si l'un de nous s'est pendu comment aurait-il pu s'en apercevoir ? Les cellules sont plongées dans le noir, vaguement éclairées par les projecteurs des cours. On peut mourir ici, la nuit, en toute quiétude.

Chacun s'est fabriqué un cache en carton qui masque l'œillet. Il nous protège durant la journée des regards indiscrets des détenus en balade sur la cour. Ceux qui viennent vous brancher pour avoir du tabac.

Chaque soir, nous devons le retirer, afin que le surveillant de la nuit puisse voir dans nos cellules. Si vous avez laissé le cache, il frappe à votre porte jusqu'à ce que vous vous l'ayez ôté. Faut se lever ! A moins, bien entendu, qu'entre-temps, vous soyez morts. A ce moment-là, il n'ouvrira qu'après qu'un de ses collègues soit venu lui porter main forte. Vous avez mille fois le temps de vivre, de mourir et de ressusciter.

*** Six heures Aux Baumettes où rien ne bouge La Mort seule me caresse la nuque

Immobile et parfaite

Elle me désire encore. Pour peu, pour pas grand chose, pour un mot de travers, pour une lettre qu'on n'a pas reçue ou une visite au parloir qui s'est mal passée, ou qui n'a pas eu lieu – un parloir fantôme comme on dit.

Elle coucherait avec moi peut-être même pour rien.

Ici c'est une fille facile, une putain de mauvaise vie. Elle passe de cellule en cellule et puis de lit en lit, faisant des allées et venues, revenant parfois sur ses pas. Elle chuchote aux oreilles, elle s'insinue dans nos draps. Elle a encore envie. Elle, au moins, elle a toujours envie.

Ici, cette Maraude, personne, aucun homme ne l'a jamais complètement comblée.

A cette heure Où rien ne bouge encore

Elle veut bien s'allonger près de moi

Moisissure immobile et parfaite



Mercredi 17 octobre – 17 heures – dans un corps sain (1)

« - On écrit beaucoup ici, dit k. en regardant de loin les papiers... » F. Kafka

Cet après-midi j'ai pu pour la première fois me rendre à la salle de gym. J'ai enfin été jusqu'au bout de l'étroit couloir qui se situe plus loin que l'école.

La salle de sport est tout au fond. Il faut encore passer des portes et marcher au milieu de la puanteur. Voilà ma deuxième activité programmée en prison, après mon inscription à l'école. Au bout d'un mois et demi d'enfermement, c'est bien. J'aurais pu attendre plus longtemps. Le temps que ça prenne pour que la machine m'enregistre et le temps pour bousculer (à peine) la lenteur toute bureaucratique de l'énorme appareil.

La prison, c'est toute une *administration*. Elle oscille entre le modèle scientifique, sorti tout droit du cerveau rationnel de Max Weber qui se serait égaré dans le Sud, et le Château de Franz Kafka. Elle est l'un et l'autre à la fois. Aux Baumettes, le manque évident de moyens se conjugue à un manque certain de volonté. Aux Baumettes, tout est fait pour qu'on n'y fasse rien.

Bon, ne nous plaignons pas. Je suis vraiment privilégié. Je sais, par exemple, qu'Ali-le-Comorien a demandé depuis plus longtemps que moi à pouvoir s'inscrire ici, à la salle de gym, sans succès. La liste d'attente, m'a dit Jean-Marie est longue. Peu sont élus.

C'est clair, c'est grâce à Jean-Marie si j'ai pu être pris avant d'autres. C'est ça 'avoir des relations' en prison. Chaque chose acquise ici est un petit privilège. Pourquoi moi ? pourquoi pas l'autre ? C'est ce qu'on appelle l'*arbitraire du choix*, plus communément dénommé : *injustice*.

Il est remarquable combien un établissement dépendant du ministère se réclamant 'de la Justice', - avec un J majuscule, qui plus est ! -, peut, en même temps tellement sécréter d'iniquités et d'injustices. Sûrement souffre-t-il du syndrome du cordonnier mal chaussé ou du dentiste aux dents déchaussées...

En tout cas, grâce à Jean-Marie, et selon les bonnes grâces de Philippe-le-surveillant-moniteur, j'aurai le privilège à faire du sport. Je les en ai remerciés tous les deux.

J'ai cherché dans ma garde-robe (!) les fringues qui me feront le plus ressembler à un athlète prêt à l'entraînement : un pantalon de survêtement et un joli sweet-shirt à manches courtes. Comme il nous faut traverser le petit passage extérieur, j'ai aussi enfilé ma veste sans capuche. Pour ne pas attraper la crève au retour.

Je n'ai d'autres chaussures de sport que la paire de godasses qu'on m'a donnée au vestiaire-indigents. Mais ça fera bien l'affaire. Elles me vont partout.

Ça fait un bon moment que je me laisse aller. Physiquement, je veux dire. Ça va me faire du bien de faire un peu de gym. Ici, je bouffe trop. En plus de la gamelle, il y a le 'café gourmand'. Je suis en train de regrossir, je le sens. Et Jean-Marie, c'est pire. La cinquantaine lui arrondit le ventre.

Bébert seul, nerveux comme il est, reste maigre comme un clou. La nourriture ne lui profite pas. Il faut dire que souvent il lui arrive de sauter un repas. Lui, il se fait du mauvais sang. La prison ne lui va guère. Ce midi, j'ai fait quand même attention à moins manger. Je n'ai pris ni biscuit ni chocolat.

J'aurais peur ensuite de vomir.

Philippe, le surveillant-moniteur est venu directement nous chercher en cellule. Nous sommes moins d'une dizaine de 'privilégiés' sept ou huit, pas plus. Nous nous regroupons devant la grille de l'étage. Il n'y a là, en plus de Jean-Marie, Momo-la-Cayolle et de moi, - le groupe des trois 'anciens' -, que des jeunes : Faouzi-la-teigne, à qui je dis à peine bonjour ; Saïd-aux-yeux-bleus-d'assassin ; Krédif-le-culturiste et Abel-le-jeunot, tous en tenue de sport.

Il y a aussi Nassour-le-noir qui semble bien décidé, et Tarik a qui je sourit. Il est tout habillé de blanc aujourd'hui. Il est brun et tout mince, il doit avoir vingt-ans environ. Je le trouve presque maigre. Il me rappelle Adrian, comme il baisse les yeux et comme parfois il me regarde.

Chacun nous tenons un grand sac plastique transparent (que l'on peut cantiner pour soixante centimes d'euro). Dedans, on y met du linge pour se changer, une serviette et du savon pour la douche. Je n'ai pas oublié de prendre ma paire de tongs, Jean-Marie me l'a fait rappeler.

Nous suivons Philippe en file indienne.

Les plus jeunes sont vraiment bien sapés. Il y en a qui sont en tenue Addidas ou bien chaussés de Nike. A par nous, *nous* : je veux dire les anciens qui sommes là, qui peut les regarder marchant si bien vêtus ? Eux-mêmes, je crois. Eux-mêmes...

La prison est comme une cour d'école ou un internat. Porter des vêtements de marque est ici un des rares signes extérieurs qui montre le standing de chacun. La marque du tee-shirt ou la nouvelle paire de pompes ordonnent aussi les hiérarchies entre taulards.

Je sais bien qu'à ce niveau, avec mes fripes qui me vont mal et mes chaussures usées, je suis définitivement 'hors-catégorie'. Mais cela me va bien. Je ne participerai pas au défilé. Seulement j'en serai spectateur.

Mercredi 17 octobre – 17 heures 30 – dans un corps sain (2)

« - On écrit beaucoup ici, dit k. en regardant de loin les papiers.

- Oui, une mauvaise habitude, dit le Monsieur... » F. Kafka

Philippe, le surveillant-moniteur est un homme jeune – la trentaine à peine, je suppose. Sa silhouette, toute en rondeur, laisse deviner le sportif bien protéiné qu'il se doit d'être ici. La salle de gym est en effet avant tout une grande salle de musculation. En prison, il faut savoir montrer ses muscles.

Il a un visage rond et juvénile, et je m'aperçois que je le tutoie alors que lui me vouvoie. C'est un peu le monde à l'envers. C'est vrai aussi que contrairement à ses collègues il ne porte pas d'uniforme. Il est en survêtement. Seul le talkie-walkie qu'il tient constamment entre les mains le distingue parmi la foule des détenus.

Il n'a pas le crâne rasé mais ses cheveux sont coupés court, en brosse. Ça lui donne une bonne tête de taulard. C'est un garçon aimable et souriant. J'ai du mal à voir en lui le surveillant. Il me met d'emblée à l'aise. Il a de l'attention pour chacun d'entre nous, le bonhomme. Ici, c'est plutôt rare.

Je le perçois plus comme un entraîneur sportif, un moniteur de sport, presque : un animateur socioculturel que comme un maton. Je pense que c'est ainsi qu'il se voit lui-même. Je me dis qu'il aurait été bien dans un centre social. Mais va ! Heureusement qu'il est là. Qui nous ferait faire du sport autrement ?

La salle de sport occupe tout l'arrière du petit édicule dépendant du bâtiment A où se situent aussi les classes. Elle est vaste et haute. Elle donne, par de grandes fenêtres (avec barreaux, cela va de soi), du côté du mur extérieur, sur une des nombreuses enceintes qui tiennent les Baumettes enfermées. L'endroit bénéficie d'une très bonne luminosité naturelle, comparée aux dédales obscurs dans lesquels en général nous déambulons. Depuis la fenêtre de ma cellule, je vois au pied du Bâtiment B, le bâtiment d'en face, la même dépendance et le même gymnase situé au-rez-de chaussée. Par ses grandes fenêtres on distingue des appareils de musculation. Je suppose que tous bâtiments des Baumettes ont été construits dès l'origine sur le même plan. Avaient-ils donc déjà prévu à l'époque des salles de sport tout équipées ?

On pénètre après avoir franchi, comme pour l'école, la même série de portes. Mais là, pas besoin d'attendre, Philippe a les clés. C'est normal : c'est un surveillant. La salle de gym nous est entièrement réservée (une demie-journée par semaine, seulement) . Là aussi, c'est normal : nous sommes des 'isolés'. Nous ne ferons du sport qu'entre nous.

Juste avant, sur la gauche, il y a une petite pièce attenante dont le sol est recouvert d'un grand tapis de mousse. C'est la salle de boxe et qui sert pour les autres sports de contact. Je ne l'ai pas pratiquée.

Nous entrons dans le gymnase. Il y a là une vingtaine de machines-à-muscler de toute sorte. Comme dans une vraie salle de musculation. (Et ici, même pas besoin de payer une cotisation : pour nous, c'est gratuit!).

D'entrée, je me dis que je vais me choisir un des deux vélos-trainers (je ne sais pas exactement si ça porte ce nom-là : c'est-à-dire des vélos fixes, des vélos d'appartement mais de qualité professionnelle) qui sont tout contre le mur d'en face.

Dans un recoin de la salle, il y a le réduit où se situent les douches. Celles dont Momo-la-Cayolle, m'a parlé. « *Tu vas voir, l'eau est chaude* », m'a-t-il dit.

Il y a aussi ici des toilettes. Et, à ma connaissance, c'est le seul endroit des Baumettes où des toilettes nous sont accessibles en dehors de celles de nos cellules. Pas étonnant d'ailleurs que dans les escaliers, il fleure bon l'urine : où trouver ailleurs un coin convenable pour pisser ? Les Baumettes, c'est comme Versailles : il y a le décorum mais ils ont oublié l'essentiel : des lieux d'aisance où se soulager.

Mercredi 17 octobre – 18 heures – dans un corps sain (3)

« - On écrit beaucoup ici, dit k. en regardant de loin les papiers.

- Oui, une mauvaise habitude, dit le Monsieur...

Et le Monsieur (...) se replongea dans ses papiers et se remit à écrire si activement qu'on n'entendit plus que le bruit de sa plume dans la pièce. » F. Kafka

Nous voilà dans la salle de sport.

Dès notre arrivée, Jean-Marie et Momo me prennent en main pour me montrer les différentes machines et les exercices qu'on peut y pratiquer. Ils m'expliquent aussi comment il faut, avant tout, bien s'échauffer pour ne pas se faire mal. Je les suis docilement et je fais les mouvements qu'ils me conseillent.

Avec ces deux-là, la prison c'est presque mieux que dehors. Ils sont vraiment d'une attention touchante à mon égard, et chacun de leur geste témoigne de leur bienveillance. A présent, voilà qu'ils ont le souci que je me fasse pas mal à l'exercice !

Les autres, les plus jeunes, quant à eux, sont déjà en pleine activité. Ils ont investi les différents appareils. Ils tirent, ils poussent, ils ahanent. Ils s'encouragent et se provoquent aussi. L'ambiance est très sportive. Ça ne tarde pas à transpirer.

Ça change de la cour. Ici Laïd déploie une énergie étonnante qui contraste avec l'abattement qui l'accable depuis la confirmation de sa condamnation à douze ans de réclusion. Ici Krédif et Nassour ne se chamaillent pas. Ici, Faouzi est moins teigne qu'à l'extérieur.

Je découvre combien ces garçons sont étonnants de vie et de bonne humeur. Presque, ici, la prison leur va bien. Ils se regroupent par deux ou par trois pour s'entraîner ensemble. Cela les motive, cela les rapproche. Je les apprécie mieux.

Pour ma part, c'est du vélo que je suis venu faire. La bicyclette, ça me connaît. J'en ferai plus d'une heure, près d'une heure et demie. Me voilà parti en grande randonnée. Comme lorsque que je m'en allais grimper le col de la Gineste – un *petit* col, bien sûr, qui sépare et qui en même temps relie Marseille et Cassis. Souvent je m'y baladais le week-end.

Comme je n'ai pas de lecteur de musique, je chante pour moi-même : « *Je vais m'balader, je vais m'balader...* ». Ça me permet de pédaler en rythme.

Je laisse les autres, les plus jeunes et les plus athlétiques, aux agrès. Plus tard, Philippe, le surveillant-moniteur, vient me voir pour me demander si tout va comme il faut. Il est courtois, presque timide dans sa question. Il s'assoit sur la machine-à-muscler-les-jambes à ma droite. Nous discutons ensemble un long moment.

Voilà bien ma première véritable conversation ici avec un surveillant ! Il fallait que ça m'arrive. A présent, je pactise avec l'ennemi. *Je plaisante.*

Il est vrai que le lieu s'y prête. La plupart des jeunes sont déjà sous la douche. Un peu plus loin, Momo-la-Cayolle continue à s'entraîner sous le contrôle un peu paresseux de Jean-Marie. Philippe s'est assis nonchalamment sur le banc de la machine située à côté.

Il me raconte ses relations professionnelles ici : sa vie aux Baumettes, en quelque sorte. Il me parle de la difficulté qu'il a de devoir assumer quasiment seul le fonctionnement de la salle de sport. Il me dit que bien qu'ils soient deux surveillants-moniteurs, c'est lui seul qui fait tourner le service. [*Cela se confirmera les semaines à venir, lors de son absence, où nous serons privés de gym. Son collègue refusant de s'occuper des 'isolés'.*]

Il me raconte aussi ses origines andorranes et son goût pour l'Espagne où il se rend pour les vacances. Nous parlons alors en espagnol. Je m'aperçois que je n'ai pas tout perdu de la langue de mon enfance. Je lui récite un des poèmes que j'ai appris par cœur :

*'Es un río vivo de sombra,
es un cometa de pequeños corazones innumerables
que oscurecen el sol del mundo'*

(Pablo Neruda – [el canto general](#))

Je pense qu'il apprécie. Lui me récite un autre poème, un poème de Machado, je crois. Nous voilà bien bizarres, dans ce gymnase de prison à nous réciter des poèmes. Sur mon vélo, et en sa compagnie, je quitte les Baumettes. Presque : je m'évade.

A un moment, il me regarde dans les yeux. Je ne sais pas. Il a dû prendre connaissance de mon dossier peut-être et des chefs d'inculpation qui pèsent sur ma tête. Il me dit que je vais avoir tout le temps ici de m'entraîner. « *Dans ce genre d'affaire, vous êtes-là, pour un bon moment. En général, l'instruction dure facilement un an... voire plus !* »

Je ne sais quels renseignements il a acquis sur moi. Je ne sais pas si mon dossier est accessible - par informatique, je suppose ? - aux gardiens. Peut-être est-il normal qu'ils puissent savoir à qui ils ont à faire ? Une mauvaise rencontre, même pour un gardien, est si vite arrivée...

Sa phrase me ramène brutalement jusque entre les murs de ma prison. Je dégringole la Gineste à toute allure. J'ai bifurqué à gauche en descendant. J'ai pris tout droit le chemin de Morgiou. [*Nom de la calanque où se situent les Baumettes.*]

Je m'en doutais, j'en ai à présent la confirmation. Je suis là pour longtemps. Allez ! même en pédalant plus vite, je n'irai pas plus loin. Il me quitte pour aller voir les jeunes qui sont passés sous la douche. Ils sont en train de gueuler un peu fort là-bas. Il va calmer tout ce beau monde en deux ou trois mots. Sur mon vélo fixe, j'accélère le rythme à présent. Un dernier sprint. J'essaie d'atteindre au moins la porte qui se situe en face. Comme s'il suffisait d'un effort pour trouver la sortie ! Tout à l'heure, en dernier, après que tous les jeunes auront quitté la douche, j'irai me laver.

Voilà ce qu'il me faut. Une douche bien brûlante, un jet bien puissant qui me dégraissera et qui m'enlèvera peut-être toute cette poisse qui me colle à la peau.



Jeudi 18 octobre – 18 heures 30 - 'en raison des motifs de votre incarcération...'

La semaine dernière j'ai fait une demande au service de formation des Baumettes. Les Baumettes possèdent un service de formation pour les détenus ici, en interne. Noël-le-Black m'a raconté comment il vient de passer son brevet de secourisme, ou un complément à ce brevet, je ne sais plus. Il y a, m'a-t-il dit des formations de tout niveau et de plus ou moins longue durée.

Comme ma peine risque d'être longue et que j'ai peur, à force, de m'ennuyer à rien faire, je me suis décidé à leur écrire pour leur demander le 'catalogue' de formations. A tout prendre, mieux vaut déjà me renseigner. Peut-être, sûrement, un jour en sortirai-je de cette prison...

La réponse n'a pas tardé, par écrit. Je viens de la recevoir. Sur le même mot, il m'est dit que je n'ai pas droit à ce service : '*en raison des motifs de votre incarcération*'.

Me voilà bien étonné d'une telle réponse. J'en parle à Jean-Marie en lui montrant le billet. Sait-il pourquoi on me traite ainsi ? Suis-je le seul ? Y a-t-il d'autres détenus du quartier qui sont privés, eux-aussi, de l'accès aux formations '*en raison des motifs de leur incarcération*' ? Là, je vois que je lui pose une colle.

Je leur ai fait pourtant une 'gentille' lettre. En les remerciant tout d'abord d'avoir l'obligeance de me répondre. C'est vrai quoi ! ils auraient pu tout aussi bien ficher mon mot à la poubelle ! Après tout, je ne leur demande aucune formation particulière, juste une information.

La réponse m'est arrivée ce soir. Elle est cinglante : « *En raison des motifs de votre incarcération* ». Voilà : c'est noir sur blanc. Ecrit et tamponné par l'Administration pénitentiaire. Je n'en reviens pas. Point de salut pour les pointeurs, dois-je en conclure.

Presque, cela me mettrait en colère. Comment ne pas désespérer ?

Après tout, je ne suis pas (encore) condamné. Je suis un prévenu et normalement, même emprisonné, je devrais bénéficier de la présomption d'innocence. Bon, je sais : en écrivant ces mots, je ne convaincs personne et déjà pas moi-même. Mais, enfin, peut-être mériterais-je encore un peu de... un peu de je ne sais quoi...

Bof... Allons, c'est décidé !, ce soir je saisis à la fois le 'Point d'accès au droits' et le 'Défenseur des droits' [*Le représentant du Défenseur des droits tient une permanence, une fois par semaine aux Baumettes*]. Je leur demande un rendez-vous. En même temps, j'essaierai de débloquer la situation par rapport au fait qu'on ne m'ait toujours pas donné l'autorisation de téléphoner à mon avocat. Non mais il vont voir de quel bois je me chauffe ! ça va pas se passer comme ça... Et pour faire bonne mesure, je donnerai copie de mes doléances à la contrôleuse qui passe ces jours-ci à l'école. Voilà que moi aussi je me mets ici à revendiquer. On aura tout vu !

[J'ai pu transmettre copie de cette réponse au Défenseur des droits en demandant que l'Administration pénitentiaire me donne une réponse sur cette phrase sibylline accompagnant son refus : « en raison des motifs de votre incarcération ». Six mois après, ayant pourtant exercé mon droit de suite, l'Administration pénitentiaire ne m'a toujours pas répondu... L'Administration est plus prompte à exclure qu'à répondre.]



Jeudi 18 octobre – 21 heures 30 – des prisons et des rats

La prison est notre bien commun, aussi bien taulards que geôliers. Nous baignons ensemble dans une eau crasseuse, et je ne raconte pas l'odeur. Nous en sommes imprégnés. Ensemble, comme des exilés, nous naviguons au cœur d'un siècle industriel.

La prison est une fabrique. On produit et on raffine ici de la canaille comme ailleurs on extrait le charbon. Au sein des Indes noires, ses galeries secrètent des déchets, de la merde, de la chienlit. Nous sommes ces déchets, cette merde, cette chienlit.

La prison nourrit autant que nous la nourrissons. Nous sommes ses entrailles, nous sommes ses écailles et sa nourriture en même-temps. La gamelle pour les uns, le salaire pour d'autres, le gîte et le couvert pour ses rats et ses blattes. Nous sommes ses enfants, elle est notre mère nourricière à tous. Elle m'écoeure et, en même temps, je l'aime parce qu'elle veut bien de moi. Elle me protège et elle me couve, en même temps qu'elle me digère et m'enlève la peau. J'en ai la chair mise à nu et elle-seule à présent, elle-seule est ma seule carapace. Je l'aime et je la hais, en même temps. Plus je l'aime et plus je la déteste, mauvais fils que je suis ! Elle est devenue *ma* prison, je suis *son* prisonnier.

*** Ce matin, un détenu corse qui patientait avec moi dans la salle d'attente du SMPR – *le centre médico-psychologique* – réservée aux pointeurs, m'a demandé de lui confirmer que les Baumettes avaient bien été construites pendant la guerre pour y enfermer les Juifs. Je lui réponds que je l'ignore mais, qu'à mon avis, "*c'est pas pour ça*".

[Les Baumettes ont été construites en 1933, et dès le départ dans le seul but d'être une prison destinée à des détenus de droit commun].

J'ai trouvé son raccourci étonnant, entre la détention des Juifs et le sort des bandits qui nous est réservé aux Baumettes. Quelle idée saugrenue ! Peut-être, me suis-je dit, est-ce parce qu'il est Corse ? Peut-être considère-t-il sa détention sur le continent comme une déportation ?

Et, en plus, le gars, c'est pas un prisonnier politique. Non, c'est un pointeur du Deuxième nord. Je sais pourquoi il est là. Peut-être y en a-t-il aux Baumettes – ou y a-t-il eu – des détenus politiques. Mais pas ici, pas au Bâtiment A, et encore moins au Deuxième nord. Pas chez les 'isolés', on l'aurait su ! Comparer les Baumettes à un *Konzentrationslager* ! Quelle drôle d'idée vraiment...

Vendredi 19 octobre – 11 heures 30 – Toufik-le-souriceau

A l'école, les débutants sont pour la plupart des étrangers qui ne maîtrisent pas suffisamment le français. Il y a, entre autres, Nassour-le-Maure et Ali-le-Comorien. François-le-Gitan et son co-cellulaire, lui aussi Gitan, font aussi partie de ce groupe. Eux, sont bien Français mais ils ont dû faire dans leur enfance l'école buissonnière : "*l'école du renard*", comme disait mon père.

Beaucoup sont jeunes. Il y a Khaled-le-Coiffeur, qui doit me couper les cheveux quand je récupérerai une paire de ciseaux. Il y a aussi Toufik-le-Souriceau et Tarik – qui est coiffeur aussi, je l'apprends.

[En fait, au temps où j'y étais, il y avait, dans la cour des isolés, trois coiffeurs de métier : Khaled, Tarik et Krédif-le-culturiste. Je me suis alors demandé si dans cette profession, on comptait plus de pointeurs que dans les autres ? Je plaisante...

Je plaisante, même si je devine bien que d'autres calculeraient certaines statistiques et en tireraient 'scientifiquement' des conclusions en guise de sentences. On établit ainsi bien vite le profil des criminels à l'aune des représentations qu'on se donne.]

*** Toufik a vingt-deux ans à peine et une petite barbe naissance – presque encore du duvet. Il est doux et calme, même si lui aussi court et crie comme les autres. C'est vrai qu'il est bien jeune encore. Il est arrivé en France alors qu'il n'avait pas quinze ans. Il a été recueilli dans différents foyers accueillant des mineurs étrangers isolés. Toufik est Marocain. Je ne lui demande rien d'autre. Il parle un beau français mâtiné d'un accent d'Afrique du Nord tout en rondeurs : il ouvre les voyelles et prolonge toutes les fins de mots et de phrases. Il connaît par cœur la fable de [La Fontaine](#) : 'Le cochet, le chat et le souriceau' :

Un souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,

Fut presque pris au dépourvu. (...)

Voici comment il conta l'aventure ...

Il nous l'a récitée, à Alexandre-le-Métis et moi, un jour, dans la cour. Il l'a très sûrement apprise par cœur, ici ou peut-être au Maroc, je ne sais. Il a dû la mémoriser phonétiquement, sans bien en saisir le sens. Il nous la récite à toute vitesse, en mangeant une partie des mots. Nous avons dû la lui faire répéter trois fois avant que d'en comprendre quelque chose.

Toufik est un garçon très doux et calme. Il est condamné à cinq de prison, à ce qu'il me dit. Il vient de faire appel et il souhaite changer d'avocat. Celui qu'il a eu à son procès, ne l'a pas défendu suffisamment, estime-t-il.

Cinq ans de prison ! Pour un garçon aussi jeune... Je ne sais quoi penser. Ou plutôt, je me dis que la prison n'est vraiment pas faite un souriceau tel que lui. Elle va bien pour des vieux comme moi, ou comme Jean-Marie, ou pour Bébert-le-Sicilien qui a déjà des cheveux blancs.

Qu'avons-nous à perdre ici, si ce n'est de nous coucher de bonne heure ? En tout cas plus notre jeunesse ! nous l'avons (et heureusement) gaspillée ailleurs. Peut-être jusque quelques années d'espérance de vie. Au total : pas grand chose.

*** Toufik me dit peu de choses de sa vie. Ici, il n'a pas de famille. J'ai déjà, le premier jour écrit deux lettres pour lui : l'une à la Cimade – une association qui s'occupe des sans-papiers et l'autre, au Foyer de l'enfance pour demander des justificatifs d'hébergement depuis qu'il est en France.

Seulement a-t-il un correspondant, quelqu'un qu'il connaît : un type qui l'aurait un temps hébergé et avec lequel il est resté en contact épistolaire. Il construisait avec lui des modèles réduits de bateaux. Comme il ne sait ni lire ni écrire en français (il va à l'école où il fait partie du groupe des débutants), sa correspondance reste très aléatoire.

Il me fait lire une lettre qu'il a reçue voici quelques semaines. Je ne sais pas si quelqu'un d'autre déjà lui a lue. Il écoute sagement puis me demande de bien vouloir l'aider à y répondre.

« - Tu peux lui répondre pour moi, 'l'ancien', s'il-te-plaît ?

- Oui, c'est OK, on va lui faire un courrier. Demain c'est samedi, je descendrai du papier à lettre...

- Non, je préférerais, si tu veux bien, que tu lui répondes pour moi, dans ta cellule...

- Comment ça ? Si je lui réponds, c'est avec toi. Je sais pas quoi lui dire moi... »

Il me regarde dans les yeux, le siens sont petits et fins, presque chinois. Effilés comme deux petites lames de rasoir.

« Tu trouveras les mots, rajoute-t-il. Tu n'auras qu'à lui dire que je pense à lui et que je le remercie pour sa lettre... »

Je reste un peu décontenancé. En même temps, je vois bien qu'il ne désire pas que je traite ce courrier dans la cour. « Ok , je lui dis, je lui écrirai... »

Je lui demande quelques renseignements complémentaires. Histoire de ne pas répondre trop à côté. Il me raconte que le type est un passionné de maquettes de bateaux. « Pas des petites maquettes, me précise-t-il, des grosses avec moteur et télécommande... ». Il l'aidait à les fabriquer et, surtout ensuite à les transporter depuis son appartement jusqu'au bassin où il les faisait naviguer. Dans son courrier, il a joint une photo d'un de ces navires : un hors-bord. Tout rouge, c'est vrai qu'il doit faire plus d'un mètre de long !

Bon, avec ces quelques infos, je vais bien essayer d'en faire quelque chose. Je lui promets de lui descendre la lettre demain, quand nous nous retrouverons en promenade. Nous la relirons ensemble. « Demande-lui aussi s'il peut me faire un certificat d'hébergement, pour mes papiers... ».

Allez, je prends la photo et la lettre avec moi, je ferai l'écrivain public en cellule. Le bateau rouge m'inspirera peut-être...

J'ai retrouvé pour lui la fable de la Fontaine : '*Un souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu...*'. Elle est dans le bouquin que m'a passé Virginie-la-maîtresse. Je lui en ferai copie aussi.

Samedi 20 octobre - 5 heures 30 du matin – le dégoût de soi

Dieu que j'ai mal dormi cette nuit ! Pour tout dire je n'ai pas dormi du tout ! J'ai dû somnoler à des moments, mais le reste du temps j'ai dû affronter tous mes fantômes. Ils sont bien là, ils sont tous revenus. Ça faisait pourtant un moment qu'ils se tenaient tranquilles. Je pensais qu'ils m'avaient oublié.

Ça c'est à cause d'hier après-midi. J'ai eu une nouvelle convocation au parloir-avocat. J'ai bien lu le billet cette fois-ci : il s'agissait d'une nouvelle expertise. De mon avocat : pas de nouvelle.

Je descends un peu la fleur au fusil. La dernière fois, avec la nana – pardon : avec l'experte – ça s'est si bien passé ! J'espère même, en chemin, que ce soit à nouveau elle. Qu'elle revient pour me voir. Je suis une nouvelle fois en haut de l'escalier en colimaçon. Je finis par connaître le chemin par cœur. J'attends cette fois une demie-heure dans la grande salle d'attente. Il y a peu de détenus ce vendredi après-midi.

Deux types sont là qui patientent. Ils discutent ensemble de leur avocat respectif. Ils échangent sur leurs qualités et leur efficacité.

« - *De toute façon, j'ai changé d'avocat, dit l'un. Le premier, il était là seulement pour encaisser l'argent. Il m'a demandé deux mille euros et il ne m'a pas sorti d'ici. Le nouveau, maître X, est un vieux. Il connaît du monde, il est plus crédible. Il m'a promis des résultats...*

- *De toute façon, réplique le second, il ne sont là que pour se faire du fric. Au mien, je lui ai donné une avance. Mais j'ai payé par chèque, comme ça, j'ai une preuve ! Il a intérêt à me sortir de là. Il n'aura rien d'autre tant qu'il me sort pas d'ici...* »

Leur conversation s'arrête-là. On appelle déjà le premier. Je me retrouve en tête à tête avec le second. Je n'ai pas envie de lui parler. Je n'ai rien à lui dire. De mon avocat, je n'en pense rien. Peut-être, qu'il va falloir que je le paie aussi ? '*Je lui en toucherai deux mots quand je le verrai...*' Que pourra-t-il faire pour moi ? Un brave type, tout de même...

C'est mon tour à présent, voilà qu'on m'appelle. Visiblement, ce n'est pas *elle*. C'est un type de mon âge au visage sec et sévère, aussi sec et peut-être plus sévère que le mien. Là, sur le moment, je suis franchement déçu.

Il me dit à peine bonjour, je lui réponds de même.

Nous nous installons dans un des petits bureaux. Il n'a pas d'ordinateur comme l'experte. Par contre, il sort une sorte de check-list – une pile de feuillets - sur laquelle semble figurer toute une batterie de questions et de croix à cocher.

Il se présente de façon brève. « *Je suis le Docteur K., expert-psychiatre...* »

Il m'indique le but de sa visite, dépêchée par la Juge d'instruction. Il entame l'examen de mon disque dur. Ça commence par des items concernant mon état de santé, les différentes maladies et affections dont j'ai pu être atteint.

Il embraye ensuite sur des questions touchant à mon comportement, mes motivations, mes pulsions. Ses questions sont sèches et sans détour. Il coche des croix sur ses feuilles et, parfois, ajoute quelques commentaires.

Assez rapidement, la conversation en vient à se fixer autour de ma sexualité. Je le sens qu'il pénètre sans précaution dans mon intimité la plus... intime. Je n'y étais pas vraiment préparé.

J'ai honte de tout ce que je lui raconte. Il le faut bien pourtant. Il me demande des précisions quant à mes pratiques et mes fantasmes. J'essaie de rester le plus... Ah ? quel terme : le plus *transparent* possible dans les détails que je lui donne, mais ça devient de plus en plus pénible.

Suis-je '*actif*', suis-je '*passif*' ? Pratique-je la *pénétration* ? la *fellation* ? Voilà bien des questions auxquelles j'ai du mal à répondre. Je lui dis combien je me sens abandonné où je me trouve, et que je n'ai à présent de réconfort qu'auprès de mes compagnons d'infortune : les *pointeurs* du Deuxième nord. Je lui dis même combien maintenant « *je les aime.* » J'ajoute : « *Pas tous bien sûr* »...

Là sûrement, je me suis trop découvert.

Il me demande abruptement si j'ai eu des relations sexuelles ici, depuis mon incarcération. Je reste étonné de sa question. Il n'y va pas par quatre chemins, le bonhomme ! Je ne trouve à lui répondre que « *Je ne me serais pas permis...* ».

Ma réponse est stupide, sa question l'était aussi.

Il m'achève, en fin de conversation, lorsqu'il me questionne sur mes manies. Je lui parle du sport, bien sûr, que je pratique régulièrement. Je lui dis aussi que j'ai une collection... de masques.

Là, je vois que ça l'intéresse...

Oui, c'est vrai, je suis collectionneur. Je pense toujours l'avoir été, depuis mon enfance. Déjà, j'avais une collection de porte-clés lorsque j'étais petit, puis j'ai eu collectionné les timbres. Ces dernières années, au gré de mes voyages, j'ai ramené des masques de différents pays.

Des masques ?

Je comprends d'un coup combien cela devient intéressant pour lui. Il griffonne, d'une écriture nécessairement serrée, quelques mots à côté des cases, dans les quelques interstices qu'elles lui laissent. Cette fois-ci, j'en suis convaincu, j'ai tout raté. Je suis un monstre *évidemment*.

Comment ne m'en suis-je pas aperçu plus tôt ? Heureusement, me dis-je, qu'il n'a pas visité l'ensemble de mes collections !

Je sors de l'entretien plus livide qu'un cadavre. Comme un automate, je regagne ma cellule. Je suis anéanti. A présent, je me dégoûte.

C'est vrai, cet examen me le confirme. J'en suis vraiment convaincu : je suis bien le monstre qu'on a dû enfermer. Rien n'est dû au hasard. Tout était déjà écrit : il aurait suffi qu'on me fasse passer les bons tests. L'étude clinique le démontre.

Il en va, ici, de certains examens psychiatriques et de leur mesure comme des grilles qui cernent nos prisons. Nul criminel ne peut leur échapper. Tout est déjà inscrit. *Fatalitas...*

[S.J. Gould, dans 'La mal-mesure de l'homme' décrit comment, dans nos siècles scientifiques, on tente de quantifier la monstruosité et la déviance. Combien nos actes peuvent s'inscrire dans des matrices qui nous rendent déjà criminels. Il suffit du bon questionnaire. Il suffit pour cela de cocher la bonne case.]



Samedi 20 octobre – 19 heures – Bébert est libérable

Ça fait une semaine et demie, depuis mercredi de la semaine précédente, qu'il attend de savoir ce qu'on fera de lui. Toutes ces journées à attendre ont été longues et pénibles.

A la fois pour lui, mais aussi pour nous. Même Jean-Marie a fini par se fâcher. A force de l'entendre marmonner son histoire et de répéter à l'envi la même chose, il n'a plus supporté :

- *Bébert, si tu as quelque chose à nous dire, tu nous le dis clairement !*
- Bébert : *gneu, gneu, gneu...* (Bébert râle, plus qu'il ne parle. On distingue à peine quelques lambeaux de mots dispersés dans ses phrases)
- Jean-Marie : *Pardon, tu veux bien répéter s'il te plait ?*
- Bébert : *gneu, gneu, gneu...*
- Jean-Marie : *Je m'excuse, je n'arrive pas à t'entendre. Comment veux-tu que je te réponde si je n'arrive même pas à comprendre ce que tu veux nous dire...*
- Bébert : (cette fois-ci plus haut) *De toute façon, que je parle ou que je parle pas c'est du pareil au même : vous vous en foutez complètement de ce que je vous dis !*
- Jean-Marie : *non Bébert, je ne me fous pas de ce que tu as à nous dire. Mais, il faudrait que j'arrive à te comprendre. Comment peux-tu nous reprocher de ne pas te préoccuper de ce que tu dis, si tu ne prends pas la peine d'articuler...*

Voilà la conversation s'arrête-là. Bébert n'en dira pas plus, de façon *audible*, en tout cas. Il continue un moment à ruminer son dépit, ou plutôt : son *désarroi*. Cette fois-ci, il ne s'en est pas pris à moi, du moins directement. C'est, auprès de Jean-Marie qu'il s'est épanché.

C'est vrai aussi, que c'est Jean-Marie qui a tenté une approche. Moi, j'y ai renoncé. J'ai résolu de ne plus discuter avec lui, sur le fond, je veux dire. Autrement, pour les choses de la vie quotidienne, on se parle. Mais ce ne sont que des bribes de conversations 'utilitaires'.

Bébert, depuis un moment ne quitte plus la cellule. Il reste couché la plus grande partie du temps. Il regarde la télé ou bien il dort. Il reçoit chaque jour, lui aussi, une dose de cachetons qui l'aident à tenir. J'ai appris à me méfier de ses crises. Hier à midi, de nouveau, il a refusé de manger. Nous lui avons conservé sa gamelle jusqu'au soir, sans y toucher : dès fois que l'appétit lui revenait.

*** Hier après-midi, après que je suis revenu du parloir, Bébert a voulu me parler. Nous étions tous les deux. Jean-Marie, comme à son habitude, était parti pour ses activités. J'étais rentré de l'entretien avec l'expert-psychiatre plus abattu qu'un arbre mort.

Je ne pouvais pas, il ne fallait pas que devant Bébert j'en laisse rien paraître. Devant personne d'ailleurs. Comme un enfant autiste, je devais bien me protéger. Je me suis donc mis à étudier les mathématiques : un exercice sur les dérivées d'une fonction. Après l'étude des limites, c'est logique. Je suis assis à la table, les yeux fixés sur des courbes algébriques. Bébert ne me dit pas un mot. Moi non plus. C'est ainsi que nous nous entendons le mieux. Il se lève : une fois pour pisser et une fois pour se faire un café. A présent, il s'est assis sur sa litière. Il tourne son café avec calme dans la tasse qu'il a posée sur le tabouret qui lui sert de table de chevet. Il m'interpelle :

« *Dis-moi franchement ? Est-ce que tu veux que je demande à changer de cellule ?* »

Je réfléchis un moment. Sur le fond, je le sais, c'est bien ça que je voudrais. Je ne dis rien...

Il rajoute :

- *Oui je sais, je sais que je vous emmerde à tous les deux...*
- *Moi : Tu vois Bébert, c'est à toi de décider. Mais de mon côté, j'en ai discuté avec Jean-Marie... c'est vrai qu'actuellement c'est vraiment pas facile. Bon, y-a l'histoire que tu attends la réponse du Juge... Jean-Marie m'a dit qu'il faut relativiser la situation. C'est vrai. Mais y-a des moments, honnêtement, t'es putain de pénible...*
- *Bébert : Je vois bien que je viens toujours vous contrarier dans vos conversations...*
- *Moi : Ecoute, Bébert, Jean-Marie et moi, on a demandé à être ensemble : c'est normal qu'on ait les mêmes sujets de conversation... C'est à toi de voir : si c'est trop dur pour toi, il vaut mieux que tu demandes à changer de cellule... Mais pour moi, ya pas d'léopard si tu restes avec nous...*

Et je rajoute, pour faire bonne mesure : « *De toute façon, si c'est pas toi, ça sera quelqu'un d'autre qu'ils vont nous mettre... Est-ce que ça sera mieux pour nous ? C'est pas sûr... Pour toi, c'est la même chose. Si tu demandes à changer de cellule, est-ce que tu sais avec qui ils risquent de te mettre ? Tu risques de tomber sur cent fois pire que nous. Tu le sais bien...* »

Je le sens plus apaisé. Je pense avoir été suffisamment équilibré dans ma réponse : un oui conditionnel. J'aurais pu lui dire qu'il me gonflait tellement qu'à des moments je lui jetterais des pierres à la figure (les cailloux que conserve Jean-Marie dans le bocal). Mais ça n'aurait pas fait avancer grand chose. Et, j'en suis convaincu : mieux vaut Bébert qu'un plus *distroy* encore. Et à l'étage, des *destroyers*, ça ne manque pas!

*** Voilà. Ça, c'est notre conversation d'hier après-midi. La fin de journée et le repas du soir se sont bien passés. Bébert a daigné toucher à sa nourriture. Je crois même qu'il a goûté de ma soupe. Il n'a pas dit grand chose mais il a cessé, hier soir, de marmonner.

C'est ce matin samedi, à la première heure, que le gardien de faction est passé et lui a annoncé :

« *Bébert N. : vous êtes libérable. Préparez votre paquetage, vous sortirez dans la matinée.* »

Bébert a ajuster ses petites lunettes cerclées. Il lui a demandé confirmation.

« *Oui, vous êtes libérable : avant le repas...* »

Ouf ! Tout est bien qui finit bien. Pour lui et, j'ose le dire, pour nous : Jean-Marie et moi sommes aussi soulagés. Pendant que nous nous préparons, avec Jean-Marie, à descendre en promenade, Bébert s'empresse de préparer ses sacs. Il n'attend pas une minute.

Il a une tapée d'affaires ! Il emportera tout.

C'est étonnant : en général, quand on quitte les Baumettes et qu'on est libérable on laisse beaucoup de ce qu'on a - et un peu de soi - à ceux qui restent. [*C'est différent, bien sûr, si on doit être transféré dans un autre établissement, où là, il vaut mieux partir équipé.*]

Bébert me demande tout de même si j'ai besoin de quelque chose. Je lui dis que s'il voulait bien me laisser son bonnet (un bonnet de laine) ça me serait utile... En promenade parfois, j'ai bien froid aux oreilles !

(Je pense en même temps à l'autre fois où il m'a traité de 'Crypto-juif'. "*Son bonnet en guise de kippa sur la tête m'ira bien !*". Mais ça, je ne lui dis pas, je lui offre mon plus beau sourire en échange).

Voilà trois jours que je suis enrhumé. Le bonnet me tiendra chaud et, s'il le faut, je le garderai pour dormir. Va pour la kippa ! j'aurai un souvenir de Bébert-le-Sicilien. C'est la seule chose qu'il voudra bien me laisser. Tout le reste : vêtements, produits d'hygiène, stylo et tout le reste, il l'emporte avec lui.

Non, ce n'est pas vrai. Voilà que je médis de lui. Il me faut rendre à Bébert, ce qu'il a bien voulu me laisser en sus : les grilles de mots fléchés que nous avons commencées ensemble et que nous n'avons jamais terminées.

*** Pendant que Bébert se presse à faire son paquetage, Jean-Marie et moi sommes aussi fort occupés. Ce matin nous offrons le petit déjeuner à nos compagnons de baigne, en espérant que cette fois-ci, Dédé-le-Syndiqué ne montera pas la garde au portique. Il faut faire chauffer l'eau, préparer les sachets kit-café, sortir les gâteaux de leur emballage pour éviter qu'on pense qu'on transporte des armes. Ah oui ! et ne pas oublier les pots de yaourt vides pour le service.

Chacun vaque à ses occupations. Bébert de son côté, Jean-Marie et moi du nôtre. Nous ne nous disons plus rien. Jusque quelques mots en fin pour lui souhaiter bonne route lorsque le gardien vient nous ouvrir pour la promenade.

« *Bonne chance, les gars !* » nous dit-il alors que nous l'abandonnons au seuil de la cellule.

'*Bonne chance...*'

A midi, lorsque nous revenons de promenade, il est déjà depuis longtemps parti. Il a posé sur le coin de la table un petit papier. Des phrases bizarres griffonnées où il reparle de ses dénonciateurs et du sort qu'il leur réserve. Ah ! ceux-là, il ne les porte pas dans son cœur...

Je me dis alors que ce sont toujours les meilleurs qui partent en premier. Jean-Marie et moi avons donc tout le temps d'occuper la cellule. A savoir maintenant qui ils vont nous mettre à sa place ?



Dimanche 21 octobre – 19 heures – Némésis ou la bonne mémoire

Depuis le départ de Bébert, la cellule a retrouvé son calme. Son séjour parmi nous n'aura été qu'une péripétie. Cet épisode nous a soudé, Jean-Marie et moi. A présent, je sais qu'avec lui je peux tenir malgré tout et pour longtemps encore.

C'est déjà ça ici : une sorte de minimum-existential-garanti. Ensemble, à midi, nous discutons encore de l'ambiance de la dernière semaine. Comme c'est dur de ne pas dire du mal des absents ! Même Jean-Marie s'y met. Bon, nous concluons quand même en évoquant des circonstances atténuantes : Bébert n'était pas dans une bonne période et, au total, ça aurait pu encore plus mal tourner.

Cette histoire me confirme qu'une cellule pour trois ça peut vite devenir un enfer.

*** Hier matin, Jean-Marie et moi (surtout Jean-Marie, d'ailleurs) avons décidé de renouveler la tentative échouée de la semaine dernière : d'offrir à nos compagnons de cour le petit déjeuner. Moi, je n'y étais pas trop favorable. Je me souviens encore de la déconvenue du week-end dernier. Je ressens encore l'haleine de Dédé-le-Syndiqué m'aboyant comme à une bête. Je ne sais pas si je l'accepterai encore. Et je me dis que je ne veux pas terminer au cachot.

Cette fois-ci, c'est Jean-Marie qui s'est chargé d'organiser toute l'opération. Il a préparé deux bouteilles de café chaud, et nous avons descendu deux paquets de biscuits et deux tablettes de chocolat. En quittant la cellule, nous avons dit adieu à Bébert et nous allons longé les murs, moi surtout. J'étais un peu inquiet.

Le passage du portique de détection s'est fait sans difficulté. Il faut dire que le Maton-grognon de la semaine dernière ne devait pas être de service ce week-end et j'ai pris soin d'enlever les biscuits de leur étui.

*** Nous voilà dans la cour. Ça va, il n'y a pas trop de monde : une dizaine de bonhommes tout au plus. Ces jours derniers, il a fait froid : certains détenus pensent déjà à hiberner. Sur une table, nous posons les gobelets en plastique (des pots de yaourt qui nous servent de verres) et le café. Nous sortons les biscuits et le chocolat.

C'est à présent entre eux que ça devient pénible. Ça tournerait presque à l'émeute s'il y avait plus de flibustiers. Nous n'avons même pas le temps de déballer les biscuits et de couper le chocolat en morceaux. Voilà que trois ou quatre morts de faim se jettent dessus comme un vol de geffauts.

Habib-l'assassin, qui est là, s'est servi le premier : une tablette de chocolat pour lui tout seul. Il veut même prendre la seconde et aussi un des deux paquets de biscuits. Jean-Marie l'en empêche ! Quel héroïsme... Habib-l'assassin... une plaie, ce garçon !

Vraiment c'est pas quelque chose à refaire. Pas comme ça en tout cas. J'en rediscute ensuite avec Jean-Marie, à l'heure du déjeuner. Je lui dis mon désappointement. « *Au moins, j'ai pu contrôlé, Habib* », me répond-il. Heureux Jean-Marie : il ne voit que du positif !

Vu sous cet angle, bien entendu, c'est vrai que le résultat n'est pas si mal : Habib n'a pris qu'une tablette de chocolat pour lui tout seul, il a accepté de restituer la seconde et n'a gardé d'un paquet de biscuits que la moitié. Pour peu, on pourrait dire qu'il fait des progrès. Ce garçon n'a pas le sens du partage.

Tout ça me convainc qu'il faut que nous trouvions une autre méthode. Partager, pourquoi pas ? Mais pas comme ça, c'est-à-dire à la *rasbaille* ! comme on dit ici. Peut-être, la seule solution c'est celle qu'emploie Jean-Marie : il donne, sous le manteau, à certains détenus qui n'ont rien à chaque fois un peu du surplus de sa cantine. Presque clandestinement : il fait de la charité au noir...

*** C'est terrible l'inégalité des situations entre les détenus. Certains n'ont rien. Littéralement : *rien*.

Pas de famille, pas de parloir, personne pour leur venir en aide. Rien : à peine de quoi se vêtir, pas de quoi se changer, une culotte pour tout bagage. A peine ont-ils de quoi manger : rien autrement que ce qu'on nous sert à la gamelle.

D'autres reçoivent régulièrement un mandat et peuvent cantiner à leur aise. Leur famille, leurs proches viennent les visiter, leur apportent des vêtements et, aussi, cette attention nécessaire qui les relie au monde.

Jean-Marie est particulièrement sensible à ces injustices. Sûrement croit-il encore en la bonté divine. Je le vois comme il essaie, à sa façon, d'aider ici les plus démunis. C'est Saint-Vincent de Paul qu'il nous joue-là !

Son côté charitable et bon chrétien m'énerve un peu quand même, sûrement à cause de mes origines. Je sais que Bébert ne le supportait pas. Moi c'est différent : je me dis que jamais je ne serai capable d'autant de dévouement. Parfois, sa générosité m'accable.

Mais, charité chrétienne mise à part, que peut-on faire ici si ce n'est de tenter malgré tout d'être un peu secourable ? Voilà que moi aussi je suis prêt à verser dans ce travers. J'ai vraiment besoin d'en

reparler avec Jean-Marie. S'il ne me convint pas que le contraire est juste aussi, j'en parlerai au Diable.

*** J'ai raconté à Jean-Marie comment Yassin-le-Corse et Habib m'ont racketté lors de mon arrivée, et les menaces qu'ils ont alors proférées. Je lui dis aussi que lorsque j'ai entendu Yassin nous conté l'autre jour à l'école comment il s'est fait tabasser par ceux du troisième, je n'ai pu m'empêcher de me dire que c'était *'bien fait pour lui'*.

« *Ce qu'ils [Habib et lui] m'ont fait quand je suis arrivé, je ne pourrais jamais leur pardonner !* ». Jean-Marie m'écoute. Il n'était pas au courant. Il me dit combien il désapprouve ce comportement. Malgré tout, je sens qu'il est prêt à les absoudre presque. C'est la prison qui les rendrait ainsi. Et, au fond, ils ne sont pas si féroces que ça...

« *Tu sais, Bruno, ici personne n'est bon ! Si on est là, c'est bien que nous sommes tous au même niveau. Il faut se dire que ceux qui se comportent comme ça peuvent changer aussi...* ».

Son discours me gêne. Je sais que je ne suis pas ça. Je ne suis pas pareils à ces bandits sans âme. En même temps, Jean-Marie a bien raison : si je suis là, en somme, c'est que je le mérite bien, je ne suis pas meilleur...

Y a-t-il suffisamment d'humanité dans cet enfer ? J'en doute mais je lui promets de chercher encore. De toute façon, ici : chercher ça ou autre chose...

Dimanche 21 octobre – 22 heures 30 - Marvin le Croate

Cet après-midi, la cour est pleine. Pourtant le temps est à la pluie, mais il fait doux et ça nous change des jours précédents. Tous les habitués sont déjà là, et plus encore.

Vendredi, pendant l'école, j'ai parlé à Marvin le Croate. J'ai appris qu'il joue aux échecs et j'ai réussi à le convaincre de descendre en promenade. On s'est donné rendez-vous cet après-midi. J'ai bien compris qu'il fait là un grand effort : il ne se 'mélange' pas avec les autres. Il reste très isolé dans son coin. D'ailleurs, si je ne l'avais pas rencontré à l'école, je n'aurais rien su de son existence même. Au deuxième nord, il y a ainsi des fantômes, en plus des fous dans ce flot de pointeurs. Des types qu'on ne voit jamais. Des types qui ne quittent jamais leur cellule : des emmurés vivants qui prennent la teinte pale des statues d'église ou des ossuaires au fond des catacombes.

Marvin doit avoir trente ans, pas plus. Il pourrait faire partie ici encore de la faune juvénile : courir et crier parmi ceux de cet âge. Ce n'est pas son humeur. Il reste à part. Peut-être cela tient-il à ses origines, à sa nationalité ? C'est bien, à ma connaissance, le seul étranger européen – *caucasien* - de l'étage. Par son sérieux, sûrement, sa gravité qui confine à de la tristesse, Marvin n'est pas ici du genre blagueur.

Il est plus blanc qu'une aspirine. Il manque de soleil, c'est évident. A force de ne pas voir le jour, forcément en prison, on blanchit. Il a une tête ronde et des cheveux bouclés châtain qu'il ne semble pas vouloir couper. Son corps est un peu apathique. Je me dis qu'il souffre aussi du manque d'exercice.

*** Aujourd'hui c'est dimanche. Marvin a bien voulu descendre ! C'est bien le premier jour que je le vois dehors depuis mon arrivée. Il m'attend au portail. Déjà, il vient vers moi : « *Kak u ste ?* » Nous passerons l'après-midi ensemble. Nous marcherons, jouerons aux échecs, un peu. Nous discuterons beaucoup, j'ai bien envie de le connaître.

« - *Since how long time you're here?* (Depuis combien temps tu es ici?) » Marvin parle le français encore un coup-ci, un coup-ça. Il maîtrise par contre très bien l'allemand et l'espagnol et bien sûr l'anglais. J'ai toujours été étonné de voir combien les gens des petits pays sont souvent polyglottes. Peut-être leur espérance de paysages ne leur suffit-elle pas à l'intérieur de si petites frontières ? Nous nous déciderons pour l'anglais. Ce sera notre latin.

Ça fait plus d'un an que Marvin-le-Croate est emprisonné. Il est toujours prévenu, me dit-il, pour une affaire de grand banditisme, je n'en saurai pas plus. Seulement qu'il est arrivé à Marseille depuis l'Amérique latine.

Il est marié à une péruvienne m'apprend-il mais je n'en saurai pas plus non plus de ce côté-là. Il est seul. Seul en France, sans relation aucune. Seul aussi en cellule. Pendant un an, il était logé ici avec un autre type : « *He was like my brother* (Il était comme mon frère). *Nous partagions tout.* ».

Depuis deux mois, il n'est plus que tout seul en cellule et je saisis combien le départ de son compagnon a pu l'affecter. « *Il est parti, et j'ai tout perdu* ». C'est ça le problème en prison : *l'attachement*. Cette réflexion me traverse l'esprit alors qu'en même temps je l'écoute et je le découvre.

A-t-il d'autres liens en dehors ? Il me dit qu'il reçoit du courrier de Croatie et quelque aide de sa mère. *'Quelle drôle d'idée, me dis-je, pour un Croate de Croatie de venir s'échouer aux Baumettes !'*

Marvin a une voix douce et retenue, et tout dans son comportement témoigne d'une grande délicatesse. Comment un homme aussi courtois peut-il moisir en prison ? Je m'interroge bien un moment sur les raisons qui l'ont conduit ici, mais je ne lui pose pas la question.

Que fait-il aux Baumettes ? il est enfermé ici depuis plus d'un an et il a tout de même réussi à s'inscrire aux activités multimédia, comme Jean-Marie. Avec le calme de sa cellule – qu'il partage avec personne -, c'est sa seule occupation. Il suit des cours d'anglais et d'espagnol, m'apprend-il. Voilà un homme qui aime s'instruire.

Alors que nous marchons et qu'il me raconte tout ça, je lui évoque la possibilité de venir rejoindre notre cellule. Depuis hier, nous avons une place libre. Peut-être là, je m'avance un peu trop. Je n'en ai pas discuté avec Jean-Marie. Je lui dis que de toute façon, il faudra bien voir ce qu'il en pense. Mais je me dis qu'il ne pourra qu'être d'accord : Marvin est un garçon qui nous ressemble un peu. Marvin me confirme d'ailleurs que ça l'intéresse. Allons, nous en discuterons demain après-midi à l'école avec Jean-Marie...

Ensuite, après quelques tours de cour, nous prenons le temps de faire une partie d'échecs. Il joue bien. C'est normal pour un Slave, il devrait même jouer mieux que ça. Je suis heureux de l'introduire au sein du club. Je lui présente Nasser-l'Egyptien et Alexandre-le-Métis, mes deux 'vices-présidents'. Je l'engage à jouer avec eux.

Après le jeu, nous reprenons la promenade. « *I dreamed of you* (J'ai rêvé de toi) », me dit-il. Je suis surpris et je lui demande de répéter. « *Oui, j'ai rêvé de toi. You were dead* (Tu étais mort)... ». Je reste sans mot dire.

En chemin, Alexandre-le-Métis nous a rejoint. Il se met à nous raconter son rêve. Jean-Marie et lui se tenaient debout dans la cellule (la cellule où je viens de l'inviter à venir loger). Et moi : *j'étais mort*. Raide et froid allongé sur ma couchette, j'étais mort : *'a dead body'*.

Il continue :

« *Jean-Marie et moi, nous parlions ensemble à voix basse. On se demandait ce qu'on devait faire du corps. S'il fallait qu'on appelle les surveillants...* ». Voilà qu'ils prononcent pas à deux mon oraison ! Je serre les lèvres en l'écoutant.

Là, Marvin est en train de me décrire dans les menus détails la mise en scène de la veillée funèbre. J'en frissonne. Sait-il seulement combien je suis superstitieux ? Une décharge électrique me traverse le dos : des épaules jusqu'au bassin, j'en frissonne. Peut-être son rêve est-il prémonitoire ? Peut-être suis-je déjà vraiment condamné ?

Son récit me trouble et m'inquiète. A vrai dire, je me suis bien des fois déjà imaginé mort et, même, triplement mort ici, par contre, je n'avais pas pensé au cadavre. Qu'est-ce qu'ils vont faire du corps ? de cette chose-là, lourde et sans vie. Ça, j'y avais pas pensé...

Voilà d'un coup que ma mort prend forme et se matérialise. Je m'imagine, sur ma couchette, gisant et transi. Presque je perçois déjà l'odeur de la chair en décomposition.

Alexandre-le-Métis marche à côté. Je sens qu'il a saisi ma crainte. Il ne dit rien. Seulement, il me sourit. Un sourire qui me dit : *'allons, ne t'inquiète pas : ce n'est pas encore fait. Ce ne sera pas pour aujourd'hui en tout cas : tu es bien là, toujours vivant : still alive !'*

Marvin aussi, je crois, comprend mon inquiétude puisqu'il conclut en me rassurant : « *Tu sais, chez nous, en Croatie, ça porte bonheur quand on rêve de la mort de quelqu'un. C'est qu'il vivra longtemps !* » Drôle de façon de me souhaiter longue vie, je me dis. Les Croates ont des mœurs bizarres...

*** En fin d'après-midi, voilà que le temps tourne carrément à la pluie. Brusquement, le ciel s'est obscurci et il tombe des cordes. Nous tentons tous, tant bien que mal, de nous abriter contre un mur. Il n'y a ni préau ni aucune couverture dans cette cour.

Le muret offre un bien frêle abri qui nous protège à peine, si ce n'est des rafales d'un vent qui se presse à présent de rassembler les eaux en gerbes, en moissons d'automne. Au-dessus de nos têtes, des oripeaux de linges déchiquetés sont restés accrochés aux fils barbelés. Il suinte de grosses gouttes qui nous coulent sur le front. Nous voilà bien trempés.

Alignés ainsi, nous attendrons près d'une heure qu'on nous ouvre les portes. Tous nous sommes glacés jusqu'aux os. Il n'y a rien où se couvrir, l'eau nous engourdit et nous lave. Le passage jusqu'à l'entrée du bâtiment est devenu une patageoire. Un temps et un endroit à attraper la crève.

[Je ne reverrai Marvin que deux fois par la suite. Jean-Marie et lui discuteront de sa venue dans notre cellule. Jean-Marie posera ses conditions, en particulier au sujet du tabac. Jean-Marie ne désire pas partager la cellule avec quelqu'un qui fume à l'intérieur.]

Plus tard, c'est Marvin lui-même qui me dira qu'il préfère pour le moment rester seul.

Un mois après, Marvin ne viendra plus à l'école. Une dernière fois, je le croiserai par hasard dans un couloir. Il venait du service médical. Il m'apprend qu'on vient de lui diagnostiquer une grave maladie du sang. Il me dit que son père est mort de la même affection. Il va devoir être hospitalisé. Il est inquiet et plus blanc encore qu'auparavant.

A présent, le gisant : c'est lui. Depuis je n'ai plus eu de ses nouvelles.]



Mardi 23 octobre - 5 heures du matin – la plume et les masques

"Ici nul autre que toi ne pouvait pénétrer..." [F. Kafka](#)

Hier soir, à la télé, il y avait une 'dramatique' historique. Ça racontait, de manière romancée, un épisode de la guerre de 1870. (Ça ne date pas d'hier !) On y voyait un jeune homme réciter le poème d'A. [Rimbaud](#), le 'Dormeur du val' face à des officiers prussiens guindés, en uniforme :

'C'est un trou de verdure où chante une rivière...'

Joli poème et le récitant était bien émouvant aussi.

Je me remémore, la semaine dernière, au gymnase, la rencontre improbable avec Philippe-le-surveillant-moniteur quand nous nous sommes dits des poèmes. J'aime ces cordes à linge lancées au-dessus des abîmes. J'aime les yoyos de l'esprit qui franchissent les murs d'enceinte. J'aime les cerfs-volants du bout du monde. Ils me consolent de la mort qui rôde ici.

Pendant quelques instants, j'ai eu le sentiment, quelques instants seulement, de ne pas être seulement ce que je leur apparais, à tous ces hommes en bleu qui me contrôlent et me surveillent. De ne pas être seulement la bête que l'on garde et dont on se méfie, le criminel que l'on châtie dès qu'il frémit l'échine. Celui qu'on vomit d'être.

Pour un instant, mon cœur est allé se suspendre au-dessus des miradors, par-delà la crasse qui m'obsède.

Heureusement que Philippe, en bon fonctionnaire, a su me ramener à la raison. Presque, j'avais failli m'évader ! La réalité ça a du bon : ça tue le rêve, autrement on pourrait croire tout permis.

« Dans ce genre d'affaire, vous êtes-là, pour un bon moment. En général, l'instruction dure facilement un an... voire plus ! ».

J'entends ses mots comme une sentence. Me voilà bien redescendu. Merci maton...

*** Depuis avant-hier soir, je bouffe de la poésie. Depuis que Virginie-la-Maîtresse m'a passé le bouquin d'anthologie, ça y est : je ne veux plus être astronome. J'ai remisé sur l'étagère 'Les trous noirs', le livre que m'avait prêté Jean-Marie. Faut dire aussi que je l'ai lu, lu et relu, au moins cinq fois d'affilée. Je n'avais rien d'autre à lire...

J'aime autant la poésie que l'astronomie. Tous deux parlent d'étoiles. Va ! Oublions Hubble et ses grands télescopes : au lieu de compter les planètes, je serai un aède maudit. A présent, je peux bien choisir mon métier.

Je deviendrai un de ces écrivains dont on salue la noirceur. Je perçois au travers des critiques, des mots que j'aurai déposés entre chaque page, la texture fragile et complexe à la fois qu'on saura reconnaître à mes vers luminescents : digne fils de Nerval et de Villon aussi.

Dans d'*obscurès-clartés*, dans des éclats-de-plomb, à présent je m'égare, je m'échappe. Et toutes mes eaux-fortes, toutes mes noires enluminures égayent la torpeur de la nuit. Des jours et des nuits de torpeur, je vous réserverai. Devant ma porte vous devrez patienter.

Qu'on vienne me célébrer, moi le nouveau Rimbaud, le Néron capricieux qui attend l'incendie ! Je suis de cette fragilité en même temps que toutes leurs violences. En vers blancs ou en prose, je dérive sur mon cahier des pieds-de-nez à Madame la Justice qui m'enferme. *J'ai crié sur aile !*

Je lui fais la nique, comme on dit en bon et vieux français, à *Elle* et à tous ses nervis.

Je les nique tous, pour parler comme ceux de la cour.

Va niquer l'Enfer, va niquer le Diable, va niquer même le bon Dieu et tous leurs pointeurs vertueux. Certes, nous ne valons pas grand chose, pour tout dire : nous ne valons plus rien, je le sais bien. Et parmi eux me voilà le moins lâche, le plus abandonné de tous. Comme Carmen en prison, *je chante pour moi-même et encore il ne m'est pas interdit de chanter...*

Sur les champs de batailles, on devient vite de la chair à mitraille. Ici, on nous transforme en gibier de potence. Mais bon, dans ce ventre qui me digère, rêvons encore ! Puisqu'il ne m'est plus permis d'exister, alors : *poétisons !*

*** Shakespeare et Marlowe auraient dû venir visiter les Baumettes. Pauvres acteurs que nous sommes sur cette scène miteuse, nous jouons bien mal notre rôle. Clowns tristes, fous du roi ou assassins de Clarence, nous voilà prêts pour une valse-comédie. *Nous*, les *protagonistes*, bons ou méchants, *nous* en tenue de bagnard ou sapés comme en dimanche. *Nous*, têtes chauves et tignasses en bataille.

Et eux aussi sont prêts à tenir leur rôle - pas le meilleur peut-être, pas le pire non plus -, dans leur habit de matons. Ils joueront tant bien qu'ils peuvent la tirade du *Gardien de la porte* (le premier, le moins terrible). Ils font partie de la troupe, la prison est notre *Globe* ! Qu'on frappe les trois coups et qu'on ferme les portes : le spectacle est commencé...

Poum, poum, poum !... Verrous et rideau (métallique) !

Mardi 23 octobre 19 h 30 - ils sont partout...

Je ne sais pas combien ils sont, ni pour combien de temps mais *ils sont partout* ! C'est vrai qu'on les voit depuis quelques jours, y compris dans le quartier des 'isolés'. De véritables fouines. Je ne pensais pas qu'on puisse avoir idée de venir fouiller jusque ici. Il faut avoir le cœur bien accroché ! Il y en a même un qui prend des photos. Je suppose que c'est pour son album de famille. *Je plaisante*. Y avait-il besoin qu'on dépêche une armada d'inspecteurs pour constater l'état de *notre* prison ? Ça fait des années, des siècles, peut-être même : des généalogies entières que c'est ainsi. Et ça ne changera pas.

Les Baumettes sont comme ces HLM construites dans les années soixante-dix : mal bâties. Avant même que d'être achevées, elles tombaient déjà en décrépitude. Une erreur de conception, je suppose. L'architecte qui a conçu ces murs aurait mérité d'y être incarcéré !

Mais l'architecture ici, ce n'est pas ça le pire. Elle a même, si j'ose dire, un certain charme : celui des orphelinats et des anciennes maisons de correction. La roideur des bâtisses, les casernements, tout ça mériterait d'être classé aux monuments historiques.

Pour peu, on devrait y organiser des visites touristiques : voyages dans les Calanques : *Parc national - détour par les Baumettes*. (N'oubliez pas de prendre le billet retour !) Un peu comme on se rend au Château d'If en été. Une prison en vaut bien une autre. Ici, bien sûr, pas d'Edmond Dantès ni d'Abbé Faria. Seul Christian Ranucci hante ces murs, et, plus tard – ou bientôt –, Bruno des Baumettes, et peut-être aussi, d'autres moins célèbres. *Je plaisante là aussi*.

La saleté, le manque d'hygiène, les rats partout : ça non plus, ce n'est pas le pire. On finit par s'habituer les uns aux autres. Par cohabiter en toute intelligence. Le pire ici c'est peut-être nous-mêmes. Mais ça, il ne faut pas le dire : '*Wovon man nicht sprechen kann, darüber muß man schweigen*'.

Bien sûr, surtout : ne jamais tomber malade. Mon Dieu ! ne jamais tomber malade ici. Je veux dire gravement. [*Comme Marvin, par exemple, ou comme Dédé-la-Fortune.*] Je me dis : '*j'espère que je ne vais pas en plus attraper le Sida. Il ne manquerait plus que ça !*'

Je ferai gaffe, en tout cas. J'ai promis d'être sage.

*** Cet après-midi, pendant que je suis descendu en promenade, un des inspecteurs de la brigade d'inspection est passé dans notre cellule. Il a été reçu par Jean-Marie qui lui a offert le café. Jean-Marie sait recevoir. L'interview a duré une heure entière, en tête à tête et sans gardien.

A midi, en prévision de l'entretien, Jean-Marie avait pris la peine de rédiger un petit pense-bête : une liste de tout ce qui ne va pas. La liste est longue. Il me l'a lue et m'a proposé de la compléter. « *A part les douches où on risque de se faire tuer, je n'ai rien à signaler : pas de lézard...* »

Les Baumettes sont un lieu de villégiature impeccable. J'y subis ma peine *doublement, triplement*, et voilà bien tout ce que je mérite ! Nous subissons tous ici ce que nous méritons. « *Et encore, sommes-nous trop bien traités. Ailleurs, on nous réserverait un sort moins enviable...* », lui dis-je sans plaisanter. « *Au Soudan, on coupe les mains aux voleurs. A nous, ils nous couperaient les couilles !* »

*** Ah oui ! Je propose à Jean-Marie de bien leur montrer le petit bocal dans lequel il a recueilli les petits cailloux – parfois gros comme des œufs de pigeons – que de temps en temps on nous jette depuis les cours. Ce sera ma pierre à l'édifice. Peut-être pourrait-on y apporter remède ?

Peut-être pourrait-on dans les cours planter du gazon à la place ? « *Parle-leur aussi de l'idée du tri sélectif ! Ça les amusera...* ». Inspecter les Baumettes, ça doit pas être drôle tous les jours.

Bientôt, c'est la Toussaint. Dans quelques jours nous n'entendrons plus parler de ces importuns.

Sûrement, ils publieront un rapport édifiant sur l'état des Baumettes. Un rapport qui finira sur une étagère déjà poussiéreuse à côté d'autres rapports poussiéreux. De toute façon, tôt ou tard, tout finit en poussière ici-bas. *Amen* ! Publié par Bruno des Baumettes sur

[10-26 - Chapitre 3 - 2 Dans la peau... suite](#)



*** **Jeudi 25 octobre – 2 heures et demie dans la nuit – plus en-vie**

Hier, je n'ai eu rien écrit. *Ma tête est vide et je ne sais plus très bien où je suis*.

Je tente à nouveau de sortir du coma artificiel dans lequel on m'a plongé depuis des semaines.

A cette heure où passe la ronde de nuit, je suis aidé par des appels qui me tire de mon sommeil. Des cris plus insistants que d'habitude. « *Oh ! Surveillant ! Surveillant de prison !* »

Je me retourne et me couvre la tête le plus que je peux avec la couverture. Pourquoi a-t-il besoin de gueuler celui-là à cette heure-ci ? Pourquoi aussi a-t-il besoin de rajouter : '*de prison*' ? Comme si il y avait ici d'autres espèces de surveillants : des surveillants de square, peut-être ? ou bien de jardins d'enfants ?

Allons, je me dis, il a dû se retrouver sans électricité. Peut-être a-t-il raté le film une fois de plus ?

'Pas'd chance, mon gars !

Décidément, il insiste. Ça doit bien faire une heure qu'il tambourine. Il ne me laissera donc pas dormir ! Oui, c'est ça : c'est l'électricité. Je l'entends plus distinctement à présent. « *O surveillant ! Le courant !* ». Ce ô porte un accent circonflexe qui le place au-dessus, qui l'élève. '*Hozanna, au plus haut des cieux, le courant !*', drôle de prière. Quelle manne espère-t-il ?

Voilà, je ne dors plus.

*** Je me réveille, *et je sais plus très bien qui je suis.*

Ce n'est pas croyable... Voilà qu'on frôle mon drap, là sous la couverture. Une main s'est glissée, qui me caresse... Elle explore ce corps sans vie, celui que décrivait Marvin dimanche : *le mien.*

Voilà qu'elle désire à présent me consoler. Elle vient, doucement elle me presse. Elle veut bien réchauffer mes membres morts. Il y a-là donc encore quelque chose de vif, quelque chose de non encore complètement minéralisé ?

'*Laisse-toi faire...laisse-moi faire...*', '*Fais comme si tu ne te réveillais pas...*'

Ça ne m'était plus arrivé depuis mon incarcération. *Juste se laisser faire.* A elle alors, à elle seule je m'abandonne. Silencieusement. Pourtant j'ai pas envie. Peut-être est-ce seulement instinctif :

physiologique. Je n'éprouve aucun désir. Rien. Et pourtant, je me laisse faire...

Peut-être encore suis-je vivant ? A cette heure, j'irai jusqu'au bout. Il faut que ça sorte et que ça coule. Le mieux et de ne plus penser, d'attendre que ça finisse.

Surtout tâcher à ne penser à rien, *c'est un rêve et c'est tout...*

*** Hier j'ai eu mon premier entretien avec la psychologue du SMPR – le Service médico-psychologique régional. Celle qui va me suivre et, peut-être me soigner (!). La semaine dernière seulement, nous avons fait connaissance, en bas, au rez-de-chaussée, dans la grande galerie toute blanche.

J'avais attendu si longtemps ce rendez-vous que je l'avais presque oublié. J'ai écrit plusieurs fois pourtant. J'ai dû même faire le coup du chantage au suicide dans la dernière lettre au Médecin psychiatre, dramatiser mon état.

Elle me dit qu'elle m'a adressé une convocation, il y a de cela trois semaines au moins. C'est moi qui ne suis pas venu. Je n'ai pas su qu'elle m'attendait, elle a eu depuis d'autres choses à faire, d'autres patients. La convocation qui a dû s'égarer en chemin. Ça ne l'étonne pas, moi non plus. Tant de choses se perdent ici.

L'autre fois, la première fois, la semaine dernière, ce ne fut qu'une rencontre formelle. Un premier rendez-vous. Juste pour me dire qu'elle voulait bien de moi. Pour voir ma tête, je suppose. On s'est donné rendez-vous une semaine plus tard – c'était hier. Elle m'a noté la date et l'heure sur un petit post-it, pour pas que j'oublie.

J'ai eu l'impression qu'elle voulait bien de moi. Ou peut-être en a-t-elle seulement l'obligation ? peut-être fait-elle ça par devoir comme ceux qui gardent nos murs ? Je lui ai quand même dit '*merci*'.

Hier nous avons eu notre premier '*vrai*' entretien, notre première rencontre. On ne m'a pas donné de convocation. La machine a dû encore m'oublier. J'ai dû tambouriner à la porte. Tambouriner si fort à nouveau que même mon voisin de la cellule d'à-côté, François-le-Gitan, m'en a fait la remarque.

Quand il est venu enfin me chercher, le gardien m'a dit de ne pas m'inquiéter.

*** Le grand hall du SMPR est lumineux. Madame K. m'accueille devant la porte de son bureau. Je n'ai guère à patienter cette fois-ci tant je suis en retard. On ne m'a pas mis cette fois-ci dans la cellule d'attente, comme la dernière fois où j'ai discuté avec le Déporté corse.

C'est elle qui m'a envoyé chercher, me dit-elle : « *Encore ils vous ont oublié*, elle rectifie : *ça n'arrive pas qu'à vous...* » Me voilà presque rassuré. Je la suis.

Son bureau est une ancienne cellule aménagée. Il n'y a plus ni lavabo, ni toilettes, bien entendu. Pas de télé non plus, pas de couchette. A la place : un bureau, une armoire à dossiers, deux chaises et une table sur le côté. Tout l'espace est bien occupé. La table est couvertes de jouets, de poupées et d'autres colifichets.

Il y a des dessins sur les murs aussi, je crois, peut-être des coloriations d'enfants ou de taulards. Je ne sais plus : peut-être des affiches aussi. Tout ça : jouets, dessins et affiches, égayent bien la pièce. Le lieu est habité. Pas de doute, elle m'accueille dans son cabinet, dans ce qui lui tient office de cabinet. Je me dis en regardant la table aux jouets que ça ne doit pas être évident de travailler avec des détenus qui ne parlent pas le français. Je me demande comment elle peut faire avec eux. Je suppose qu'elle se sert de ces objets...

*** Madame K. doit avoir quarante-cinq ou cinquante ans, ou entre les deux. Elle porte de grosses lunettes qui m'observent tranquillement. Il y a chez elle de la retenue : presque de l'expectative à mon égard. C'est sûrement une posture professionnelle. Je ne perçois pas de méfiance de sa part. Elle a peut-être lu mon dossier, je ne sais pas. Elle attend que je parle.

Je ne sais pas par où commencer. Seulement lui dire que *je me sens profondément... que je suis... Je ne sais pas exactement ce qu'elle attend que je lui dise. Peut-être n'attend-elle rien ?*

Le temps s'écoule ni vite, ni lentement. Il s'écoule.

J'ai le sentiment, tout au cours de l'entretien que notre rencontre ne peut m'être d'aucun secours. Seulement, va-t-il falloir, *encore*, que j'invente quelque chose de sensible à lui dire. Il y a trop d'artifices, trop de décalages, trop d'infranchissables.

Pleurer : ici ça doit m'être permis, pleurer. Alors je pleure. Il faut que ça sorte et que ça coule. Elle m'offre un kleenex. Je m'essuie le nez.

Surtout penser ne rien renverser...

*** Je tente de la saisir. [*J'ai écrit, sur mon cahier : de la saisir, j'aurais dû dire : de la comprendre*], mais je ne comprends pas. Je m'engage dans un jeu inutile. Très vite, je ne sais pas qui est le chat ni qui est la souris. Après tout, elle n'attend rien de moi, elle ne désire rien. C'est moi qui aie sollicité un rendez-vous.

Je lui dis combien j'ai attendu. Cela fait presque à présent deux mois que je suis incarcéré et que je n'ai pu trouver personne à qui parler. « *Il y a des problèmes avec l'informatique pour les convocations...* », m'explique-t-elle. Je ne lui dis rien de l'offre que m'avait faite Jean-Marie de me confier à lui, offre que j'ai écartée...

Je lui dis quelques mots de ma rencontre avec l'experte-psychologue de l'autre jour, comment ça s'est passé. Je ne lui dis rien par contre de l'autre expert, celui de *la mal-mesure* et des petites croix. Mais là, c'est autre chose : celui-là je préfère l'oublier, il m'a trop dégoûté de moi-même.

Je devrais tout lui dire, et je vois bien qu'encore je ne peux que dissimuler. On se connaît à peine.

Je lui dis, combien ici, en prison, j'ai appris à me taire, surtout à ne rien dire, ou en dire le moins possible. Ici tout m'enferme. Je ne sais plus si je lui ai dit que cet enfermement, au bout du compte me va bien : qu'il me protège aussi.

Je sais bien que chaque mot, chaque phrase peuvent venir me déconsidérer un peu plus à ses yeux.

*** Elle ne me demande rien, pas grand chose. De temps en temps, elle prend quelques notes. Elle a ouvert un dossier sur mon compte. Elle m'assure que tout ce qui se dit ici est confidentiel. Bien sûr, je n'y crois pas. « *Je ne suis pas là pour vous juger...* ». Je la regarde sans conviction...

Je suis vraiment mal à l'aise, de plus en plus l'entretien me devient pénible. Je tourne, je vire, j'hésite. Il n'y a qu'un mètre entre nous à peine. Je perçois l'abîme qui nous sépare et j'en ai le vertige. J'aurais aimé pourtant, au moins qu'on se rapproche. Ce n'est pas possible... Pas ici, pas maintenant pas aujourd'hui. C'est de ma faute, je le sais bien.

Elle me paraît être, avec ses grosses lunettes, comme venue de l'extérieur : une *alliène* dans ma prison. Elle loge pourtant deux étages en-dessous. Nous sommes quasiment voisins. Non, elle est bien d'un autre monde, pas de mon monde à moi, de ce monde qu'ici je construis patiemment, stratégiquement, comme un joueur d'échecs. Elle me paraît plus étrangère encore que les matons en bleu que je côtoie tous les jours et qui, à présent, me reconnaissent. Presque, sa venue me gêne. J'oublie que c'est moi qui suis venu à elle.

*** A un moment, elle me dit qu'il faut que *j'arrête de tenter de lui répondre en tentant de penser ce qu'elle va bien penser par rapport à ce que je pense devoir lui dire*, ou quelque chose de compliqué comme ça. C'est éprouvant.

Je me rends bien compte que je fais semblant. Peut-être n'ai-je pas choisi la bonne ouverture ? J'ai choisi la moins téméraire. N'est-ce pas ce que je puis faire de mieux ? *'impérativement, protéger le roi, comme l'aurait préconisé Nimzovitch : louvoyer'...*

Voilà qu'alors je m'imagine sur un échiquier acculé à jouer. Je dois compter les coups, calculer le *zugzwang*. Mon roi est bien fragile, sa reine est intraitable.

*** Je lui dis que l'entretien m'est difficile. (Je vois qu'elle s'en aperçoit bien.). Je n'ai pas l'habitude de me découvrir ainsi. Ça me gêne.

Je lui dis aussi que je me suis habitué comme ça. Par pudeur, peut-être. C'est mon rapport aux autres.

Pour me disculper, je rajoute : « *C'est ma façon de me protéger...* » Voilà. La séance est finie.

Nous prenons rendez-vous la semaine prochaine. Elle me demande de lui préparer un *'génogramme'* : une sorte d'arbre généalogique, de lui faire un dessin.

Je la quitte, je la remercie en partant – un merci machinal. Je ravale ma morve et ma salive. Le gardien de l'entrée me permet de regagner directement ma cellule. A partir d'ici, plus rien ne doit plus sortir ni s'écouler. Il faut que je fasse bonne figure.



*** *'Voie lactée ô sœur lumineuse*

Des blancs ruisseaux de Chanaan

Et des corps blancs des amoureuses

Nageurs morts suivrons nous d'ahan

Ton cours vers d'autres nébuleuses' (G. Apollinaire)

(Référence : [D. Blanc-Francard](#) - Ailleurs)

J'ai dans creux de la main ma jouissance. C'est fini. Il faut que je fasse gaffe à ne pas tacher les draps qu'on ne nous a pas changés depuis deux mois. Même s'ils sont sales, je ne dois pas les salir plus, surtout ne pas les tacher. J'ai encore le kleenex avec lequel je me suis mouché. Je m'essuie comme un chat.

D'ici, rien ne devrait jamais sortir, rien ne devrait jamais couler : ni larme, ni morve, ni sperme.

Surtout tâcher à ne penser à rien, c'est un rêve et c'est tout...

La chanson du mal aimé de Guillaume Apollinaire

source : mp3ga.com



Vendredi 26 octobre – 19 heures – Fleurs d'automne

Il pleut. C'est la saison des pluies et les Baumettes suintent par tous les pores. De grosses flaques d'eau ont envahi à présent les coursives et s'introduisent jusque dans notre cellule par-dessous la porte.

L'humidité transpire des murs et les vapeurs du bain-marie dans lequel je fais chauffer la soupe n'améliorent pas les choses. Il ne me manque plus que des lieder de Schubert pour être définitivement transporté ailleurs. En Amérique latine peut-être ou alors à Cayenne.

Aujourd'hui a été le dernier jour d'école avant les vacances de la Toussaint. Ben oui ! nous voilà en vacances... En fait, ce sont nos deux professeurs, Jérôme et Virginie, qui aujourd'hui partent en vacances. Ils nous quittent, les pauvres.

Que vont-ils pouvoir faire sans nous pendant quinze jours ? Jérôme nous a bien expliqué que s'il ne bénéficiait pas des vacances scolaires, il n'aurait jamais accepté de venir travailler en maison d'arrêt. Ça peut se comprendre mais, enfin, je crains qu'ils s'ennuient quand même...

Pour le dernier jour, en classe de français, avec Virginie, nous avons étudié deux poèmes d'Apollinaire : *Colchiques et Signe*. Deux poèmes de saison, en quelque sorte. Apollinaire, c'était pas un Mickey !

Virginie me gâte. Elle vient de me confier *Alcools* son recueil de poésies le plus connu, complété par *Le bestiaire*, composé de tous petits poèmes, d'une strophe à peine. Peut-être s'est-elle dit que quinze jours d'absence me seraient bien longs.

Je relis à présent ces vers qui se traînent comme des barques sur le Rhin. L'automne aux Baumettes, sous la pluie, et ce bouquin en guise de bréviaire, ça en deviendrait presque beau, et si mélancolique. Va ! ça me va bien.

Demain, en promenade, je lirai à mes compagnons, à *tous ces pauvres cœurs battant dans la prison*, les vers qu'[Apollinaire](#) écrivit à La Santé (la prison), lors de sa détention :

Dans une fosse comme un ours

Chaque matin je me promène

Tournons tournons tournons toujours

Le ciel est bleu comme un chaîne

Dans une fosse comme un ours

Chaque matin je me promène

Je me convaincs que, vraiment, pour faire un bon poète, il faut avoir connu le goût des geôles. Que serait Verlaine sans Rimbaud ou Oscar Wilde sans Reading ? Et même François Villon ne serait pas grand chose sans le gibet de Mont-Faucon...

Voilà que je me réserve un sort plus doux. J'ai l'impression qu'ils partagent mon sort. Qu'ils endurent avec moi mon châtement. Je me dis que dans mon bannissement – que je sais total à présent – nous vivons le même destin.

Poète maudit, après tout, c'est un avenir comme un autre.

Bon, tout ça n'est que littérature ! La véritable poésie est celle qui s'offre ici à moi tous les jours : une poésie grouillante, infirme, teintée du bleu sombre de la tenue des surveillants, comme des gouttes de sang mal lavées.

Une poésie qui insulte et qui crie. Une poésie de gueules renversées, crasseuses et sans vergogne qui se moque du monde par-dessus les étages. Une poésie qui pue du museau et du cul. Une poésie de fers rouillés et de barreaux.



Vendredi 26 octobre : une souris et des hommes

Avec Jérôme, ce matin, à l'école nous avons terminé un joli dessin, sur l'ordinateur... La suite du travail de l'autre fois, quand nous avons dessiné des pingouins sur la banquise.

Cette fois-ci il s'agit de faire une frise représentant des dromadaires dans le désert, toute une colonie de dromadaires : une caravane. Je m'en suis pas mal sorti. Je leur ai mis des ailes, à mes chameaux, pour qu'ils s'envolent.

J'ai appelé mon dessin : '*L'invitation au voyage*'... Baudelaire voudra bien me pardonner.

Voilà : une leçon pour pas grand chose, pour presque rien. Nous aurions pu souhaiter bonnes vacances à Jérôme et nous en tenir là... mais ça ne s'est pas terminé comme ça. A la pause, une souris a disparue.

« *Au milieu de tous ces rats, ça devait bien arriver !* »

Bon, je vois qu'il ne plaisante pas et que mon humour ne le déride pas. Au contraire : ça le crispe. Il a la rigidité d'une règle d'institut. Il est persuadé que c'est l'un d'entre nous qui a volé cette souris. Soit quelqu'un de notre groupe, soit quelqu'un du groupe des débutants. (A la pause, nous changeons de classe, nous basculons d'une salle à l'autre, entre la classe de Virginie et la sienne. Aujourd'hui, c'est nous, les 'forts', qui finissons la séance.)

Bien sûr, il s'agit d'une souris informatique, pas du petit rongeur à poil gris. Une souris que l'un d'entre nous aurait dérobé sur un ordinateur... *Un détournement de souris* ! pour peu qu'elle fût mineure, ça vaut bien chercher dans les... Je demande à Jérôme s'il connaissait son âge. Voilà qu'à nouveau je fais de l'humour ! Jérôme n'apprécie pas ça du tout...

Mais pourquoi donc un tel vol ? C'est Damien qui nous apporte la réponse. Il est bien dégourdi, ce garçon ! L'explication est très technique. Voilà ce que j'en ai compris : les souris informatique sont munies d'une fiche USB, et les écrans de télévision dans nos cellules sont équipés d'une sortie USB...

« *Et alors ?* », je lui demande. Je ne comprends toujours pas. « *C'est quelqu'un qui a un téléphone portable qui a fait le coup*, dit-il. *Avec ce fil, il va pouvoir le charger directement à partir de l'écran* ».

J'apprends que s'il est relativement facile de faire rentrer un téléphone portable, c'est plus rare d'avoir le téléphone et son chargeur.

Toute cette histoire me paraît bien compliquée : c'est de la '*hight tech*' ! C'est aussi ça le progrès.

Même en prison, il sévit. Les jeunes apprennent plus vite que les 'anciens' à utiliser - et donc à détourner - les *nouvelles technologies*. Il faut être geek pour comprendre. Moi, ça me dépasse un peu. A quand le suivi par GPS des détenus et des rats dans les couloirs ou dans les cours ?

J'en reste, pour ma part, à l'image plus naïve (et plus poétique) de la petite souris qu'on aurait détournée sur le chemin de l'école. Peut-être était-elle amoureuse ? Ah ! L'amour d'une souris, qui sait où ça peut conduire ?

Cette histoire que je raconte ne plaît pas à Jérôme. Il garde un sang-froid qu'il faut bien qualifier de glacial : je crains qu'à présent, il pense que je le prends pour un imbécile. Ce n'est pas le cas, mais il vaut mieux que je la ferme. Il pense plus sûrement que nous le prenons tous pour un imbécile.

Il fait appeler l'autre groupe, celui qui est encore avec Virginie. Il a prévenu le surveillant de service.

Nous voilà tous rassemblés à présent : les forts comme les débutants. On est près d'une vingtaine.

Qui est le mistigri ?

Jérôme nous lance un ultime appel, en guise d'avertissement. Déjà un autre gardien arrive. Il y a de la menace dans l'air. Mais personne bronche. Personne ne rend la petite bête. Chacun justifie de son *innocence*. (En ce qui concerne cette affaire, au moins, pas sur ce qui nous a conduit, les uns ou les autres, aux Baumettes). Noël-le-Black dit que « *c'est dégueulasse. Celui qui a fait ça n'a pas de figure...* ». C'est sûrement quelqu'un d'un autre quartier qui aura fait le coup !

Dans la classe rien ni personne ne bouge. Les deux gardiens échangent par talkie-walkie avec l'extérieur. Nous n'échapperons pas à la fouille corporelle. Voilà une nouvelle expérience dont je me serais bien passé.

*** Nous sommes conduits vers l'extérieur, les uns derrière les autres. On ne se dit rien. Nous avançons en file indienne, tels des mutins captifs. On nous escorte jusque dans la grande galerie du bâtiment central. Il est onze heures moins le quart. D'autres détenus, des auxis, des personnels passent devant nous. C'est l'heure d'affluence. On nous plaque contre les murs, de part et d'autre.

'*Bon, je me dis, moi j'ai rien à me reprocher ce coup-ci..*': aucune souris ni aucun rat dans les poches. Seulement peut-être quelques acariens sur les poils. Heureusement que je me suis changé de slip et

que je suis propre encore de la douche d'hier matin. Je me déshabillerai sans trop de honte, puis qu'il faut se déshabiller.

Une brigade entière a été appelée à la rescousse. Bientôt, les gardiens sont cinq ou six qui nous observent. On nous aligne comme face au peloton d'exécution. Deux fonctionnaires chargés de la besogne enfilent devant nous une paire de gants en latex et rejoignent les cellules de fouille. *'Jusqu'ou chercheront-t-ils cet animal'*, me demande-je ?

Parmi tout le monde qui passe-là, voici Virginie et Jérôme, nous instituteurs. Ils nous croisent et ne s'arrêtent pas. C'est à peine s'ils nous regardent, et ils s'éloignent. Je serre les lèvres. J'aurais bien voulu leur souhaiter bonnes vacances ; lui souhaiter, au moins à elle, bonnes vacances et encore la remercier pour le bouquin de poésies...

'Elle doit être génée', je me dis. Je le suis pour nous deux.

Chacun à son tour, on nous conduit dans la cellule de fouille. La porte se referme pudiquement pour que la chose s'accomplisse. Ça dure, ça dure. Nous ne sommes guère d'humeur à parler. Avec tout cette circulation autour, que pourrions-nous nous dire ?

Quand la fouille de l'un est terminée, le suivant lui succède. Ceux qu'on a fouillé sont autorisés à regagner l'étage. Le groupe se réduit comme peau de chagrin. J'ai dû encore choisir le mauvais numéro : je passe en tout dernier, au bout de plus d'une heure. Il ne leur reste plus que moi comme coupable potentiel, puisque tout les autres sont repartis sans encombre. *'De toute façon, je me répète, moi : je n'ai rien à me reprocher...'*

Voilà. C'est mon tour à présent. J'entre dans la petite cellule de fouille. Un endroit minuscule et sans lucarne. Sans chaise et sans rien. La porte se referme sur nous. Le gardien m'attend. Un jeune homme dont je ne vois que l'uniforme et les gants de latex.

'A-t-il au moins changé de gants depuis le début ?' je ne crois pas. *'C'est pas hygiénique tout ça. Où a-t-il pu fourrer ses doigts ?'* Puisqu'il doit m'examiner, autant qu'il fasse ça proprement ! Je n'ose pas lui demander quoi que ce soit. Mais je regarde ses mains si fixement que je pense qu'il a compris. *'Où a-t-il pu fourrer ses doigts ?'*

Il me demande de me déshabiller. *« - Entièrement ? - Oui, tout ! »*

D'abord, il faut que je me déchausse. Puis, un à un, j'enlève mes vêtements que je pose à même le sol. *'Ils auraient pu mettre une chaise ou même un tabouret. Ça aurait été plus pratique...'* Il y a ici quelque chose de... Je ne trouve pas le mot. Je me dépouille de mes fripes comme si ensuite on devait... Ah ! cessons de penser à ça...

Il me laisse faire sans me mater. Pendant que je continue, à gestes lents, ce strip-tease qu'on m'impose, il s'affaire à fouiller. Ce n'est pas moi qui l'intéresse. Ce sont mes fringues qu'il palpe et qu'il explore. Il glisse la main jusqu'au fond de mes chaussures, il retourne les poches de mon pantalon et même mes chaussettes.

A présent me voilà presque nu. Il ne me reste plus que la culotte à retirer. Là, j'hésite. Je l'interroge du regard sur la nécessité d'en arriver à cette extrémité. *« C'est bon ! Rhabille-toi ! »* Entre lui et moi, ça n'ira pas plus loin.

Je pense qu'il n'avait pas envie d'en voir plus. Après tout, je suis son dixième bonhomme depuis tout à l'heure. Il doit en avoir marre. Il n'aurait rien trouver sur moi, même en allant au fond des choses. Pas de souris ni de rat.

Je me rhabille à la va-vite puis je remonte en cellule. C'est l'heure du déjeuner. Je raconte la scène à Jean-Marie, qui ce matin avait parlé et donc n'était pas dans le coup. (A moins qu'il l'ait commandité – *je plaisante*).

« T'as eu de la chance qu'il t'ait permis de garder ton slip, d'habitude ils prennent moins de gant... »

[Momo-la-Cayolle, qui a été lui aussi fouillé ce jour-là, me confirmera que lui aura eu droit à la fouille complète et sans-culotte. La petite souris disparue sera miraculeusement retrouvée quinze jours plus tard, lorsque nous reprendrons l'école, après la période des vacances.

Damien qui a l'œil à tout, la retrouvera dans un casier sous une des tables d'écolier où nous nous asseyons. On lui avait coupé la queue, à la pauvre bête (à la souris, pas à Damien)...]

[Il paraîtrait que les fouilles systématique seraient illégales depuis 2011 - [à voir](#) ? Pas aux Baumettes, semble-t-il alors...]

[Retour au sommaire](#)



Samedi 27 octobre 19 heures – les écailles du Léviathan

[La fouille de la veille m'a bien fait redescendre sur terre, ou plutôt : sous terre. Perdu dans mes nuages et dans ma poésie, j'aurais pu envoler : hop ! Disparaître... A nouveau, je sais bien où je suis, je sais bien qui je suis. Merci maton.]

Depuis le départ de Bébert, nous avons repris avec Jean-Marie nos discussions qui, parfois, c'est vrai, n'ont ni queue ni tête. Comme il ne s'arrête pas de pleuvoir, nous avons le temps de mieux nous connaître et de nous apprécier.

Alors nous pouvons discuter jusqu'à presque nous disputer. Vraiment ! je suis bien tombé avec lui. Nous passerions des heures à dissenter, s'il n'y avait pas Zorro à la télé le samedi soir...

*** Nous avons à nouveau parlé de politique, ou, plutôt à propos de la politique. Jean-Marie veut savoir si j'ai voté. Pour peu, il me demanderait *pour qui* j'ai voté. En tous les cas, à mon avis, lui : il vote à gauche ou alors écolo. Il croit que Taubira pourra faire changer des choses au Ministère de la Justice ! Et pourquoi pas raser les murs des Baumettes ?

L'autre jour, il a voulu que nous écoutions François Hollande, à la télé. Mais là, j'ai dit stoppe : *pas de politique chez moi*. Je ne sais même pas si les détenus ont le droit de vote. Disposent-ils d'isoloirs les jours d'élections ou vote-t-on par correspondance ?

Comme dit l'autre, *les promesses des politiciens n'engagent que ceux qui sont prêts à y croire*. Pas moi. J'ai d'autres choses plus graves qui me préoccupent. Il n'y a que sur la question de la peine de mort ou je suis intransigeant. Je suis contre. Même pour des gens comme moi, comme nous...

« *Si tu vis en société, la politique c'est important*, me dit JM. *Elle a des conséquences directes sur ce qui t'arrive...* ».

'*Si je vis en société*' ?... je l'interromps assez rudement. Je lui dis que sa démonstration repose justement sur un axiome foireux : « '*Si je vis en société*'. *CQFD, comme disent les mathématiciens... Tu penses vraiment qu'on vit ici en société ?* » Vivre – ou plutôt traîner sa carcasse de la cellule à la cour – est-ce encore *vivre en société* ? Je ne crois pas.

Que les Baumettes soient un lieu 'social', une fabrique du social, évidemment. Au sens le plus grégaire et animal qui soit, les Baumettes sont bien une termitière, un nid de fieffés gredins. Nous allons, nous courons dans tous les sens, nous trottinons comme des fourmis...

« *Faisons-nous partie de la société, Jean-Marie ? Penses-tu qu'ici nous participons à la société ? D'abord, est-ce qu'on a seulement le droit de vote ?...* », Je lui souris benoîtement. Juste lui poser la question m'assure de la réponse.

« *Allons ! Nous ne sommes qu'une bande de hors-la-loi, même pas des pirates...* »

'*Et les pires de tous* : les pointeurs', aurais-je dû rajouter. Les brigands ou les pirates valent mieux que nous. Qui pourrait bien parler en notre nom ? Qui prendra la parole au nom de tous les pointeurs des prisons de France (et de Navarre) ? La première chose qu'on apprend ici, c'est à se taire.

« *Ici, la seule chose qu'on a à faire c'est de se la fermer. Et, après, tu le sais bien : on trouve de petits arrangements...* », on a même droit à quelques *privilèges*. Même avec les gardiens, on s'arrange.

Même avec le Chef et tous les Responsables du bâtiment.

Aux Baumettes, tout le monde s'arrange...

*** *Entre-nous*, on se fabrique des règles *ad-hoc*, ou bien on suit docilement celles édictées par les petits chefs et les caïds. Ou alors il s'agit de coutumes si anciennes que personne n'en connaît l'origine. Et c'est parce qu'elles sont – ou nous paraissent – si anciennes, qu'elles en deviennent sacrées, qu'il ne faut pas y toucher, qu'il faut les suivre docilement. Même si vraiment nous n'en comprenons pas le sens.

En prison, la loi, c'est d'abord celle du plus fort, ou bien du plus malin. Chacun ses armes. On y instaure l'ordre des hiérarchies, la domination des uns sur les autres. Un ordre règne ici, en définitive : l'ordre de la violence. Une violence qui n'a pas besoin de mordre toujours. Elle n'a qu'à laisser agir son venin et ses sucs. Elle a bien le temps de nous digérer puisqu'elle nous retient fermement.

Et *nous* les pointeurs, nous qui sommes en bas de toute cette hiérarchie, dans cette multitude, dans cette merde humaine rassemblée-là, nous sommes la sous-merde qui devons nous soumettre et courber bien bas l'échine. Pour beaucoup, geôliers et détenus, nous valons moins que la fange du grand passage.

*** La prison est une machine à broyer les hommes qu'elle recueille. Elle nous héberge dans ses entrailles, elle nous digère. Et à la fin nous aimons notre propre goût, englué sur des murs sales, le goût de notre propre chair mise à vif qui suinte un pue sucré et toxique : sucres de plomb, sucs de sang et de sperme, succulente pourriture de nous-mêmes !

Car c'est bien de nous qu'elle se nourrit, la bête dont nous nous nourrissons ! C'est bien nous qui la rassasons de nos peurs et de nos soumissions. Nous caressons sa peau écailleuse et chaque petit renoncement, comme chaque petite conquête sont ici sa pitance. Nous devenons sa peau, nous sommes ses écailles.

Et aussi le fruit de nos entrailles...

Elle bave, et sa salive c'est notre lâcheté humide. Elle rote et elle pète, et se sont nos cris et nos plaintes. Elle ronronne et se sont nos gémissements la nuit, sa jouissance. J'apprends auprès de Jean-Marie et des autres comment tirer avantage dans ses espaces incertains, des interstices et de ses replis. J'aime ses rugosités.

Alors que beaucoup d'autres ici sont de petites frappes, nous, - Jean-Marie et moi -, nous sommes des '*pointeurs respectables*'. Des pointeurs à *présent respectables* (par ceux de notre quartier au moins). Même la plupart des gardiens respecte notre qualité.

En quelque sorte, nous sommes, *je suis* devenu, en deux mois, un pointeur qualifié.

*** Alors, au bout de deux mois à peine, voilà que je clame dans cette prison, haut, tout haut *mon éthique et mon droit*. (Jean-Marie, rajoute aussi sa foi chrétienne, et la miséricorde – même si je l'ai jamais vu s'adonner à un quelconque prosélytisme religieux).

Quelles belles âmes, ma foi ! Au milieu de tous ces gredins, ces condamnés et ces morts-dans-l'âme, nous avons beau jeu à se prévaloir d'un quelconque sens moral ! « *Allons Jean-Marie ! reconnais qu'ici tout n'est qu'arrangements et petites combines. Petits, tout petits nos arrangements !* »

Combien sommes-nous précaires et combien notre indignité est certaine. Et chaque arrangement, chaque combine qui marche, sont comme des petits larcins qu'on rajoute à la liste de nos méfaits - des vols à la roulotte, si les Baumettes avaient des roues, du *hijacking* si la prison avait des ailes...

*** Dans cette comédie pathétique, dans ce grand théâtre des ombres, nous n'avons d'autres repères pour nous juger que le regard de nos geôliers et l'oppression des bagnards des autres quartiers qui nous insultent et nous jettent des pierres au passage.

« *Et, nous-mêmes, entre nous, valons-nous mieux ? Ici, c'est nous d'abord, les uns pour les autres, les uns contre les autres, nos premiers oppresseurs...* » Chacun juge son voisin, peut-être pour tenter de trouver sa faute plus vénielle, son âme un peu moins vile.

Voilà, j'ai fini ma grande diatribe du *Faust en prison*. Je répète encore à Jean-Marie, pour qu'il l'entende bien : « *Ici, je ne fais pas de politique...* »

Je renonce définitivement à une société qui m'est devenue étrangère. Je me considère ainsi à l'égal d'Adrian ou de Toufik-le-Souriceau : un sans-papier, un clandestin, un exilé du dedans. Et leur compagnie me va bien.

*** Jean-Marie ne semble guère convaincu par mon discours. Je le vois à sa mine : souriante mais pas convaincue. Mais n'est-ce pas là le but de toute bonne discussion entre amis ? de toute bonne *disputation* ? ne jamais tenter de convaincre l'autre. Et, de toute façon, Jean-Marie est assez grand pour se convaincre tout seul s'il en a envie...

« *Tu peux toujours choisir...* », me dit-il. Je ne réponds rien. C'est l'heure de préparer la soupe.



L'invitation au voyage - Bruno des Baumettes

Dimanche 28 octobre – 17 h 30 – Ali le poète

Dans la cour où nous tournons, tournons, tournons toujours, l'automne s'est à présent bien installé. Plus question de lézarder comme des couleuvres. Le matin, le froid nous saisit dès que nous franchissons la porte d'en bas.

Il y a de moins en moins de courageux. Ce dimanche, nous nous retrouvons à peine cinq ou six à grelotter. Mais il faut bien descendre : à force de rester enfermé, on finirait par devenir les pierres de notre propre prison.

Jean-Marie est retenu ce matin à l'office religieux. C'est la Toussaint je crois pour les catholiques.

Pour les protestants, qu'importe ! Il trouvera bien le Bon dieu à force de tant le chercher.

Alexandre-le-métis doit faire la grasse matinée. Quant à Momo-la-Cayolle, il a abandonné la promenade ces derniers temps. Heureusement que je l'ai croisé l'autre jour à l'école, autrement je penserais qu'il est mort ou qu'il a été libéré.

Au moins, ce matin, y a-t-il Ali-le-Comorien. Je ne serai pas seul.

Pendant plus d'un mois, il courait deux heures d'affilée, sans discontinuer, en boucles, tous les jours.

A présent, l'hiver venant, il a baissé de rythme. Quel courage ! Au bout du compte, il aura parcouru, dans cette cour étroite, plusieurs marathons. C'est incroyable comment un homme est capable d'élargir l'espace où on veut l'enfermer. Les murs ne suffisent pas à le contenir.

Actuellement, mon footing à moi, mon footing de l'esprit, c'est la poésie. Comme un promeneur solitaire, je m'balade en me récitant des poèmes, à haute voix. Je cours aussi, en quelque sorte, mais là-haut, au-dessus du grillage.

Après un footing d'une heure seulement, Ali m'a rejoint dans ma promenade. Il ne faut pas qu'il s'assoit : il est tout transpirant. « *Allons ! marchons... Et donne-moi de tes nouvelles...* »

Pendant longtemps ensemble nous causons, causons, causons. Ali est une personne qui m'apporte de la sérénité, comme Momo-la-Cayolle. Malgré sa noirceur de peau et sa carrure qui le fait ressembler à un videur de boîte ou à un vigile de supermarché, c'est un homme plein de gentillesse et de sincérité.

Dès qu'on le fréquente un peu, on comprend vite qu'Ali à un cœur gros comme ça... Comme il dit lui-même : *'il a le cœur trop grand'*. Toujours souriant, toujours heureux de vivre...

*** Pourtant, pendant les deux ou trois derniers jours, il m'a paru perturbé. Je me suis même inquiété. Après l'école, vendredi, je l'ai interrogé. Nous étions alignés en attendant la fouille. Il nous a alors dit qu'il venait d'apprendre que son fils était malade.

C'est sa femme qui lui a appris ça au téléphone. Ce matin, avant de courir j'ai vu qu'il téléphonait depuis une des cabines qu'on nous a installées dans la cour. Je suppose que c'était pour ça.

Tout en marchant, je lui demande si son fils va mieux. Je le sens un peu gêné. Il hésite et puis m'avoue qu'il nous a raconté un bobard. Son fils n'a jamais été malade. Il m'a répondu comme ça parce que nous n'étions pas seul.

Je le laisse parler. Je baisse la tête pour qu'il puisse à mes côtés me dire ce qui le tracasse, sans besoin qu'on se regarde.

C'est une histoire des plus banales qui lui arrive. Une histoire banale en prison, je veux dire. Une histoire comme il s'en passe tous les jours quand on est détenu.

Sa compagne vient de lui annoncer que c'était fini, qu'elle ne voulait plus le voir et qu'elle ne viendrait plus, non plus, lui rendre visite au parloir. « *Elle a eu des mots très durs* », me confie-t-il. Je le sens bien malheureux...

Ali me raconte alors quelques détails de sa vie sentimentale. Elle est pas simple. [*Sans même aborder les raisons de son incarcération au Deuxième nord et les motifs de sa condamnation (à un an ferme). Il devait sortir fin décembre.*]

Là, je me rends bien compte qu'Ali à un cœur trop grand.

Son épouse 'véritable', sa femme légitime, la mère de ses enfants, vit à la Réunion. La nana qui vient de lui annoncer qu'elle rompt, c'en est une autre. Une femme qu'il a rencontrée là-bas à Saint Denis, et pour laquelle il a tout plaqué : femme, enfants, maison et boulot.

« *On a eu le coup de foudre, on s'est aimé. Du jour au lendemain, on a pris l'avion elle et moi, j'ai tout laissé pour elle...* »

Il m'apprend que cette femme a elle aussi, de son côté, des enfants. Des enfants qu'il nous a toujours présentés comme les siens. (Il y a quelques semaines, j'ai même écrit pour eux des petits courriers, avec des dessins naïfs qu'ensuite Ali avait coloriés.) [*Pour être écrivain public en prison, il faut aussi savoir dessiner...*]

Avec cette femme et ses enfants (à elle), il s'était installé 'en ménage' dans la banlieue lyonnaise. Régulièrement, jusqu'à présent, parfois accompagnée du plus grand de ses fils, elle est venue le voir au parloir.

Elle lui a adressé aussi de petits mandats pour lui permettre de tenir plus que ce qu'autorisent les vingt euros mensuels que l'Administration pénitentiaire octroie aux indigents. (Heureusement pour lui, Ali ne fume pas).

Avec, cet argent, il a essentiellement cantiné du crédit téléphonique. [*Le téléphone – officiel, pas celui de Mahdi-le-cellulaire -, se cantine comme la bouffe ou le PQ. En prison tout se paye...*]

Voilà, depuis deux jours, c'est la rupture. Il a tenté de la rappeler. Elle ne veut plus jamais le voir, elle ne veut plus l'entendre. Elle dit qu'elle a perdu son temps avec lui, etc., etc. Ali est aujourd'hui l'homme le plus malheureux des Baumettes.

Comment puis-je le consoler ? comment lui remonter le moral ?

Aujourd'hui c'est moi qui doit prendre soin de lui. C'est à moi de m'en occuper et de tenter de lui réchauffer le cœur. Un cœur gros de tristesse, celui d'un prisonnier qui se retrouve seul au monde.

Je comprends sa peine : je l'ai éprouvée.

J'essaie de lui dire combien l'absence est dure pour celles et ceux qui restent à l'extérieur et qui attendent, qui espèrent l'autre et qui comptent les jours et les heures. « *Le temps n'en finit pas quand on attend...* ». Ça aussi j'ai connu.

« *Ce qu'elle a pu te dire, sûrement, elle n'y pensait pas. C'est son chagrin, la solitude qui ont fait qu'elle t'a parlé comme ça...* »

Depuis trois jours, depuis l'annonce de la rupture, Ali lui a téléphoné plusieurs fois. Ça n'a rien arrangé. Il ne me raconte pas les détails de leurs conversations mais il me dit combien ce qu'elle a pu lui dire l'a meurtri.

« *Elle a eu des mots très durs. Elle qui m'aimait tant. J'étais tellement fier, me dit-il. Fier qu'elle m'aime...* »

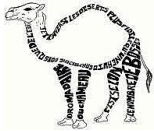
Il se sent abandonné et trahi. « *J'ai tout plaqué pour elle. J'ai quitté ma femme, j'ai laissé mes enfants...* ». Il me dit qu'à la Réunion, il conduisait un gros camion (il est chauffeur poids-lourd). Et que là-bas il avait une bonne situation...

« *J'ai le cœur trop grand...* », conclut-il. Ali, au fond, est comme beaucoup d'hommes ici : *un grand romantique*. Plaisante-je ? peut-être pas...

Je lui propose alors qu'on lui écrive. (J'ai dit 'on', parce que je sais que je saurais y faire et qu'Ali, tout seul, n'écrira pas.)

« *Pour lui dire combien tu l'aimes... Ça sera mieux que de vous disputer comme vous le faites. De vous engueuler par téléphone, à mon avis, ça ne peut pas arranger les choses...* ».

Je serai sa plume, son Cyrano. Ali est mon *ami*. (Parce qu'à présent, je sais ce que ce terme veut dire en prison). J'écrirai les mots comme il sait les penser. Nous lui dirons, nous inventerons ensemble les mots d'amour qu'il faut.



Dimanche 28 octobre – 17 h 30 – La lettre à Marie

« *Et si tu lui envoyais un poème ? Les femmes aiment les mots d'amour...* ».

Là, je m'avance. Je parle un peu sans bien savoir.

« - *Comment s'appelle-t-elle ? - Marie.* ». Marie...

Marie. Bien sûr, je pense au poème d'[Apollinaire](#) : 'Marie'. Le plus beau de ses poèmes peut-être. Celui qu'il écrivit à son amour : Marie Laurencin.

Marie, la Marie d'Ali-le-Comorien sera donc mon égérie, puisque je n'ai plus de mots d'amour à dire à personne. Tope-là : nous écrivons ensemble un poème, une *lettre à Marie* !

Tout en marchant nous commençons à associer des mots, des bouts de phrases. Nous joignons nos idées vers ce cœur inconstant. Le poème devra refléter l'âme d'Ali : sa grande simplicité et son amour sincère. Il reflétera aussi (je l'espère) tout mon talent littéraire.

La lettre à Marie

Mon cœur vole vers toi

Et moi je suis ici

Je pense à toi la nuit le jour

M'aimeras-tu toujours ?

C'est court. C'est beau.

Ça nous a bien pris une heure à deux. Certes, c'est court. C'est court mais c'est beau. Un poème d'amour n'a pas besoin d'être trop long, sinon : ça lasse.

C'est bien exactement ce qu'Ali ressent sur le moment. Ce sont ses mots à lui. Syllabe après syllabe, vers après vers, pieds après pieds, Ali et moi, nous l'avons composé. Et, en plus, ça rime ! (plus ou moins). Demain, je descendrai du papier à lettre et nous rédigerons un courrier.

Le service postal sera le messenger du cœur d'Ali-le-Comorien, un peu du mien aussi. Décidément, Ali est un poète. Un poète qui n'a jamais eu besoin d'ouvrir un bouquin. Baudelaire ou Rimbaud, il ne sait même pas qui c'est. Paul Verlaine ? Pas connaître non plus : celui-là ne fut jamais détenu avec nous aux Baumettes.

Je n'hésite pas.

Je lui remets de façon solennelle le bouquin d'Apollinaire que m'a confié il y a deux jours seulement Virginie-la-Maîtresse, et qui, depuis m'accompagne partout. J'ouvre avec lui le livre, non pas sur les poèmes d'*Alcools* – qui sont trop longs et compliqués – mais sur les pages [Du Bestiaire](#), le recueil de tous petits poèmes d'une strophe à peine, tout enluminés, qui conclut l'ouvrage.

Je lui lis quelques vers, puis nous les relisons ensemble (Ali est débutant : il apprend la lecture) :

"Avec ses quatre dromadaires

Don Pedro d'Alfaroubeira

Courut le monde et l'admira.

Il fit ce que je voudrais faire

Si j'avais quatre dromadaires."

C'est court. C'est beau.

Apollinaire, c'était pas un Mickey !

Ali est un poète.



Lundi 29 octobre – 6 heures 30 - Keine ruhige Minute – pas une seconde à soi...

'Eternity is really long, especially near the end'. W. Allen

'L'éternité c'est long, surtout vers la fin'. Pierre Dac

Je me lève pourtant de bonne heure, et de plus en plus tôt peut-être. Dès six heures du matin, je suis réveillé. Un quart d'heure après, je suis debout. Je maudis la saison et l'arrivée de l'hiver qui rend l'aube si paresseuse. Bientôt, il faudra que je réveille le jour.

Dans la pénombre, je suis obligé à présent de m'orienter à tâtons. Heureusement que la cellule est bien petite et que je finis par connaître l'emplacement de chaque chose. J'y circule les yeux fermés.

J'ai même fait l'essai déjà, pour voir si ça marche. Et oui ça marche !

Jean-Marie et moi sommes des délinquants ordonnés.

Les yeux grand fermés je peux me débrouiller. C'est l'avantage de loger dans une boîte à chaussures. Il y a juste pour brancher le toto et faire chauffer de l'eau que j'ai encore besoin d'y voir un peu. Pour le reste, même aveugle je tiendrais ma place aux Baumettes.

Il est six heures et demie. Rien ne s'oppose à mon étonnement. J'ai le temps de contempler le monde qui est le mien à présent : ces neuf mètres carrés que je possède en indivis, que je partage avec Jean-Marie. J'écris un peu de mon journal. Je m'applique, quelques minutes encore.

Ensuite, tout s'enchaîne. Tout est déjà chronométré, arrangé, ordonné. Voilà...

Le grand rituel débute par la visite du gardien qui vient nous dire bonjour et qui s'assure le matin que personne n'est mort pendant la nuit ; puis vient la douche (les jours de douche) ; ou alors il faut se laver au robinet : juste se débarbouiller le visage à l'eau froide, c'est bien suffisant ; je me rase - deux fois par semaine seulement (en prison, je n'ai personne qui viendra me caresser les joues et me dire que je pique) ; j'hésite un moment à réveiller mon co-cellulaire qui dort toujours : « *Jean-Marie : c'est l'heure, tu devrais te lever !* » ; je fais mon lit comme je peux : « *Dieu, que ces draps sont sales !* » ; je regarde le temps qu'il va faire au travers des barreaux : le jour s'est levé suffisamment pour me dire la météo ; Jean-Marie a déjeuné à la va-vite, il se presse, il se bouscule : je le regarde faire, mi-amusé, mi-agacé ; nous nous préparons à sortir ; éteindre la télé qu'on allume machinalement pour avoir de la compagnie, ainsi JM peut faire son caca du matin sans trop se gêner ; surtout en sortant : planquer la télécommande : là, entre deux bouquins, pour pas qu'on nous la pique pendant que nous serons absents ; attendre qu'on vienne ouvrir ; ah oui ! prendre le bonnet que ma laissé Bébert pour me couvrir les oreilles pendant la promenade ; le gardien tire le verrou ; Jean-Marie a encore oublié quelque chose ; bon, nous sortons ; attendre encore que d'autres portes s'ouvrent ; se dire chaque jour qu'il y a décidément trop de grilles et de barreaux dans cette prison – '*combien y en a-t-il jusque tout en-dehors ?*' ; et puis descendre : aller à gauche ou bien à droite ; suivre celui qui me précède ; précéder celui qui me suit ; suivre un parcours déjà fléché ; suivre les ordres du maton ; m'arrêter s'il nous dit de nous arrêter ; marcher sous ses ordres ; rejoindre une salle d'attente pour y attendre un rendez-vous, un parloir ou bien rejoindre la promenade ; attendre là aussi et y passer le temps en attendant qu'on nous remonte ; remonter en cellule ; attendre devant les mêmes grilles qu'à l'aller ; le gardien vient nous ouvrir pour nous enfermer ; retrouver ma cellule ; Jean-Marie n'est pas encore rentré ; préparer une salade pour le déjeuner – et pour passer le temps ; entendre la porte qui s'ouvre, Jean-Marie m'a rejoint ; attendre qu'on nous serve la gamelle ; discuter un moment – c'est bientôt l'heure et j'ai faim ; être aux aguets derrière la porte des moindres bruits : écouter le roulement des chariots qui livrent les repas ; attendre notre pitance, notre pain quotidien ; s'inquiéter du retard quand la gamelle n'arrive pas ; entendre le passage de quelque détenu en errance - '*Tiens ? Qu'est-ce qu'il fait dans la cour, celui-là, à se balader librement ?*' ; manger et puis attendre encore que vienne l'après-midi et tout recommencer.

Ouf ! c'est fini. Chaque jour c'est pareil.

En prison, on ne voit pas le temps passer.

*** Attendre, attendre, attendre encore et puis attendre...

En prison, chaque jour ressemble étrangement aux précédents. Seules de petites variations, de légères imperfections viennent m'avertir que ce n'est pas seulement un *déjà vu*, que ce n'est pas un artefact de mon esprit débile, une expérience de pensée qui aurait mal tourné.

Non, je n'ai pas rêvé. Et chaque matin quand je me réveille, avant même de faire le choix de vivre ou de mourir, je dois me répéter que ce jour suit le précédent : qu'il est le même, et en même temps qui lui est différent. *Ni tout à fait le même, ni tout à fait un autre.*

Le temps passe ici à toute vitesse, ou plutôt c'est nous qui le traversons sans même nous y arrêter. Le temps, lui est parfaitement immobile, le temps ici est presque inutile. En prison, la perpétuité se réduit, en définitive, à peau de chagrin.

Je comprends pourquoi dans certains pays, comme en Espagne ou aux Etats-Unis on peut condamner des gens à des peines de centaines d'années. En prison : cent ans, c'est une journée.

Une journée cent fois, trois cent soixante cinq fois recommencée.

Il n'y a pas à s'inquiéter. Ici, ce ne sont plus les heures qui tournent, c'est nous qui tournons, tournons sans cesse, captifs d'une taule de verre où le temps se fragmente et se divise en mille morceaux, mille reflets tous pareils.



Lundi 29 octobre - 20 h 30 – petits cadavres exquis

Accroupi dans ma niche comme un scribe égyptien, j'étales autour de moi toutes mes correspondances.

Jean-Marie est en train d'écrire. Il est resté à la petite table. Nous avons éteint la télé.

Dehors, il fait froid. Les Baumettes murmurent à peine.

Ce matin, avec Ali-le-Comorien, nous avons terminé la *lettre à Marie*. Bien sûr, le poème n'y a pas suffi, il a fallu rajouter d'autres mots, d'autres excuses, d'autres aveux d'amour abandonné...

J'ai même eu droit à rédiger trois petits billets pour les enfants de cette femme qu'il aime tant, cette Marie que je ne connais pas, et qui pourtant ne m'est plus totalement étrangère à présent.

Ah ! *que n'ai-je aussi à moi un cœur changeant* ? quelqu'un à qui adresser toutes mes lettres en souffrance ? Tout un service postal n'y suffirait pas, peut-être. Maintenant, je n'attends plus le vaguemestre de cinq heures. Il n'a rien de bon, rien d'important à m'apporter. Il ne m'est bon à rien. Les nouvelles du monde qui peuvent me parvenir ne sont plus que des messages d'adieu, des manuscrits trouvés dans une bouteille, ou bien des ordonnances, des commandements et des convocations.

Jean-Marie c'est différent : il reçoit tant de lettres et il répond à tout le monde. Souvent, pas tous les jours, il prend une heure ou deux pour faire son courrier. Je le regarde comme il s'affaire et je me dis qu'il n'a pas renoncé, qu'il n'est pas rassasié. Ou bien se dit-il ou espère-t-il que le monde ne désespère pas complètement de lui ?

Jean-Marie est assis à la petite table et j'entends son écriture au bout du stylo-encre noir.

*** J'ai étalé devant moi toutes les lettres d'Adrian. Elles gisent tout autour comme de petits cadavres exquis. Un jour, quand j'aurais le temps il faudra bien que je reconstruise cette histoire, que j'assemble les bouts entre eux : ces fragments de discours amoureux, ces phrases inachevées...

Cela m'est encore impossible : il y a trop de vie encore là-dedans. Nous attendrons des mois, peut-être des années, jusqu'à leur retournement. Les mots des morts demandent à reposer.

Juste voir devant moi ces bouts de papier, posés sans ordonnancement précis, comme de petits papillons blancs, me font penser à lui. A lui comme un froissement d'ailes...

Encore à lui je pense.

*** Vendredi, j'ai reçu un courrier d'Auxilia, - c'est un organisme qui dispense des cours par correspondance aux détenus. Ils m'adressent des tests de niveau à leur renvoyer : il y a une épreuve d'anglais et une de comptabilité. Je me suis appliqué ce week-end et tout à l'heure encore à répondre aux questions.

Je pense que je devrais mieux apprendre l'anglais, cette langue ne m'est pas familière. Avec elle, je n'ai jamais couché même si je l'ai beaucoup pratiquée au cours de mes voyages. En même temps, je continue à étudier les mathématiques grâce à Jean-Marie.

Les exercices qu'il me propose et qu'il me corrige ensuite sont d'un niveau première ou terminale scientifique et cela est largement suffisant pour moi. Après tout on ne demande pas à un poète de savoir calculer. Les suites géométriques me donnent toujours du fil à retordre.

J'aimerais aussi apprendre, pourquoi pas ? la comptabilité et l'informatique : je me dis que si j'en sors vivant, je devrais enfin avoir vraiment un vrai métier. Comptable c'est plus sérieux qu'être poète ou vagabond. Moins romantique peut-être mais plus sérieux.

Allons ! nous attendrons les résultats de mes tests. J'ai le temps de penser à mon avenir.

*** J'ai reçu enfin une réponse de Michèle : une longue lettre de trois feuillets. Je n'ai pas trouvé le courage de la lire immédiatement. Je ne l'ai ouverte qu'hier soir, deux jours après. Je ressens combien j'ai pu la faire souffrir. Et l'idée même de sa souffrance vient de nouveau réveiller mon cadavre endormi.

Il faut que je lui réponde. Mais lui répondre quoi ? J'ai peur de la *lettre morte*, de la lettre qui tue. J'ai peur d'écrire une lettre d'un déjà-mort et qui encore assassine. Mon Dieu qu'il m'est difficile d'écrire aux vivants. Je me dis que les morts ne devraient jamais avoir droit de réponse.

J'ai le sentiment que je connais déjà, dès à présent, la fin de cette histoire sans en avoir lu les prochains chapitres. Le monde peut bien se répartir et déchiqeter ma mémoire, qu'importe ! Si peut-être la conscience survit, les mots qui restent ne suffiront pas à sauver quelque chose.

Dans cette prison qui me cajole, chaque jour j'écris mon journal. Accroupi dans ma niche, les jambes en tailleur, comme un scribe égyptien, je rédige ce qui ressemble déjà au grand Livre d'un mort.

Et les mots qui me restent, je le sais, ne suffiront pas à sauver quelque chose. Mon Ka est désespéré...



*** Vienne le temps J'ai tant vécu Et tant usé mon temps à t'attendre,
Quand viendras-tu ? Vraiment, encore à lui je pense...



Mardi 30 octobre – 6 heures 30 – le gabian

Cette nuit, j'y ai vu plus clair. La seule chose que je puisse faire en attendant c'est de me préparer et puis de me tenir prêt. Il faudra bien que j'essaie de comparaître *dignement* quand ça arrivera. Si 'dignement' veut dire encore quelque chose au point où j'en suis.

'Assumer', c'est ça.

Assumer ce que je dois assumer. Pour le reste, je sais bien que les mots n'y suffiront pas.

Il y a dehors, sur les fils barbelés au-dessus de la cour, un gabian qui s'est pris l'autre jour. Sûrement a-t-il été jeté-là par le vent - nous avons eu pendant des jours entiers un Mistral violent, des jours de vent bleu. Peut-être, mais cela est-il peu probable, a-t-il choisi lui-même de venir s'abriter ici. A présent, le voici accroché et pendu parmi tous ces haillons qui décorent le grillage, qui lui forme comme un gibet.

Il a suffi de quelques jours pour qu'il pourrisse. Maintenant à moitié dévoré par la pluie, séché par le soleil, tout disloqué, tout pâle, il se balance lentement. Il se balance avec une légèreté inhumaine.

Une aile lui pend sur le côté, ses plumes fanées frémissent encore à peine.

Seul son œil paraît toujours vif, un œil qu'il a gardé ouvert et fixe. De sa noirceur, il observe le monde tout autour, en haut de sa potence : les bâtiments et les cours, les prisonniers qui passent, les auxis qui ramassent les immondices dans le passage en bas, les matons en tenue. Immobile, il les voit. Il ne les juge pas.

Lui, lentement, il se balance.



Mardi 30 octobre – 21 heures 30 – interférences (1)

Voilà que mon bel ordonnancement de la journée se trouve tout modifié. Je ne sais que faire ? Je reste un moment avec mes deux convocations entre les mains.

A 9 h 30, je dois voir madame K. la psychologue au SMPR, avec qui j'ai rendez-vous, et à dix heures j'ai une autre convocation au parloir-avocat, à l'autre bout du bâtiment. Avec Michèle...

Il va falloir que je gère tous ces rendez-vous. Me voici un homme bien chargé ce matin. De toute façon, la priorité, ce sera Michèle. D'abord, je me rendrai au SMPR où j'abrègerai l'entretien. Je pense qu'elle voudra bien. Puis je me dépêcherai pour franchir tous les sas qui conduisent en haut de l'escalier en colimaçon.

Pourvu qu'on ne vienne pas m'ouvrir en retard et qu'ensuite, il n'y ait pas de blocages ce matin. Les 'blocages', aux Baumettes sont si fréquents, pour un oui pour un non, et nous ne savons pas pourquoi, toute la machine est immobilisée.

Quand ça arrive, d'un coup tout le monde doit s'arrêter de circuler (au bâtiment A en tout cas – pour les autres bâtiments, je ne sais pas). Tout se fige : les portes ne s'ouvrent plus, les grilles sont plus hermétiques que jamais. Chaque passage est compartimenté. On ne circule plus au rez-de-chaussée, on ne circule plus entre les étages, presque : on retiendrait sa respiration, et on attend.

Au niveau du poste central, - à l'endroit même où j'avais revu Adrian pour la dernière fois -, au-dessus du guichet commandé par le maton derrière sa vitre, il y a une lumière rouge alors qui s'allume. C'est comme au jeu *un-deux-trois-soleil !*, tout le monde se fige et on attend.

La ronde s'immobilise, aussi bien pour les détenus que les geôliers, pour les auxis en bleu de travail, avec leurs containers de poubelles mal fermés ou leurs chariots chargés de gamelles. Tous les autres personnels aussi s'arrêtent : ceux en tenue civile, les travailleurs sociaux et les visiteurs extérieurs (souvent des femmes, d'ailleurs, dont l'élégante légèreté tranche dans cet univers de métal et de crasse, de la pesanteur masculine).

Tout le monde se fige. Alors, ainsi on reste tous collés aux grilles, ou devant/derrière - des portes fermées, ou oubliés dans une cellule d'attente, ou bien entre deux étages, jusqu'à ce que le blocage soit levé. Comme un ballon d'hélium suspendu dans le ciel, les Baumettes, un moment hésitent. Tous nous flottons, jusqu'à la décision de remettre en marche l'ensemble du trafic. On attend.

Ça y est : un coup bref de sirène, le feu redevient vert. Les allers-et-venues peuvent reprendre et les rondes aussi. La décision vient du guichet central sûrement, ou bien d'ailleurs, qui sait ? Qui sait d'ailleurs ce qui a causé ce blocage ?

Alexandre, Alexandre-le-métis, m'a dit l'autre jour qu'il y a aux Baumettes des détenus encore plus isolés que nous (c'est vrai que nous sommes, en définitive, si peu isolés !) Des détenus dont la peine – ou la dangerosité, je ne sais pas – les obligent à circuler sans jamais voir personne. C'est pour eux que tout s'arrête, qu'on ne peut plus aller nulle part.

C'est ce que m'a dit Alexandre, et je suis tenter à le croire, il connaît si bien les Baumettes ! Presque, il y a grandi.

Je l'imagine alors, lui : Alexandre-le-Métis, comme un de ces détenus hors-classe. Je ne sais pas pourquoi c'est lui que j'imagine, peut-être en a-t-il le profil ? Ou peut-être me faut-il seulement un visage que je connais déjà pour me figurer un de ces bonhommes ?

Je l'imagine, tel le fantôme du Louvre, allant le pas de son allure altière. Je me le représente faisant partie du ban des truands et des assassins de la pire engeance : des dépeceurs d'enfants ou des poseurs de bombes, son âme encore plus damnée que la nôtre, avançant seul le long des longs couloirs, par les passages qui joignent les bâtiments. (Les détenus de son espèce sont nécessairement reclus dans un autre bâtiment que le nôtre).

Je le vois parcourant le grand souterrain sous la cour. Où se rend-il donc seul - qui nous oblige, nous, des centaines d'autres moins assassins que lui, à devoir attendre qu'il ait traversé les couloirs ?

Il me dit que c'est ainsi chaque fois que l'un d'entre eux a un rendez-vous, que ce soit pour aller au parloir (au parloir-avocat seulement je pense car je suppose que des êtres aussi abominables n'ont plus d'autre famille que leur – ou leurs – avocat(s)), ou bien quand ils se rendent à un autre service : l'infirmerie peut-être ou le SMPR ? (Je les imagine bien fous ou/et bien malades aussi).

Ces hommes qui ne croisent jamais leurs semblables, tant leur vue même pourrait les foudroyer, j'aimerais à présent les connaître, les voir rien qu'une fois. Je me les représente marchant d'un pas médiéval comme des chevaliers de pierre, des masques de la Mort rouge le long des coursives.

Ces hommes au regard de Méduse qui traversent la prison vidée de tous ses figurants : nous, les pointeurs et les petites frappes, les matons et les auxis, réduits à n'être qu'un chœur antique. Ces hommes peut-être sans espérance, j'aimerais qu'ils s'approchent de moi, ou bien pouvoir m'approcher d'eux, juste pour sentir leur souffle, sans même les toucher.

Les Baumettes doivent leur paraître alors ce qu'elles sont la nuit : un grand navire, déserté et sans équipage, immobile : un vaisseau suspendu tout en haut, à cent pieds au dessus d'une vague. Ah ! Même Edgar Poe n'a pas tant d'imagination que moi. Ou alors je deviens complètement cinglé.

Alexandre serait l'un d'entre eux, ou plutôt, il en serait l'archétype. Un archange du mal, vêtu d'une longue pelisse bleu d'outre-mer qui rehausserait encore son allure. Un Corto Maltèse extirpé d'un cachot qui s'avancerait sans craindre personne. Puisqu'il n'y aurait plus personne. Personne d'autre au milieu de cet Enfer que son étrange solitude.

On vient me chercher à l'heure, muni de mes deux convocations et de ma carte pass-Baumettes, je descends.

Mardi 30 octobre – 21 heures 30 – interférences (2)

Je me suis mis sur mon trente-et-un avant que de sortir. Deux rendez-vous dans la même matinée. Il va falloir bien me tenir.

A 9 h 30, je me présente au SMPR. Cette nuit j'ai fait un beau dessin pour Mme K, un arbre généalogique, un arbre des morts et des vivants. Je me suis appliqué. Je me rappelle combien j'ai toujours aimé dessiner.

J'aurais préféré lui dessiner de petits papillons. (Pour les psychologues ça porte un nom, je crois).

Déjà, l'autre jour, l'experte m'avait fait passer un test du même genre [*Je test de Rorschach*]. Les papillons, moi j'ai toujours aimé ça.

Las mariposas, comme on dit en espagnol... Sûrement que j'étais prédisposé à dessiner des papillons ! Que vont-ils faire de moi tous ces psychologues ? Je sais bien que déjà ils m'ont jugé, jugé et sûrement condamné.

Comme prévu, j'abrège le rendez-vous avec la psy. Je lui explique que je dois me rendre au parloir-avocat. Elle comprend. Ça ne l'embête pas, elle doit en avoir l'habitude. Je lui remets mon dessin. Nous prenons rendez-vous pour dans deux semaines. La semaine prochaine, elle est en congés, me dit-elle.

*** Je me rends immédiatement au parloir-avocat. Seulement sept portails à franchir. Je patiente quelques temps dans cette grande salle d'attente. Il y a du monde ce matin. Parmi eux, trois types discutent ensemble et fument. Je reconnais Cédric. Cédric, mon ancien compagnon de jeu à la contrée.

C'est vrai qu'il a disparu de la cour, je ne l'ai plus vu depuis un moment. Mais cela est fréquent : soit qu'un détenu soit fatigué de descendre, soit qu'il ait été libéré ou transféré, soit qu'ils soit mort, peut-être, et déjà enterré. Personne ne me tient informé et s'il fallait prendre des nouvelles de tout le monde, on n'en sortirait plus.

La prison est une entreprise qui gère des stocks : entrée/sortie. Des stocks de chair humaine, de la chair vivante qu'elle transforme et qu'elle conditionne, avant que de la remettre, tôt ou tard, sur le marché. Je m'y suis fait à présent : un matin tu es là, avec les autres, et puis, du jour au lendemain : hop ! tu disparais. Je sais bien que tôt ou tard ça m'arrivera à moi aussi ! En prison, il ne faut pas s'attacher.

Cédric me dit bonjour de loin, juste un signe du regard pour me dire qu'il m'a reconnu. On l'a donc déménagé de bâtiment. Il est en compagnie. Je n'ose m'approcher. Les autres savent-ils qu'il était auparavant au Deuxième nord ? Ce n'est pas écrit sur son front. Ce n'est pas écrit sur le mien non plus. (Je passe machinalement la main dessus, comme pour enlever toute marque, des fois qu'on nous découvrirait).

Pourtant, je n'irai pas le voir. Il ne viendra pas non plus. Seulement cet échange du regard, cela nous a suffi. Un regard de connivence peut-être, comme deux enfants qui savent eux-seuls ce qu'ils ont fait de mal. Quand nous jouions ensemble à la contrée, nous nous comprenions ainsi.

En prison, c'est comme au jeu de cartes : souvent il faut savoir se parler sans rien dire, sans rien dire de tout haut de peur que les autres puissent entendre. C'est dommage, j'aurais bien aimé lui parler cependant.

Mardi 30 octobre – 21 heures 30 – interférences (3)

Au bout d'un quart d'heure on m'appelle. Je retrouve Michèle dans le petit hall et nous rejoignons un des petits bureaux vitrés. Elle est souriante. Je la sens détendue, plus détendue que la première fois. Elle porte un grand sac avec elle. Elle me dit qu'elle est venue m'apporter des vêtements. Elle avait d'abord pensé les déposer directement au service du vestiaire, puis elle s'est ravisée. Quant à faire le déplacement, elle s'est décidée à venir me voir...

C'est vrai que les Baumettes, c'est au bout du monde. Elle a bien fait de faire le détour.

Je lui souris. C'est drôle cette façon de justifier sa visite. Peut-être est-ce seulement par pudeur qu'elle me présente ainsi les choses.

« Puisque je devais t'apporter du linge, j'en ai profité pour passer... »

Elle aurait pu me dire : 'Tu sais, je viens parce que je désire te voir', ou bien seulement : 'Va ! Je ne t'en veux pas, je te pardonnerai peut-être, en tout cas, je ne t'abandonne pas...' Non, sa façon de me dire ça est plus subtile et plus douce. Elle est venue parce qu'elle passait dans le quartier, un ballot de linge sous le bras.

Elle me montre. Le sac qu'elle transporte est plein. En plus des fringues, elle y a mis du chocolat, et puis du saucisson et aussi du pain coupé en tranches. Manquerait plus que le vin ! Le parloir-avocat est bien incommode pour déjeuner ainsi. Mais va ! Nous grignotons ensemble : cela nous rassure, elle et moi de manger. Et ça nous rapproche.

C'est fou tout ce qu'on peut faire dans ces parloirs ! J'aurais dû être plus entreprenant quand je suis venu voir Adrian. Mais, à l'époque, je manquais d'expérience.

Notre conversation est bien plus douce que l'autre jour, moins tragique en tout cas. Peut-être se dit-on moins de choses. Elle et moi sommes toujours autant émus mais nous finissons par nous habituer. Je porte de mieux en mieux mes habits de criminel, j'ai l'odeur du Deuxième nord qui me colle à la peau et, peut-être une marque sur le front.

Elle devra bien s'habituer à ce que je suis devenu, si elle vient me voir plus souvent. Ensemble nous nous faisons une raison. (Quant à cette odeur, qui au départ me semblait étrangère, je la renifle tous les matins et toutes les fois que je me change : à force, c'est bien moi, je me reconnais...)

Elle me dit qu'elle a reçu ma dernière lettre, celle où je lui demandais de l'aide. Elle me dit que je l'ai bien inquiétée quand même. C'est aussi pour ça qu'elle est venue. Elle a craint pour moi. J'en suis désolé.

C'est vrai que je n'allais pas bien quand je lui ai écrit. Je lui dis combien je suis navré de lui avoir donné des soucis. Peut-être ai-je trop dramatisé ? C'est le même jour, je crois où j'ai écrit au médecin psychiatre, je ne sais plus.

« Tu sais, j'ai eu à des moments les idées vraiment noires, mais ça passe ensuite. Maintenant, je vais bien, rassure-toi. Ici je ne m'ennuie pas... ». Je lui raconte l'ordonnancement de mes journées.

C'est ça être en prison, on ne prend pas suffisamment soin de ceux qui sont restés dehors. Presque : on ne penserait qu'à soi-même et à ses petits soucis. Il faut que je la rassure. Tout va bien pour moi ! Tout va mieux à présent.

« J'ai même droit à un suivi psychologique depuis deux semaines. Avant de venir, tout à l'heure, j'ai vu la psy... ». Je sais qu'elle est intervenue auprès d'une connaissance pour tenter de hâter ma prise en

charge. Je lui raconte aussi comment s'est passée l'expertise bizarre de l'autre jour. Comment avec la nana (pardon : l'experte), nous avons grillé une cigarette ici, dans ce même parloir.

Je lui parle aussi de ma nouvelle cellule, de mon nouveau co-cellulaire : Jean-Marie ; des parties d'échecs dans la cour et des cours que je suis à l'école et qui me ramènent à quand j'étais petit. Des choses bien banales, en somme. Une vie de prisonnier toute tranquille et sans histoire. Elle me sourit avec douceur et nos mains se frôlent. Elle et moi devons restés pudiques.

Je lui parle enfin du départ d'Adrian, des dernières lettres qu'il m'a envoyées et que je n'ai reçues qu'après qu'il soit parti. Elle me dit qu'il faut que je l'oublie lui aussi à présent. C'est vrai qu'il faut que j'oublie plein de choses. Il faut que j'oublie presque tout le monde aussi. Je sais qu'elle a raison, mais j'en ai, malgré tout, à nouveau les larmes aux yeux.

Voilà à nouveau que je pleure.

Notre échange se prolonge et se prolonge encore. Il y a tant de douceur ici et un peu de douleur aussi. Je lui parle de mes nouveaux camarades, de ces hommes que je finis par connaître et qui sont ici ma seule compagnie.

*** En sortant, on ne me permettra pas de récupérer le sac de vêtements. C'est vrai aussi qu'elle a la malencontreuse idée de demander la permission au surveillant ! Peut-être aurait-il fait semblant de ne rien voir ?

En plus, elle m'avait amené un petit lecteur MP3 sur lequel étaient enregistrés des lieder de [Schubert](#) et d'autres morceaux classiques que j'aime aussi. Bon : pas de vêtements aujourd'hui, ni de musique plus tard. Elle verra de déposer le sac au service du vestiaire, à l'extérieur. Bien sûr d'avance je sais qu'on ne m'autorisera pas le petit baladeur. Les morts ont-ils d'ailleurs besoin d'écouter de la musique ? (à part le jour de leur enterrement, évidemment).

Avant de nous quitter elle me promet de revenir me voir.

Mercredi 31 octobre – 18 h 30 – on a tous failli brûler

De nouveau et encore il pleut. Est-ce parce que je suis en prison qu'il pleut autant ? C'est comme si le bon Dieu avait décidé de faire ici le grand ménage. Qu'il voulait laver les Baumettes à grande eau. A mon avis, ça ne sera pas suffisant : le déluge, lui-même n'y suffirait pas ! Bon, avec un temps pareil, pas de promenade aujourd'hui.

Ce matin, personne ne m'attend. C'est normal, je suis en vacances. A la Toussaint, pour tous les diables que nous sommes, la plupart des activités est suspendue. Il n'y a que nous et les gardiens qui sommes de permanence. Ils auraient pu nous donner aussi quelques jours de récupération : on est là tout le temps !

Jean-Marie est attendu tout à l'heure au parloir-famille. Il s'habille comme en dimanche, plus encore que les autres jours, lorsqu'il se rend au parloir-famille. Il va y retrouver ses vieux parents, et parfois une de ses filles qui descend de Paris pour le voir. Il a rendez-vous à neuf heures trente.

Comme il faut m'occuper ce matin et que je ne sortirai pas, Jean-Marie me propose un exercice de mathématiques à résoudre. Il me propose de tourner en rond, cette fois-ci *trigonométriquement*, en étudiant les sinus et les cosinus.

Allez ! je me lance. Sur le cercle étroit d'un rayon tout riquiqui, ce matin, *je cosinusserai lévogyrement* : avec ça, je ne risque pas de décoller. J'ai déjà fait hier toute une série d'exercices sur les suites géométriques et je n'en ai pas encore fini avec ces bêtes-là. Mais il faut bien me changer les idées... J'ai mis dès à présent une soupe au bain-marie. Des légumes cuisent à la vapeur. Nous aussi : dans la cellule, l'humidité nous emprisonne et dégouline des murs. Le fumet douceâtre de la courgette chaude se mélange à l'odeur des corps enfermés, et faire des mathématiques me fait transpirer de l'esprit.

Pour tenter d'aérer un peu l'ambiance, Jean-Marie ouvre en grand la fenêtre. Pas besoin d'abaisser le rideau. En bas, dans la cour du troisième, y-a dégouin : pas un chat, pas un rat. Les petits canards sont restés bien au sec dans leur cellule. [*Sauf dans celles qui prennent l'eau, évidemment : les Baumettes n'étant pas partout parfaitement étanches – voir le Rapport du Contrôleur général des prisons*].

La fenêtre bien ouverte sur le monde et le drap qui nous sert de protège-cailloux hardiment soulevé, nous espérons que toute cette vapeur accumulée pourra aller prendre l'air. Peine perdue. Une grande fumée commence à envahir la cellule. Une fumée épaisse, noire et âcre comme si on brûlait dans la cour de vieux pneus.

Ça doit cramer quelque part. Jean-Marie referme la fenêtre : mieux vaut encore nos vieilles odeurs et celles de la soupe que celles qui montent d'un crématorium. Peut-être en cuisine ont-ils oublié la gamelle sur le feu.

Nous verrons bien.

*** Jean-Marie s'inquiète à présent, on n'est pas venu le chercher. Ses parents sont sûrement déjà entrés là où on accueille les familles. Il va être en retard pour son parloir. Il a pourtant mis le drapeau comme il faut. A part des bruits étranges dans le couloir et l'eau qu'on entend couler, rien ne bouge.

Jean-Marie fait les cent pas de plus en plus nerveusement à travers la cellule. Et vouloir faire cent pas, dans un espace aussi esquivé, ça en fait des allées et venues. Presque, ça me dérange, maintenant. C'est du sérieux : je fais des mathématiques, il faut que je me concentre. Je ne lui dis rien, je baisse le front et je me cramponne sur ma feuille, presque à toucher l'énoncé.

A dix heures, voilà qu'enfin on vient. Jean-Marie force presque le passage. Je suis assis et je lève à peine les yeux par-dessus les sinus (et les cosinus). '*Je ne veux plus qu'on me dérange : sortez et fermez bien la porte derrière vous !*', ai-je envie de dire à tout le monde.

Vlan ! c'est pour moi. « *Bruno G., vous êtes attendu au parloir-avocat...* ».

Encore une convocation-surprise ! J'espère que ce n'est pas une nouvelle expertise. Je suppose que c'est mon avocat, cette fois-ci. Ce ne peut pas être Michèle à nouveau, elle est passée hier. Allez ! il faut que j'abandonne mon cahier d'exercice. Je prends à peine le temps de me chauffer. En cellule, je reste le plus souvent en survêtement et en savates. Ma cellule, c'est aussi ma chambre, après tout : je m'habille à mon aise ! J'irai comme ça, tant pis, ils avaient qu'à me prévenir plus tôt.

Pendant ce temps, Jean-Marie trépigne des deux pieds. Il explique au gardien qu'il avait rendez-vous à neuf heures et qu'il est déjà dix heures sonnées. « *Ce n'est pas grave*, lui répond le maton laconique, *tout l'étage était coincé. Allez-y maintenant !* » Il lui cède le passage.

Je sors ensuite, pas loin derrière, mais Jean-Marie a filé à la vitesse de l'éclair, déjà je l'aperçois qui franchit le portail tout là-bas. Moi, vraiment, je ne suis pas pressé. Et, en plus, c'est tout mouillé partout. Je fais gaffe où je mets les pieds. Le gardien me colle aux talons.

*** Le couloir est rempli de fumée, il y a de l'eau qui coule par dessus le grand vide qui relie les étages. La cellule voisine de la nôtre, trois portes plus loin est grande ouverte. C'est donc là que ça a cramé. Je comprends à présent d'où venait l'épaisse fumée tout à l'heure.

En passant, sans m'arrêter, je jette un coup d'œil à l'intérieur. Les murs, le sol, le lit et les quelques affaires gisant-là fument encore. Au milieu de la cellule s'élève un léger brouillard fait de vapeur d'eau et de cendres en suspension. L'odeur âcre du feu éteint se mélange à présent à celles habituelles des Baumettes. Le couloir est une pataugeoire.

'*On a tous failli brûler*'

Je me rajoute : '*J'espère qu'ils ont une bonne assurance-incendie. Y-a dû avoir des dégâts là-dedans*'. Je m'enquiers de savoir auprès du gardien qui m'accompagne si quelqu'un a été blessé. Le type ne me répond même pas. Peut-être qu'il ne sait pas, peut-être que c'est pas lui qui s'en occupe...

*** Je rejoins le parloir-avocat. Je connais le chemin. Là, ni même je patiente. C'est un *parloir-blanc*, m'apprend-on [*on dit aussi : un parloir-fantôme, je trouve cette expression plus imagée : les fantômes vont bien aux Baumettes!*] Mon avocat a fait savoir entre temps qu'il ne pouvait pas venir ce matin.

'*Décidément, celui-là, il me joue la fille de l'air...*'

Viendra-t-il donc me voir un jour ? Hier, Michèle m'a dit qu'elle avait pu le joindre. Il lui a indiqué qu'il a reçu à présent les éléments de mon dossier d'instruction et qu'il allait me recontacter bientôt. Mais *bientôt*, quand ? Peut-être à sa lecture le brave homme s'est-il tellement senti découragé qu'il hésite à présent à pousser jusqu'ici.

Mon cas est désespéré.

Et moi qui ne peut toujours pas lui téléphoner. J'ai pourtant fait une demande par écrit ! Pas une seule fois : plusieurs fois. Toujours aucune réponse. J'ai même écrit, comme on me l'a dit, à la Juge pour qu'elle m'y autorise. Jusqu'à présent : peine perdue. J'ai le sentiment qu'il n'y a pas que moi qui désire que je sois totalement coupé du monde. Tous s'y mettent aussi.

Mais, va ! Ça me va bien quand même : je ne désire pas tant que ça le voir. Que pourrait-il m'apporter, si ce n'est de mauvaises nouvelles ? Je redoute d'entendre certains mots, de lire l'acte d'accusation, de devoir éplucher la liste de ce qui m'est reproché.

Je repars direct d'où je viens : en cellule. Je remonte à l'étage et je repasse devant le sinistre encore tiède. Je me répète encore :

'*On a tous failli brûler*'...

*** Je pense l'avoir rêvé, ce grand incendie, l'avoir imaginé, peut-être même l'avoir espéré.

Que vienne le Grand soir ! Que souffle l'incendie sur Rome et sur toutes les Baumettes ! Qu'on brûle tous, enfin ! les bons comme les méchants, les détenus et les matons. Seuls les rats, peut-être, mériteraient qu'on les épargne : pauvres bêtes ! Une lyre ! qu'on m'apporte une lyre !

Quel poème vais-je pouvoir écrire cette nuit pour célébrer la crémation de la cellule 2XX5 ?

'*On a tous failli brûler*', je me répète encore...

Tout en rêvant de flammes et de corps calcinés, je prends soin de ne pas trop mouiller mes chaussures. Elles commencent à être usées sur le dessous, peut-être à force de tant marcher en promenade. Une des semelles, je crains, laisse pénétrer l'eau. Et c'est plein d'eau partout !

Voilà, on referme la porte derrière moi. Entre l'aller et le retour, j'ai bien perdu une heure pour rien. (Une heure qui vient se rajouter à la litanie des heures à rien foutre que je collectionne ici depuis mon incarcération.)

D'un coup, je m'aperçois que tout à l'heure, en partant, j'ai oublié de débrancher le toto.

Heureusement que mon absence a été brève. Je rajoute tout de suite de l'eau dans la casserole. Quel con je suis !

'On a tous failli brûler...' Et le toto avec.

*** Il est cinq heures, cet après-midi quand on nous remonte de la promenade. La soupe a bien eu le temps de cuire à présent. Je constate que bien que mon cahier de mathématiques soit resté ouvert et sans surveillance, aucun cosinus, ni aucun sinus n'ont eu l'idée de s'échapper. Tant π pour eux ! [Seuls, peut-être, les mathématiciens apprécieront...]

En bas, j'en ai appris plus sur le grand incendie qui nous a bien failli nous emporter tous.

C'est la cellule à côté celle de Santiago-le-Gitan qui a pris feu. Le type – un détenu que je ne connais pas - a eu ce matin-là une visite au parloir-famille et il a oublié, en sortant, d'éteindre sa plaque chauffante. Faisait-il chauffer sa soupe lui aussi de bon matin ?

Plus sûrement, il s'en servait comme chauffage d'appoint. Il commence à faire un froid d'hiver dans les cellules et, même le chauffage allumé, il fait un peu frisquet. L'humidité et le temps pluvieux renforcent encore cette sensation. Surtout le matin.

Les détenus qui bénéficient d'une plaque chauffante - normalement prévue pour le repas -, s'en servent de radiateur. Il y a bien, sur ces appareils, une minuterie mais ils savent comment la débloquent. Les plaques chauffantes marchent ainsi en continu. Le risque bien entendu étant la surchauffe du câble, de la prise et de l'ensemble du circuit électrique (qui ici n'est pas vraiment aux normes).

Presque, je regrette ce soir que seulement *on ait tous failli brûler*, qu'on n'ait pas tous cramé un bon coup pour de bon... Ce grand feu m'aurait permis une écriture plus élégiaque sur les ruines fumantes des Baumettes calcinées.

Que dire d'autre sur le médiocre incendie de la cellule 2XX5 ? Peut-être que j'ai pu sauver, *in extremis*, un toto - notre toto - d'une mort certaine, *mais que sait l'univers du drame ?*

[La commission de sécurité, constatant la vétusté et la dangerosité du système électrique a demandé en 2011 la fermeture des Baumettes. Demande refusée, bien entendu : que ferait-on de tous ces détenus ? Ah, si seulement le bagne de Cayenne était encore en service, on aurait pu loger tout ce beau monde ! Et, en définitive, s'ils brûlent tous : Dieu saura bien reconnaître les siens. Je plaisante]

[Retour au sommaire](#)



Jeudi 1er novembre 21 heures 30 – une certaine éternité

"Décidément, nous sommes hors du monde. Plus aucun son..."

Je meurs de lassitude. C'est le tombeau" (A. Rimbaud)

Ici, de l'autre côté de l'horizon des événements, le temps s'est ralenti. Maintenant, presque il s'est arrêté. Aujourd'hui, 1er novembre, pour tous ceux de l'extérieur, ça doit être un jour férié.

Ici, aucune activité, Jean-Marie peut dormir plus longtemps : pas de parloirs, pas de livraison de cantine, pas d'école ni de gymnase. Rien. Seulement le choix de rester en cellule ou de descendre en promenade.

C'est la Toussaint. Je pensais que c'était dimanche passé, mais non : c'est aujourd'hui. Dimanche, hier, lundi, mardi, aujourd'hui..., ici c'est du pareil au même : tous les jours se ressemblent. La Toussaint en prison, c'est un jour bien banal : *un jour des morts* parmi tant d'autres, un jour sans cérémonie.

*** Je fais l'expérience du temps emprisonné.

Je n'ai pas de montre. Normalement, les montres sont interdites en prison. Enfin, je crois. Parce beaucoup de détenus ont des montres quand même. C'est vrai que je n'avais pas de montre quand on m'a transporté ici, dans le fourgon et puis qu'on m'a déshabillé. Mon téléphone portable est resté dans les mains de la police. Il me donnait l'heure et me jouait de la musique.

Une montre ça doit bien utile, surtout quand on veut savoir l'heure, avoir un aperçu du temps qui passe. Ça permet aussi de se chronométrer, par exemple quand on fait du sport, ou bien mesurer le retard d'un train qui n'arrive pas.

A quoi me servirait une montre en prison ?

Savoir l'heure me serait pourtant bien nécessaire la nuit, quand je me réveille - tout seul ou à cause des coups frappés du dehors, et que je sais que je n'arriverai pas à me rendormir. Ça permettrait de

savoir si ça vaut le coup d'ouvrir un bouquin, ou bien seulement d'attendre le petit jour comme un enfant qui fait semblant qu'il dort.

Oui, c'est ça : une montre pour mesurer les heures la nuit.

La montre molle

Une montre, Jean-Marie en a bien une, lui, mais elle ne marche pas. Ou, plutôt, elle marche de manière bizarre : elle marque l'heure d'une façon aléatoire, à sa guise. Un coup oui, un coup non. Elle a dû tomber et depuis ses aiguilles depuis se sont mises à flotter. Parfois elles avancent, parfois elles retardent, parfois elles s'arrêtent complètement.

C'est une montre folle, une montre que Jean-Marie tente à chaque fois de raisonner mais qui n'en fait qu'à sa tête ; c'est une montre molle qu'il essaie par tous les moyens de rafistoler en lui ouvrant le ventre, en lui resserrant les écrous, en la dépoussiérant : mais rien n'y fait. Il devrait la jeter.

Souvent, il la pose – ou plutôt la dresse –, fièrement, sur la petite étagère devant la télé. Pour bien qu'on la voit peut-être. Jean-Marie me dit que c'est pour pas qu'elle reste couchée. « *C'est quand elle est couchée qu'elle a tendance à s'arrêter...* » La paresseuse!

Il tente encore de la réparer. Tel l'horloger de Saint-Paul, il est attablé et a rapproché la lampe du dessus. Il est équipé de sa paire de ciseaux-tournevis : une paire de ciseaux d'écolier qu'il a cantiné, - une paire à bout rond – et qu'il a transformée en couteau-suisse, en en cassant l'extrémité et en affûtant sa lame. Il a ouvert le cadran et dissèque la montre comme s'il s'agissait d'un insecte. Jean-Marie est vraiment bricoleur.

« *Jette-la, tu vois bien qu'elle marche pas ta breloque ! Elle fait n'importe quoi...* »

Il lève les yeux vers moi. Comme il a mis ses lunettes pour mieux voir dans les entrailles de l'animal, il me regarde par-dessus la monture, d'un regard bien réprobateur. Là, je vois bien que je me suis trop hasardé. Il pince peut-être légèrement les sourcils. Ça me suffit pour savoir que je viens de dire une bêtise. Il ne s'en séparera pas de sa montre.

« *Tu sais comme c'est difficile d'avoir une montre ici. Il ne l'autorise pas à l'entrée...* »

Il m'explique alors comment celle-ci, il l'a obtenu par un échange, un troc avec un autre détenu. Un échange contre un service. Quelqu'un a qui il servait de plume, pour qui il écrivait le courrier. Des lettres pour sa femme, pour son avocat, pour le juge aussi...

Peut-être que ce type l'avait reçue un jour, de la même façon, cette montre folle : en échange d'un autre service, ou bien de fringues, de tabac ou de nourriture ? Peut-être qu'à l'origine, c'était une montre volée – ou une montre trouvée, ce qui revient au même ? Peut-être depuis passe-t-elle ainsi de main en main, dans cette prison, sans jamais réussir à trouver son ultime destinataire, celui auquel est réellement destinée ? Peut-être ne le trouvera-t-elle jamais ?

Quel sens trouvent-ils, tous ces hommes, à garder une mécanique aussi capricieuse qui ne peut donner la bonne heure à personne ?

In illo tempore

Jean-Marie reste trop attaché à la mesure du temps, au temps compté, au temps de Newton et de Huygens, celui qu'on apprend à l'école. Ce temps avec une flèche au bout, celui qui lui permet d'être à l'heure, - ou, plutôt, concernant JM, ce temps qui le met toujours en retard.

Ce temps qui veut nous fait croire, peut-être, que *demain sera un autre jour*.

Compter le temps, en prison, c'est une façon comme une autre de ne pas vouloir tout lâcher, de ne pas complètement s'abandonner à la durée de notre peine. C'est le temps du monde extérieur, celui des gares et des aéroports, du journal de 20 heures à la télé, des trois-huit et des RTT. C'est un autre temps. *'Tu as bien tort Jean-Marie : Chronos est un assassin'*. Ici ce temps-là est une impasse, il n'est pas pour nous. Je le laisse aux gardiens, aux juges, à la société entière. J'explore ici, *'à présent'*, un temps bien plus profond, et bien plus vaste aussi. Un temps qui se reflète et se décale comme de la lumière. Un temps réfractaire qui éclate en mille morceaux immobiles.

Un temps fait pour le rêve et les fantaisies de l'esprit.

le temps ralenti

Quand j'étais libre encore et que j'imaginai Adrian dans sa prison, la mienne à présent, j'étais persuadé que ses heures duraient des années et que sa peine devait être pour lui plus longue encore qu'un jour sans pain.

Rien n'est plus faux, je m'en rend compte à présent. Le temps carcéral est surtout long pour ceux qui se le figurent du dehors. Et il est plus long encore pour celles et ceux qui ont un proche en prison et qui attendent d'entre ces murs un signe, un geste, un signal.

Attendre devant une de ces portes fermées, j'en ai fait l'expérience, est plus dur encore que d'attendre dedans. Dedans, on n'a pas d'autre choix. Il nous faut bien patienter. Alors que dehors, devant ce grand portail, on a toujours l'idée qu'on peut fuir, qu'on est libre de ne pas attendre. Qu'on peut partir et oublier.

L'attente, avant le parloir est infernalement longue: attendre devant la porte des Baumettes, avec tous ces autres qui attendent aussi, ajouter ainsi notre attente à leur ; attendre ensuite une première fois, puis une seconde, puis une troisième enfin, que l'ensemble des portes et des grilles s'ouvrent et que tous les contrôles soient faits (contrôle d'identité, passage sous le portique, contrôle des affaires qu'on vient déposer...). Attendre sans être vraiment sûr que celui ou celle qu'on vient voir sera au rendez-vous.

Enfin, on vous tamponne une encre indélébile sur le dos de la main – une encre détectable aux rayons et qui servira, à la sortie, pour vérifier que vous n'avez pas échangé votre place avec la sienne. Enfin, en vous conduit dans une des petites cases vides, un guichet vitré de deux mètres carrés à peine, meublé d'une table de deux chaises et rien d'autre. Juste une porte en face de celle par laquelle vous êtes entré. C'est par là qu'il, qu'elle viendra.

Attendre quelques minutes encore : viendra-t-il ? L'a-t-on informé qu'il avait parloir ce matin ? Voudra-t-il venir, seulement jusqu'ici ? Les secondes sont des heures à ce moment-là.

*** Vécu du dedans, c'est pas du tout la même chose. C'est aussi long (objectivement, je veux dire), il y a autant de portes, de sas et de contrôles - peut-être plus -, mais cela n'a plus la même importance. Ces portes, ces grilles on les passe comme des automates, on trotte de la cellule aux parloirs comme des souris mécaniques, le cerveau déconnecté.

*** Tout va si vite, et rien ne bouge pourtant. Mes journées sont à peine commencées qu'elles s'achèvent déjà. Tout ici dedans tourne en rond dans une valse rapide, image par image, chacune immobilisée, figée dans le glacis d'un temps uniforme.

Et tous ces détenus, ces corps sans âme, dedans nous tournons, comme des enfants perchés sur un manège. Tourner semble irraisonnable, peut-être vaut-il mieux rester coucher tout le temps dans sa cellule, et pourtant c'est tout ce que nous faisons : tourner, tourner, tourner.

Seul le temps est parfaitement immobile, tellement immobile qu'il en devient inutile.

« *Jean-Marie, vraiment à quoi ça sert ici d'avoir une montre ?* » Publié par Bruno des Baumettes sur [Éléments d'histoire des Baumettes](#)

Le 27 juillet 1987 - témoignage sur la mutinerie de juillet 1987

Extrait de : *'Une histoire succincte des luttes anticarcérales depuis l'intérieur des prisons'* – Textes de prisonniers in <http://www.infokiosques.net/IMG/pdf/mutineries.pdf>

"Le jeudi 16 juillet 1987 aux Baumettes, ce n'est pas 40, 50 ou 60 détenus qui se sont révoltés pour se vider de la haine dont on les ait emplis, mais 600 ou 700, car les 200 détenus que vous avez vus à la télévision, sur les toits des bâtiments A et B, et sur les toits des coursives des promenades, ne représentaient qu'une partie des mutins. A l'intérieur du bâtiment B où il n'y avait plus de surveillants, tous les détenus étaient hors de cellule. L'explosion des Baumettes est celle de 55 000 détenus des prisons françaises, elle représente le ras-le-bol de tous les détenus.

"Ce n'est pas la prison qui est en cause, c'est le système, la justice et la police qui en sont les causes. Répression, répression est le seul mot qu'ils connaissent, prévention et aide à la réinsertion, ils ne connaissent pas. Ils savent très bien qu'en plaçant 55 000 détenus dans des établissements qui ne peuvent en contenir que 32 000, ils amorcent la mèche qui va tout faire sauter. Politique, pouvoir, individu, qui se cache derrière tout cela ? Là est la question, qui peut tirer les marrons du feu sans se salir ou se brûler ? Finalement, à la haine répond la violence, qui engendre les mutineries carcérales. Les révoltés vont encore subir les contre-coups des mêmes coupables, justice, police, pouvoir. On dit que tout délit mérite châtement, j'en connais beaucoup, des délits qui restent impunis. Pourtant justice et police eux aussi sont au courant.

"Alors pourquoi la France, pays démocratique, a-t-elle une justice de classe ? Que veulent dire ces beaux mots, liberté, égalité, fraternité ?

"Les médias dénoncent assez souvent des personnalités mouillées dans des affaires plus que louches, mais justice et police, complices du pouvoir, combinent de façon à étouffer ces affaires puis, les médias écrasent des coups qu'ils avaient dénoncés. Pour laisser la une à des braquages, des vols de voitures, des cambriolages qui alimentent les quotidiens des journaux, afin de laisser bien tranquilles les coupables du genre V.I.P., à leur sales coups.

"Vous avez dénoncé le trop plein des prisons, qui impose une promiscuité, dénoncé aussi la prise en charge et le paternalisme des directeurs des établissements pénitentiaires : on ne peut pas prendre une initiative personnelle sans en avoir au préalable fait une demande écrite. Ces demandes réclament, pour nous, une réponse prompte. Hélas, que ce soit le directeur, le surveillant chef ou tout autre service auquel elle est adressée, une réponse se fait toujours attendre. S'il y en a une, de plus, elle est rarement claire, il faut donc la refaire, et bien souvent, la réponse est négative."